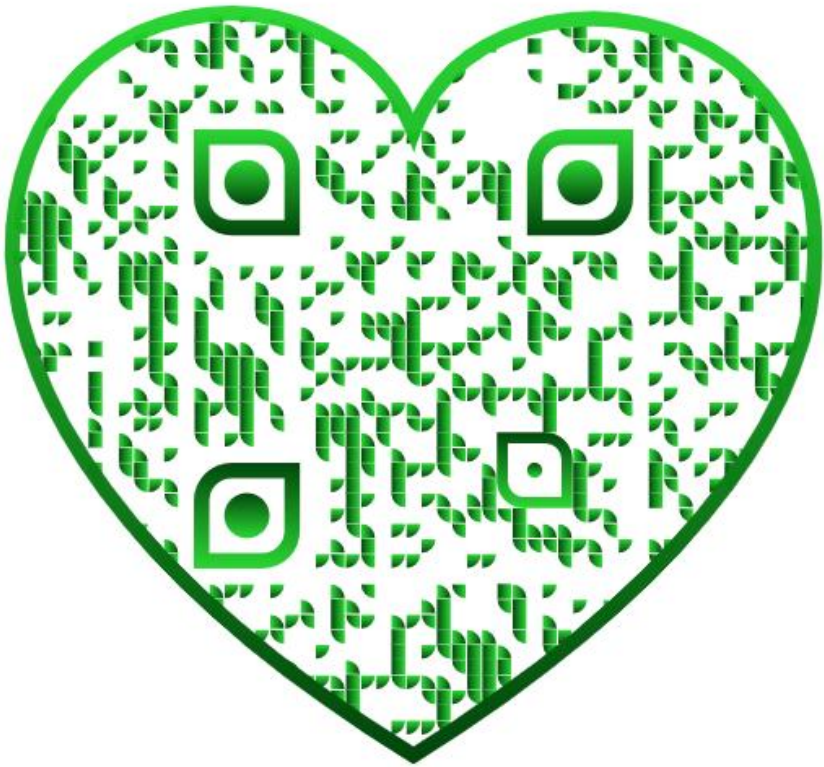
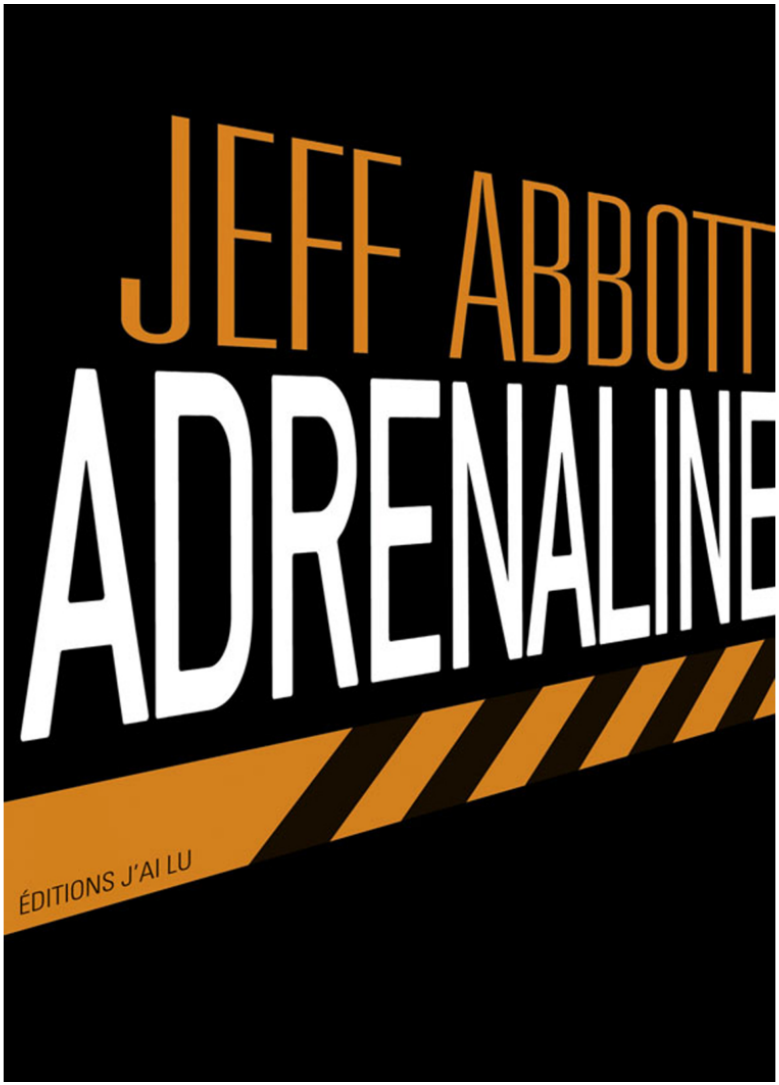
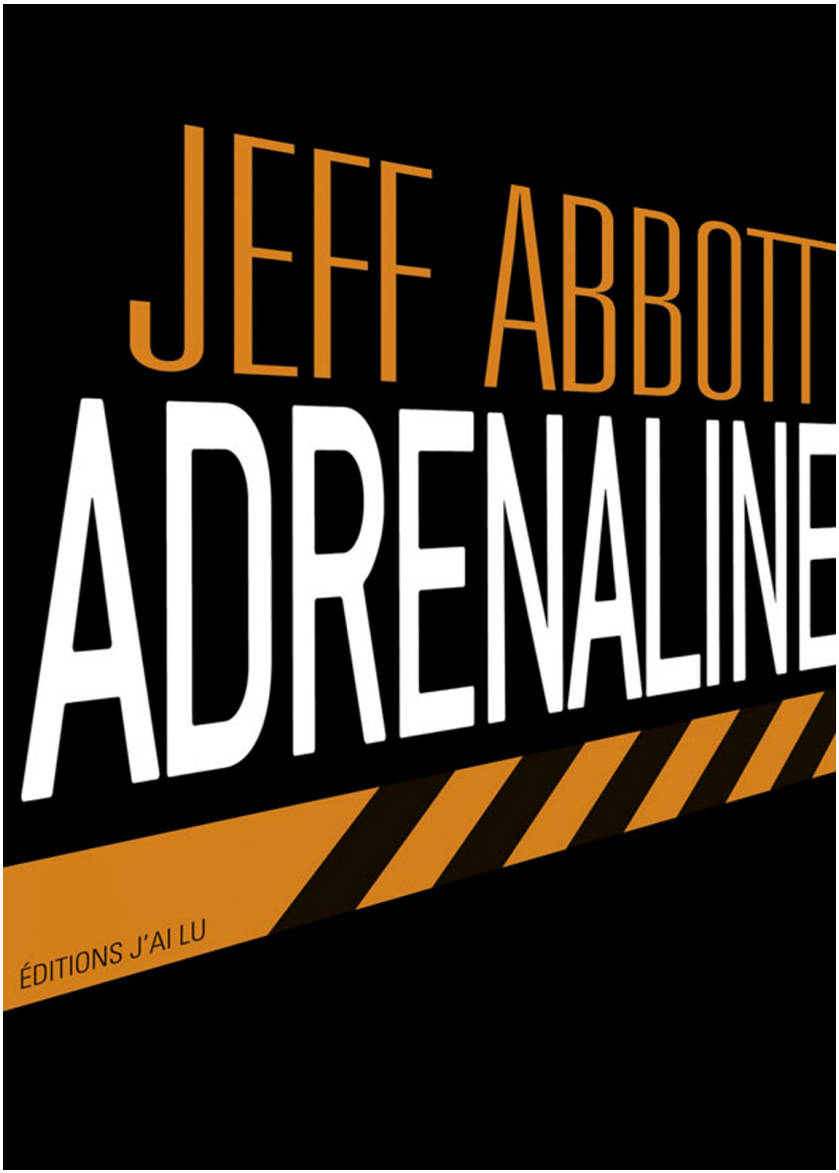
JEFF ABBOTT

ADRENALINE

ÉDITIONS J'AI LU




JEFF ABBOTT
ADRENALINE
ÉDITIONS J'AI LU


JEFF ABBOTT
ADRENALINE
ÉDITIONS J'AI LU

JEFF

ABBOTT

Adrenaline

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anath Riveline

Abbott Jeff

Adrenaline

Flammarion

Maison d'édition : J'ai Lu

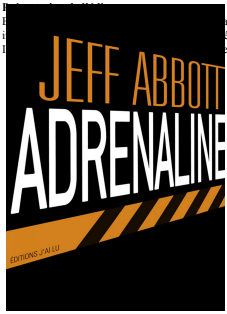
Anath Riveline

© Éditions J'ai lu, 2013
Dépôt légal : janvier 2013

ISBN numérique : 9782290069615

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290059388

Ouvrage composé et converti par Nord Compo



pra mène la vie dont il a toujours rêvé. Un jour, sa femme Lucy, enceinte de leur premier enfant, l'appelle au bureau et lui demande de sortir
é les lieux qu'une déflagration dévaste l'édifice ! Lucy disparaît et la CIA tient Sam, seul rescapé de l'explosion, pour responsable des événements.
e la Compagnie. C'est désormais un homme brisé, traqué, mais prêt à tout !

Jeff Abbott est américain. Dès la publication de son premier livre en 1994, il reçoit des prix prestigieux et l'estime de ses pairs. Ce Texan s'est fait connaître en France avec le best-seller Panique. Suivent Trauma, Faux-semblants et Double jeu qui le consacrent comme un auteur majeur du genre. Adrenaline est son douzième roman et le premier d'une nouvelle série mettant en scène l'agent Sam Capra. .

Du même auteur
Aux Éditions Le Cherche Midi

Entre les morts
Double jeu
Trauma
Faux-semblants
Panique

À Beth et Emmett Richardson
pour m'avoir initié au crime.
Merci pour ce forfait.

Partie 1
14 novembre – 10 avril

« Dans le flux qui définit le monde de la criminalité, les débuts sont souvent les fins et vice versa… Des milliards de dollars circulent en dehors des filières légales… Ils détruisent les vies de certains et pour les autres, créent de vastes empires de profit. »

Carolyn Nordstrom, *Global Outlaws*

1.

Un jour, ma femme me demanda : Si tu savais que c'était notre dernière journée ensemble, qu'est-ce que tu me dirais ?

Nous étions mariés depuis un an déjà. Allongés dans le lit, nous regardions le soleil qui commençait à briller à travers les épais rideaux, et je lui répondis la vérité : Tout sauf au revoir. Je ne pourrai jamais te dire au revoir.

Deux ans plus tard, cette journée-là démarra comme la plupart des autres. Levé à cinq heures du matin, je pris ma voiture et je me garai à côté de la station de métro de Vauxhall. Je profite des logements sociaux à quelques mètres de là pour mes petites aventures.

Je commençai mon entraînement par un long échauffement dans la cour en béton ouverte d'un vieil immeuble. Course sur place pour prendre le rythme, monter la température de mon corps de quelques degrés indispensables puis je me lançai. Il vaut mieux préparer ses muscles et ses ligaments. Un mur de brique s'élevait droit devant moi, trois mètres de haut environ. Je le négociai avec un élan qui me propulsa en l'air, mes doigts agrippant le bord. Je me soulevai d'un mouvement fluide que j'avais répété des milliers de fois. Souffle régulier, pas de craquements au niveau des articulations. J'essayai d'avancer sans faire de bruit. Le silence prouve la maîtrise. Je franchis le mur, traversai une cour, puis sautai par-dessus un mur bien plus bas, m'appuyant sur une main, mes jambes balayant les briques.

Dans le bâtiment principal, une cage d'escalier sentant la pisse et décorée de graffitis obscènes, noir et blanc, s'ouvrit devant moi. De mon pied gauche, je frappai le mur peint dans un bond prudent, utilisant le contact pour m'élancer en avant vers la rambarde au tournant dans l'escalier. Un geste périlleux qui m'avait valu des blessures par le passé. Mais cette fois, j'atterris sans heurt, doucement sur la balustrade, cherchant l'équilibre, le cœur battant la chamade, l'esprit au repos. L'adrénaline pulsait. Je bondis de la rambarde vers une barre en acier qui s'étendait le long du chantier et, grâce à la vitesse, je me projetai vers un étage éviscéré. Le bâtiment était détruit et reconstruit. Je n'abîmerais rien, ne laisserais aucun signe de mon passage. On peut m'accuser de violation de propriété, mais pas d'être un connard. Je courus vers l'autre bout de l'étage, me jetai dans les airs, attrapai une autre barre d'acier, me balançai, lâchai et touchai le sol dans une roulade contrôlée. L'énergie de la chute se répandit dans mon dos et mes fessiers plutôt que d'alourdir mes genoux et je repartis aussitôt, de retour dans le bâtiment, à la recherche d'une nouvelle façon plus efficace d'y entrer. Le *parkour*, l'art de se mouvoir, maintient mon niveau d'adrénaline au maximum et en même temps, une profonde tranquillité m'envahit. À la moindre erreur, je dégringole d'un mur de brique. C'est enivrant et apaisant à la fois.

Encore trois voyages à travers l'espace fascinant de l'immeuble, sols cassés, cages d'escalier béantes, équipement de toute sorte, piochant dans ma palette de sauts, de bonds et de réceptions pour trouver la ligne, le chemin le plus direct et le plus simple à travers les murs à moitié en ruine, les briques et les escaliers vides. L'énergie enflammait mes muscles, mon cœur battait, mais tout ce temps j'essayais de garder un calme intérieur. Trouver la ligne, toujours la ligne. Autour de moi, au loin, j'entendais la circulation grossir. Le ciel s'éclairait, annonçant une nouvelle journée.

Les gens pensent que ce que les Anglais appellent des logements sociaux constitue une horreur. Ça dépend du point de vue. Pour un traceur, les vieux immeubles carrés sont un régal.

Des tas de surfaces planes et de murs à escalader et sur lesquels sauter, des rambardes et des rebords desquels s'élancer, des voisins qui n'appellent pas la police au moindre bruit.

À mon dernier passage, je me laissai tomber du deuxième étage vers le premier, attrapant une barre, me balançant et me réceptionnant après une chute maîtrisée.

— Eh ! s'exclama une voix, alors que je fendais l'air.

Je fis une roulade, permettant à l'énergie de l'impact d'inonder mes épaules et mon bassin. Je me redressai sur les pieds, fis quelques pas et m'arrêtai.

Pas un gardien, seulement un ado qui me regardait, une cigarette entre les lèvres.

— Comment tu fais ça, mec ?

— La pratique. De longues heures barbantes de pratique.

— Comme une araignée, dit-il en souriant. Ma mère et moi, on te regarde. Elle voulait appeler les keufs, j'ai dit non.

— Merci.

Franchement pas besoin de la police dans ma vie. Il était temps que je trouve un nouveau spot pour mes entraînements. Je saluai mon sauveur et décidai de me refroidir grâce à un peu de jogging. Vingt minutes de course en rond avant de remonter dans ma voiture pour rentrer chez moi. La plupart des Londoniens n'ont pas de voiture. Ce n'est pas vraiment indispensable.

J'en ai une par sécurité.

Je me dirigeai vers notre appartement de Charlotte Street, pas loin du British Museum. Je me glissai à l'intérieur, essayant de ne pas faire de bruit, espérant que Lucy dormait encore.

Elle était levée et buvait un jus d'orange à la petite table de la cuisine, fronçant les sourcils devant son ordinateur ouvert. Elle jeta un œil vers moi.

— Salut, macaque, lança-t-elle en retournant vers l'écran de son portable. Déjà en train de sévir ?

J'avais oublié d'enlever mes gants de protection que j'utilise pour mes parkours. La déception dans sa voix était palpable.

— Hello.

— Tu n'es pas tombé d'un immeuble, constata-t-elle.

— En effet.

— Quel soulagement. Quand tu rateras le bord d'un mur et que tu t'écraseras définitivement, je pourrai dire à notre bébé que son papa est mort en consommant sa dose de folie du matin.

— Les murs ne sont pas hauts. Je ne prends pas de risques démesurés.

Sur la défensive.

— Avec moi enceinte, Sam, tous les risques sont démesurés.

— Désolé. Mais j'ai surtout couru, aujourd'hui.

Je retirai mes gants et les rangeai dans ma poche. Je partis vers le réfrigérateur et en sortis une bouteille d'eau, buvant doucement et par petites gorgées. Une douche, un café et ensuite une longue journée au bureau. Finie l'adrénaline pour aujourd'hui.

— Sam ?

— Oui ?

— Je t'aime. Je veux que tu le saches.

— Je le sais. Je t'aime aussi.

Je me tournai pour la regarder. Elle fixait toujours l'écran de son ordinateur, une main perchée sur la rondeur de son ventre. Elle en était à sept mois de grossesse et j'imagine qu'avec l'imminence de l'accouchement Lucy et moi étions plus sérieux que d'ordinaire. En tout cas, elle, elle l'était. Je n'avais pas encore réussi à renoncer à mes parkours, à mettre une croix sur mes kilomètres habituels.

— J'aimerais bien que tu trouves un passe-temps moins dangereux.

— Mon métier est plus dangereux que mon passe-temps.

— Je ne plaisante pas, gronda-t-elle en me regardant enfin.

Le matin, comme ça, au saut du lit, je la trouvais ravissante, ses cheveux bruns avec leurs reflets auburn, ses yeux marron sérieux, son visage en forme de cœur avec sa bouche pleine et

rouge. C'étaient ses yeux que je préférais.

— Je sais que tu es le meilleur de tous à ton travail. J'ai peur que tu fasses une mauvaise chute sur un de tes stupides parkours. Je n'ai vraiment pas besoin que tu te retrouves à l'hôpital à quelques semaines de l'accouchement.

— D'accord. Je vais me mettre au golf.

Elle fit une grimace qui exprimait clairement qu'elle ne me croyait pas.

— Merci, lança-t-elle tout de même. N'oublie pas qu'on dîne ce soir avec les Carstairs et les Johnson.

Je souris. Ses amis à elle, pas les miens, mais ils étaient sympas et je savais bien qu'après la naissance du bébé on aurait moins l'occasion de manger au restaurant. Et peut-être qu'ils connaissaient un prof de golf.

— D'accord, je rentrerai vers cinq heures, alors.

— On les retrouve au bar à tapas à six heures à Shoreditch. Tu as une matinée chargée ?

— Présentation PowerPoint. Des réunions non-stop avec Brandon et des pontes de chez nous.

Je l'examinai alors qu'elle se levait pour s'étirer, ses mains sur son gros ventre.

— Mais je peux annuler. Je viens chez le médecin avec toi, si tu veux.

— Non.

— Épargne-moi le PowerPoint. Demande-moi de venir avec toi et le p'tit trésor.

On n'arrivait pas à se mettre d'accord sur un nom. Du coup, j'avais donné à notre futur enfant un surnom.

— Le p'tit trésor, répéta-t-elle en se caressant le ventre.

— En fait, je pense que je vais te retrouver au restau. Faudra sans doute que j'aille boire un verre avec les costumes-cravates après les réunions.

Elle rit.

— Vraiment, tu travailles dur.

Je me dis, merci mon Dieu, je ne vis pas le même mariage que mes parents. Lucy et moi, on ne se disputait jamais, on ne se regardait jamais de travers, on ne s'imposait pas de longs silences douloureux.

— Va faire les bars de la ville sans ta femme enceinte, dit-elle en souriant et en fermant son ordinateur. Mais pas tout de suite.

Elle vint vers moi et glissa ses mains dans mon dos. Les femmes enceintes sont imprévisibles. C'est comme vivre avec un courant d'air qui ne sait pas dans quel sens souffler. J'adorais ça. Elle m'embrassa avec un appétit surprenant, presque féroce, son ventre rond entre nous deux.

— Je transpire, je suis brûlant et dégoûtant, ripostai-je. Je suis un mari beurk.

— Oui, et comment, macaque. Et moi, je suis énorme.

— Oui. Et comment !

Et je l'embrassai.

Une fois terminé le plus doux des départs pour le dernier jour, je nous préparai des toasts, du café et du jus de fruits pour le petit-déjeuner, je me douchai, m'habillai et partis à notre bureau. Avant de sortir, je me retournai vers elle, encore assise à la table de la cuisine.

— Je t'aime, lançai-je.

— Je t'aime, répondit-elle.

Merveilleux derniers mots.

2.

Le ciel de Londres ce matin-là était d'un bleu limpide aussi clair que des yeux. Une journée de novembre ensoleillée comme rarement après deux semaines de grisaille et de nuages bas. J'étais à Londres depuis près d'un an. Ce dernier matin, dans une rame de métro vers Holborn, vêtu de mon costume sombre, je pouvais passer pour un de ces jeunes avocats qui se rendent au tribunal ou à leur cabinet. Si ce n'était que mon attaché-case contenait un Glock 9 mm, un ordinateur rempli d'informations financières sur des réseaux criminels suspects et un sandwich jambon-beurre. Lucy était une sentimentale, elle aimait me préparer mon repas du midi, parce que c'était moi qui me chargeais du petit-déjeuner. Elle arriverait au bureau plus tard, après son rendez-vous chez le médecin. Cela faisait pratiquement trois ans que nous travaillions ensemble, d'abord en Virginie où nous nous étions rencontrés et mariés, et ensuite ici. J'aimais Londres, j'aimais mon travail, j'aimais l'idée que notre p'tit trésor naîtrait ici et passerait les premières années de sa vie dans une des plus grandes capitales mondiales, et ne changerait pas continuellement de latitudes comme cela avait été le cas pour moi. Certains gamins débutent chaque année dans une nouvelle école, moi c'était souvent dans un nouvel hémisphère.

Holborn marie l'ancien et le nouveau. Notre bureau n'était pas loin de l'endroit où High Holborn devient simplement Holborn. Son architecture contemporaine faite de verre et de chrome irritait certainement les puristes. À côté se trouvait un bâtiment en rénovation, les échafaudages masquant sa façade. Les piétons devaient emprunter une passerelle à deux voies, que j'évitais quand c'était possible. Elle s'ouvrait devant notre bâtiment et je me frayai un chemin parmi la foule qui s'en déversait.

L'immeuble était principalement occupé par de petites compagnies, des juristes, des consultants en marketing et une agence d'intérim, hormis l'étage du haut. Sur l'ascenseur, il était indiqué par l'inscription VBD Consultants. Les initiales avaient été choisies un soir, en lançant des fléchettes sur un journal collé à une cible. J'avais ri avec Lucy et mon boss, Brandon, en disant que VBD signifiaient en fait Voudrais Bien Disparaître.

J'entrai dans une salle vide où John, le garde, une brute épaisse expatriée de Brooklyn, était installé à un bureau avec assez d'armes dans son tiroir pour me trouer de la tête aux pieds. John fronçait les sourcils en lisant un bouquin sur le cricket. Moi, j'avais depuis longtemps renoncé à l'idée de comprendre ce jeu. J'avançai vers la porte devant moi et scannai mon identifiant. La porte s'ouvrit et je me glissai à l'intérieur. Les bureaux de VBD paraissaient d'une simplicité trompeuse. Les murs et les fenêtres étaient faits de béton armé et de verre blindé, les ordinateurs protégés par les pare-feux les plus puissants du marché. Des bureaux fermés et quelques box, huit employés au total. Une odeur classique : encre, café brûlé et feutres effaçables.

Et la réunion qui devait selon moi commencer à dix heures battait son plein. Assis dans la salle de conférences, Brandon, en compagnie de trois autres pontes de Langley, fronçait les sourcils vers un PowerPoint déjà vieux de trois jours.

Bon sang.

— Ce n'était pas dix heures ? demandai-je en faisant un pas dans la pièce.

— Huit heures, corrigea Brandon en me gratifiant d'un sourire forcé. Tu as vingt minutes de retard.

— Désolé.

Deux des costumes-cravates étaient plus âgés que moi et ils semblaient déjà nourrir des doutes. Le dernier était plus jeune et il tenait devant lui une page remplie de notes griffonnées. Le genre fervent.

— Si Lucy a commencé le travail, tu es pardonné, lança Brandon.

Originaire de Caroline du Sud, il avait gardé sa prononciation lente malgré toutes ses années à l'étranger.

— Je n'ai ni bébé, ni café, rétorquai-je. Mais j'ai une présentation à jour. Si vous voulez bien m'accorder cinq minutes…

Tous hochèrent la tête et se levèrent pour me serrer la main avant d'aller remplir leur tasse de mauvais café américain, tandis que je démarrais mon ordinateur.

— Je n'aime pas les retards, Sam, affirma Brandon calmement.

— Moi non plus, patron. Je suis désolé.

— J'espère que tu as de bonnes nouvelles pour nous. Ces types travaillent pour le service des budgets. Ils pensent qu'on perd notre temps. Tu dois les convaincre qu'ils se trompent.

Rien n'aide à se concentrer davantage que la peur de tout foirer.

Quand les costards-cravates revinrent avec leur mauvais café, j'avais sauté la série de slides soporifiques pour m'arrêter sur la photo floue d'un visage qui occupait tout l'écran : rougeaud, un peu gras et avec de petites oreilles. Ses cheveux noirs étaient bouclés, comme si on venait de l'ébouriffer.

— Messieurs, nous sommes des chasseurs. Notre proie, les cercles du crime international, qui opèrent impunément à travers les frontières parce qu'ils ont réussi à infiltrer les gouvernements autour de la planète.

Je pointai la photo sur la table.

— Imaginons-nous tels des lions en train de courir derrière une antilope. Cet homme-là est le plus faible du troupeau. On se resserre sur lui. Il se peut bien qu'il soit la cible la plus importante de la CIA.

— Qui est-ce ? demanda un des trois hommes d'affaires.

— Pour l'instant il est transparent. Pas de nom, pas de nationalité confirmée, même si je pense qu'il est russe, du fait de certains éléments que nous avons recueillis. Nous pensons qu'il fait circuler de grosses sommes qu'il a blanchies au sein de réseaux criminels internationaux. Je l'appelle le « Tsar de l'argent ».

— Parle-nous des réseaux, Sam, me pria Brandon.

— Bien sûr. La mafia est l'archétype des réseaux criminels, un homme à sa tête, avec un bataillon de gros bras et de blanchisseurs qui travaillent pour lui. Les réseaux nouvelle génération sont hautement spécialisés. Chaque branche est autonome : les gros bras qui assurent la sécurité, intimident, ou tuent, les blanchisseurs qui s'occupent de l'argent, et le tout est chapeauté par la logistique qui se charge de l'acheminement des biens. Chacune est appelée sur une mission spécifique et à chaque fois, des personnes différentes peuvent se voir confier le travail. Par conséquent, c'est d'autant plus difficile de démanteler le réseau, d'obtenir des informations détaillées sur la façon dont il agit dans son ensemble.

— Je sais que vous vous intéressez tout particulièrement à certains réseaux qui ont des liens avec les gouvernements, intervint le plus jeune. Un trafiquant d'armes croate que nous allons peut-être infiltrer, la famille Ling en Hollande, le réseau Barnhill à Édimbourg…

Le jeune gars était de mon côté. Un bon point pour moi.

— Le FBI a réussi à détruire la mafia parce que c'était une hiérarchie, les petits voyous ont témoigné contre les gros. Mais les seuls maillons faibles ici sont les pions qui gravitent d'un réseau à l'autre.

Je mis le doigt sur le visage odieux du Tsar de l'argent sur l'écran.

— Cet homme est le ciment entre des personnes très dangereuses. Cela dépasse le crime. Cela représente un risque, non seulement pour nos alliés, mais aussi pour les États-Unis. Cet homme pourrait être notre meilleure chance pour éradiquer certaines des menaces les plus importantes qui pèsent sur la sécurité de l'Occident.

— Il n'a pas l'air si effrayant, lança Brandon, déclenchant des ricanements.

Moi, ça ne me fit pas rire. J'avais bien l'intention de les terroriser quand je leur révélerais ce que je savais.

— Donc la question, c'est comment trouver ce Tsar de l'argent et…

Mon portable vibra. Quand votre femme est enceinte de sept mois, vous obtenez une autorisation spéciale pour prendre des appels en pleine réunion.

— Désolé, articulai-je en direction de Brandon. Ma femme est enceinte, expliquai-je pour les costards-cravates.

Je sortis dans le couloir. Je ne reconnaissais pas le numéro.

— Allô ?

— Macaque ? répondit Lucy. Il faut que tu me retrouves dehors.

— Euh… je suis en réunion.

— Il faut que tu sortes. Maintenant, Sam.

Et c'est là que je l'ai perçue, la tension terrible dans sa voix, telle une ombre tournoyant sous les eaux calmes.

Je me mis à avancer vers la porte.

— Tu as un nouveau téléphone ?

— J'ai perdu le mien ce matin. Je viens d'en acheter un autre. J'ai passé une matinée affreuse.

J'entendais sa panique.

— Tu vas bien ?

— S'il te plaît, sors, déjà.

Une mauvaise nouvelle, qu'elle voulait m'annoncer face à face. Pas dans le bureau, sans public pour voir nos émotions. Une vague de froid déferla sur mon cœur. Le p'tit trésor. Elle revenait de chez son médecin. Il y avait un problème avec notre bébé.

Je me pressai vers l'extérieur, passai à côté de John qui avait abandonné son livre sur le cricket pour un journal à sensation. Je descendis le couloir.

— Où es-tu ?

— Sur Holborn.

— Tout va bien ?

— Non… rejoins-moi dehors. S'il te plaît.

Je dévalai les escaliers, six étages, sans attendre l'ascenseur. J'arrivai dans le hall.

Aucune trace de Lucy.

— Sors dans la rue, implora-t-elle. S'il te plaît, Sam. Vite !

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je m'élançai dans un flux ininterrompu de piétons, employés de bureau, coursiers, badauds, et inévitables touristes londoniens. Deux jeunes femmes s'appuyaient sur l'immeuble dans leurs manteaux chics, fumant, sirotant du thé dans des tasses en papier entre deux éclats de rire. Je balayai la rue du regard. Pas de Lucy.

— Je ne te vois pas.

— Sam, s'il te plaît, maintenant, cours !

Je me mis à courir, même avant que Lucy me le demande, parce que rien n'avait de sens. Je me dirigeai sous la protection de l'échafaudage sur l'immeuble voisin, bousculant le flot de passants. Enfin, je me dégageai, poussant un homme en costume, une femme en veste à capuche.

Je m'arrêtai au moment où je sortis du tunnel provisoire. Toujours aucun signe de Lucy, sur les trottoirs, dans la circulation dense du centre-ville. Rien. Je me tournai, regardai dans toutes les directions.

J'entendis ma femme enceinte pleurer dans le combiné.

— Lucy ? Lucy ?

J'agrippai le téléphone si fort que les bords me blessèrent la main.

Maintenant, elle sanglotait.

— Ça suffit.

Je scrutai partout. Une voiture klaxonna. Je pivotai et vis un camion passer à côté d'une Audi à l'arrêt, à quelques mètres de moi. La voiture me faisait face sur l'autre trottoir, Lucy sur

le siège passager. La première pensée qui me vint fut : personne ne s'arrête sur Holborn. La voiture était gris argenté, comme le ciel juste avant la pluie. Un homme était assis derrière le volant, penché vers Lucy. Quand il se redressa, je pus le voir mieux. Pas encore trente ans. Cheveux noirs. Lunettes de soleil. Mâchoire carrée. Je vis un éclair blanc, alors qu'il tournait la tête, la courbe pâle d'une cicatrice sur sa tempe, comme un point d'interrogation de travers.

Lucy me regarda dans les yeux.

À cet instant, l'explosion retentit.

3.

Un rugissement, une éclipse de soleil, comme si Dieu avait glissé sa main entre le ciel et moi. Je me tournai pour voir le dernier étage de notre immeuble exploser, les flammes qui en jaillissaient, le verre blindé, les cendres giclant et le béton se tordant et dégringolant dans les airs. Le sol trembla. Un homme, coupé en deux, mangé par le feu, tomba dans la rue, juste à côté des jolies demoiselles au thé, qui partirent s'abriter des débris sous l'auvent.

Mon faux bureau de consultants volait en éclats. Brandon, les hommes d'affaires venus à la réunion, le stagiaire, mes amis et mes collègues. Tous partis. Les décombres couvraient les trottoirs, des corps atterrissaient sur les voitures et les bus, et Londres semblait pousser un hurlement de terreur, qui se répercutait sur les tours de verre et les cours en pierre, dans les klaxons des véhicules, le cri grandissant et l'affolement des passants.

Je ne voyais plus l'Audi, et Holborn s'était transformé en un chaos dément de bus et de voitures arrêtés, de béton arraché, de pierre et d'acier.

Je ne voyais plus *rien*. Je ne pouvais plus penser. Je montai sur le toit de la passerelle provisoire, escaladai les barres. Il fallait que je me hisse au-dessus du rideau de poussière. Je grimpai à toute allure et j'aperçus un éclair gris argenté. L'Audi, avec ma femme à l'intérieur, fonçait désormais. Je vis l'arrière de la tête de Lucy, légèrement penchée, comme pour profiter de la brise par la fenêtre. Rouler les vitres baissées l'aidait à supporter ses nausées du matin, me rappelai-je. Quelle pensée étrange à cet instant-là !

— Lucy ! hurlai-je. Lucy !

Je gravis l'échafaudage. Il ne fallait surtout pas que je la perde du regard. Je devais la suivre dans le nuage de saleté. Sous moi, un spectacle d'apocalypse. Surtout ne pas lâcher la voiture des yeux. Je montai encore plus haut et trouvai de nouveau l'Audi. La circulation s'épaissit telle la fumée d'un incendie, tout le monde essayant de fuir l'explosion.

L'Audi tourna à droite dans une petite rue, roulant sur le trottoir pour contourner l'embouteillage, manquant de peu d'écraser deux femmes.

L'échafaudage crissa, la chaleur se dégageant de ses articulations. J'entendis un immense fracas, me tournai, vis le bord de l'armature, du côté de mon bureau, brisé par la chute des débris. Tout s'effondrait, s'écroulant sur la rue.

Je me jetai de la rambarde, transperçant la bâche en plastique pour atterrir sur un sol en travaux. Je percutai le béton, pris d'une quinte de toux, et essayai de faire une roulade. Je ne portais pas les bonnes chaussures pour cela et ma réception fut brutale. Je m'élançai dans la pièce nue, jetant un regard derrière moi pour voir l'échafaudage se tordre et se désagréger. Le bâtiment trembla et je me dis que c'était son tour.

Je courus à travers l'étage sans mur vers le fond de l'immeuble qui donnait sur la rue parallèle. Je regardai en bas, en direction de l'échafaudage intact du côté nord du bâtiment. L'Audi continuait agressivement sur le trottoir étroit, un homme en costume frappa sur la portière, alors que la voiture avait failli le renverser, lui et une femme. À près de dix mètres sous moi.

Ma femme leva la tête. À travers le toit en verre, elle me vit, les yeux ronds, interloquée. Elle tendit la main, sa mâchoire bougea, et l'homme à la cicatrice la frappa. Un coup de poing dans le visage. Elle percuta la portière.

Je descendis l'échafaudage telle une araignée sur sa toile, mon sang inondé d'adrénaline.

Je me retins aux barres tout au long de la descente, mais laissai la gravité faire le plus gros du travail. Jamais je n'avais eu aussi peur de ma vie. Pas pour moi, mais pour Lucy et le p'tit trésor. Il ne fallait pas que je perde la voiture. Il emportait ma femme, il avait tué des personnes innocentes. J'arrivai à terre et je me précipitai dans la circulation.

Une Mini Cooper déboula juste devant moi et je ne réfléchis même pas, je courus sans me préoccuper de rien. Je sautai sur le toit, plutôt que de me laisser écraser, glissai de façon contrôlée et revins sur la terre ferme avec une roulade pour remonter sur mes pieds, absolument pas ralenti par l'impact. La douleur arriva plus tard. Je ne savais même pas que j'étais blessé.

L'Audi continuait dans la foule, et tout en courant, je la vis tourner à un coin. Je ne pouvais pas me frayer un chemin dans la cohue grossissante de gens qui sortaient des bureaux et des magasins, parmi l'imbroglio de voitures coincées entre deux bus qui paralysaient le trafic. La berline tourna de nouveau à droite.

Je bondis, mes pieds chauds et douloureux. J'arrivai au coin de la rue. Au loin, l'Audi doubla un camion de livraison, le frôlant de près, les pneus crachant de la fumée, et continua sa route. Je fonçai vers elle, mais quand j'arrivai au croisement, la voiture n'était plus en vue. Le chauffeur à la cicatrice avait trouvé une rue vide, loin de la panique.

Les mains tremblantes, j'essayai de composer le numéro qui s'était affiché sur l'écran de mon portable quand Lucy m'avait appelé. Aucune réponse.

Lucy était partie. Mon bureau était parti. Tout était parti. L'entraînement remplaça dans mon cerveau les pensées articulées. Mes doigts pianotèrent un numéro d'urgence à Langley. Des mots sortirent de ma bouche sans que je me souvienne de ce qu'ils signifiaient.

À l'aide. Mes lèvres bougeaient.

Elle était partie. Tout le monde était parti. Dans le cœur de Londres, la fumée s'élevait comme un linceul, les sirènes entamant leur chant funèbre, des milliers de personnes me bousculant, j'étais complètement seul.

4.

J'étais dans une cellule froide et humide depuis plus d'une semaine quand un nouveau type s'assit en face de moi. Un visage neuf pour essayer de me briser. Super. J'en avais marre de l'autre.

— Je m'appelle Howell. J'ai une question à vous poser, monsieur Capra. Êtes-vous un traître ou un imbécile ?

— Vous faites les questions et les réponses ? bredouillai-je dans le désert de ma bouche.

— Il me faut une explication, monsieur Capra.

Le nouvel interrogateur s'appuya sur son dossier. Il croisa les jambes, mais avant cela, il remonta légèrement son pantalon impeccablement repassé. Pour qu'il ne plisse pas. Je détestais ce geste, comme un rasoir sur ma peau. Cela indiquait qui avait le pouvoir ici.

Je n'avais pas vraiment fermé l'œil depuis trois jours. Je puais la sueur. Si la tristesse a une odeur, alors c'était celle-là. La quarantaine, afro-américain, le nouvel interrogateur avait un bouc grisonnant et des lunettes en acier hyper classe. Je lui dis ce que j'avais déjà expliqué à l'interrogateur numéro un et au numéro deux. Je lui dis la vérité.

— Je ne suis pas un traître. Je ne pense pas non plus que ma femme en soit une.

Howell retira ses lunettes. Il me rappelait un de mes anciens profs d'histoire à Harvard. Un calme froid se dégageait de lui.

— Je pense que je vous crois.

Était-ce un piège ?

— Mais personne d'autre ne vous croit.

Howell colla le bout de ses branches en acier contre ses lèvres. Il m'examina un long moment, nous plongeant dans un silence inconfortable. J'aimais les silences. Personne ne m'insultait ou ne m'accusait de trahison. Il ouvrit un dossier et se lança dans la bonne vieille litanie, comme si mes réponses allaient changer. Il allait maintenant me reposer encore et encore les mêmes questions pour m'user, pour saisir l'erreur.

— Votre nom complet est Samuel Clemens Capra.

— Oui.

— Samuel Clemens, c'est dans Mark Twain, remarqua-t-il, un sourcil levé.

— C'était l'écrivain préféré de mon père, et ma mère avait interdit Huckleberry et Tom Sawyer.

Normalement, cette histoire me faisait sourire, mais rien n'était plus normal.

— Je voudrais appeler mon père avant de répondre à vos questions, dis-je, demandant cette faveur pour la première fois lors de mes interrogatoires.

Qu'est-ce que je lui dirais ? Mais là, je voulais entendre la voix chaude, teintée de tabac de mon père. Je voulais retrouver ma femme. Je voulais être loin de cette horrible chambre de pierre sombre et sans fenêtres. C'était idiot de demander cela. Mais j'avais envie de recommencer à me battre après ces heures de questionnements sans fin, c'était ma façon de réagir.

— Je pensais que vous ne vous entendiez pas avec vos parents.

Je ne dis rien. La Compagnie savait tout sur moi, comme elle le devait.

— Vos parents ne savaient même pas que Lucy était enceinte, n'est-ce pas ?

— En effet.

J'eus honte de l'admettre. Les histoires de famille devraient rester privées.

— Vous n'avez plus reparlé à vos parents depuis trois ans, hormis un appel rapide à Noël. Aucun des coups de fil n'a duré plus de deux minutes.

— Exact.

— Trois ans. Certains pensent que c'est depuis ce temps-là que vous travaillez contre nous. Vous avez rompu avec vos parents pour qu'ils ne soupçonnent rien de vos activités, qu'ils ne soient pas impliqués dans votre trahison.

— Vous venez de dire que vous pensiez que je n'étais pas un traître.

— Je vous raconte ce que les autres dans la Compagnie disent de vous, rétorqua-t-il en se penchant en avant. Un signe classique de trahison est une prise de distance émotionnelle vis-à-vis de la famille et des amis.

— Ce n'est pas moi qui ai rompu avec ma famille. Mes parents ont arrêté de me parler. Ce n'était pas mon choix. Et je n'allais pas me servir de mon enfant pour renouer le contact. Est-ce que je peux appeler mon père ? Est-ce que vous voulez bien m'y autoriser ?

— Non, Sam.

Howell tapota le bout de sa branche contre sa lèvre inférieure et consulta mon dossier, comme s'il creusait dedans pour trouver du matériel contre moi. Je me demandai ce que ces quelques pages abritaient.

— Votre femme vous a appelé et vous a averti de sortir du bureau avant que la bombe n'explose.

— Elle a été kidnappée. Je l'ai vue frappée par un homme.

— Et pourquoi son kidnappeur lui aurait-il permis de vous appeler ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il n'était pas dans la voiture à cet instant-là. Peut-être qu'elle avait un téléphone.

— Mais elle ne vous a pas dit qu'elle se faisait kidnapper.

— Elle essayait de me sauver la vie. De me faire sortir du bâtiment.

— Mais pas le reste du bureau. Elle n'a pas dit « il faut faire évacuer, Sam », n'est-ce pas ?

Je fermai les yeux, le sol de la cellule en pierre me glaçait mes pieds nus.

— Non.

J'étais certain de ne plus me trouver au Royaume-Uni. À Londres, la Compagnie, le terme que nous utilisions avec nos collègues, et le service de renseignement britannique m'avaient interrogé pendant trois jours consécutifs. Je n'avais eu le droit à aucun conseiller ou avocat. Ensuite, quatre colosses étaient arrivés avec une seringue, m'avaient maintenu immobile et je m'étais réveillé dans un avion. J'étais dans une prison de la Compagnie, à ce que j'imaginais, en Europe de l'Est, sûrement en Pologne. Ces prisons secrètes auraient dû être fermées depuis des années.

— Elle vous a sauvé, vous et seulement vous. Vous voyez où réside notre problème. Vous êtes sorti seul et ensuite le bureau a été détruit.

— Peut-être que Lucy ne savait pas qu'il y avait une bombe. Le balafré a dû lui dire de m'appeler et de me faire sortir.

J'avais décrit en détail l'homme à la cicatrice, mais personne ne m'avait présenté de photos de suspects pour que je l'identifie. Cela m'effrayait bien plus que leurs questions et leurs piqûres.

— Pourquoi seulement vous ?

— Je ne sais pas.

Et là, il me prit par surprise. La question suivante aurait dû concerner la réunion au sujet de l'homme dont j'avais parlé à Brandon et aux costards-cravates. Ça avait été l'ordre typique des interrogatoires depuis le début.

— Expliquez-moi pour l'argent.

5.

— Quel argent ?

Il me glissa un papier. Un numéro de compte dans une banque en Angleterre où Lucy et moi n'avions pas de compte. J'étudiai l'historique des transactions. Il figurait, entre autres, des transferts d'une banque à Grand Cayman. Un quart de million de dollars.

— Ce n'est pas à nous.

— Ce compte à Cayman a été utilisé pour des opérations dans la Compagnie l'année dernière. Lucy était responsable des transactions, elle était censée fermer le compte une fois le travail terminé. Elle ne l'a pas fait. L'argent attendait sur ce compte de la Compagnie supposé clos, et ensuite on l'a déplacé vers un compte anglais à vos deux noms. Puis il a encore une fois été viré sur un compte numéroté en Suisse où il a été transformé en obligations privées. Maintenant nous ne savons pas ce qu'il est devenu. C'est pour cela que nos gars ont beaucoup de mal à vous croire, Sam.

— Je n'ai aucune idée d'où vient cet argent !

C'était vraiment mal engagé. Très mal.

— Je n'avais aucun accès à ces comptes et je n'étais même pas au courant de leur existence !

— D'après la sagesse populaire, l'époux sait toujours quand sa moitié est un traître, Sam. Toujours, répéta Howell calmement.

On aurait dit un instit, le genre patient à l'extrême, n'élevant jamais la voix. Les deux derniers interrogateurs me hurlaient dessus. La sérénité de Howell était déconcertante, comme une lame sur ma gorge. On ne sait pas quand elle va trancher la peau.

— Toujours. En général, c'est le mari qui trahit et ensuite la femme l'apprend, mais se tait. Soit parce qu'elle aime l'argent que ça rapporte, soit parce qu'elle ne veut pas que son mari aille en prison. C'est Lucy qui a été recrutée en premier ? Ou vous ? Ou est-ce que vous vous êtes fait embarquer là-dedans ensemble ?

— Ni l'un ni l'autre. Nous ne sommes pas des traîtres.

Je ne pouvais pas croire cela de Lucy. Impossible. Pas ma femme. Je me fichais bien des preuves qu'ils avaient à me présenter, c'était impossible. Y croire aurait été trahir la femme que j'aimais. Mon cerveau hurlait d'épuisement, mon torse m'oppressait. L'air dans mes poumons me semblait plus rugueux que du sable.

— L'espoir à tout prix. Vous connaissez cette expression, Sam ?

— Non.

— C'est comme cela qu'on décrit l'état dans lequel se trouve le conjoint d'un traître. On veut continuer d'espérer que notre mari ou notre femme est innocent, qu'il ou elle n'a pas trahi son pays. Mais nous savons, à l'évidence, qu'ils sont au courant. Ils se cachent derrière un espoir aveugle. En ce moment, Sam, c'est vous. Alors, laissez-moi vous aider. Dites-moi la vérité.

— Je n'ai rien fait de mal. Je ne savais rien pour cet argent.

— Je vais vous faciliter la tâche, Sam, dit-il en me tendant une feuille. Une confession concise, droit au but. Vous n'avez qu'à indiquer pour qui vous travailliez. Vous signez et c'est terminé.

— Je refuse. Jamais je ne le ferai.

Il baissa le document.

— L'un de vous est un traître, Sam. Soit vous, soit elle. Dites-moi ce que vous savez sur cet argent, Sam. L'argent.

— Je ne sais rien.

Une vague de froid enveloppa mon corps.

— Vous et Lucy êtes tous les deux en vie alors que tous vos collègues dans votre bureau sont morts et elle vous a prévenu.

— L'homme à la cicatrice l'a frappée. Elle n'était pas consentante quand elle est partie avec lui. Ça se voyait.

— De qui vient cet argent ? Les Chinois ? Les Russes ? Un réseau criminel comme ceux sur lesquels vous enquêtez ? Est-ce que vous avez été embauché alors que vous étiez en mission ? Pour qui travaillez-vous ?

— Personne ! Pour personne !

— Vous présentiez vos avancées à une équipe de Langley.

— Oui.

— Racontez-moi.

J'essayai de ne pas rire. Les notes de ma présentation étaient encore claires dans mon esprit à cause de l'affreuse pensée que peut-être mon travail était à l'origine de l'explosion du bureau.

— Nous recherchons un criminel russe qu'on a surnommé le Tsar de l'argent. Il blanchit de grosses sommes pour différents réseaux. J'étais en mission pendant plusieurs mois l'année dernière. Je me suis créé des contacts dans ces réseaux, me faisant principalement passer pour un ancien soldat canadien, qui habitait à Prague et fournissait des circuits de contrebande pour toute sorte de marchandise, des cigarettes de contrefaçon aux armes destinées aux chefs de tribu africains. Un de nos informateurs à Budapest s'est vu confier par le Tsar de l'argent le transport d'or et de billets de banque pour un scientifique russe. L'équivalent de cinq millions de dollars.

— Pour quel travail était payé le scientifique russe ?

— Nous l'ignorons. Il s'était fait virer du programme de recherche en armement soviétique à cause de sa dépendance à la cocaïne. Depuis, il vendait ses services sur contrats à Budapest. C'est l'informateur qui nous a dit que le Tsar de l'argent avait un accent russe.

Je m'arrêtai une seconde.

— L'informateur et le scientifique ont tous les deux été retrouvés morts une semaine plus tard.

— C'était quel genre de chercheur ?

— Il travaillait sur les nanotechnologies.

— Les nanotechnologies ?

— Oui. L'étude du contrôle de la matière sur un plan atomique ou moléculaire. La plupart des recherches dans cette branche de nos jours ont des applications commerciales : pour injecter plus rapidement des médicaments dans le corps, ou vers des organes précis. Cela pourrait se montrer crucial par exemple pour la lutte contre le cancer du sein ou les tumeurs au cerveau. Ou on peut également créer des médicaments dédiés à des ADN spécifiques, ou encore des détecteurs très perfectionnés pour cibler des maladies graves dans notre corps. Et cela peut servir aussi à augmenter l'autonomie d'une batterie.

— Il y a également des applications militaires ou dans l'armement ?

— Absolument. Les nanotechniques permettent l'élaboration de machines ou de matériel incroyablement petits et les rendent surpuissants. En théorie. Par exemple de nouveaux boucliers pour repousser des balles, ou des tanks bien plus forts, ou des armes plus efficaces. Des balles qui changent de trajectoire toutes seules une fois tirées. Des armes nucléaires de taille réduite avec des systèmes de guidage exceptionnels qui leur feraient quasiment toujours atteindre leur cible. Ou imaginez une bombe capable de relâcher un bataillon de robots miniatures qui visent la chair humaine ou la température du corps ou injecteraient du poison dans une personne sur un rayon de plusieurs kilomètres.

Howell déglutit et sa gorge claqua sèchement.

— Donc ce Tsar de l'argent pourrait bien avoir financé la recherche en armement ?

— Oui.

— Et peut-être que celui qui a tué le scientifique et votre informateur pour protéger le Tsar de l'argent s'en est pris à vous ?

— Oui.

— Ou, plus plausiblement, vous avez décidé de collaborer avec ces gens que vous chassiez. Vous êtes doué dans ce que vous faites, Sam. Il est fort probable que vous ayez trouvé ce Tsar de l'argent vous-même. Et peut-être qu'il vous a offert, à Lucy et à vous, tout cet argent sur le compte de Cayman.

— Non.

— Ils ne voulaient pas que Lucy et vous avouiez, alors ils ont pris Lucy et vous préférez vous taire, sans doute pour la protéger. Je vois les pensées défiler dans votre regard épuisé, Sam.

— Non.

Je voulais faire passer Howell et ses théories farfelues à travers le mur de pierre.

— Votre seul espoir, Sam, est de coopérer avec moi. Dites-moi tout.

Howell se pencha tout près de moi et posa sa grosse main sur mon épaule.

— Réfléchissez comme tout cela peut être simple. Tout le poids quittera votre dos, Sam. Et ensuite, nous pourrons commencer à chercher votre femme. Votre enfant. Vous voulez assister à la naissance de votre enfant, n'est-ce pas ? Lucy doit accoucher dans six semaines. Dites-moi où nous pouvons trouver les gens pour lesquels vous travaillez, vous et Lucy. Vous pourrez revoir votre femme, prendre votre bébé dans les bras.

Il se radossa.

— On a demandé à votre obstétricien. Vous ne vouliez pas connaître le sexe de l'enfant, mais moi je sais. C'est un garçon, Sam. Vous ne voulez pas voir votre fils ?

Mon garçon. J'allais avoir un garçon, si Lucy était encore en vie. Howell décochait les uns après les autres ses scoops, tels des coups en plein visage. D'abord l'argent, maintenant le bébé. Peut-être que Lucy… Non, je ne pouvais pas croire cela d'elle.

Chaque mot que je prononçais me donnait l'impression de cracher un galet.

— Je ne peux rien vous dire, parce que je ne suis pas un traître.

Howell m'examina dans un lourd silence prolongé.

— Alors vous êtes un imbécile, parce que c'est votre femme la traîtresse et elle vous a laissé vous faire accuser à sa place.

— Non. Non. Elle n'aurait jamais fait ça. Elle m'aime.

Mes paroles manquaient de conviction, mais je me rappelai ce dernier matin avec Lucy, comme elle avait vibré au-dessus de moi, mes mains sur ses fesses, son souffle chaud contre ma gorge. Je me souvins de sa façon de me reprocher mes parkours, de me dire qu'elle m'aimait. Elle m'avait rappelé notre dîner avec ses amis. Avec mon petit nom de macaque pour adoucir ses réprimandes. Ce n'était pas une femme sur le point de disparaître de sa propre vie.

Il me fixa tel un professeur déçu de la prestation de son élève.

— Elle ne vous aime pas. Elle vous a laissé assumer la responsabilité de ses actes. Bon Thanksgiving.

Howell se leva et partit. La lumière s'éteignit et je restai dans le noir.

6.

Du temps, indéfini, passa. Ma gorge, complètement desséchée, était en feu. Mon estomac affamé formait un nœud serré et j'avais l'impression d'avoir de la fièvre. J'avais glissé de ma chaise pour m'allonger sur le sol froid. J'avalais du pain et de l'eau quand on m'en apportait. Je m'endormais et me réveillais sans savoir si des minutes ou des heures s'étaient écoulées, frissonnant contre la pierre. Je rêvais que je m'élançais dans des parkours, que je bondissais sur des murs, m'envolais entre des immeubles, chaque muscle enflammé de gloire, l'esprit clair, libre et précis. Mais le mur où je m'apprêtais à atterrir se volatilisait et je dégringolais vers un trottoir jonché de débris en feu, impuissant, perdu.

La lumière revint et Howell était de nouveau sur sa chaise, comme s'il avait été là tout ce temps dans le noir. Mais il ne portait pas le même costume. J'essayai de voir s'il avait de l'eau pour moi. Non.

— Aidez-moi, Sam.

Je le regardai.

— Comment ?

— Aidez-moi à comprendre cette information du plus grand intérêt que je viens d'apprendre.

— Vous avez retrouvé Lucy ?

Mon cerveau était embrouillé, lourd de sommeil.

— Le bébé. Lucy devrait bientôt accoucher. Il faut que vous la retrouviez.

Ma voix grinçait comme du sable sur le verre.

— La bombe, lança Howell, comme si je n'avais pas parlé. Je viens de recevoir les analyses des experts sur l'explosion, Sam.

Il sortit une photo du bureau de Londres après l'attentat. On pouvait lire nos noms sur les plaques – S. Capra, Brandon, Gomez, McGill. La salle de conférences, avec les noms des trois bureaucrates. Dans la pièce des ordinateurs, une table avec L. Capra. Le bureau de Lucy. Mes amis morts. La photo dépeignait l'horreur à l'état pur : des traînées de sang, des viscères projetés sur les murs, un trou noir béant dans le sol, en plein centre.

Le plus petit cercle, marqué en rouge, indiquait mon bureau, au milieu du bureau.

— La bombe était placée juste sous votre bureau. Elle était camouflée sous la forme d'un petit disque dur externe, branché sur votre système.

Je fixai la carte de la destruction.

— C'est Lucy qui était responsable de tous les disques durs installés sur les ordinateurs.

— Non.

— Un vrai jeu d'enfant pour elle. Est-ce qu'elle a placé la bombe juste sous le nez de votre boss ? Sous le nez de James, de Victoria ? Sous *votre* nez ?

Chaque mot me transperçait la peau comme un poignard.

— La bombe a été disposée là où Lucy aurait pu le plus facilement la cacher sans que personne s'en aperçoive. Est-ce qu'elle a éprouvé de la culpabilité à condamner à mort son mari, le père de son enfant ? Du coup, elle vous a prévenu. Vous êtes sorti juste avant la déflagration.

Il mettait clairement les points sur les *i* au cas où je n'aurais pas compris ses sous-entendus.

— *Fermez-la !* lançai-je.

Je n'avais pas crié contre quelqu'un ni insulté personne. Je m'étais concentré, m'efforçant de garder mon calme pour plaider mon innocence. Mais maintenant, ça. Je n'en pouvais plus.

— *Fermez-la ! Fermez-la, bon Dieu !*

— Aidez-moi à prouver que cette femme est une traîtresse. Réfléchissez. Repensez aux signes qui auraient pu vous alerter. Faites un effort pour vous en souvenir.

Cette femme. Il ne l'appelait plus Lucy. Il ne l'appelait plus *ma* femme. Il essayait de mettre de la distance, de nous séparer. Non.

— Lucy est innocente.

Ma voix n'était pas calme. Que la bombe ait été placée sous mon bureau me minait, désormais.

— Alors, peut-être que c'est vous, le méchant, affirma-t-il. Peut-être que c'est vous qui essayez de la piéger. Peut-être que c'est vous qui avez placé la bombe. Est-ce que vous avez organisé le kidnapping ? Pour qu'on l'assassine, elle et votre enfant ?

La rage, enfouie en moi, éclata comme une fièvre mortelle. Je voulais l'étrangler de mes mains pour l'empêcher de proférer tous ces mensonges. *Je commence à craquer*. Je tremblais de tout mon corps. La chaleur enflammait mon visage. Mais il ne fallait pas que je cède. Il voulait que je perde le contrôle. Je devais tenir bon.

— Il doit y avoir une autre explication.

— L'explication, c'est Lucy. L'argent. La bombe. Tout converge vers Lucy. Elle avait accès au compte. Elle a très bien pu faire entrer la bombe dans le bureau.

Sa voix glissait, lente et douce, avec une pointe d'accent du Sud.

— Je suis le seul ami qu'il vous reste, Sam. Les autres dans la Compagnie et à Londres veulent votre mort. Je peux vous aider, mais seulement si vous coopérez.

Je voyais bien que j'étais condamné dans leurs esprits bornés. Le compte en banque. La bombe, cachée de telle sorte que seuls Lucy et moi aurions pu la placer. Ils n'avaient besoin de rien d'autre. J'avais beau être innocent, j'étais cuit.

— Vous ne sortirez plus jamais de cette prison si vous ne me dites pas ce que vous savez. Arrêtez de protéger Lucy, ou arrêtez de protéger ce que vous pensez qu'elle était.

Il voulait que j'appelle Lucy une traîtresse. Que je sois d'accord avec lui, que j'accepte l'impossible.

— Non. Elle est innocente. Cet homme l'a enlevée.

— Elle vous a fait sortir du bureau, mais pour vous abandonner ensuite. Elle a trahi son pays puis vous.

— Non.

Howell me gifla. Fort. Je ne m'y étais pas attendu, parce qu'il avait l'air d'un prof placide.

— C'est la vérité, Sam, réveillez-vous ! Dites-moi ce que vous savez.

— Ne soyez pas idiot. Si j'avais voulu faire exploser le bureau, je ne m'y serais pas trouvé. Je serais parti depuis longtemps. Vous savez que je suis innocent, et vous suivez simplement le protocole, parce que c'est plus facile de vous en prendre à moi que de mettre la main sur les vrais coupables. Je n'ai aucun marché à passer, je n'ai rien à donner.

— Alors vous êtes le roi des imbéciles.

Il sortit et revint cinq minutes plus tard avec une bouteille d'eau froide. Des gouttes perlaient sur le plastique. J'avais tellement soif. Il la posa devant moi, mais je ne tendis pas la main vers elle.

— Je veux que vous acceptiez un instant l'idée que rien de ce que vous pensiez sur Lucy Capra n'était vrai.

Je sentis les larmes poindre au coin de mes yeux. *Je ne vais pas lui donner le plaisir de les voir*, songeai-je. Mais des caméras suivaient mes moindres gestes, sans relâche. Il me verrait pleurer sur les bandes. Je blindai mon visage, refoulai les sanglots. Pour l'instant. J'attendrais l'obscurité, la protection de mon bras. Je ne le laisserais pas assister à mon désarroi.

Il me regarda comme s'il venait de me frapper la main.

— Je sais que vous avez soif. Vous n'avez pas bu une goutte d'eau depuis trois jours. Vous saviez que cela faisait aussi longtemps ? Ne buvez pas trop vite, Sam. J'ai besoin que votre

gorge fonctionne encore, vous avez des choses à me dire.

Je pris l'eau. Je sifflai plusieurs grandes lampées. Et quand j'eus terminé, il sortit le casque et les œillères. Deux femmes entrèrent avec un chariot de médicaments.

Thiopental sodique, scopolamine expérimental. Bienvenue dans mon sang. Peut-être qu'ils m'injectèrent le tout, je sentis plus d'une aiguille s'enfoncer dans ma peau. Howell posa doucement ses questions une nouvelle fois, mais d'autres voix m'interrogeaient également. Je leur répondis encore toute la vérité : je ne sais pas. Je ne suis pas un traître. Je n'ai jamais rien fait de mal. Je bafouillai des réponses pour toutes les questions sur ma vie avec Lucy. Je leur racontai comment nous faisions l'amour, de nos amis à Londres, de nos vacances aux États-Unis, de ses voyages seule sur le continent. Je ne savais pas ce qu'elle avait fait pendant que j'étais en mission à Prague, me faisant passer pour un trafiquant à la recherche de marchandise illégale à transporter en contrebande. Je leur dis tout ce que j'avais dans le cerveau. Je devins un geyser de paroles.

Mais il y avait la bombe et le compte Cayman, et c'était plus qu'il n'en fallait. J'aurais dû en savoir plus, conclurent-ils. J'aurais dû nourrir des soupçons. Howell n'arrêtait pas de dire qu'il voulait me croire, comme si c'était son vœu le plus pressant au monde. Je ne savais rien.

Alors, ils passèrent au niveau supérieur. Les produits chimiques ne suffisaient plus.

Les œillères, qui me bloquaient complètement la vue, me donnèrent l'impression d'avoir été jeté dans un puits sans fond. Les écouteurs balançaient de la musique dans mes oreilles : un juke-box des enfers qui émettait des chansons mielleuses, du rock psychédélique à exploser le cerveau, et du rap grinçant. À d'autres moments, il n'en sortait qu'un cri suraigu qui torturait mes nerfs comme si on les tranchait avec une scie. Je perdis toute notion du temps, de l'espace, du souvenir même que j'étais encore sur cette terre.

Le traitement qu'ils me réservaient était la douleur. Howell n'était pas présent tandis qu'on me rossa pendant dix bonnes minutes. Les pieds et les poings. Une correction professionnelle. Ils ne touchèrent pas à mon visage, mais le reste de mon corps devint un gros hématome pourpre. Je me roulai en boule. Ils me donnèrent de l'eau, me laissèrent cracher du sang. Ils inspectèrent le mollard comme pour juger combien je pourrais en supporter. Et ensuite, ils recommencèrent, plus fort encore. Ma colonne vertébrale et mes jambes étaient sur le point de se briser. Mes bourreaux étaient d'une précision surprenante, soucieux de ne pas me casser les côtes, le menton ou le dos.

Ils posèrent les mêmes questions. Je leur servis les mêmes réponses.

J'ignore combien de temps je résistai à la privation sensorielle. Une minute sans bruit ni lumière peut paraître comme des heures.

Lucy. Le p'tit trésor qui était un garçon. Voilà le fil auquel je me retenais, qui me donnait le faible espoir qu'on finirait par me croire. Il fallait qu'ils la cherchent sans relâche. Quand ils l'auraient trouvée, ils auraient leurs réponses. Ils sauraient enfin pourquoi Lucy et moi étions ainsi piégés, pourquoi Lucy avait été enlevée, pourquoi le bureau de Holborn avait été détruit. Trouver la ligne, comme dans les parkours. La ligne de la vérité se cachait quelque part. Je devais la trouver.

Ils me laissèrent seul quelques heures, avec ma douleur. Mais ils revinrent et me traînèrent dans une autre pièce. Ils m'attachèrent à une planche de bois plate. Elle bougeait. Je sentis mes pieds s'élever. Ma tête descendit vers le sol en pierre.

Non, non, non. Je me débattis. La privation sensorielle était autorisée, légale. Ça, non.

Ce n'était pas Howell qui se tenait au-dessus de moi, un linge dans une main, un seau dans l'autre. L'homme avait une cagoule. Je ne reconnus pas sa voix. Je hurlai le nom de Howell.

— M. Howell n'est pas ici, riposta l'homme cagoulé.

— S'il vous plaît, non. S'il vous plaît.

J'avais déjà expérimenté cela, lors des entraînements. Je savais quelle horreur m'attendait et je luttai pour me détacher, la panique explosant dans mes veines telle une mine. Parce que avec l'eau, vous parlez. Et si vous ne savez rien, vraiment rien, vous bredouillez n'importe quoi, simplement pour que cela s'arrête. N'importe quel mensonge.

La vérité sur ma vie allait s'évanouir dans cette pièce.

— Voilà un moment fort désagréable, Sam.

Il attendait que je réponde.

— S'il vous plaît, ne faites pas ça. Je vous en conjure, lançai-je, incapable de formuler quelque chose d'autre. Pour votre propre bien.

Je n'ai aucune idée d'où me venaient ces derniers mots. Comme si je me souciais de ce pauvre idiot qui n'était qu'un de leurs pions. Je m'en fichais bien. Si j'avais pu descendre de la planche et l'étrangler de mes mains, je n'aurais pas hésité.

— Dites-nous. Pour qui vous et Lucy travailliez-vous ?

— La Compagnie. Personne d'autre.

Il insista.

— Qui vous a donné l'argent que Lucy a transféré ?

— Je n'en connaissais pas l'existence.

— Pourquoi avez-vous fait exploser le bureau ? Qui se sentait menacé par vos enquêtes ?

Je repensai aux réseaux que nous étudiions, le Tsar de l'argent qui n'avait pas de nom, son visage qui s'affichait sur l'écran de ma présentation juste avant que le bureau ne parte en fumée.

— Ce n'est pas moi ! Je n'ai rien fait !

— Où se trouve votre femme ? Répondez à ces questions et nous n'aurons pas à en passer par cette petite danse.

— Je ne sais pas. S'il vous plaît.

Je me détestais de supplier.

— Pourquoi le bureau de Holborn menaçait-il vos employeurs ?

— Je n'ai pas d'employeurs ! Bon Dieu, croyez-moi ! Je vous en prie !

Le son de ma voix me révélait qu'il n'était pas loin de prendre le dessus sur moi. Vraiment tout près.

Il me cacha le visage avec le linge.

— Vous n'allez pas sortir d'ici vivant. Vous ne verrez jamais votre fils, Capra.

— Non ! hurlai-je. Non !

Il balança l'eau sur mon visage. Mes poumons se remplirent. Je tirai sur les liens qui retenaient mes poignets et mes chevilles, essayant d'échapper aux flots réguliers et incessants. C'était comme être plongé dans une rivière.

Je me noyais.

Je commençai à bredouiller. N'importe quoi. Des mots au hasard. Lucy. Le p'tit trésor. Dieu, non. L'homme à la cicatrice. Innocent. Innocent. Je frappai ma tête contre la planche pour tomber dans les pommes. Il ne m'avait pas attaché suffisamment bien. Il retira doucement le linge de mon visage. Je pris de grandes bouffées d'air. Ensuite, il replaça le tissu trempé sur mon nez et ma bouche.

Et il recommença. Je me remis à hurler et à bafouiller.

Quand ils me jetèrent sur le sol froid de ma cellule, je fus soulagé de ne pouvoir me souvenir de ce que j'avais dit ou entendu. Certaines choses gagnent à être oubliées.

7.

Le mois de décembre arriva. Un des gardes m'annonça que c'était le jour de Noël, sans me souhaiter de bonnes fêtes. Ensuite, ce fut janvier. La date prévue pour l'accouchement, le 10, passa. Peut-être que mon fils était né à présent, poussant ses premiers cris, me réclamant. Et moi, j'étais coincé dans ce trou de pierre.

Ce jour-là, Howell entra dans ma cellule.

— Votre bébé devait naître aujourd'hui.

Je levai la tête du pain noir et de la soupe de pommes de terre qu'on m'avait donnés pour le déjeuner.

— Coopérez et alors peut-être qu'on pourra la retrouver. Nous avons alerté tous les hôpitaux européens. Vous pourriez voir votre fils, Sam. Vous ne voulez pas le voir ?

Mon visage se figea, s'efforçant de ne rien laisser paraître du déchirement de mon cœur.

— Si. Mais je vous ai tout dit. Laissez-moi partir, Howell. Laissez-moi partir. Laissez-moi vous aider à la retrouver.

— Comment l'auriez-vous appelé ?

Je ne voulais pas parler à Howell de mon fils perdu. Je ne voulais pas parler à Howell, un point c'est tout.

— Allez vous faire foutre. Qu'est-ce que ça peut vous faire comment on voulait appeler notre enfant ?

— Vous êtes vraiment en colère aujourd'hui, Sam.

— J'en ai marre de vous. De vous tous. De votre bêtise criante.

Howell m'observa un instant avant de se lever.

— Voilà. Je me suis battu pour vous. Je vous ai cru quand vous disiez que vous ne saviez rien. Je pense que vous êtes innocent. Mais ça n'a aucune importance.

Il jeta une feuille sur le sol en pierre. La photo d'une échographie, le p'tit trésor dans toute sa superbe. Howell sortit.

J'étudiai la radio. Mon enfant.

Suis-je père ? Est-il né ? Il faut que je sorte d'ici. Mon fils a besoin de moi.

Mais je restai assis sur les pierres froides, à réfléchir.

8.

Un hiver passé la joue contre un sol en pierre. Je continuai à répéter que j'étais innocent jusqu'en février. Jour après jour, tous les aspects de ma vie étaient analysés, disséqués, écrabouillés. Tous les jours, on remettait en question ce que j'affirmais.

Vous avez une idée de ce que cela fait ? De ne pas être cru ? D'être soupçonné par vos pairs, vos amis, votre unique soutien quand votre famille répond aux abonnés absents ? De constater que vos collègues vous pensent capable de meurtre et de trahison ?

Il n'existe pas de prison plus cruelle.

Mars arriva. Howell était parti, on ne m'infligea plus le supplice de la noyade. Quatre nouveaux interrogateurs posèrent les mêmes questions et m'écoutèrent leur certifier mon innocence. Un matin, deux gros bras, anciens marines, vinrent m'enfoncer une aiguille sous la peau et je ne pus m'empêcher d'espérer que tout était terminé, que le noir allait s'installer sur moi pour toujours, que c'était la fin. Qu'ils n'avaient plus rien à tirer de moi.

Je me réveillai aux États-Unis.

Une rediffusion de « Comedy Central » passait à la télévision fixée dans un coin. Je tournai la tête dans tous les sens pour regarder les murs. Pas de fenêtre. Juste des murs blancs, le lit d'hôpital, une chaise, la télévision avec un humoriste sur scène qui criait dans le micro et se moquait des jeunes mariés parce qu'ils étaient barbants et ringards. J'avais les bras attachés au lit. La pièce sentait le désinfectant et le désodorisant à la lavande. On m'avait lavé, j'étais propre pour la première fois depuis des semaines. Sous mes fesses, je sentis un bassin tout froid et dans ma chair, un cathéter. Une perfusion coulait dans mon bras.

Je m'immobilisai. Tout ce que j'entendis fut le ronronnement sourd des équipements médicaux et de l'air conditionné. Je n'appelai pas l'infirmière. J'étais propre et dans un lit et pas dans une cellule humide et perdue. Personne ne me frappait.

Le comique à la télé se plaignait de sa femme. Il plaisantait sur les réclamations ahurissantes de ses enfants. Je voulais l'insulter pour son ingratitude patente. Il ne connaissait pas sa chance. Alors, je fermai les yeux et essayai de m'endormir dans des draps qui sentaient bon le frais, et pas sur des pierres.

Quand je me réveillai, j'eus un goût âcre de sommeil dans la bouche. J'étais encore attaché, le bassin et le cathéter n'avaient pas bougé. Une infirmière entra pour m'examiner. Elle fit en sorte de ne pas croiser mon regard.

— Bonjour, la saluai-je.

Elle ne répondit pas.

— Où suis-je ? lâchai-je.

Toujours pas un mot de sa part. Elle vérifia les moniteurs et prit quelques notes avant de partir. Je testai mes liens. Impossible que je me libère… Sur la table, maintenant, légèrement de côté, attendait une bouteille de Ginger Ale Boylan Bottleworks, mon soda préféré. Il est fabriqué dans le New Jersey et on ne le trouve pas partout. Et une Heineken, même si depuis que j'avais commencé les parkours, je n'en buvais plus si souvent. Les deux bouteilles luisaient des gouttelettes de buée qui perlaient sur les parois. Des livres de mes auteurs favoris étaient rangés tout près. Des pralines aux noix de pécan, mes friandises préférées. Des beignets de chez *Hubig's*, préparés à La Nouvelle-Orléans, une gourmandise de mon enfance, les rares fois où mes parents avaient vécu aux États-Unis quand j'étais gamin. Un filet de transpiration coula le

long de mon dos. Une nouvelle forme de torture.

Un homme entra soudain. Athlétique, vêtu d'un costume gris clair bien taillé, d'une cravate grise et d'une chemise bleue, il avait les cheveux coupés ras et un bouc poivre et sel. Howell.

— Bonjour, Sam, comment ça va aujourd'hui ? Vous avez beaucoup dormi, et c'est exactement ce qu'il vous faut pour vous remettre sur pied.

Il parlait d'une voix douce, comme s'il se souciait vraiment de ma santé. Mielleux, affable. Ma haine revint aussitôt. Les derniers mois m'avaient appris que je n'avais pas d'amis et aucune patience pour ceux qui essayaient de me faire croire qu'ils étaient de mon côté.

Il vit le feu dans mes yeux et détourna une seconde le regard.

— Où suis-je ? demandai-je.

— À New York. Je serai votre liaison.

— Comment ça, ma liaison ?

— Vous avez été libéré.

Il me gratifia d'un sourire.

Je ne le croyais pas. Ce devait être un piège. Je me forçai à respirer.

— Vous avez retrouvé ma femme ?

— Non.

— Alors pourquoi… ?

— Votre innocence a été établie.

Le ton de Howell s'était durci et les mots sonnaient faux.

— Nous regrettons le désagrément.

Je ne pus ni rire, ni gémir en entendant ces excuses à deux balles. Le manque de sincérité, la légèreté indécente face au calvaire que j'avais subi. Quand je retrouvai la voix, elle sortit cassée.

— Comment avez-vous établi mon innocence ?

— Ça n'a pas d'importance, Sam. Nous savons que vous n'êtes pas impliqué.

Je fermai les yeux.

— Alors vous me mentez. Vous avez trouvé Lucy, c'est certain.

— Non. Je vous le jure, nous ne savons pas où elle est.

Le silence s'installa entre nous, rompu par les rires enregistrés qui grondaient dans le poste. Je tendis la main vers la télécommande, et mes doigts luttèrent pour l'attraper. Howell s'en empara et éteignit la télévision.

— Je ne vous crois pas.

— Ce n'est pas un piège, Sam. Nous savons que vous êtes innocent. Vous pouvez nous remercier de vous remettre en liberté.

Les remercier. La liberté. Les mots se répercutaient dans mon esprit.

— Vous m'avez torturé. Vous m'avez gardé prisonnier, sans me donner la possibilité de consulter un avocat. Sans raison.

— Tout cela n'est jamais arrivé, Sam.

Lentement, Howell défit mes liens, détachant mes jambes du lit. Il se déplaçait prudemment, comme s'il soulevait le couvercle d'un coffre contenant un cobra. Il leva les yeux pour me dévisager et déglutit, se rendant compte qu'il ne devrait pas montrer des signes de peur.

— Vous allez réintégrer la vie civile, Sam. Considérez-moi comme votre agent de probation.

— Quand on est innocenté, on n'a pas d'agent de probation.

— La Compagnie m'a demandé de tenir ce rôle. Je suis le seul qui vous ait cru, vous vous rappelez ? J'ai toujours plaidé pour vous. J'étais le seul à prendre votre défense, Sam.

— Vous n'êtes carrément pas convaincant, dans ce cas.

Laissant échapper un profond soupir, Howell s'installa au bord du lit.

— J'ai affirmé à nos supérieurs que je pensais que vous disiez la vérité. Ils ont fini par être de mon avis quand…

— Quand quoi ? demandai-je en me penchant en avant.

— Je ne peux pas en parler.

— Vous me le devez bien.

— Non, je ne vous dois rien. Vous étiez trop aveugle pour voir ce que vous aviez devant les yeux.

— Vous avez la preuve que Lucy est coupable ? Dites-le-moi.

Oh, mon Dieu, la confirmation de l'impossible, que ma femme avait trahi son pays.

— Vous voulez votre liberté, Sam ?

— Oui.

— Alors fermez-la. Ravalez toutes vos questions et ne me demandez rien sur Lucy.

Il se racla la gorge.

— Nous devons parler de votre avenir proche, maintenant.

Je me redressai lentement.

— Mon avenir, c'est que je vais retrouver ma femme. Et mon enfant.

— Non. Elle reste un sujet de sécurité nationale. Comme vous. Vous allez faire ce qu'on vous dira.

Peut-être bien, mais jusqu'à ce que j'ai réussi à faire ce que je veux. Je jouerais le jeu. Je ravalai mes questions.

— Mes parents…

— Vos parents pensent que vous ne voulez rien avoir à faire avec eux, Sam. Pas la peine de changer cela.

Je me tus. J'en avais honte. Les gens normaux ont des relations normales avec leurs parents. Les miennes n'avaient rien de normal, du moins de mon côté.

— Bien évidemment, nous avons mené une enquête approfondie sur eux. Ils sont plutôt… spéciaux.

— Laissez-les en dehors de tout cela.

— Oh, quel dommage ce serait pour moi. Je les trouve charmants. On adore siroter un verre de thé dans leur jardin. Je leur ai rendu visite à de nombreuses reprises. Le Département des Projets spéciaux de la Compagnie s'est offert la maison tout près de la leur à La Nouvelle-Orléans. Je suis leur voisin représentant de commerce qui voyage beaucoup. Nous avons des micros placés chez eux depuis des mois pour les surveiller. Juste au cas où leur bru enceinte aimerait reprendre contact avec eux ou s'ils décidaient de se renseigner à votre sujet. Mais rien. Comme vous ne les avez pas appelés à Noël, ils craignent fort que le fossé entre vous soit désormais trop grand pour que vous puissiez refaire partie de leur vie.

Il haussa les épaules.

— Mes parents… qu'ils restent en dehors de tout ça.

— Alors faites ce que je vous dis et nous arrêterons de les surveiller.

Il leva les mains, les paumes vers moi.

— Je ne veux pas mêler vos parents à cette affaire. Ce sont des gens bien, Sam.

Il me faisait chanter. Super. Je protégerais mes parents.

— D'accord.

Je m'éclaircis la voix.

— C'est votre jour de chance, ironisa Howell. Vous n'avez jamais été techniquement renvoyé. Vous êtes toujours sous les ordres de la Compagnie. Vous avez été assigné à mon groupe. Je suis votre boss.

Je me retins de dire : *Je démissionne*.

— Alors, laissez-moi vous aider à la retrouver.

— Vous voulez toujours de votre poste auprès de nous ? demanda Howell en levant un sourcil.

— Oui.

C'était le premier mensonge que je prononçais depuis ma captivité. Je ne comptais pas ceux que j'avais déblatérés pendant la torture de la noyade. Apparemment aucune de mes fausses informations n'avait convaincu.

— Alors voici les ordres. Vous restez basé ici, à New York. Un compte en banque a été

ouvert à votre nom, avec un premier versement largement suffisant. Assez pour commencer, mais je vous conseille de trouver du travail. Ne serait-ce que pour vous occuper les mains et l'esprit.

— Du travail ? Mais vous avez dit…

— Vous êtes toujours payé par la Compagnie, mais vous n'avez plus le droit d'exercer. Alors trouvez-vous quelque chose à faire. Un boulot qui ne nécessite pas de voyager et ne soit pas trop prenant.

— Je ne peux pas rester comme ça. Pas avec ma famille en danger.

Howell appuya sur la perfusion.

— Vous voulez nous aider à la retrouver ? Alors faites ce qu'on vous dit. Ne quittez pas la ville. Trouvez du boulot. Quelque chose de simple.

— J'ai toujours travaillé pour la Compagnie. J'ai commencé tout de suite après l'université.

— Vous serviez dans un bar pendant vos études. Bière, cocktails. Ce n'est pas difficile de dénicher une place de barman.

Il haussa les épaules. Comme si tout ce que j'avais fait pour la Compagnie, toute mon expérience sur le terrain ne valaient rien.

Je me retins. J'étais partagé entre ma rage et la certitude que si je m'en prenais à Howell, je retournerais illico en prison. Doucement, enfin détaché, je me levai du lit. Howell m'examinait. J'étais assommé par les médicaments, par le manque d'activité.

— Je ne peux pas le dire plus clairement. Je vais retrouver ma femme. Mon enfant.

— Vous allez suivre les ordres, ou vous le regretterez, monsieur Capra.

— Vous ne pouvez pas m'en…

— Si vous ne respectez pas votre liberté surveillée, je vous renvoie en cellule, et les charges retenues contre vous iront du blanchiment d'argent à la trahison. Les preuves de votre innocence seront rayées et vous serez traîné devant les tribunaux.

Il faisait méchamment pression. La colère mâtinait ses propos et je me tus pour écouter le marché qu'il avait à me proposer.

Le reste de ma vie reposait sur ce qu'il avait à m'offrir.

— Vous la jouez profil bas, vous trouvez une occupation, et vous n'allez pas trouver la presse. Vous n'essayez pas de prendre contact avec vos amis dans la Compagnie, non pas qu'il vous en reste. Tout le monde ne sait pas que vous avez été blanchi. Vous nous laissez chercher Lucy et vous ne vous mettez pas dans nos pattes.

— Alors qu'est-ce que je suis maintenant ? Je ne vaux plus rien ?

Pour la première fois depuis que je le connaissais, je lus dans ses yeux une pitié insupportable.

— Non, vous ne valez plus rien pour la Compagnie, Sam. Soit vous saviez qu'elle était une traîtresse et vous n'avez rien dit, ce qui fait de vous le mal personnifié, soit vous ne le saviez pas. Et alors, vous n'êtes qu'un parfait imbécile.

Je le regardai, puis baissai la tête vers le carrelage immaculé. Retour à la case départ. Après tout ce que j'avais enduré.

— Maintenant vous allez récupérer, retrouver vos forces, avant qu'on vous renvoie de par le monde. Vous avez perdu un peu trop de poids, commenta Howell. On va vous trouver des vêtements à votre taille. Ensuite je vous emmènerai en bas.

Il se leva et m'ouvrit la bouteille de bière fraîche. Il me la tendit.

— On a préparé tout ce que vous aimez. Soupe de maïs épicée, salade au bleu, rôti de bœuf au raifort, purée, asperges, tarte au citron et café. Alléchant, vous ne pensez pas ?

À ma grande honte, je salivais. J'espérais que le repas aurait un goût de cendres.

— En effet, confirmai-je.

Howell esquissa un nouveau sourire.

— Faites ce qu'on vous dit, c'est tout.

— Et que j'oublie les mois pendant lesquels vous m'avez maltraité ?

— Faisons comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Jamais existé ? Mon Dieu !

Ils voulaient que je reprenne ma vie à l'extérieur. Pourquoi ?

— Vous trouverez des vêtements dans le placard. Je vais demander à l'infirmière de vous débrancher, si vous le voulez bien. Et je vais vous laisser vous habiller.

Je commençai à arracher les sondes sur mon torse.

— J'ai une question à vous poser, Sam.

Je m'interrompis.

— Quoi ?

— *Novem Soles*, lâcha-t-il, si bas que je n'étais pas sûr d'avoir bien compris.

— Eh bien ?

— Vous en avez déjà entendu parler ?

— *Novem Soles* ? On dirait du latin. *Novem*, c'est le chiffre neuf, et *Soles* ?

— Soleils. Neuf soleils. Est-il arrivé à Lucy de prononcer ces mots en votre présence ?

Ce n'était pas une question anodine. Je réfléchis. Il m'observait.

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

Question bête. Mais la Compagnie donnait des noms de code à toutes les missions, toutes les opérations et toutes les tâches à accomplir, et cela sonnait comme un de ces codes. Neuf soleils ? Cela ne me disait rien.

Il m'examina et je me demandai si les capteurs accrochés à mon torse étaient là pour détecter si je mentais. Howell sourit.

— Allez, il est temps de manger ce dîner.

Il partit vers la porte et l'infirmière entra. Elle retira le goutte-à-goutte et les capteurs et les abandonna sur un chariot. Elle m'aida à enfiler une robe de chambre. J'étais faible et affamé, et je frémissais à l'idée d'accepter la générosité de ces pourris. De la nourriture sur un plateau. De la nourriture mangeable, pas la pâtée infâme qu'ils m'avaient donnée jusque-là. Je la mangerais. Il fallait que je reprenne des forces.

Je me levai. Howell m'offrit son bras mais je le repoussai. D'accord, j'allais accepter leur dîner et leurs vêtements, et aussi leur fausse sollicitude. Tout cela pour me remettre sur pied. Mais je n'avais aucune illusion. Howell n'était pas mon ami, ni quelqu'un qui voulait m'aider à retrouver ma vie d'avant. La cruauté de ses mots résonnait dans ma tête : *Tout cela n'était jamais arrivé.*

Ils n'avaient pas retrouvé Lucy après tous ces mois, ni l'homme à la cicatrice en point d'interrogation. Ils avaient encore besoin de moi. Howell et ses supérieurs avaient mis la main sur quelque chose qui s'appelait *Novem Soles*, et ils pensaient que me remettre en liberté les y mènerait.

Je n'étais pas dupe : je leur servais d'appât. Un appât pour attirer ceux qui avaient essayé de nous piéger, Lucy et moi.

9.

August Holdwine siffla les dernières gouttes de whisky de son verre et le reposa devant lui, sur le bar en chêne.

— Je ne suis pas ici pour t'espionner, lança-t-il en m'examinant. Au cas où tu aurais des doutes.

— Je sais. Howell a des gens pour me suivre et s'assurer que je regarde bien dans les deux directions avant de traverser la rue. Ils sont dans leur camion et je pense qu'ils appellent leurs mamans trois fois par jour. Tu en veux un autre ?

— Non. Je travaille demain.

Mais il ne se leva pas. Costaud, dans les deux mètres, August s'était constitué à l'université une belle musculature, qui n'avait pas encore décidé de se transformer en gras, mais menaçait d'en prendre le chemin. Il avait des cheveux blond cendré, des joues rebondies et une chemise un peu serrée pour contenir tous ses pectoraux et ses biceps.

— Oh, je ne devrais peut-être pas parler du boulot, se reprit-il.

— Ça ne me dérange pas que tu bosses toujours pour eux, alors que je sers des verres derrière un comptoir. Barman, c'est un métier honorable.

— En fait, je préférerais faire ce que tu fais. C'est moins stressant.

— Tu veux échanger ?

Avec August, nous avions suivi ensemble une formation pour la Compagnie. Moi, directement après Harvard, lui, tout juste diplômé de l'université du Minnesota. C'était mon contraire : un gars de la campagne qui avait passé pratiquement toute sa vie dans le même endroit, sur une terre qui appartenait à sa famille depuis des générations. Je n'arrivais pas à m'imaginer une telle stabilité. Il avait un visage large et ouvert, le genre de personnes auxquelles on peut se fier, et une grosse voix de baryton. Il était basé aux États-Unis, dans un bureau satellite à Manhattan. C'est par lui que j'avais décroché la place de barman chez Ollie. La Compagnie m'avait confectionné le CV d'un serveur avec de l'expérience dans des endroits sympas à Chicago et La Nouvelle-Orléans. Je n'avais rien perdu de mes talents qui remontaient à l'université, et cela me plaisait de retrouver les verres et les robinets : je pouvais parler aux clients, mais le bar nous séparait. Tant mieux. Aucun de mes autres copains de la Compagnie ne s'était donné la peine de me rendre visite et d'exprimer ses condoléances. J'étais fiché. Comme l'avait dit Howell, il est logique de penser qu'un mari ne peut qu'être au courant de la trahison de sa femme. Donc, Howell avait raison, je n'étais plus fréquentable, un lourd soupçon pèserait pour toujours sur moi. Pas de problème, August était l'ami idéal pour discuter dans un bar. On pouvait lui confier ses plus sombres secrets, sans craindre d'être jugé. Et on pouvait aussi ne rien dire et se contenter de regarder un match sans jamais lâcher le moindre mot. L'un ou l'autre, ça allait très bien à August.

Je voulais pouvoir compter sur August. Mais c'était impossible. S'il n'était pas sous les ordres de Howell, le plan que j'envisageais de réaliser risquait de le mettre en danger.

— Allez. Je commence tôt demain matin, je ferais mieux de décoller.

— Tu as des vaches à traire ?

J'aimais me moquer de ses origines paysannes.

Il ne se levait toujours pas.

— Tu veux un autre verre ? proposai-je alors.

Il me fixa de ses yeux bleu pâle.

— Qu'est-ce que tu fais, Sam ? demanda-t-il.

— Je sers des bières, surtout.

Je jetai un œil autour de moi. Aucun autre client. On était lundi soir, la soirée la plus calme chez Ollie. Bizarre, parce que les lundis, ça craint tellement qu'on pourrait penser que les gens veulent noyer le début de la semaine dans un bar.

— Tu ne parles pas beaucoup.

— Je n'ai pas grand-chose à dire, August.

— Je ne sais pas ce qu'on t'a dit, mais ce n'est pas vrai que tout le monde dans la Compagnie est convaincu que tu es devenu un traître. La plupart de mes amis sont encore tes amis.

— La plupart ? Ça me va droit au cœur.

Il haussa les épaules. Cela partait d'une bonne intention, mais je ne savais pas vraiment quoi répondre. Des milliers et des milliers de personnes travaillent pour la Compagnie. Les traîtres sont très rares et on ne leur pardonne jamais, à juste titre.

— Alors comment tu expliques qu'il n'y ait pas foule ici ce soir ? Ils sont où, tous mes amis ? demandai-je en essuyant le comptoir déjà immaculé.

August prit son verre et le reposa aussitôt, se souvenant qu'il était vide.

— Est-ce que tu joues les braves en restant mon pote, August, ou est-ce que tu te contentes de faire ton boulot ?

Je n'avais pas eu l'intention de développer le sujet, mais je manquais cruellement de patience.

— Je ne suis pas ici parce qu'on m'a envoyé à tes trousses. Howell a dit que tu étais blanchi, mais que tu ne pouvais pas reprendre ton travail pour la Compagnie pour l'instant.

— Je sers d'appât pour attirer ceux qui ont enlevé Lucy. L'idée, c'est que je devais mourir dans l'explosion, mais qu'elle a enrayé leur projet.

— Je sais tout ça. Alors, fais l'appât. Mais ne pense pas que tu es seul. C'est faux.

— On a remué quelque chose de lourd, August, avec notre bureau de Londres. Sur le Tsar de l'argent, sur des réseaux criminels. Ce serait vraiment bien que tu puisses m'aider… à découvrir si on a de nouveaux indices concernant qui est derrière l'attentat.

— Sam, je ne peux pas. Je n'ai pas l'autorisation.

— Mais tu pourrais avoir accès au fichier…

— Impossible, déclara-t-il, la main levée. Fin de la discussion. Laisse-les se charger de l'enquête. Estime-toi heureux qu'ils t'aient innocenté.

— Si c'est le cas.

— Et si Lucy t'avait mené en bateau ? lâcha August en se raclant la gorge.

— Pendant trois ans ? Non.

— Peut-être qu'elle ne baignait pas là-dedans il y a trois ans. Peut-être que ça remonte à plus récemment.

Ce genre de conversation dans un bar avec un ami, autour du thème « ma femme n'est pas une traîtresse », vous plonge facilement dans la *Quatrième Dimension*.

— Parce que c'est bien connu que les femmes enceintes adorent prendre le risque d'être arrêtées et emprisonnées.

August tourna le verre dans sa main.

— Tout ce que j'en disais…

— Alors pourquoi m'aurait-elle sauvé ?

Je ne pouvais pas lui laisser avoir le dernier mot.

— Ne sois pas idiot, Sam. Tu es vivant, le seul survivant, la Compagnie se concentre sur toi. Pas sur elle. Tu es à leur merci. Ça lui donne l'occasion de se sauver.

— Je ne peux pas le croire.

— Parce que tu es un bon mari ?

Je le regardai droit dans ses yeux bleu pâle.

— Parce que si elle était impliquée dans une sale affaire, elle a quand même vécu avec

moi pendant trois ans, et parce qu'elle sait que si elle a trahi son pays et tué nos amis, moi vivant, elle ne s'en tirera pas. Si elle était coupable, elle aurait préféré que je meure.

— Avec toute cette énergie en toi, tu restes bien tranquille à Brooklyn ?

— Si je me sauve, ils m'attrapent et je finis mes jours en prison.

— À moins que tu planifies bien ton évasion.

— August. Je viens de sortir d'une cellule de la Compagnie. Je n'ai pas l'intention d'y retourner. On n'a jamais eu cette conversation.

Il posa son argent sur le comptoir.

— Garde la monnaie.

— OK.

Je le suivis du regard alors qu'il partait. C'est bizarre de laisser du pourboire à un ami, et je ne voulais pas qu'il le fasse, mais je glissai tout de même les pièces dans la cagnotte. Je me remis au travail, ce qui signifiait tout d'abord préparer du café pour Ollie et servir un groupe d'artistes autoproclamés qui étaient arrivés cinq minutes plus tôt pour une tournée de bière.

La plupart des clients d'Ollie buvaient de la bière et du vin. Mais au moins six fois par jour, je faisais des vodkas martini, cinq fois par jour, je servais du whisky, et de temps en temps je concoctais des margaritas on the rocks. Le bar n'était pas équipé d'une machine à glaçons, ce n'était pas le genre de la maison. En général, quelques clients au début du service de midi commandaient des bloody mary. Je mettais une pointe d'épice en plus pour empocher de plus gros pourboires. Je m'occupais des boissons sans rien dire, reprenant doucement le poids que j'avais perdu et récupérant de précieuses heures de sommeil. August venait se payer un verre, le soir. En interrogeant mes collègues, j'appris qu'on ne le voyait jamais pendant mes jours de relâche. Je sentais mes forces revenir, mais je me contentais des parkours faciles, des sauts sur des rambardes et des murs bas, parce que j'étais encore trop rouillé et je ne voulais pas courir le risque de me blesser. J'essayais d'ignorer mes « gardes du corps », employés par Howell. Trois bleus, deux à pied, un dans un camion, ne me lâchaient pas d'une semelle. Ils me mettaient à l'épreuve pour voir si je suivais les ordres à la lettre.

Ou peut-être plutôt pour attendre que quelqu'un vienne m'abattre.

10.

J'aime les bars. Je ne bois pas beaucoup, mais j'aime l'atmosphère qui s'en dégage : la sagesse brute d'une conversation animée, le parfum des alcools, le rire d'un groupe d'amis. Ollie était un bar sympa et simple. Plutôt calme la plupart des soirs, avec un grand comptoir en chêne, des tabourets en cuir qui gardaient l'empreinte des clients fidèles, pas trop de fioritures ringardes sur les murs, juste des miroirs offerts par les compagnies de bières et des photos encadrées du père d'Ollie, le premier propriétaire, en compagnie de ses habitués. Les clients réguliers étaient assez variés, des personnes d'un certain âge depuis un moment dans le quartier, des plus jeunes, genre bohème, qui menaient une vie d'artistes ou de stagiaires avec l'argent de leurs parents. De temps en temps, des hommes d'affaires de passage à Manhattan s'arrêtaient chez Ollie pour boire des cocktails extravagants et de l'alcool importé en laissant de gros pourboires. Mais les gens, dans l'ensemble, étaient gentils. Personne ne me posait de questions. Je servais des verres, papotais un peu quand il le fallait et personne n'imaginait l'enfer que je vivais.

La Compagnie m'avait déniché un appartement à trois rues de chez Ollie, sur Williamsburg, à Brooklyn. Pas très bon marché, mais ce n'était pas moi qui payais le loyer, et l'immeuble donnait sur plusieurs chantiers, ce qui limitait mes voisins. Manifestement, Howell préférait m'isoler. Je supposais que mon appartement ainsi que le bar foisonnaient de micros, et peut-être même de caméras. Sans doute installés par August. Je trouvai les micros, quatre en tout, et le lendemain matin, j'allai droit vers le camion et, sous le regard stupéfait de mes « gardes du corps », posai les récepteurs sur leur toit en une ligne parfaite. Le jour suivant, ils avaient une nouvelle voiture pour me filer et je ne trouvai aucun autre micro. Cela ne voulait pas dire qu'ils ne les avaient pas remplacés.

C'était comme vivre dans une cage. Mais au moins, je n'étais plus dans la prison de pierre. Je me demandai combien de temps les hommes de Howell me garderaient dans leur collimateur. Est-ce que si je n'attirais pas ceux qui avaient kidnappé Lucy, ils me remettraient derrière des barreaux ?

Je réfléchissais à un moyen pour m'enfuir. Ce serait contre-productif de me précipiter. J'étais toujours en cage, mais dans une cage où je pouvais me déplacer. Je ne voulais pas qu'on me renvoie dans la prison polonaise.

Et quand je ne servais pas des verres, je pensais à Lucy et au p'tit trésor.

Un jour, vers la fin du mois de mars, je suis arrivé au travail un peu blessé. Un coursier à vélo m'avait heurté en roulant sur un trottoir, et j'étais tombé, m'écorchant le bras. Mes gardes du corps ne levèrent pas le petit doigt pour me venir en aide. Je retroussai ma manche pour ne pas salir ma chemise et entrai dans le bar par la porte de devant. C'était un samedi, en début d'après-midi et une seule cliente était installée au bar.

Elle avait quelques années de plus que moi, la trentaine. Jolie, mais des yeux en quartz et une bouche fine. Ses pommettes auraient fasciné un photographe. Elle portait un pantalon noir et un pull sombre. Ses cheveux blonds, de la couleur de la paille, étaient coupés juste au-dessus des épaules. Elle sirotait son whisky tranquillement. Elle bougeait avec précision. Elle ne me regardait pas, mais était parfaitement consciente de ma présence. La première pensée qui traversa mon esprit fut qu'elle annonçait des problèmes.

— Tu as une armoire à pharmacie ? demandai-je à Ollie.

— Oui, dans mon bureau, lança mon patron, irrité et en pointant un doigt vers moi. Quel

gugusse ! Il court comme un fou, dévale des escaliers, saute sur des murs. Il va se casser le cou à ce rythme et moi, va falloir que je me retrouve un serveur digne de ce nom.

Ollie n'était pas très porté sur les compliments.

La femme me toisa.

— L'art du déplacement, lança-t-elle en français, d'une voix basse et tranquille, comme une brise d'été sur l'ombre d'un arbre et avec une touche d'accent que je ne reconnus pas.

Même si je n'arrivais pas vraiment à regarder d'autres femmes que Lucy, elle était ravissante, mais elle ne me plaisait pas.

Elle avait employé le terme d'origine pour désigner les parkours.

— Vous êtes une traceuse ? demandai-je en utilisant également le français, en référence à un certain type de balle.

— Oh, non. J'ai habité à Paris. Je regardais les gamins s'essayer au parkour, courir sur les bords des immeubles, se jeter d'un toit à un autre. Je n'en revenais pas qu'ils restent entiers, expliqua-t-elle en esquissant un sourire de ses lèvres fines. Je regrettais de ne pas avoir leur sang-froid, leur agilité.

— Moi je dis, si tu veux courir, trouve-toi une piste, ronchonna Ollie en resservant la femme, bien qu'elle n'ait rien demandé.

— Mais la vie est une course d'obstacles, riposta la femme. Les traceurs courent dans notre espace à nous, pas un monde factice, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. J'ai toujours pensé qu'ils ressemblaient à des animaux.

Je levai un sourcil.

— Ils sont tout aussi gracieux. Des loups dans la rue. Ils me donnaient l'impression de chasser une proie.

La femme but une gorgée de son whisky.

— J'adore les loups.

C'était exactement le genre de commentaire farfelu qu'on peut entendre dans un bar et qui, même s'il ne voudrait rien dire ailleurs, paraissait tout à fait sensé dans la pénombre, avec de l'alcool sur les lèvres. Ollie jeta un regard à sa cliente, dessina un sourire incertain sur ses lèvres et décida de clore la discussion sur les loups par les présentations.

— Sam, voici Mila.

Mila me tendit la main et je la serrai.

— Vous êtes une habituée, Mila ? J'en suis encore à apprendre qui est qui dans le royaume d'Ollie.

— C'est une habituée errante. Elle passe nous voir quand elle est en ville, seulement trois fois dans l'année. Et là, je ne peux plus me débarrasser d'elle pendant toute une semaine, plaisanta Ollie. Elle veut m'acheter mon bar, mais je ne le vendrai jamais.

— Je peux essayer de faire pression pour vous, proposai-je, avec mon plus beau sourire de barman. Je suis sûr qu'il veut aller prendre sa retraite en Floride.

— Oh, bon Dieu, non ! New York jusqu'à la fin de mes jours !

— Il ne veut pas vendre, mais il accepte de m'écouter parce que ça lui permet de me voir siffler toute une bouteille de Glenfiddich dans la semaine.

Mila avait les mains croisées sur le bar, bien sagement.

— C'est cool de pouvoir voyager, remarquai-je.

— Le monde est devenu plus petit. Beaucoup plus petit, dit Mila en haussant les épaules en un geste élégant et discret. Faites bien attention pendant vos parkours, Sam. Ollie sortira sa cravache si vous venez avec des béquilles.

— Je ne veux pas fouetter Sam. Les autres, en revanche, tu n'imagines même pas, Mila. C'est tellement difficile de verser proprement et rapidement un verre ? Il suffit de verser, la gravité se charge du reste. C'est pas une opération à cœur ouvert. Je te dis, mon barman du matin, il a renversé mes bénéfices sur le plancher et j'ai dû éponger…

Je levai le bras.

— Bon, je vais bander ça.

Je trouvai le kit de premiers soins dans le bureau exigu d'Ollie. Recouverte de papiers,

une table occupait la plus grande partie de l'espace. Un vieux PC qu'Ollie n'avait jamais vraiment appris à utiliser trônait en son centre (il avait fallu que je l'aide à naviguer sur le Net et aussi à retrouver un ancien fichier). Un coffre-fort attendait dans un coin. Il ne devait pas être difficile à forcer avec son clavier et vu l'aversion d'Ollie pour tout ce qui touchait à la technologie, j'imaginais que le code était des plus simples.

Le bras bandé, et ma tenue de travail enfilée, je retournai dans le bar. Mila était partie, des billets glissés sous son verre. Elle ne lésinait pas sur le pourboire.

— On se complète parfaitement, lança Ollie. Malheureusement, c'est sans espoir.

— Elle vient d'où ?

— De partout.

Si Howell avait voulu me faire suivre par quelqu'un d'autre que son équipe, ou s'il avait décidé de planter quelqu'un dans ma vie, c'est une personne comme Mila qu'il aurait choisie. Ou si le Tsar de l'argent en avait après moi, il pouvait également très bien l'avoir envoyée.

Mais… Mais Ollie la connaissait. À moins qu'il me mente et qu'il soit aussi à la solde de Howell. Paranoïa me voilà. L'esprit est vite atteint, on peut soupçonner tout le monde. Je me remis à essuyer le comptoir, essayant de me vider la tête.

— Tiens, j'ai ça pour toi, annonça Ollie en me tendant un gros bouquin.

Je jetai un œil à la couverture. Un recueil de cocktails pour barman. Je l'ouvris à la fin pour voir combien il comptait de pages : cinq cent huit. Très complet.

— Il faut être bien préparé, pour ne pas se mélanger les pinceaux et gâcher de l'alcool. Potasse-le chez toi.

— Je ne ferai pas la moitié de ces mixtures.

— Tu es le genre de gars qui aime être préparé.

Ollie avait raison.

La semaine fila. Dave avec sa Budweiser, Meg avec son pinot gris, les frères Alton avec leurs pintes de Guinness tous les vendredis soir. Ils fixaient des yeux la moindre goutte comme s'il s'agissait d'un diamant. Je travaillais, je courais et les deux sbires de Howell me suivaient où que j'aille. La nuit, dans mon lit, je parcourais les cinq cent huit pages de recettes alcoolisées d'Ollie. Cela me détendait d'étudier les milliers de cocktails élaborés par l'humanité, chacun un mélange ingénieux de ce qui pouvait servir à constituer le résultat désiré. Il fallait que j'adopte le même raisonnement pour résoudre mon problème. Quels éléments, dans quel ordre, pour créer le but ultime.

Pour me procurer une arme, des papiers pour partir à l'étranger, pour échapper à la surveillance permanente de Howell.

11.

Durant la semaine suivante, Ollie renvoya un barman qu'il n'aimait pas et en engagea un autre pour avoir un nouveau gars sur lequel passer ses nerfs. August n'était venu que deux fois, regarder un début de match de basket. Il n'avait pas grand-chose à me dire. J'avais l'impression qu'il essayait de trouver le courage pour aborder un sujet, mais sans y parvenir.

J'avais aussi la visite de la charmante Mila. Je la vis quatre soirs de suite, pour parler de politique internationale avec Ollie et m'interroger sur mes parkours et rien de plus. Mais je sentais son regard sur moi pendant que je travaillais, comme si elle m'évaluait. La mère d'Ollie dans le New Jersey tomba malade et il me confia le bar pendant deux jours. Un soir, j'entrepris de relever les empreintes sur le clavier de son coffre – et n'en trouvai sur quatre touches seulement. Les mêmes chiffres que l'adresse du bar. Je testai le code, la porte s'ouvrit. À l'intérieur se trouvait un sac de billets, un Glock avec trois cartouches de munitions et le passeport d'Ollie, utilisé une seule fois, trois ans auparavant, pour un séjour en Irlande. Je laissai tout à sa place, nettoyai le clavier et me sentis soulagé de savoir que je pourrais disposer d'une arme dès que j'en aurais besoin. Il était temps de passer à l'étape suivante. Les sbires de Howell devenaient un peu paresseux. Ils n'étaient pas venus à mon secours quand le vélo m'avait heurté. Ils faiblissaient, ou bien c'était Howell qui relâchait un peu la pression. Ils s'étaient convaincus que je ne bougerais plus. C'était ce qu'il me fallait pour disparaître.

Maintenant, je savais où me procurer un pistolet. Mais je n'avais pas de passeport. Et il fallait que je retourne en Europe, la piste qui conduisait à Lucy commençait là.

Mais je ne savais pas où obtenir de faux papiers à New York. Les passeports, de nos jours, sont équipés d'une sorte de tatouage numérique et de puces perfectionnées. On ne peut plus les falsifier aussi facilement qu'avant. Il faut connaître la bonne personne qui possède le papier spécial, en général quelqu'un susceptible d'envoyer des documents dans une valise diplomatique ou qui travaille dans le bureau d'impression du pays et qui veut bien se laisser soudoyer. Pas besoin que ce soit un passeport américain. En fait ce serait même plus simple pour moi qu'il soit belge, canadien ou anglais. Les belges sont particulièrement faciles à contrefaire.

Donc il fallait que je trouve un contact qui pourrait me fournir un passeport acceptable. Je savais qu'un faux ne valait pas moins de huit mille dollars. Je devais soit économiser, soit voler de l'argent, et je devais semer mes poursuivants pour trouver un revendeur. J'achetai un portable à cartes, tout près du marché aux puces de Brooklyn, me servant de la foule pour échapper à la surveillance des gardes du corps de Howell pendant quelques minutes. Discrètement, je passai quelques coups de fil à mes contacts qui ne travaillaient pas pour la CIA, à Prague, Paris et Londres, à la recherche de quelqu'un qui pourrait m'aider à retourner en Europe.

Aucune des personnes que j'appelai ne savait que je faisais partie de la Compagnie. J'utilisai une ancienne identité de ma mission à Prague : Samson, assez proche de Sam pour ne pas bafouiller en le prononçant, ex-soldat canadien, devenu contrebandier et tueur à gages.

Aucun résultat pendant trois jours, jusqu'à ce qu'un ami à Londres me parle de Kitter, un courtier du New Jersey, qui pourrait m'avoir des papiers belges. J'appelai Kitter pour le rencontrer à Bryant Park, au centre de Manhattan, le lendemain.

Je trompai mes gardes du corps en entrant dans le bar d'Ollie – ils me surveillaient toujours depuis la rue, jamais à l'intérieur – et en m'éclipsant par l'arrière du bâtiment, vers une petite allée qui donnait sur une épicerie. Si les sbires me voyaient, ce qui était fort possible, ils ne

trouveraient rien de suspect à ce que je fasse quelques courses. J'étais à l'affût des visages familiers, on ne peut pas se fier aux vêtements, ce n'est pas difficile de troquer un costard pour un jean et un sweat-shirt. Seuls les visages sont une bonne indication. La voie me paraissait dégagée, je hélai donc un taxi vers Manhattan avec une heure d'avance. Je descendis à Grand Central, me sentant toujours seul. Je scrutais toujours la foule, de peur d'apercevoir de nouveaux sbires, tout en traversant les halls de plusieurs hôtels et immeubles, entrant par les portes principales et sortant par l'arrière. Je ne repérai toujours aucun des sbires de Howell.

Un gars qui correspondait à la description de Kitter était assis au bout d'un banc, son iPod dans les oreilles, le fil de ses écouteurs se perdant dans sa veste. Il lisait le *Wall Street Journal*. Jean, chemise en flanelle. Je m'assis à l'autre bout du banc.

Il retira son casque sans me regarder.

— Je viens de la part de notre ami commun, me présentai-je. J'ai besoin de documents.

En prononçant ces mots, je fus pris d'un sentiment d'urgence. Je voulais décamper au plus vite. C'était idiot. Mais cela faisait des jours, des semaines, des mois que j'attendais l'occasion de retrouver Lucy. J'étais comme un chien qui tire sur sa laisse, prêt à courir. Comment pouvais-je patienter davantage ? Je rêvais de ma famille toutes les nuits.

— Vous avez les photos et l'argent ?

— Quatre mille et les photos.

La moitié à la commande, l'autre moitié à la remise du passeport.

Il me prit l'enveloppe et me demanda d'attendre.

— Rejoignez-moi au Starbuck du côté nord de Grand Central dans trois heures.

Kitter se leva et partit. Je restai assis un moment, à me dire, super, c'est bien engagé. Je me levai à mon tour et alors que je commençais à avancer, une boule se forma dans mon estomac. À dix mètres de moi se tenait Howell, les mains fourrées dans son imperméable. Je me tournai. Kitter et mon argent s'étaient envolés.

Je me rassis. J'attendis sur le banc que Howell vienne jusqu'à moi. Il ne s'assit pas.

— Je ne peux pas vous en vouloir, lança-t-il. Ma femme, mon enfant, je ferais n'importe quoi pour les retrouver.

— Je peux récupérer les quatre mille dollars ?

— Non. Que ça vous serve de leçon.

— C'est vous qui avez besoin d'une leçon ! m'exclamai-je. Je pourrais vous mener aux kidnappeurs de Lucy si vous me laissiez retourner à Londres. Je sais que je le peux !

— On ne peut pas vous faire confiance. Regardez comment vous avez désobéi aux ordres.

— Mais je croyais que vous me compreniez.

— Vous n'avez pas été renvoyé, Sam, et votre tâche a été redéfinie. Maintenant vous ne pouvez pas démissionner sans la permission du directeur. Vous n'avez pas la permission. Vous êtes à nous. Faites ce qu'on vous dit et soyez reconnaissant de ne pas croupir dans une cellule pour le restant de vos jours. Nous nous sommes montrés très généreux. Retournez dans votre charmant petit bar, souriez aux clients, estimez-vous heureux de ne pas boire de la soupe froide dans un bol en bois et de ne pas être battu toutes les nuits.

— Je rêve de mon fils, ripostai-je en secouant la tête. Vous avez consigné ça dans vos fiches, Howell ? Je rêve de ma femme et de mon fils parce que je sais qu'elle est innocente, et je sais qu'elle et mon enfant sont quelque part en danger. Vous êtes sur ma route…

J'entendis le ton acerbe avec lequel je m'adressais à quelqu'un pour la première fois depuis très longtemps.

Il restait de marbre.

— Ne dites pas de bêtises, Sam. Rentrez chez vous. Jouez-la profil bas. Je ne serai pas aussi compréhensif la prochaine fois. Il était question au bureau de vous abattre immédiatement si vous tentiez de vous procurer de faux papiers. Ce geste peut être considéré comme un acte de désespoir ou comme la preuve de votre culpabilité. J'ai plaidé le désespoir, et heureusement pour vous, c'est moi qui ai gagné. Mais le désespoir ne dure jamais. Recommencez et vous êtes coupable.

— Vous n'avez aucune envie de m'arrêter parce que vous avez besoin de moi comme

appât. Je vois clair dans votre petit jeu. Renvoyez-moi en prison. Je ne resterai pas là sans rien faire, Howell.

— Rentrez chez vous, et nous ferons comme si rien de tout cela n'était jamais arrivé.

— C'est votre phrase préférée, hein ? *Comme si cela n'était jamais arrivé*. Mais ce n'est pas mon truc de me fourrer la tête dans le sable.

Howell se retourna et s'éloigna, allumant une cigarette en avançant, soufflant un nuage de fumée agacé.

Il se trompait. Le désespoir reste ancré pour toujours. Il grandit, plutôt. Je le regardai s'en aller, avant de me lever pour partir dans la direction opposée.

Je pris le bus pour Brooklyn, sans essayer de semer mes gardes du corps. Cela rendit le trajet bien plus rapide. Je me mis au travail, écoutant les mêmes histoires qu'Ollie m'avait racontées la veille, servant des pintes de Harp et de Budweiser, versant des sodas dans des verres, laissant les habitués me parler de leurs problèmes avec des clients difficiles ou des patrons exaspérants, ou des femmes qui ne les comprenaient pas, et quand Ollie râla de ne pas avoir reçu toute sa livraison de Glenfiddich, il lui manquait une caisse, je réfléchis à la façon de me sauver de cette deuxième prison.

12.

August était assis sur une marche de mon immeuble, alors que je rentrais chez moi.

— Je suis dans le pétrin, lançai-je. Toi aussi ?

On aurait dit un collégien pris en flagrant délit d'école buissonnière.

Il jeta un œil à la rue, comme s'il observait des plaines à perte de vue.

— À ce que j'ai entendu, rien ne s'est passé, répondit-il enfin.

— En tout cas, Howell est cohérent.

— Tu as de la chance de ne pas être mort…

— Je ne dois rien à ce type, et je ne lui devrai jamais rien.

— Et de toute façon, je ne sais pas ce que tu manigançais, conclut-il. Tu m'offres une bière ?

— Tu aurais pu t'en payer une au bar…

— J'en ai marre d'entendre l'opinion d'Ollie.

— Je comprends.

Nous montâmes dans mon appartement. Il était vide, avec quelques rares meubles fournis par la Compagnie avant que je ne m'y installe. J'ouvris le réfrigérateur et lui tendis une Heineken.

— Tu ne peux pas t'enfuir, Sam, affirma-t-il en la décapsulant.

— Tu aurais dû me le dire ce matin.

— Ton petit manège a provoqué un tremblement de terre, ici. Certains étaient d'avis de te remettre en prison. D'autres l'ont pris comme le signe évident de ta culpabilité. Howell s'est battu pour toi. Je voulais que tu sois au courant. Tu as un autre ami que moi, et c'est Howell.

— Tu as une idée de ce qu'est *Novem Soles* ? Howell m'a posé la question. C'est lié à Lucy et à l'attentat, mais je ne sais pas comment.

— Jamais entendu ce nom-là. Et tu ne devrais pas t'y intéresser. Surtout pas aujourd'hui où tu peux t'estimer heureux d'être encore en liberté.

— C'est peut-être ce groupe qui a enlevé Lucy. Je voudrais que tu fasses des recherches. S'il te plaît.

— Je ne peux pas partager avec toi des informations classées.

— Alors pourquoi es-tu là, August ? Pour te payer une bière à l'œil ?

Il rougit.

— Je suis venu te mettre en garde. Tu es vraiment un boulet, Sam. La couverture élaborée à Londres pour cacher à la presse le fait que l'attentat a visé un bureau de la CIA est énorme. Une douzaine de personnes ont péri, tu as de la chance que ce n'ait pas été pire. Les Anglais sont furieux et ils seront trop contents de te buter si jamais tu t'avises de remettre les pieds chez eux. Et parmi ceux qui te croient innocent, personne n'est prêt à prendre une balle pour toi. Je te le dis, fais attention à toi. Des types haut placés qui en général ont gain de cause ont demandé que tu sois exécuté. Un gars qui voudrait se faire mousser pourrait prendre les choses en main et t'abattre. Howell se sert de toi comme appât, mais cette excuse peut vite passer à la trappe.

— Ils ont donné l'ordre de m'abattre ?

— Ce ne sera pas un ordre. Pas par écrit. Juste un souhait énoncé et réalisé. Comme le roi Henri au sujet de Thomas Becket : « N'y aurait-il personne pour me débarrasser de ce prêtre turbulent ? »

Il finit sa bière.

— Fais attention à toi.

— T'inquiète pas pour moi.

Il sortit deux portables de sa poche et m'en tendit un.

— Tiens. Tu es le seul à avoir ce numéro. Si quelqu'un s'en prend à toi… appelle-moi. Je t'aiderai.

Mon seul ami. Je ne voulais pas qu'il voie comme j'avais du mal à déglutir.

— Merci, August.

Je le regardai partir et j'allai me coucher. Je réfléchis mieux au lit. Je me dégageai la tête en parcourant le gros recueil que m'avait passé Ollie. Chaque succès dans la vie était comme un cocktail : un délicat mélange d'éléments aux exactes proportions et dans un ordre précis.

Je posai le livre de recettes et restai allongé à réfléchir à l'élaboration d'un plan.

13.

Je fus réveillé par un léger bruit. Je ne bougeai pas. C'était un pas suivi du déclic d'une porte qu'on ferme.

J'étais un appât et quelqu'un avait mordu.

Je pouvais rester allongé. Je pouvais me lever et voir qui c'était. Je pouvais attendre qu'un des sbires de Howell défonce la porte et me sauve la vie. Mais Howell, malgré tous les petits mots affectueux qu'il m'avait adressés, n'aurait plus besoin de moi une fois que sa stratégie aurait abouti. S'il s'agissait d'un des hommes du balafré, ils le laisseraient faire pour l'attraper plus tard. Je n'étais même pas sûr que mes gardes du corps m'écoutaient, depuis que je m'étais débarrassé de leurs micros.

Ou peut-être, comme l'avait suggéré August, c'était un employé de la Compagnie en plein excès de zèle.

Je tendis l'oreille, guettant le prochain pas. Rien. Je me levai du lit le plus doucement possible, posai l'oreiller sous la couverture, à ma place, m'avançai sur la pointe des pieds, derrière la porte.

Je n'entendis plus rien. Peut-être avais-je rêvé. Debout dans le noir, une idée folle me vint à l'esprit : *C'est Lucy qui rentre à la maison. Elle a enfin réussi à s'échapper à ses ravisseurs et elle me revient.* C'était du délire d'imaginer une chose pareille, mais je ne pus m'en empêcher.

L'air conditionné s'enclencha. Le murmure masqua les mouvements de l'intrus. Je n'avais pas d'arme. Rien. J'attendis.

J'étais prêt à voir mon visiteur défoncer la porte et mettre le feu à mon lit avec son lance-flammes.

Mais non.

Lentement, aussi lentement que dans un terrible cauchemar, la porte s'ouvrit. Les charnières bougèrent en silence. J'attendis.

Aucun rayon de lune ne pénétrait dans la pièce pour éclairer le tueur ou sa victime. L'obscurité dans ma chambre était quasi totale.

Soudain, une faible lueur brisa la pénombre pour trouver le lit. Une balle assourdie par un silencieux s'enfonça dans le matelas.

Je cognai la porte en plein sur l'intrus. De toutes mes forces. Je l'entendis tomber à terre et dans la lumière qui venait de la petite fenêtre, je le vis tourner le pistolet vers moi. Je frappai violemment son poignet avec mon pied et le coup de feu partit. Je le fis lâcher son arme, que j'envoyai valser au loin.

L'homme resta aussi silencieux que son arme. Pas de cri, pas de gémissement. Il était plus grand que moi, et je sentis toute la puissance de ses muscles sur mon torse, alors qu'il me repoussait dans ma chambre. Nous nous écroulâmes sur le lit et, avec une précision remarquable, il m'étrangla avec un bout de drap. Son souffle s'accélérait à peine sous l'effort.

Je m'emparai de l'oreiller et l'enfonçai sur son visage, alors qu'il serrait le drap autour de mon cou. L'oxygène commençait à manquer pour tous les deux. L'obscurité s'épaissit. Je lâchai l'oreiller, lui en revanche insistait avec une vigueur nouvelle. De mes deux poings, je le boxai sauvagement dans les côtes. De plus en plus fort. Au sixième coup, je sentis sa cage thoracique s'enfoncer, ce qui lui fit lâcher son emprise. Le vertige et la nausée m'envahirent. Je respirais avec peine, mais je me libérai des draps et lui décochai un coup de pied fracassant dans le visage.

L'homme dégringola du lit et je tentai de saisir la lampe. Je la ratai et m'emparai à la place du recueil de cocktails d'Ollie. Je pressai sans ménagement la tranche dans la gorge du sale type qui se débattait au sol. Il essaya de me frapper, mais j'avais désormais repris mon souffle et j'étais en rage. Tuer quelqu'un qui s'introduit chez vous sans invitation vous met dans un état second. Tout mon corps tremblait. Des vagues d'énergie m'emportaient, alimentées par un instinct de survie ancestral. Je serrai les dents.

De plus en plus fort. Sa résistance faiblissait. Je mis tout mon poids dans le livre et lui enfonçai mes genoux dans le torse. Je voulais le sonner, pour qu'à son réveil il réponde à mes questions. Mais je sentis sa trachée se briser et le fracas propagea un frisson d'horreur dans mes bras.

Ses convulsions s'arrêtèrent et je retirai le livre. L'intrus émit ses premiers sons, sa dernière respiration. Peut-être qu'il appelait sa mère, peut-être qu'il m'insultait, peut-être qu'il maudissait celui qui l'avait envoyé après moi.

Je m'attendais à ce que les sbires de Howell débarquent chez moi, alertés par le remue-ménage, mais personne ne vint. Ils n'avaient pas installé de nouveaux micros pour remplacer ceux que j'avais trouvés. Je me postai dans le coin de la chambre pour examiner le corps inerte et réfléchir à mon nouveau problème. Après quelques instants, mes idées furent plus claires.

J'avais un mort dans mon appartement. Je le traînai dans la salle de bains, fermai la porte et allumai la lumière. Je le plaçai dans la baignoire. Ce serait plus facile à nettoyer après. Les cadavres libèrent des saletés.

Je n'avais jamais tué avant. Jamais. Pas un seul mort à mon actif. Je m'arrangeais pour berner les gens, les convaincre de lâcher des secrets, mais ensuite je les laissais partir. Je ne les tuais jamais. Ça n'avait jamais été nécessaire.

Désormais, je suis un tueur, pensai-je, mais une voix apaisante résonna dans mon esprit : *Arrête ça. Tu as fait ce qu'il fallait. Continue à agir comme tu le dois*.

Tuer sépare votre vie entre un avant et un après. Je venais de franchir l'après, parce que sinon, ç'aurait été moi dans la baignoire.

Je m'appuyai sur le carrelage du mur pour examiner le visage de mon assaillant. Même âge que moi, dans les vingt-cinq ans. Teint mat, cheveux noirs et courts. De grandes oreilles, une large bouche, un nez romain que j'avais cassé avec mes coups. Il portait un jean, un tee-shirt et une veste noirs. Des bottes, également noires. Je le fouillai. Un gros couteau de fabrication suisse dans la botte, dont il n'avait pas eu l'occasion de se servir. Une recharge pour son pistolet dans la poche de sa veste. Un portable, petit, léger, sans décoration, tout simple. Le modèle de base, presque jetable. Pas de passeport, pas de carte d'identité. Il avait dû les laisser quelque part. Sur son bras, j'aperçus un petit tatouage fin. Un neuf bleu stylisé et tout en courbes. À l'intérieur du cercle supérieur, était dessiné un soleil orange, avec des rayons hérissés.

Neuf et le soleil. Les neuf soleils. *Novem Soles*. Ma tête se mit à tourner légèrement.

Je jetai un œil dans son portefeuille. Une liasse de dollars, une autre d'euros. Glissé entre deux coupures de vingt, je trouvai un billet de train, utilisé entre Paris et Amsterdam.

Le billet avait déjà trois jours. Il était venu à Amsterdam depuis Paris et ensuite ici, selon toute vraisemblance.

Un homme envoyé d'Europe pour me tuer.

J'avais un problème. Quelqu'un avait mordu à l'hameçon. Howell voulait le savoir. Mais vu la mise en garde d'August, cet homme ne travaillait peut-être pas pour le balafré. Il pouvait très bien appartenir à la Compagnie, basé en Europe et commandité par un de mes détracteurs qui pensaient toujours que j'étais un traître.

J'ouvris le portable. La seule activité référencée était un texto, envoyé de ce téléphone six heures plus tôt : *Arrivé à JFK*. L'indicatif était celui des Pays-Bas. J'appuyai sur le bouton pour envoyer un autre message. Et pourquoi pas ?

Jouons un peu, me dis-je.

Capra buté. Problème : j'ai été suivi. OK pour le moment, mais ils ont peut-être vu mon visage.

Moins d'une minute plus tard, le téléphone vibra dans ma main.

14.

Ne rentre pas maintenant. Fais-toi discret. Détruis ce téléphone, je détruis le mien. Appelle l'autre numéro dans trois jours. Bonne chance.

Ça ne servait pas à grand-chose. De l'anglais envoyé sur un portable hollandais ne donnait pas beaucoup de renseignements. Pratiquement tout le monde aux Pays-Bas parlait anglais, y compris les agents de la Compagnie sur place qui me prenaient pour un traître à abattre. Et si la personne à l'autre bout du fil décidait d'appeler pour vérifier que le téléphone était bien hors service… ce ne serait pas difficile de constater que son homme avait désobéi aux ordres et de comprendre qu'il devait en fait être mort.

Bien reçu, tapai-je tout de même, pour en apprendre davantage.

J'espère qu'il a souffert, fut la réponse.

Eh bien…

Carrément, rétorquai-je.

J'étais conscient du risque que je prenais, cela pouvait éveiller les soupçons du commanditaire.

Le message ne passa pas. L'autre téléphone avait sûrement été détruit. J'écrivais en vain.

J'allumai les lumières de mon appartement. Je trouvai une balle dans ma bibliothèque, enfoncée dans un exemplaire des *Grandes Espérances*. Je sortis la douille et jetai le livre à la poubelle sous l'évier de la cuisine.

Je partis examiner le corps. Comment allais-je le sortir d'ici ? Il fallait non seulement que j'échappe aux regards des voisins, mais également à la surveillance des hommes de Howell, qui pouvaient fouiller mon appartement à n'importe quel moment, quand j'étais au travail. Je n'avais pas vraiment envie d'informer Howell que quelqu'un avait mordu à l'hameçon avant de savoir qui l'avait envoyé.

Mon lien avec *Novem Soles*, quoi que ce fût, était un tueur à gages venu d'Amsterdam pour m'exécuter.

Je pourrais appeler August, mais que ferait-il ?

Pendant l'heure qui suivit, je retirai la balle du matelas, refis mon lit, rangeai l'appartement, puis réfléchis à la manière de me débarrasser du cadavre.

On frappa doucement à la porte. Il était quatre heures du matin. Je pris l'arme de l'intrus et me positionnai sur le côté de la porte.

— Oui ? demandai-je, pas sûr de vouloir ouvrir.

— Tout va bien ? Il m'a été rapporté que vos lumières sont allumées.

— Je n'arrive pas à dormir.

— Ouvrez.

Je cachai le pistolet avec son silencieux à l'arrière de mon pantalon de pyjama et m'assurai que le tee-shirt le recouvrait. J'ouvris la porte. Howell se tenait là, en jean et pull noirs.

— Tout va bien ?

Je m'écartai pour le laisser entrer avant de refermer. Je croisai les doigts pour qu'il n'ait pas une envie pressante.

— On vous appelle si je n'éteins pas chez moi ?

— Oui. Surtout un jour comme aujourd'hui, quand vous avez essayé de vous enfuir.

— Je ne trouvais pas le sommeil.

— Vous n'êtes pas en train d'élaborer une nouvelle stratégie pour nous fausser compagnie, dites-moi ?

— Non. Juste une insomnie classique qui est le lot de tous ceux accusés à tort de trahison. Je vais essayer de me procurer une ordonnance pour des somnifères la semaine prochaine.

Incroyablement, ma voix ne tremblait pas d'un poil.

— Vous êtes tendu.

— Vous voir débarquer en pleine nuit me rappelle que je suis encore votre prisonnier. Pas très relaxant comme idée, expliquai-je en secouant la tête. Honnêtement, je n'arrive pas à croire que vous vous soyez levé aux petites heures de la nuit pour prendre de mes nouvelles.

— Vous comptez pour moi, Sam. Je sais que vous aimez penser que tout le monde est contre vous, mais ce n'est pas mon cas.

Je voulais le croire. Je pouvais lui remettre le téléphone de mon assaillant pour lui prouver que je reconnaissais sa bonne foi. Lui montrer le tatouage de *Novem Soles* et lui dire, alors vous m'aviez demandé si j'en avais entendu parler, eh bien maintenant c'est fait. Le rendre heureux. Mais Howell et ses collègues avaient été si prompts à me considérer comme un traître, que je n'avais aucune raison de leur faire confiance. Et celui qui avait envoyé un tueur à mes trousses me croyait mort. Je devais profiter de mon avantage temporaire.

Il fallait que je parte. Et vite.

— Bon, si tout va bien…

— Merci pour votre sollicitude.

Je ne le regardai pas. Il me vint soudain à l'esprit que j'avais peut-être des marques sur la gorge ou des hématomes sur le visage. Je ne m'étais pas examiné dans un miroir.

— Je pense que je vais pouvoir m'endormir, maintenant. Sachant que vous veillez sur moi, vous et vos sbires. Vous êtes mieux qu'un chien de garde.

Il secoua la tête pour chasser mon sarcasme.

S'ils avaient contrôlé toutes les entrées et les sorties dans mon immeuble, ils devaient avoir consigné sur leur moniteur le passage dans un sens seulement d'un type vêtu de noir. Une enquête serait lancée, sans doute dès le lendemain. Je ne disposais pas de beaucoup de temps. Je croisai le regard de Howell.

Il me dévisagea et hasarda un sourire.

— Je sais que vous êtes sous pression. Soyez patient, Sam. La vérité sortira.

— J'en suis certain, Howell. C'est le résultat qui m'importe.

Le résultat gisait dans la baignoire. Je lui rendis son sourire, mais timidement, comme après un entretien d'embauche dont on n'est pas sûr de l'issue.

Il prit congé. Je me rendis dans la salle de bains et étudiai le cadavre pendant une minute. Je regardai le numéro de téléphone inutile dans sa main et je lui arrachai son portable pour le détruire. Je ne voulais pas que celui qui souhaitait ma mort nourrisse des soupçons. Je partis dans l'immeuble voisin, en direction d'un appartement en rénovation. Je crochetai la porte, puis emportai le corps à l'intérieur pour le placer dans la baignoire. Je réglai l'air conditionné au maximum. La dépouille commencerait à puer le lendemain, un samedi, mais les ouvriers ne travaillaient pas le week-end pour ne pas déranger les voisins, par conséquent, cela me donnait deux jours avant que le corps ne soit retrouvé. Si vraiment j'avais de la chance. Et je ne serais plus là.

Je déposai les pièces du téléphone dans un sac en plastique que je pourrais jeter en sortant de mon appartement. Je ne voulais pas que la Compagnie mette la main dessus après mon départ. Il ne fallait pas que je leur offre une piste.

Je retournai me coucher en me disant que maintenant que j'avais tué, je ne dormirais plus jamais. Mais je glissai dans le sommeil profond et réparateur dont on jouit après avoir pris une décision délicate.

15.

J'eus un éclair d'inspiration en entendant Ollie se plaindre au sujet d'une bouteille de whisky importée qui manquait. Parce que des milliers de conteneurs transportent des caisses de whisky depuis l'Irlande et l'Écosse, et que près de dix milliards de tonnes de marchandises transitent sur des navires tous les ans. Deux cents millions de cargaisons sont importées dans des sortes de cercueils en acier de six ou douze mètres de long. Tout pouvait y être entreposé, du whisky, des chaussures, des ordinateurs, de la viande surgelée, et même moi.

De nombreux navires transportent cinq mille conteneurs ou plus. Pratiquement aucun n'est inspecté pour trafic de contrebande. Un port important peut voir passer trente mille conteneurs par jour qui seront ensuite acheminés par voie ferrée ou par la route. Quand les bateaux arrivent pour décharger leur cargaison – que ce soit pour New York, Boston, Los Angeles ou Houston –, ils sont accueillis par une armée de camions. Arrêter une cargaison pour l'inspecter engendrerait un cauchemar logistique : il faudrait pour cela décharger un conteneur d'un camion, l'emporter ailleurs pour le scanner, impliquer des bureaucrates pour qu'ils remplissent des formulaires et surveillent l'opération, vider les marchandises en cas d'anomalie, les remettre à leur place, puis tout recharger sur le camion. Chaque lot inspecté provoque du retard, enraye les rouages parfaitement huilés de la chaîne économique. Une inspection et tout le système est mis en suspens. Les magasins ne reçoivent plus leurs stocks, les actionnaires crient au scandale, les politiciens prennent des mesures.

Voilà le vrai gros trou dans notre armure.

Les autorités affirment que six pour cent des conteneurs sont contrôlés. Ce qui veut dire que quatre-vingt-quatorze pour cent ne le sont pas. Mais ce chiffre est mensonger. Six pour cent dans un grand port représenteraient près de deux mille conteneurs par jour. Ce n'est tout simplement pas le cas.

Si je pouvais me glisser dans un de ces conteneurs, je parviendrais à retourner en Europe. Les risques de me faire prendre étaient infimes. Il suffisait que je me cache dans une de ces boîtes en acier pendant sept à dix jours et que je sois débarqué à Londres, ou plus probablement à Rotterdam, le plus grand port d'Europe. Ensuite, je prendrais un bateau pour l'Angleterre afin de retrouver Lucy et mon fils.

Il ne me restait plus qu'à passer en fraude.

16.

Amsterdam

Edward aimait la peur. Son odeur sur la peau, son goût, son battement dans le cœur. La peur était la force la plus puissante au monde. Elle était le moteur des religions, l'étincelle de la guerre, même le combustible de l'amour, parce qu'on est tellement terrifié par la solitude.

C'est la peur qui avait permis de briser l'âme de la jeune femme.

Edward sirotait son café à la table de la cuisine en se remémorant les trois semaines passées. Son expérience avait prouvé aux médiocres criminels insatisfaits qu'il avait embringués pour former un gang de malfrats qu'un subtil mélange de coups, de drogues et d'isolement, assorti d'une bonne dose de viols et de menaces de mort répétées, pouvait produire l'effet désiré. Il voyait bien que la nervosité de son groupe au sujet de l'enlèvement baissait de jour en jour : les rançons étaient versées, et la jeune femme commençait à entrer dans le cercle. Cela n'avait pas grand-chose de différent de sa jeunesse d'apprenti acteur : vous créez un personnage et vous vous fondez dedans. C'est ce qu'il avait fait pour sa victime. Il lui avait dessiné un nouveau personnage.

Les ordres d'Edward étaient bien clairs : lui seul avait le droit de toucher à la jeune fille, personne d'autre ne pouvait lui parler sans sa permission. Elle était sa chose. Mais il savait bien qu'ils écoutaient à la porte, quand il lui expliquait qu'elle était le mal et que ce que son père et elle avaient fait était monstrueux, tout en pressant un couteau contre sa gorge et en se forçant en elle. Il savait qu'ils ne perdaient rien de la désintégration d'un autre être humain. Il lui avait dit qu'ils écoutaient et cela n'avait fait que l'effrayer davantage.

C'était l'heure du déjeuner et la plupart des membres du groupe étaient partis se balader à Amsterdam pour profiter de la fraîcheur ensoleillée de la journée. Les autres mangeaient dans le salon.

Il pouvait lui parler seul à présent. Seul, c'était mieux. Il ouvrit le sac à dos et examina le matériel fascinant qu'elle avait installé pour lui. Cela avait pris du temps pour récolter toutes les pièces, mais maintenant il était terminé et il ne restait plus que la phase finale. Son unique souci était Simon, qui devait se cacher à Brooklyn maintenant que Sam Capra était mort, mais qui reprendrait sûrement contact dans quelques jours.

Il posa sa tasse et monta à l'étage. Elle était enfermée dans un petit placard dans un coin. Il avait dit au gang qu'elle avait peur des espaces confinés et du coup, sa claustrophobie avait joué un rôle crucial dans sa désintégration. Les recherches sont essentielles. Il ouvrit la porte avec sa clé pour la tirer de quelques centimètres.

Elle était recroquevillée en boule, se tenant le ventre, tremblante. Il ne faisait pas froid dans la pièce, mais elle grelottait tout de même. Elle le regarda, ne se détournant pas, clouée sur place à attendre ce qu'il ferait.

— C'est un jour important, lança-t-il.

Il ne lui grimpa pas dessus en lui écartant les jambes et en descendant le pantalon de survêtement qu'elle portait pour le satisfaire. Il ne lui hurla pas que tout dans son ancienne vie était mal, dégoûtant et criminel, un affront pour la dignité humaine, et que lui se battait contre l'injustice. Il ne lui passa pas les vidéos qui montraient les gens brûlés vifs, les familles abattues, les conséquences du commerce de son père. Le reste du gang adorait ses discours. Ils s'appuyaient contre la porte et l'écoutaient la sermonner. Il avait lu un livre sur la façon dont

l'Armée de libération symbionaise avait fait un lavage de cerveau à Patty Hearst. Il y trouva plusieurs conseils utiles et fascinants pour transformer une femme en pion. Jusque-là, son approche avait porté ses fruits : après des centaines d'heures de torture insistante, la jeune femme était calme et docile. Un vrai manuel pour intimider et terroriser sa victime. La souffrance développait la force et Edward la voulait forte.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ?

Elle jeta un œil vers la porte.

— Ils ne sont pas là. Il n'y a que toi et moi, assura-t-il en souriant pour qu'elle comprenne qu'elle aussi avait le droit de sourire. Tu pourras donc utiliser la brosse à dents aujourd'hui, et les toilettes. Ensuite on ira se balader.

— Une balade ?

— Oui. J'ai un travail pour toi, d'une grande importance.

Edward l'aida à se lever et la conduisit dans la petite salle de bains. Elle puait la transpiration, il lui faudrait une douche avant qu'elle puisse se montrer en public. Il ne fallait pas qu'elle se fasse remarquer. Il ouvrit la porte et la somma de se laver. Elle hocha la tête sans le regarder.

Il descendit dans sa chambre, où il avait rangé les nouveaux vêtements qu'il avait achetés pour elle : un pantalon tout simple, une écharpe bleue qu'elle pourrait entourer autour de sa bouche quand elle devrait cacher son visage, un pull gris. Elle serait pratiquement invisible. Il sortit et jeta un œil dans la cuisine. Demi, une Hollandaise mince et blonde fronçait les sourcils, debout devant l'évier.

— Quel est le problème ? demanda-t-il.

— Piet est monté. Il dit que tu ne sais pas y faire avec elle. Que tu t'y prends pas comme il faut pour la briser. Qu'il va s'en charger.

Edward fit volte-face et escalada les marches. Il poussa la porte de la salle de bains. Fermée à clé. Il l'ouvrit d'un coup de pied et vit Piet qui penchait la jeune femme sur le lavabo et commençait à baisser son pantalon. Il tenait dans la main une épée japonaise, une *wakizashi*, glissant sa pointe tranchante sur le dos de sa proie comme si sa colonne vertébrale était une pierre à aiguiser. Elle frissonnait en silence. Elle avait depuis longtemps perdu la capacité de crier pour appeler à l'aide.

Edward sortit son pistolet et le posa sur la nuque de Piet.

— Excuse-moi, c'est mon projet scientifique.

— Il faut qu'on la brise entièrement. Et ce n'est pas juste que tu te payes tout le bon temps.

La main d'Edward trembla de rage.

— Remonte ton pantalon et descends. Elle a une mission à accomplir aujourd'hui. C'est essentiel. Tu veux la traumatiser maintenant ?

— Si tu la casses comme il faut, rien ne pourra la traumatiser, et c'est l'objectif. Elle ne sentira plus rien, expliqua-t-il avant de regarder Edward dans le miroir. C'est quoi sa mission ?

— Une tâche pour laquelle elle seule est qualifiée.

Edward se retint de défoncer la cervelle vide de Piet. Il agita les doigts devant le visage de son compère.

— Pose encore tes sales pattes sur elle et sa peau sera la dernière chose que tu sentiras.

— Et pourquoi tu ne partagerais pas cette petite douceur, hein ?

Edward n'aimait pas la lueur dans le regard de Piet. Piet était utile, mais dans une certaine limite. Et il pouvait lui causer des tracas. Edward ne voulait surtout pas de problème, pas maintenant. Il touchait au but, à présent.

— Parce que rien ne m'y oblige.

Piet retira l'épée du dos de la jeune femme et sortit de la salle de bains. Il se tourna et lui adressa un sourire alors qu'elle détournait les yeux et essayait de couvrir son corps nu. Edward referma la porte.

La jeune femme se mit à trembler et Edward lui entoura les épaules dans un geste protecteur.

— Est-ce qu'il l'a fait ? Hein ? demanda-t-il sans préciser.

Elle secoua la tête. Il examina son dos : une égratignure, mais la *wakizashi* qui était la fierté de Piet ne l'avait pas sérieusement blessée.

— C'est parce que tu es si importante à mes yeux qu'il te veut.

— Tu n'es pas tout le temps ici, lâcha-t-elle très doucement.

— Je suis partout. Tout le temps, affirma-t-il d'une voix froide. Je suis même ici, assura-t-il en lui tapotant le front. Maintenant, lave-toi.

Il descendit. Piet était assis seul dans la cuisine. Les gens avaient tendance à partir quand Piet entrait dans une pièce. Edward devait mettre les choses au clair pour qu'il arrête de faire des siennes.

— Ton initiative m'inspire, lança-t-il. Viens avec nous sur la mission. Puisque tu sembles curieux.

— Vous allez où ? demanda Piet, un peu nerveux, ce qui fit sourire Edward.

— Centraal Station.

La gare principale d'Amsterdam, au nord de la ville.

— Tu la laisses sortir ? interrogea Piet.

Demi entra dans la cuisine, les bras croisés.

— N'aie aucune crainte, elle ne veut pas me quitter. Tu vas marcher avec nous. Demi, toi aussi. Prends la caméra. Il faut qu'on filme.

Piet ne semblait pas à l'aise.

— Je veux que tu sois des nôtres. Parce que je te fais confiance. Et si tu es présent, je pense qu'elle fera tout ce que je lui dirai.

Piet inciterait la jeune femme à obéir. Et en même temps, il le contrôlerait.

La femme descendit l'escalier, lentement. Elle regardait autour d'elle, hésitante, tremblante. Elle n'avait pas eu le droit de sortir seule du placard depuis son arrivée dans la maison, trois semaines plus tôt. Mais maintenant, elle n'avait fait aucune histoire, se dit Edward, victorieux, en adressant un sourire à Piet. La méthode Hearst fonctionnait : casser, démolir et donner un infime espoir de reconstruction.

Elle posa une seconde les yeux sur Piet et sa bouche se mit à trembler.

— Tu me chasses ? demanda-t-elle à Edward.

— Bien sûr que non, Yasmin. Tu es à nous désormais, et nous sommes à toi.

— Oui, confirma-t-elle d'une toute petite voix.

Elle avait opposé une sacrée résistance les deux premiers jours. Le souvenir de la lutte sur son visage semblait bien loin.

— Aujourd'hui, il s'agit de ton père, déclara Edward en faisant claquer la langue contre son palais. C'est un homme mort pour toi. Tu t'en souviens, Yasmin ?

— Oui, dit-elle après un long silence. Il est mort.

— C'est un homme mauvais, Yasmin. Ton ancien monde était le mal, n'est-ce pas ? Nous t'avons sauvée de l'horreur.

Il s'attarda sur le dernier mot. « L'horreur », on ne l'employait pas dans toutes les conversations.

— Mais nous, nous faisons le bien.

— C'est un homme mauvais. Il doit payer pour ce qu'il a fait, répéta Yasmin avec plus de conviction dans la voix cette fois. C'est le mal. Tu l'as bien dit. L'horreur.

Edward gratifia Piet et Demi d'un regard triomphant. Puis il sourit à Yasmin.

— Tu n'es rien pour lui et tu es tout pour nous. N'est-ce pas ? C'est vrai. C'est ta maison ici, à présent. Nous sommes ta famille. Pour toujours.

Elle ne parla pas.

— Nous allons nous promener, Yasmin, dehors. Tu seras sage, hein ? Sinon, il faudra que je te remette dans le placard, pendant une semaine, un mois ou peut-être un an. Il faudra que je t'y rende souvent visite et que je m'amuse avec toi et mon petit couteau. Peut-être que Piet pourrait venir te voir aussi.

Il passa un doigt sur la mâchoire de la jeune femme. Elle regarda par-dessus l'épaule

d'Edward, en direction de Piet.

Elle hocha la tête. Elle se frotta le bras où s'étalaient encore les marques de la seringue qui lui avait servi à lui injecter la drogue.

— Tu ne dois pas avoir peur, la rassura-t-il. Je serai avec toi à chaque pas. Nous allons nous servir de ton expertise. Tu devrais être fière, nous allons utiliser le mal que tu as fait pour le transformer en bien.

Elle hocha de nouveau la tête.

— Nous allons nous rendre dans un endroit où se rassemble beaucoup de monde, Yasmin. Que des personnes très mauvaises.

— Des personnes très mauvaises, répéta Yasmin.

— Nous partons pour la gare, expliqua Edward en levant la main et en souriant.

Sous le regard de Piet et Demi, il lui prit la main. Il se délectait de l'attention de son public. Et il lui écrasa les doigts.

Une petite plainte s'échappa de ses lèvres.

— Je ne t'ai pas autorisée à émettre un son, gronda Edward en serrant plus fort encore.

Elle se tut. Il continuait à broyer.

— Maintenant tu peux parler.

— Quand est-ce que nous partons ? s'enquit Yasmin, à bout de souffle.

Mais elle n'essaya même pas de retirer sa main. Elle était brisée.

Derrière lui, Piet rit.

Edward relâcha la pression, mais entrelaça ses doigts dans ceux de Yasmin.

— Bientôt. Si tu fais ce que je te dis, tu ne devras pas retourner dans le placard. Tu pourras rester dehors. Toute la journée. Et ce soir, tu pourrais même dormir dans un lit, Yasmin. Avec moi. Comme une femme et son mari.

Ses lèvres bougèrent comme si les mots allaient déferler, mais aucun son ne sortit.

Edward approcha sa bouche tout près de son oreille.

— Est-ce que tu feras ce que je te dirai, Yasmin ?

Mais il connaissait déjà la réponse.

— Oui, répondit-elle tout bas. Je ferai ce que tu me diras.

L'espace d'un moment, il entrevit la forte femme qu'elle avait été, avant son calvaire dans l'horrible placard, mais toute l'intensité disparut quand elle regarda Piet et Demi. Maintenant, elle montrait aux autres qu'elle n'était plus qu'une coquille vide, désespérée et brisée, essayant de survivre, heure après heure. Exactement comme il l'avait orchestré. La peur. Il l'avait vue sur le visage des hommes qu'il avait abattus en Hongrie, dans la panique aveugle de Sam Capra alors qu'il essayait de retrouver sa femme dans la fumée et le bruit de Holborn.

La peur fonctionnait.

Il lui lâcha la main.

— Tout change pour toi aujourd'hui, Yasmin. Aujourd'hui, tu es la personne la plus importante de cette maison.

Edward sourit. Ça allait être encore mieux que Londres.

17.

Ce samedi-là, c'était ma journée de congé. J'avais jusque-là passé mes jours de repos à la maison, devant la télé ou avec un bon bouquin, ce qui me permettait d'affûter mon esprit. Je ne sortais que de temps en temps pour courir ou faire un tour à la bibliothèque.

Une visite typique à la bibliothèque consistait à feuilleter des livres pendant une heure, tuer le temps parmi les rayons, consulter la littérature qui n'éveillerait pas les soupçons (que de la fiction, rien sur la Compagnie ; donc en général, j'empruntais de gros romans historiques). Je me connectais sur Internet pour faire des recherches sur Lucy. J'étais pratiquement sûr que Howell surveillait les ordinateurs de la bibliothèque, comme c'était mon seul lien vers l'extérieur. Le nom de Lucy ne ressortait jamais. Je parcourais sa page Facebook, désormais abandonnée, et je m'attardais sur quelques photos d'elle : notre premier Noël à Londres ; sa silhouette sur une plage de Majorque où nous avions passé un long week-end ; nous deux, à la terrasse d'un café sur Kensington Park, une belle matinée d'été. Je n'avais aucune photo d'elle, plus rien de notre appartement à Londres. La Compagnie avait tout gardé comme pièces à conviction.

Sur certains clichés, elle souriait, sur d'autres, elle affichait le froncement de sourcils intense et combatif que je lui connaissais. J'examinais les anciennes photos, cherchant le moindre signe, la moindre trace d'une possible trahison. Comme si je pouvais le lire sur son visage. Elle n'avait téléchargé aucune photo depuis sa grossesse. La plupart de ses contacts sur Facebook étaient des anciens amis de son université dans l'Arizona, et leurs messages sur son mur n'avaient reçu aucune réponse.

Donc, ce ne fut pas une surprise pour mes gardes du corps quand, le samedi à midi, je m'arrêtai chez Ollie une minute, avant de partir à la bibliothèque. Je déposai à l'accueil mes livres à rendre, des romans que je n'avais pas ouverts. Je souris à la bibliothécaire derrière son comptoir, mais elle était trop occupée par sa conversation téléphonique pour me remarquer. Je longeai les rayons pendant cinq minutes, évaluant les positions relatives du personnel et des visiteurs. Je retirai le couvercle de l'alarme qui se situait à côté de la porte, et avec des ciseaux, je coupai le câble qui reliait la porte de derrière au système de sécurité. Je replaçai le boîtier. Personne ne me regardait, on racontait des contes dans le coin enfants, une lecture vivante de *Max et les Maximonstres*.

Je pris la plus profonde inspiration de ma vie avant de pousser la porte. L'alarme ne retentit pas. Je sortis droit dans l'air frais, m'attendant à ce qu'une balle troue l'asphalte devant moi, ou se loge dans mon genou. Je me voyais déjà blessé et emporté dans un véhicule, le canon d'un pistolet sur ma tempe. J'entendais le sermon de Howell, me reprochant de ne pas avoir été sage, m'interrogeant sur le cadavre dans l'appartement de l'immeuble voisin.

Silence. Les barreaux s'élargissaient, juste un peu.

J'avançai vers une voiture que j'avais remarquée, garée non loin, dans une petite rue, au même endroit toutes les semaines, devant un petit centre commercial. C'était un modèle facile à démarrer, et elle n'avait pas de GPS pour me pister. Je manipulai les fils de contact et en moins d'une minute, je pris la route. Pas de signe de poursuivants dans le rétroviseur ; mes gardes du corps connaissaient mes habitudes et gardaient sûrement encore un œil sur la porte de devant ou alors ils se pensaient très futés en surveillant Internet.

Je roulai vers le nord, m'arrêtant à Wal-Mart pour me procurer quelques vêtements, puis je

continuai et trouvai un relais routier à environ cinquante kilomètres au sud d'Albany. Je garai la voiture dans le coin le plus éloigné du parking et entrai prendre un café. Beaucoup de camionneurs mangeaient ici parce que c'est moins cher qu'en ville. Je bus trois tasses d'un café excellent sans me presser, regardant les allées et venues des clients. Ils se reposaient et discutaient de l'actualité : un attentat dans une gare à Amsterdam qui avait fait cinq morts, la chute de la Bourse la veille, la mise en cause d'un membre du Congrès dans une affaire de corruption.

Dans le brouhaha des publicités, je les écoutais bavarder, selon leurs différents niveaux de sociabilité. Il me fallait un type causant. Ce sont eux qui posent le moins de questions. Ils aiment parler d'eux, pas de vous. Vous ne leur servez à boire que leur sagesse. Le plus souvent, ils dissertent sur leur marchandise, une entrée en matière comme pour d'autres la météo. Quarante-cinq minutes après mon arrivée, un camionneur, les cheveux gris et un léger accent du Sud, s'assit à côté de moi et engouffra un hamburger et des frites noyées sous du ketchup. Quand son assiette fut entièrement nettoyée, il expliqua à son voisin, pas du tout intéressé, qu'il transportait de la flanelle et des boutons destinés à être envoyés à l'étranger pour des chemises de luxe.

— Pourquoi ils cousent pas les chemises ici, ça me dépasse, déclarait le bavard. On a des machines à coudre, chez nous.

— Ouais, ponctua l'autre. Japonaises.

Il haussa les épaules en pensant au monde qui rapetissait, avant de se lever et de partir.

Le bavard commanda un café.

Une fois servi, il prit une grande gorgée. Je lui adressai alors la parole.

— Vous vous rendez au port, monsieur ?

— Oui, dit-il en me toisant.

— J'essaye d'y aller aussi. Ma voiture est tombée en panne. Mon frère travaille sur un navire dans le New Jersey et il m'a trouvé du boulot.

— C'est pas des Américains qui bossent sur ces cargos, d'habitude.

— Non, c'est le commandant. C'est pour ça qu'il a réussi à m'avoir un poste, affirmai-je avec un air benêt. Je suis un peu désespéré. Le bateau arrive aujourd'hui et repart demain et moi je suis coincé ici à boire du café. J'ai pas arrêté de demander qu'on m'emmène, mais apparemment je m'y prends pas comme il faut. Personne n'a accepté.

J'affichai une expression de complet désarroi.

— Dur, lâcha-t-il, les yeux fixés sur son assiette vide comme si c'était une œuvre d'art.

— Je sais, monsieur. Ça m'ennuie de supplier, mais j'ai vraiment besoin de ce boulot. Si on m'emmène jusqu'au port, je pourrai retrouver le bateau de mon frère.

— Je suis pas supposé prendre des passagers, vous comprenez.

— Ouais, bien sûr. Mais ça ne vous fait pas faire de détour, insistai-je avant de sortir le grand jeu. Comme vous l'avez dit, c'est trop dommage qu'ils fassent pas les chemises ici, au moins ça me donnerait du boulot sur la terre ferme. Faut bien que je saisisse ce qui se présente.

J'avais fait bien attention de ne poser sur le comptoir que de la menue monnaie. Il fallait que ça colle avec mon personnage. Ça se travaille, un rôle. La serveuse, qui nous écoutait, comme la foule diminuait, me versa un peu plus de café sans que j'aie besoin de le lui demander.

Le camionneur posa sa tasse. Il considérait mon problème. La plupart des gens sont sympas et désireux d'aider.

— Bon…

— Je pourrais participer aux dépenses d'essence.

— Vous vous appelez comment ?

— Sam. Sam Capra.

Je n'avais pas de fausse identité, ça ne me servait à rien de mentir. J'avais mon permis de conduire sur moi et il pouvait très bien demander à le voir. Je le lui montrai.

— Capra, comme le réalisateur ?

Je ris comme si c'était la première fois qu'on me posait la question.

— Malheureusement, on n'est pas de la même famille. J'aurais pu toucher le pactole, avec *La vie est belle*.

— C’est un bon film, complimenta-t-il comme si j’avais confirmé le lien de parenté. Vous m’avez dit que vous habitiez à New York, qu’est-ce que vous faites ici ?

— Je suis venu pour un boulot à Albany. Je l’ai pas eu. Quelle poisse, tout de même.

Il étudia mon permis pendant encore quelques instants, comme si c’était un livre. Il me le rendit et siffla le reste de son café.

— Alors c’est la belle vie, Sam Capra, je vous emmène, lança le camionneur, et il éclata de rire à son jeu de mots.

Je fis de même.

18.

Maintenant, je faisais partie du flux transitant par les ports de New York et du New Jersey, les rivières de marchandises qui affluaient vers le vaste monde. Je voulais juste me laisser entraîner par le courant en espérant que je ne me laisserais pas emporter par un tourbillon.

Le camion de livraison bleu passa les contrôles des différents terminaux sur Newark Bay, sans se presser ni s'énerver. Je remerciai mon chauffeur, lui glissai son pot-de-vin, que nous appelions ma contribution à l'essence, et sortis du camion.

Les ports sont des endroits chargés d'animation. Les gens sont concentrés sur leur travail. Grâce à mes courses au Wal-Mart, j'avais enfilé un pantalon et une chemise en jean, des bottes solides et une casquette de base-ball des Yankees. Je ne portais pas de sac à dos, mais deux sacs de marin sur lesquels j'avais écrit ÉQUIPEMENT avec un feutre. J'aurais très bien pu descendre d'un navire, ou venir d'un bureau sur le port. J'espérais être invisible.

J'observai le chargement des conteneurs depuis le quai jusqu'aux entrailles des gros navires pour être entreposés sur les ponts. Les mouvements me rappelaient un ballet. Les camions avançaient, étaient déchargés, puis retournaient rejoindre une autre base où on les alourdissait de nouveau de marchandises venant d'Europe ou d'Afrique ou de ports américains plus au sud : Charleston, Miami, La Nouvelle-Orléans, Houston.

Je longeai une série de cargos. Un garde se tenait devant l'entrée. Je suivis le grillage qui tournait pour me rendre vers une zone de chargement et la cabane du garde n'était déjà plus dans mon champ de vision.

J'escaladai la grille à toute allure et passai de l'autre côté. Personne ne hurla.

Je marchai sans me presser, le long de tours de conteneurs. Il fallait que je me décide : j'avais le choix entre cargo ou conteneur. Si j'essayais de monter à bord d'un bateau et me cachais, j'aurais affaire avec des gens. Pas bon. Entrer dans un conteneur représentait un autre risque. Je pouvais me retrouver tout au fond d'une cargaison sans pouvoir forcer la porte. J'avais des outils dans mes sacs pour faire un trou et respirer, mais je préférais choisir mon propre cercueil pour les dix jours à venir.

Personne ne faisait attention à moi. Pourtant, j'avais la gorge serrée. Je pouvais me faire arrêter à tout moment, n'importe qui pouvait me demander de rendre des comptes. Si mon attitude éveillait les soupçons, j'étais cuit. Howell et ses sbires devaient s'être aperçus à l'heure qu'il était que j'avais pris la poudre d'escampette. Impossible de savoir s'ils avaient déjà retrouvé ma piste.

— Eh ! lança une voix.

Un type, à cinq mètres de moi, courait dans ma direction. Je me figeai. Il portait une chemise qui indiquait qu'il travaillait pour un transporteur. Il avait dans la main un lecteur de code-barres portatif.

— C'est où les chiottes, mec ? C'est mon premier jour, c'est bien trop grand ici.

Je pointai d'un mouvement de tête le bâtiment le plus proche, croisant les doigts pour que ce soit vraiment là.

— Merci, lança-t-il en partant au pas de course.

S'il n'y avait pas de toilettes là-bas, se souviendrait-il de moi ? Je le regardai s'élancer vers le bâtiment. Finalement, j'avais peut-être bien moins de temps devant moi que je ne le pensais. *Ouais, j'ai demandé à ce gars-là, mais il m'a dit n'importe quoi. Non, j'ai pas*

remarqué s'il avait un badge…

Je savais quel genre de conteneur je recherchais. Sur chacun était indiqué le nom et le téléphone de la compagnie. Les cargos se les échangeaient régulièrement, les revendant et les rachetant. Sur certaines parois, des noms étaient rayés pour pouvoir réécrire par dessus.

La plupart des conteneurs se vantaient d'avoir une fermeture inviolable, mais plusieurs portes pendaient sur leurs charnières. Là encore, ça n'a pas grand-chose à voir avec ce que les politiciens voudraient nous faire croire des transports internationaux. Souvent, pour sceller les marchandises, les cargos n'ont recours qu'à un bout de plastique, à peine plus solide que les bracelets des patients à l'hôpital. Le numéro correspond juste à celui sur le côté du conteneur et le cachet bloque simplement les leviers de la porte. Je vis aussi certains conteneurs sans aucune fermeture : les déplacements, chargements, déchargements arrachent facilement ces bouts de plastique.

Personne ne vérifie, tout le monde s'en fiche. Les rivières du commerce ne doivent pas être entravées.

Une rangée de gros bateaux s'alignait devant moi. Le propriétaire était une compagnie située à Rotterdam, aux Pays-Bas. Ça ferait l'affaire. Malheureusement les conteneurs qui se rendaient au Royaume-Uni n'affichaient pas un grand néon marqué Londres. Mais je pourrais me fondre dans le dédale des grands ports européens. Je choisis un conteneur en bas d'une importante pile. Il serait chargé en dernier. La porte ne donnait pas sur la grue et je ne me souciai pas de la cargaison, du moment que ce n'était ni des serpents, ni des scorpions. Ça aurait été bien ma veine…

Le scellé était en place, je le défis avec un couteau caché dans mon sac, abîmant les bords à dessein, pour laisser penser qu'il s'était détérioré puis détruit avec le temps. J'ouvris, entrai, refermai.

Il ne me fallut pas plus de cinq secondes. Je me blottis contre la porte et tendis l'oreille. J'étais à l'affût de bruit de pas, mais je ne perçus que le vacarme habituel d'un port, le grincement des conteneurs qu'on chargeait petit à petit dans le navire. Je fouillai dans mon sac pour en sortir une lampe torche. J'allumai pour inspecter l'intérieur de mon sarcophage. Des piles de caisses. Je m'étais presque attendu à ce qu'il soit vide ; après tout, qu'est-ce que l'Amérique construit qui intéresserait le reste du monde ? Peut-être trouverais-je des produits financiers à effet de levier ou des hypothèques à risque.

J'examinai les caisses. Sur toutes, on pouvait lire « lingettes nettoyantes ». Sur certains cartons, je vis également « savons aux herbes, fabrication maison, États-Unis », avec un paysage bucolique d'une ferme de la Nouvelle-Angleterre. Huit à dix jours coincé ici, au moins je ne sentirais pas si mauvais sans douche.

Je m'éloignai de la porte, toujours accroupi. Je sentis enfin le conteneur se soulever, quitter la terre et se balancer au-dessus de l'océan pour se poser tout doucement.

Je m'appuyai contre une boîte de savon du Vermont, m'enveloppai dans une couverture et m'endormis.

19.

Dix jours dans un cercueil en acier. Rien pour passer le temps, hormis la réflexion et la mise en place d'un plan. Dix jours coupé du monde : pas de téléphone, d'Internet, de télévision. Débranché, le câble électrique me reliant au monde moderne. Le calme peut rendre fou beaucoup de monde, mais moi, je m'en réjouissais. Le seul point positif de la tôle polonaise, c'était qu'après les interrogatoires du début il ne restait plus que les longs silences, rien que moi et les murs de pierre. Le pouvoir du temps pour réfléchir est un plaisir oublié dans nos sociétés actuelles. Ici, je retrouvais les heures vides que j'avais connues dans la prison de la CIA, sauf que personne ne me torturait. Mais la ligne que j'avais franchie pesait sur moi comme quand j'essayais d'élaborer une stratégie. Howell avait sans doute mis ma tête à prix. Je m'étais échappé de la cage invisible. Je n'aurais plus droit à une deuxième chance.

Quand j'étais réveillé, je me servais de ma torche pour établir un petit campement dans ma cage d'acier. Dans les sacs de marin, j'avais un Glock et deux recharges que j'avais volées à Ollie. J'avais un assortiment, que j'espérais délicieux, de barres protéinées et de fruits ; des bouteilles d'eau ; des piles pour ma lampe ; une brosse à dents, de la pâte dentifrice et du papier toilette ; un petit récipient pour les déchets ; un kit de premiers soins et des somnifères ; un iPod chargé avec Mahler et les Rolling Stones et une batterie de rechange ; deux changes : des chemises grises et un jean ; tout l'argent que j'avais réussi à économiser après le fiasco du passeport, soit quelques centaines de dollars.

Ça ne faisait peu pour le début d'un long et dangereux périple pour retrouver ma femme et mon enfant. Je consultai l'heure. Le cargo avait dû quitter le port. Le moteur murmurait sans arrêt dans mes oreilles. Mais, même si avec les milliers de conteneurs, je ne risquais pas grand-chose, avant d'être au moins à un jour de l'Amérique, je ne voulais pas m'exposer en ouvrant la porte. Le navire ne ferait alors plus demi-tour à cause d'un fugitif. Je serais juste arrêté et on me jetterait dans une cellule improvisée, les autorités portuaires seraient alertées à Rotterdam. Mais le mieux serait qu'on ne me voie pas du tout. Je pouvais rester sain d'esprit même sans le ciel dans mon horizon.

Le conteneur était comme un ventre, me dis-je. Peut-être que quand j'en sortirais, ce serait une deuxième naissance et je serais prêt à me battre.

Je fermai de nouveau les yeux.

Je ne sentis qu'une profonde solitude, pas facile à trouver dans notre monde. Rien à faire d'autre que dormir et rêver à ce que j'avais perdu. Ça n'allait pas m'aider à rester lucide.

Je somnolais, et ce n'était pas un rêve, plutôt un souvenir qui émergeait dans mon esprit telle une bulle.

— Comment voudrais-tu qu'on l'appelle si c'est un garçon ? me demanda Lucy.

Assise devant la fenêtre de notre appartement de Bloomsbury, elle regardait la pluie. Des nuages gris surplombaient la ville, et ma vie normale avait amorcé son compte à rebours. Plus que cinq jours avant la fin.

— Un garçon ? Tu penses que c'est un garçon ?

— Il donne des coups comme toi.

Elle posa la main sur son ventre rond.

— Je ne t'ai jamais donné de coups.

Elle me caressa la joue.

— Dans ton sommeil. Quand tu fais des cauchemars. À propos de Danny.

Mon frère.

La mention de son nom engendrait toujours un lourd silence. Peut-être que cela ne durait que quelques secondes, mais un froid s'installait dans notre vie de tous les jours. Et la douleur inévitable. Au fond de mes yeux, et tout en bas de ma gorge.

Je baissai le livre que j'étais en train de lire.

— Et pourquoi pas Edwin, à la mémoire de ton père ?

Les parents de Lucy étaient morts dans un accident de voiture quand elle avait dix ans, et je pensais qu'elle aimerait rendre hommage à son père défunt ou à sa mère. Elle avait été élevée par une tante après le décès de ses parents, était allée à l'université avec une bourse pour étudier l'élégance des bases de données et était entrée dans la Compagnie tout droit après son diplôme, tout comme moi. Elle parlait avec tendresse de sa tante, mais peu de ses parents, comme s'ils avaient été des personnages d'un livre qu'elle avait lu.

— Merci, macaque, mais Edwin, c'est trop vieillot pour moi.

— Hmm, d'accord, acquiesçai-je en la regardant et ne sachant quoi ajouter.

— Pourquoi pas Samuel junior ?

— Je ne veux pas qu'il porte mon nom. Qu'il soit sa propre personne, entièrement.

Elle glissa ses pieds sous elle.

— Je voudrais rendre hommage à un être cher.

— Ah oui ?

J'aimais mes parents, beaucoup, mais nos relations étaient glaciales depuis quelque temps.

— Et pourquoi pas Lucian, pour Lucy ? proposai-je. Il faudra qu'il devienne le petit bonhomme le plus coriace de la cour de récréation.

— Non, j'ai pris ma décision. Daniel, pour ton frère.

— Tu n'es pas obligée de faire ça. Tu n'as même pas connu Danny.

— Je sais ce qu'il représentait pour toi. C'est un nom génial. Je veux honorer sa mémoire.

(Si je pouvais apposer des notes à mes souvenirs, sur celui-ci j'écrirais : On veut me faire croire que cette femme-là est une traîtresse.)

— Alors, on ajoute Daniel à la liste, conclus-je en reprenant mon livre.

— Daniel. D'accord. Et si je me trompe et que c'est une fille ?

— Capri, comme l'île. Capri Capra. Elle nous aimera tellement !

Elle rit.

— Sam ?

— Oui ?

Elle ne me répondit pas, et je tournai la tête vers elle, alors qu'elle fixait toujours la pluie qui coulait sur la vitre. Et c'est là qu'elle a prononcé des mots qu'elle n'avait jamais dits de sa vie : *Tu crois que je pourrais te laisser mourir ?*

Je me réveillai dans un sursaut. L'obscurité était pratiquement totale, et l'espace d'un instant, j'oubliai que j'étais allongé dans un cocon d'acier.

Je restai là, à me demander combien de temps j'avais dormi. Ça avait été le premier jour depuis un long moment que j'avais dormi comme un homme libre, pas de sbires pour me surveiller, pas de cellule, personne pour espionner mes rêves à l'affût d'une preuve de ma trahison. Je me rendormis, me réveillai, me rendormis. Combien de temps, je ne le sais pas.

Mais mon esprit me secoua en entendant un bruit. Un ronflement qui se rapprochait et couvrait le murmure régulier du moteur. Un rugissement qui rompait le calme.

Je reconnus ce son. Un hélicoptère.

Il descendait vers le pont.

20.

Je pris le risque d'entrouvrir la porte. La lumière du jour m'aveugla. L'aube, rose et fraîche. Je sentis l'air sans la pollution des villes. L'air marin avec une touche de rouille. Mes yeux piquaient de tant de clarté, je les clignai plusieurs fois. Mon conteneur se trouvait vers le haut d'une pile, une autre juste à côté. Je pouvais à peine ouvrir la porte assez pour me faufiler dehors. Il fallait que je m'agrippe au flanc du conteneur voisin. Je regardai en bas. Je devais être à une hauteur de quatre étages. Si je glissais, je tombais dans un étroit canyon constitué par les marchandises. Je poussai la porte autant que possible et me hissai au sommet du mur de conteneurs.

De fins nuages hachuraient le ciel. Le ronflement de l'hélicoptère diminua quand les pales ralentirent. J'avançai et regardai vers le bas. Il s'était posé sur la poupe du navire. Quatre hommes armés en sortirent. Une femme en tailleur se tenait au loin, discutant avec un groupe d'hommes qui me semblaient être le capitaine et des membres de l'équipage.

Ce devaient être les hommes de Howell.

Bon sang, comment ? *Comment ?* Trouver quelqu'un qui ne veut pas l'être n'est pas facile ; j'en savais moi-même quelque chose. Et pourtant, malgré toutes mes précautions, la Compagnie débarquait. Mon cœur tambourina contre mon torse et je pensai : *Six mille conteneurs, impossible qu'ils les ouvrent tous pour les fouiller. Cela prendrait des semaines*.

Mais si la Compagnie saisissait le cargo, ils auraient des semaines. Ils pouvaient prendre les commandes du navire et le ramener à New York ou Boston, rembourser les membres de l'équipage mécontents. Ils pouvaient prendre tout leur temps pour mettre la main sur moi. S'ils avaient trouvé le cadavre de mon assaillant dans l'appartement voisin, ils ne renonceraient jamais. Howell saurait que j'avais tué le gars et que je m'étais enfui, sûrement avec des informations précieuses.

L'hélicoptère se souleva. Il tourna au-dessus de la poupe du navire et commença à balayer lentement le pont. Je vis deux hommes dans la cabine, la porte ouverte, rivés sur un ordinateur. De chaque côté de l'hélicoptère on voyait des rangées d'objectifs de forme rectangulaire.

L'hélicoptère passa tout près de la première pile de conteneurs, accélérant très légèrement. Il n'était pas pressé. Il cherchait.

Mon cœur flancha. Des scanners infrarouges reliés à des capteurs thermiques. La température de mon corps ressortirait comme une flamme dans le froid des savons du Vermont et des lingettes du New Jersey.

Il fallait que je me trouve une autre cachette sur le navire. Tout de suite.

Je ne pouvais pas descendre. Je rayonnerais sur leurs écrans comme une braise. Je devais monter et trouver l'entrée de la cabine. Je me ferais repérer, mais de toute façon ils n'allaient pas tarder à me voir. Je retournai dans mon conteneur, m'emparai de mon arme et de mes munitions, ainsi que de l'argent. Je glissai les recharges et les billets dans un sac banane et fourrai le pistolet à l'arrière de mon jean, avant de repartir vers la porte. Les surfaces des caissons étaient mouillées par la brise marine et il fallait que j'assure soigneusement mes prises. Si je glissais, c'était terminé. Je me hissai haut, l'hélicoptère devait être à une centaine de mètres de moi. Le navire avait jeté l'ancre, le doux grondement du moteur s'était arrêté.

L'hélicoptère me tournait le dos, son nez pointant vers là où se tenaient les hommes en costard et celui que j'imaginais être le capitaine. Je grimpai jusqu'au sommet des conteneurs.

J'étais à cinq étages au-dessus du niveau du sol, étalé à plat sur l'acier froid et bleu. La pile ici descendait en escalier, avant de remonter. Les ouvriers n'avaient pas fait du bon travail, ce qui me donnait des rebords et des murs, tout comme dans mes parkours à Vauxhall.

L'hélicoptère amorça un demi-tour. Je me baissai et courus. Je sautai de pile en pile.

Je retombai dans un fracas sec. L'hélicoptère n'avait pas pu m'entendre. Mais un marin, près de la rambarde, se retourna, alerté soit par le bruit, soit par l'ombre qui m'accompagnait alors que je courais.

Je le vis viser. Droit sur moi.

Je fis une roulade et me précipitai vers le bord, conscient du grondement de l'hélicoptère qui se rapprochait de moi. Je bondis d'un des conteneurs, ralentis ma chute, frappai le sommet d'un autre et fis une autre roulade pour me retrouver sur mes pieds. Je regardai en arrière, tout en m'élançant vers le bord opposé. L'hélicoptère venait vers moi. Un des hommes en sauta, une arme à la main.

Je courus. Le métal percuta le métal, la balle rebondissant sur le conteneur. Il fallait que je parte de là. L'hélicoptère rugissait au-dessus de moi, m'encerclait alors que l'homme armé réduisait la distance entre nous.

J'étais coincé entre un homme et une machine, à trois étages, cette fois, au-dessus du pont, et j'aperçus une petite faille entre des piles de conteneurs multicolores.

Je me glissai dans la fente. J'avais trente secondes pour descendre jusqu'au pont avant que le type ne me rejoigne dans le canyon. Je serais une cible facile si je ne parvenais pas à sortir à l'air libre au moment où il arriverait à ma hauteur. Il pourrait aisément me trouer le crâne d'une de ses balles.

Je bondis d'un bord à l'autre, suffisamment pour amortir ma descente. *Trouve le fil*, me répétai-je. C'était comme un parkour à l'intérieur d'un pipeline. Mes épaules cognaient violemment contre l'acier.

Six mètres. Je dérapai, perdis l'équilibre. Je heurtai de plein fouet le métal et attrapai le bord d'un conteneur avec les deux mains. L'hélicoptère battait l'air comme un marteau.

Je me concentrai, lâchai la bordure et réussis à tomber sur le pont en me réceptionnant correctement. Je me dégageai de ces tours d'acier, sortis de l'ombre dans la faible lumière de l'aube. À quinze mètres devant moi, je vis une rambarde et, derrière, le gris indifférent de l'océan.

Je courus, longeant de près les conteneurs. Je devais atteindre le pont inférieur. Dans un navire rempli de corps chauds, de pompes à chaleur et de moteurs, il faudrait qu'ils scannent à la main. Et il devait se trouver encore des centaines de caissons de marchandises plus bas. Je pourrais devenir l'aiguille dans une botte de foin. J'allais les obliger à trimer dur pour me trouver, parce que j'en avais assez d'être le dos au mur, d'être éloigné de Lucy et de mon fils.

Je bousculai un marin, un jeune Philippin, qui cria à l'aide en tagalog. Je le menaçai de mon arme et il se tut aussitôt. Je le repoussai de toutes mes forces et passai par une porte pour me jeter dans un escalier.

Derrière moi, mon poursuivant accélérait le rythme, dégringolant le long du métal et retombant avec assez de souplesse pour pouvoir repartir sur-le-champ.

Je disparaissais dans les profondeurs du navire. Les membres de l'équipage ne devaient pas être armés, le bateau ne passait pas par la Somalie. Je ne voulais pas abattre un innocent et un coup de feu indiquerait ma position à ceux qui en avaient après moi. Mieux valait s'éclipser en silence.

Je m'élançai dans un long couloir étroit, me retournant pour voir si j'étais suivi et je percutai de plein fouet un colosse qui sortait par une porte. Je reculai et l'homme, un Asiatique incroyablement baraqué, se jeta sur moi, mitraillant mon visage de ses poings. Il pratiquait le Muay Thaï : des coups violents, brutaux, incisifs. Un sport de combat thaï destiné à abattre un adversaire sans déployer trop d'efforts. Ça faisait mal. Vraiment très mal.

Il me décocha deux droites précises dans la mâchoire et la gorge avant que je ne puisse esquiver et je tombai au sol.

Puis il sortit un couteau à cran d'arrêt. Un couteau à cran d'arrêt ? Une plongée dans les

années quatre-vingt.

— Ils payent pour vous, siffla-t-il, tranchant l'air entre nous et me gratifiant d'un sourire féroce. Debout, tout doucement et…

— C'est de la triche, rétorquai-je.

Je pensais qu'on s'en tiendrait aux poings. Tant pis. Je sortis mon pistolet et tirai dans sa main pour lui retirer son couteau. Au moins, comme ça, on était à égalité. Il hurla. Le couteau cassé tomba sur le pont dans un claquement. Je tournai la tête, l'homme de l'hélicoptère se précipitait vers moi dans le couloir, alors je trichai encore un peu et me protégeai derrière le marin en sang, pour m'en servir de bouclier humain. L'homme ne tira pas. Bravo pour l'éthique. J'entraînai l'Asiatique avec moi. Nous arrivâmes enfin à une porte, elle donnait sur le conteneur principal.

— Laissez-le partir, monsieur Capra. Nous voulons vous parler, assura le tireur.

Monsieur ? Quelle politesse. Je fis comme si je n'avais rien entendu. J'emmenai le marin avec moi vers le sous-sol. Il ne luttait pas, mais gémissait en tenant sa main blessée. Malheureusement, à deux, on se déplace moins vite que tout seul. En arrivant à l'étage le plus bas, je tirai sur les lumières. Il me fallait l'obscurité la plus totale. Mon poursuivant apparut en haut des marches et visa. Il tira alors que j'essayais de placer le marin derrière un conteneur, tout en appuyant sur la gâchette. Je ratai l'ampoule.

J'avais avancé trop lentement. Le tir de l'homme atteignit le marin en haut du dos et il hurla en s'écroulant à terre.

Je baissai les yeux vers lui. Plutôt qu'une tache de sang sur sa chemise, une petite pointe en métal ressortait entre ses omoplates. Pas une balle. Une fléchette anesthésiante, comme si on était en plein safari-photo et qu'on chassait un tigre. C'était pour me ramener dans une cage de Howell. Ils avaient encore besoin de leur appât.

Je tirai à mon tour sur le chasseur, qui se cacha derrière un conteneur, puis je m'échappai dans le dédale des conteneurs. Je tournai brutalement à droite, puis à droite encore. Il fallait que je prenne le tireur par surprise pour m'en débarrasser. J'essayai de l'avoir quand il descendit l'escalier. J'espérais que son adrénaline le ferait se précipiter, prendre la mauvaise décision à mon avantage. Une faible lumière éclairait les piles.

Je m'arrêtai, osai jeter un œil dans le coin. Les conteneurs étaient plus serrés ici. On avait moins de place pour se mouvoir, plus de lignes droites pour être repéré. J'entendis d'autres voix, des pas sur l'escalier en acier. Un groupe venait vers moi. Si je tirais, je trahirais ma position.

Je cassai la fermeture d'un caisson, me glissai à l'intérieur, laissant la porte ouverte de quelques centimètres. Je comptai doucement dans ma tête. À dix-neuf, le tireur passa à côté de moi, rapidement, mais en silence. Je le suivis du regard alors qu'il longeait la porte. Je sortis brusquement, le cognant à l'arrière de la tête comme s'il était un mur que je voulais escalader. Il s'écroula et je l'attrapai par la chemise pour qu'il ne fasse pas de bruit. Avec mon autre main, je m'emparai de son pistolet à fléchettes et lui tirai dans le dos. Il s'évanouit et je le posai au sol. Je courus jusqu'à l'intersection pour examiner le long couloir entre les murs d'acier. Tout au bout, un autre homme vêtu de noir me pistait, accompagné par un membre de l'équipage. Je rasai l'aile, leurs voix résonnant sur le métal.

Ils s'attendaient à ce que je me cache entre les piles. Il faudrait que je me trouve un autre endroit sur le bateau pour me cacher. Je devais continuer à avancer, utiliser les indications thermiques de l'équipage comme camouflage. Me cacher là où la chaleur des moteurs dissimulerait ma propre température. Je devais tenir jusqu'à Rotterdam. Là, je pourrais disparaître.

Je m'arrêtai à une autre intersection, juste un moment pour me situer, et une pointe me transperça la peau. Ma gorge brûla.

Une fléchette. Je n'avais que quelques secondes devant moi avant que le produit n'empoisonne mes veines. Je levai mon arme vers le tireur qui venait dans ma direction. La femme en tailleur se tenait désormais derrière lui et me fixait, sans afficher de sentiments.

Mila. La femme du bar d'Ollie. La buveuse de whisky qui adorait les loups. Cheveux blonds attachés sévèrement, yeux de quartz, sourire dur. Elle aimait le Glenfiddich, et moi,

j’avais l’impression qu’on venait de m’injecter une bouteille entière directement dans le cœur.

La crosse de mon arme me glissa de la main. Je ris en m’effondrant.

21.

J'ouvris les yeux sur les étoiles. J'entendis le clapotis de l'eau, le doux murmure de la brise. J'étais allongé sur le dos, de l'acier pour tout oreiller. Sur un conteneur, sur le pont du navire. Au-dessus de moi, pendait la lune, encerclée de lumière. Le vent sifflait en passant dans les fentes entre les empilements. Des milliers de diamants illuminaient le ciel. On ne peut pas voir la Voie lactée aussi clairement en ville.

Mila était assise à côté de moi. Vêtue d'un trench-coat, les jambes croisées, une cigarette dans la main, elle regardait la fumée s'envoler dans le clair de lune.

Je me redressai. Mes membres me torturaient, mais je n'étais pas blessé.

Le noir de l'océan nous entourait. J'étais resté sans connaissance la plus grande partie de la journée.

— Bonsoir, Sam, lança Mila.

— C'est Howell qui vous envoie ?

Bon Dieu, ils s'étaient donné du mal.

— Howell… Ce nom ne me dit rien.

Mila tira sur sa cigarette et écrasa le bout incandescent sur l'acier. Elle noyait son regard dans la vaste étendue devant nous. L'hélicoptère était parti.

Elle ouvrit un sac et en sortit une bouteille de Glenfiddich et deux petits verres.

— Ça, en tout cas, c'est vrai. Vous aimez le whisky.

— Et je m'appelle vraiment Mila, ajouta-t-elle. Je suppose qu'il n'est pas recommandé de boire après une anesthésie, alors je ne vous en verse que quelques gouttes.

Je levai mon verre et nous trinquâmes.

— Pour des raisons médicales ! renchérit-elle.

— À quoi buvons-nous ? demandai-je.

— À la liberté. La vôtre, la mienne. Celle du monde, répondit Mila en sirotant son whisky.

Je n'en voulais pas, mais je trempai tout de même les lèvres.

— Vous allez beaucoup manquer à Ollie. Son meilleur barman. Si le vent tourne, on pourra l'entendre pester.

— Qui êtes-vous ?

— Mila, je vous l'ai dit.

— Et qui est Mila ?

— Je suis votre amie, Sam.

— Je peux me trouver des amis tout seul.

Mila fit un geste vers le cargo. Plus un seul membre d'équipage à l'horizon, aucun signe qu'on nous surveillait.

— Ah oui, j'avais remarqué que vous aviez beaucoup d'amis, en effet. J'attends toujours vos renforts.

Le sarcasme lui allait bien.

Mais je n'étais pas d'humeur pour une soirée romantique arrosée d'alcool et de mots d'esprit.

— Vous travaillez pour qui ?

Et qui a autant d'argent pour se payer un hélicoptère équipé de matériel de pointe ? me retins-je d'ajouter. Des équipes entières, de l'imagerie thermique. Ce ne pouvait être que Howell.

Ou peut-être que Mila appartenait au gang qui avait enlevé Lucy, qui nous avait piégés. Ils ne devaient pas avoir envie que je retourne en Europe. Cela entraverait leur plan. Mais… j'étais juste un homme. Ils s'étaient mis en frais pour un seul homme. Et si Mila avait un lien avec l'intrus de l'autre soir, je serais déjà mort – ramené dans l'hélicoptère, abattu et balancé dans les eaux froides et grises de l'Atlantique.

Mila prit une autre gorgée de Glenfiddich.

— Mes employeurs préfèrent rester anonymes.

— Est-ce que ce sont les mêmes personnes qui ont enlevé ma femme ?

— Non.

— Travaillez-vous pour la Compagnie ?

— Non, répondit-elle avec un léger rictus. J'ai une proposition à vous faire.

Pas difficile d'imaginer quoi. Quelqu'un espérait que j'étais assez en colère contre la CIA pour en profiter et me faire devenir un traître.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Je nous ai arrangé des cabines. Descendons.

L'air de la nuit sur l'Atlantique était froid. Je hochai la tête et la suivis. Les deux membres de l'équipage à côté desquels nous passâmes me fixèrent avec une hostilité non dissimulée.

— En parlant d'amis, commentai-je, alors que Mila refermait la porte derrière nous.

— Votre acharnement à combattre m'a coûté plusieurs milliers de dollars en pots-de-vin.

— Désolé.

Deux lits occupaient l'espace. Je m'assis sur l'un d'eux.

— Bon, je vous écoute.

— Tout d'abord, je voulais vous parler, pas vous blesser. Et je n'avais pas l'intention de passer des semaines à fouiller les conteneurs à votre recherche.

— Vous êtes de la Compagnie.

Mila toucha avec son doigt une autre cigarette dans son paquet, mais se ravisa.

— Vous êtes un peu bouché ? Je vous ai dit que non. Je ne suis pas de la CIA. J'ai fait beaucoup de choses dans ma vie, mais pas ça.

— Alors qui êtes-vous ?

— La question, Sam, c'est qui allez-vous être ? Le gouvernement a dépensé pas mal d'argent des contribuables pour vous former, et pas à remplir des bols de bretzels, servir des martinis et appeler des taxis pour les soûlards.

— Donc vous ne voulez pas que cet investissement se perde. Vous et celui pour qui vous travaillez.

— Parlons de votre femme…

— Quoi ?

— Vous devez avoir vos théories sur ce qui lui est arrivé. Vous ne croyez pas qu'elle vous a trahi et piégé.

— Si elle avait voulu me piéger, elle ne m'aurait pas sauvé de l'explosion. Elle n'aurait eu aucune raison de me faire évacuer le bâtiment.

— Mais si elle était retenue contre sa volonté, comment aurait-elle pu vous appeler ? Pourquoi ses ravisseurs l'auraient-ils aidée ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être qu'elle a passé un marché avec eux. S'ils vous épargnaient, elle acceptait de coopérer.

Je ne dis rien. L'idée que Lucy ait pu se sacrifier pour me sauver pesait sur mes épaules comme des pierres attachées à un homme qui se noie.

— Mais il reste la question de l'argent. L'argent qu'elle a transféré avant de disparaître.

— Comment êtes-vous au courant ?

— Je sais, c'est tout. Peu importe comment.

J'examinai le visage de Mila. J'aurais pu l'attraper et la propulser contre le mur pour la forcer à me dire qui elle était. Mais ce n'était pas le bon moyen avec elle. Elle avait beaucoup de ressources et elle avait choisi de me parler seul à seule. En égal, pas à la façon d'un garde avec

son prisonnier. C'était la première fois depuis un long moment qu'on me traitait comme si on pouvait me faire confiance.

— Je ne peux pas l'expliquer. Je crois qu'elle est en vie.

— Je pense que Lucy Capra a trahi et qu'elle a été rétribuée pour cela, affirma Mila calmement. Quand elle est tombée enceinte de votre bébé, elle a décidé de se sortir de la situation dans laquelle elle s'était fourrée, avant qu'il ne soit trop tard. Elle n'allait pas tarder à devoir prendre son congé de maternité. Son travail, son ordinateur passeraient aux mains d'un autre agent dans votre bureau. Elle voulait effacer ses traces.

— Vous vous trompez, ripostai-je, laissant ses mots s'imprégner dans mon esprit.

— L'autre possibilité est encore pire, déclara Mila, doucement. L'autre possibilité, c'est qu'elle ne vous a jamais aimé, qu'elle s'est servie de vous et ensuite elle vous a piégé pour vous faire passer pour un traître. Elle a assassiné vos amis. Vous étiez son pion.

Mila me transperça du regard.

— Je veux savoir ce que vous pensez vraiment, Sam. Vous avez effectué certaines des missions les plus dangereuses en Europe. C'est impossible que vous vous laissiez berner si facilement, et que vous surviviez tout de même. Dites-moi ce que vous croyez au fond de vous.

Personne ne m'avait plus posé la question depuis si longtemps.

— Elle n'a pas trahi son pays. Nous avons été tous les deux piégés. Ils l'ont enlevée pour lui soutirer ce qu'elle savait. La Compagnie essaye de démanteler de gros réseaux criminels internationaux, surtout ceux connectés aux gouvernements, alliés ou non.

Mila attendit que je poursuive.

— Lucy représente une précieuse source d'informations pour ce genre de malfaiteurs. Elle en savait plus que la plupart d'entre nous sur nos infrastructures, sur notre système informatique et nos moyens de récupérer des données financières. Elle leur est bien plus utile que moi. C'est elle qu'ils auraient visée, pas moi. Je pense qu'elle m'a mis en garde pour me sauver la vie.

— Oui, elle leur est utile, confirma Mila. Et vous, vous n'êtes utile qu'à moi.

— Comment ça ?

— Je pourrais vous offrir la liberté pour découvrir la vérité.

— La liberté ?

— Le temps. Les ressources. Ce n'est pas facile de mener des recherches internationales pour retrouver votre femme et votre enfant en servant des bières, lavant des verres et en vous faisant surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et s'ils vous attrapent maintenant ? demanda-t-elle en haussant les épaules. Vous croupirez dans une prison pour le restant de vos jours. Terrible le supplice de la noyade. J'ai vu les enregistrements.

— Je ne serai pas libre tant que je les aurai à mes trousses. Et tant que je ne saurai pas ce qu'est devenue ma famille.

— Ils ont fait de vous un soldat de l'ombre, ils vous ont torturé à mort. Ils vous ont obligé à jouer les contrebandiers, les tueurs. Ils ont fait de vous leur arme, mais ils n'ont plus besoin de vous, Sam. Vous avez tenu combien de temps sur la planche ? Une minute ? En général, on ne dépasse pas les vingt secondes. Vous êtes fort.

— Comment avez-vous accès aux vidéos de la Compagnie si vous n'en faites pas partie ? Vous les avez trouvées sur YouTube ?

Mila sourit.

— Selon votre dossier, vous n'avez jamais subi le supplice de l'eau. Selon votre dossier, votre femme est portée disparue et vous avez démissionné de la CIA. Votre dossier indique que vous n'avez jamais été envoyé en mission sur le terrain, mais que vous étiez un employé de bureau avec très peu de responsabilités. Ils ont réécrit votre histoire pour vous rendre anodin.

— Bien joué. Ça n'a jamais existé, comme dit toujours Howell.

— Si Lucy était une traîtresse, elle a très bien pu mettre en danger une centaine d'agents en Europe et ailleurs. Elle a pu fournir des secrets en échange de votre vie. Peut-être que c'est pour cela qu'ils l'ont laissée vous sauver.

L'idée m'était insupportable.

— S'il vous plaît, ne dites pas ça.

— Sam. Vous n'avez aucune utilité. C'est du gâchis. Il faut que vous ayez un objectif clair, comme une balle vers sa cible.

— Et vous comptez vous servir de moi, c'est ça ? Quelle serait ma cible ?

— Des gens très dangereux.

Un recrutement. Mila ne faisait peut-être pas partie de la Compagnie, mais elle n'était pas n'importe qui. Mila avait accès à mon dossier, certainement top-secret, et pouvait intercepter un cargo à bord d'un hélicoptère, avec un bataillon armé.

— Je vous donne l'occasion de faire le travail pour lequel vous avez été formé, avec des soutiens, et de regagner votre crédibilité et votre dignité.

— Je me fiche de ça.

— Bien sûr. La Compagnie a cru pendant des mois que vous étiez un meurtrier et un traître. Maintenant ils pensent simplement que vous êtes un imbécile berné par sa traîtresse de femme.

— Ils ont dit que j'étais innocent, qu'ils avaient des preuves.

— La seule preuve, c'est que vous n'avez jamais avoué. Que vous n'avez jamais modifié votre histoire. Howell a dû négocier pour que vous serviez d'appât. Il espérait que Lucy, si c'était vraiment une traîtresse, sortirait de sa cachette pour vous éliminer, vous empêcher de parler ou de la rechercher. Et si Lucy avait bien été enlevée, vous remettre en liberté ne représentait aucun risque. Si vous vous enfuyiez, eh bien, ils vous rattraperaient.

— Si elle voulait ma mort, elle n'avait pas besoin de me faire quitter l'immeuble.

— À moins qu'il lui ait été utile de vous garder en vie, étant donné ce que cela impliquait. Les traîtres ne sont pas des gens rationnels, ils vivent dans un univers étrange. Ce ne sont pas des enfants modèles qui font toujours pour le mieux.

Son anglais n'était pas parfait, mais presque.

— Ce n'est pas une traîtresse.

— Je vais vous faire imprimer un tee-shirt avec ces mots, ironisa Mila. J'en aurai fini comme ça avec mes achats de Noël.

— Vous êtes dure.

— Je suis la première personne à vous dire la vérité, depuis des mois, Sam. Vous pouvez m'en être reconnaissant.

— Quoi que vous ayez à vendre, ça ne m'intéresse pas.

Je posai mon verre de whisky vide sur la table. Je ne m'étais même pas aperçu que je l'avais sifflé.

— Ma femme n'est plus avec moi. Je me fiche de ce qu'ils pensent. Je n'en ai rien à faire !

— Vous avez regardé les nouvelles ?

— Oui.

— Un attentat à la bombe hier à Amsterdam.

Je me souvenais de l'avoir vu à la télé dans le relais routier à côté d'Albany.

— J'en ai entendu parler.

Mila me glissa une série de photos. Je les parcourus. Sur plusieurs, on voyait le ravissant visage d'une jeune femme. Séduisante, yeux noirs, cachée jusqu'au nez par un foulard comme si elle voulait se protéger du froid. Elle portait une chemise à manches longues et un jean.

— Qui est-ce ?

— La fille d'un homme que je connais. Une gentille demoiselle. Yasmin Zaid. Elle vit à Londres. Pas un seul problème avec la police. Elle est diplômée d'Oxford, une vie sans histoires. Elle avait disparu depuis trois semaines et hier on l'a revue. Dans cette gare à Amsterdam, avec un sac sur le dos. Il contenait la bombe, je pense.

Mila sortit un autre cliché.

— L'homme qui marche quelques pas derrière elle…

Elle ne finit pas sa phrase. C'était comme si on venait de me frapper en plein torse. C'était le gars qui conduisait l'Audi, ce jour-là. Ses cheveux étaient coupés ras, du maquillage couvrait sa cicatrice tout près de son œil. Mais je reconnus la forme de son visage, la marque en point

d’interrogation gravée dans mon esprit.

22.

— Je vois une légère ressemblance, affirma Mila.

Je levai les yeux de la photo.

— Vous pensez que cette femme a fait sauter…

Mila me tendit un autre cliché. La même femme, qui sortait de la gare en courant, sans sac à dos. L'homme qui avait enlevé ma femme était tout près derrière elle. Je vérifiai l'heure en bas à droite.

— La bombe a explosé dix minutes après que Yasmin est partie, dit Mila en suivant mon regard. Dans un magasin à l'intérieur de la gare.

J'étudiai le visage de la jeune femme. Une toile vierge, attendant le contact délicat du pinceau. Elle n'avait l'air ni effrayée ni excitée par sa mission. Elle était… vide. Derrière elle, le balafré esquissait un rictus discret.

— Il correspond tout à fait à votre description. Il a… transformé ou influencé Yasmin Zaid. Comme il l'a peut-être fait avec votre femme. Il s'entoure de gens bien. Pour commettre des crimes violents.

— Je ne comprends pas. C'est un terroriste ?

— Non, je ne crois pas. Personne n'a revendiqué cet attentat, et la bombe n'était pas placée dans un train où elle aurait pu faire bien plus de victimes. Ils auraient pu faire exploser Yasmin s'ils se servaient d'elle simplement comme d'un accessoire. Au lieu de cela, ils n'ont fait sauter qu'un petit kiosque à journaux qui vendait des bonbons et des magazines. Ça n'a aucun sens, du point de vue d'un extrémiste. Comme l'explosion du bureau de Londres.

Je pensai au Tsar de l'argent : j'avais toujours nourri la certitude que notre enquête sur lui avait provoqué l'attentat de Londres. D'après son accent, Mila devait être russe. Y avait-il un lien entre les deux ? Mais elle ne serait pas en train de me recruter, elle m'aurait simplement tué. Je posai la photo.

— J'imagine que la police hollandaise les recherche…

— Les Hollandais ne l'ont pas identifiée, mais ils ne vont pas tarder à utiliser des logiciels de reconnaissance des visages. Même avec une correspondance partielle, c'est une question de temps. Peut-être quelques jours.

— Comment vous êtes-vous procuré ces photos ? Ce sont les autorités hollandaises qui vous les ont fournies ?

— Non, dit-elle sans plus d'explication.

— Pourquoi me raconter vos problèmes ?

— Je veux que vous retrouviez Yasmin et que vous la rameniez.

— Je n'ai pas l'intention de travailler pour vous. Je ne peux pas.

Ma voix sonnait creux, comme celle d'un fantôme.

— La Compagnie…

— Bah, lâcha Mila, comme si le terme était une insulte. Arrêtez de jouer les braves types. Arrêtez de suivre leurs règles, Sam. Leurs règles vous ont conduit en prison alors que vous étiez innocent. Si vous le pouviez, vous aimeriez mettre la main sur l'homme qui l'a enlevée, qui a tué vos amis. Vous voudriez savoir ce qu'il a fait de votre femme et de votre bébé. Ne me mentez pas. C'est comme une fièvre dans vos veines, vous brûlez de les retrouver.

Une rage froide teintait la voix de Mila.

— Lucy et votre enfant sont votre Graal, Sam. Je le sais.

— Vous ne me connaissez pas.

— Bien sûr que si. Vous n'avez pour but que de combattre le mal, Sam. Vous vous êtes engagé dans la Compagnie par vengeance. Une vengeance que vous ne pourrez jamais obtenir.

Je me figeai. Mila leva un sourcil.

— C'est le désir de vengeance qui vous a fait entrer dans la Compagnie, et maintenant c'est ce désir qui va vous pousser à retrouver l'homme qui vous a séparé de votre famille. Un psy serait trop content de vous avoir comme patient.

— Je veux juste retrouver Lucy et mon bébé. Je ne veux pas me venger.

— Ne pensez-vous pas que la vengeance est quelque chose de fantastique ? Moi je trouve cela grisant et satisfaisant.

Je me reversai un verre de Glenfiddich.

Mila siffla le sien. Une belle gorgée en signe de franche camaraderie.

— Si vous travaillez pour moi, vous aurez tout le loisir de la chercher. Il n'y a pas meilleur patron que moi.

Je ne prononçai pas un mot pendant une longue minute.

— À quoi pensez-vous ?

— Cela pourrait être un piège de la Compagnie. Un test pour voir si on peut acheter mes services. Je ne sais pas qui vous êtes et je m'en fiche. Je ne peux pas vous aider. Je suis pratique.

Elle fit une grimace en entendant le qualificatif.

— Pratique, c'est ce qu'était l'architecture soviétique. Pratique n'est pas toujours la réponse. L'offre expire dans une minute.

— Et si je refuse ?

— Je vous conduis jusqu'en Hollande. Et ensuite nos chemins se séparent et vous n'entendez plus jamais parler de moi. Mais soyez sûr que vous retournez en prison en un rien de temps. Sans plus d'espoir de jamais retrouver votre famille.

— Et si j'accepte ?

— Trouvez Yasmin, lança Mila en sirotant son breuvage. Ramenez-la-moi, et vous pourrez avoir votre vengeance sur le balafré. S'il sait où sont cachés votre femme et votre enfant, ça ne concerne plus que vous. Mais d'abord vous sauvez Yasmin.

— Elle a tué des gens…

— Non. Ça se voit sur son visage, elle a été droguée ou brisée. Démantelez ce réseau de ravisseurs pour moi, et je vous donnerai tout ce dont vous avez besoin pour rechercher votre femme.

— Et après ? La Compagnie sera à mes trousses.

— Pas si vous leur fournissez des preuves de votre innocence. L'homme à la cicatrice a peut-être des informations qui vous blanchissent.

— Qui êtes-vous ? demandai-je, si bas que je ne fus pas sûr qu'elle m'ait entendu.

Mila posa son verre.

— Je travaille pour une organisation qui préfère rester anonyme. Vous n'avez aucune raison de me faire confiance, mais grâce à cette organisation, je vous offre la meilleure chance pour atteindre votre objectif. Je vous offre la liberté et les moyens. Est-ce que vous vous souciez tant de questions sans importance qui ont des réponses anodines ?

Elle le tournait bizarrement, mais je comprenais tout à fait ce qu'elle voulait dire. Peu importe qui étaient ces gens, tout ce qui comptait, c'était Lucy et mon fils. Daniel. Je me demandai si elle avait pu lui donner ce nom, s'ils étaient encore en vie.

Ma décision était prise.

— Et si je me fais prendre ?

— Vous êtes seul. On ne vous connaît pas, on ne vous aide pas.

J'attendis en silence que son sourire disparaisse. Elle voulait une réponse.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Je déteste que votre talent soit ainsi gâché. C'est trop dommage de vous laisser ne servir à rien.

Elle alluma une cigarette, pas du genre à me demander si cela ne me dérangeait pas qu'elle fume dans une cabine fermée.

— J'ai de grands projets pour vous. Extraordinaires, même.

Je m'emparai de la photo de la gare et fixai la cicatrice du balafré.

— Il me reste encore combien de secondes dans cette minute ?

— Dix.

— J'accepte.

23.

Le pot-de-vin proposé par Mila avait dû être convaincant : les membres de l'équipage ne nous dérangèrent absolument pas. Cela me surprit : vu que j'avais failli en tuer un, tout de même.

J'avais conclu que Mila devait appartenir à une officine quelconque du gouvernement, commanditée pour faire le sale boulot en dehors du cadre de la loi, et en mon titre de matériel endommagé, j'étais la recrue idéale. Ils avaient accès à certaines informations de la Compagnie, comme mon dossier, mais la Compagnie ne savait rien d'eux.

Peu importe qui ils étaient du moment qu'ils m'aidaient à retrouver Lucy.

Du coup, je m'entraînais dans ma chambre, me soulevant sur une barre, courant sur place, réfléchissant, me vidant l'esprit. Je m'imposais une captivité nécessaire pendant trois jours, jusqu'à ce que je n'en puisse plus, les longues semaines dans la prison polonaise ne m'ayant pas laissé indemne. J'allais alors sur le pont et m'élançais autour des conteneurs à la lumière du jour. Les marins m'observaient. Je leur faisais de petits signes de la main. Ils ne répondaient pas.

Je pensais aux meilleurs moyens pour mettre la main sur le balafré. Je supposais qu'il me reconnaîtrait. Ce serait la mission la plus dangereuse de ma carrière et je m'y lançais avec une alliée dont je n'étais même pas sûr.

Alors que je longeais un conteneur, je tombai sur Capitaine Couteau à Cran d'Arrêt, qui lavait le pont.

— Bonjour, le saluai-je.

Il me fixa avec des yeux ronds.

— Ça va ?

Après un moment, il hocha la tête.

— Super.

Je n'allais pas m'excuser, d'autant que c'était lui qui avait sorti le couteau, mais je ne voulais pas l'avoir contre moi. Nous étions encore loin des Pays-Bas.

Je le contournai et continuai mon jogging. Je ne regardai pas derrière moi, mais ne reçus aucune lame dans le dos. Je me demandai combien son pardon avait coûté à Mila et pourquoi elle avait pris la peine de le payer.

J'étais allongé sur ma couchette, quand Mila frappa à ma porte.

— La Compagnie a envoyé une photo de vous à toutes les douanes en Europe et en Asie. Ils ont fait courir le bruit que votre passeport a été volé et que c'est un fugitif qui l'utilise.

— S'ils me cherchent, ils doivent sans doute envisager la possibilité que j'aie pris une ancienne légende.

Les légendes sont les fausses identités dont on se sert comme couverture, lors d'une mission. Je m'étais fait passer pour un contrebandier canadien, un Allemand, professionnel du blanchiment d'argent, un mercenaire américain qui voulait se faire des recettes faciles par le trafic des diamants du sang. Les gens qui auraient pu attester que je n'étais aucun de ces gars-là étaient morts ou en prison. Les légendes pouvaient encore être considérées comme sûres. Je n'avais aucun document à ces noms, ni passeport, ni cartes de crédit, mais je pouvais me les procurer par l'intermédiaire de Mila. Ces noms étaient connus dans les cercles criminels. Mais le risque d'en utiliser un pour infiltrer le réseau du balafré était important. La Compagnie avait sans doute détruit toutes mes identités, avait prévenu mes contacts et mes informateurs que je n'étais pas digne de confiance. Pire encore, ils pouvaient n'attendre que ça : que je me glisse dans un de

mes anciens personnages, pour me choper au tournant.

Le seul moyen de savoir si ces légendes existaient toujours était de les essayer.

Je donnai à Mila des renseignements sur chacune d'elles et nous partîmes vers sa chambre où elle ouvrit une mallette remplie de documents diplomatiques, de caméras et d'une petite imprimante puissante, ainsi que d'un ordinateur portable. Le paradis pour un faussaire.

— Quelle est la première étape à notre arrivée ?

— Nous allons rencontrer le père de Yasmin.

— Son père ?

— M. Zaid pourra vous en dire plus sur Yasmin et sur son enlèvement.

M. Zaid ? Était-il le patron de Mila ?

— Vous, vous pouvez m'en parler.

— C'est mieux si vous entendez les détails de sa bouche.

— Qu'est-ce qu'il sait sur moi ?

— Juste que vous pouvez l'aider à récupérer sa fille. C'est tout ce qu'il a besoin de savoir.

— Où est-ce que nous allons le rencontrer ?

— Dans un bar.

— Vous aimez vraiment les bars, remarquai-je.

— Oui, et comment ! Maintenant, je voudrais m'assurer que vous n'êtes pas rouillé. Le reste de la journée, nous ne parlons qu'en russe. Et comment se porte votre néerlandais ?

— Pas terrible…

— Alors j'espère qu'il va vite s'améliorer, ordonna-t-elle en levant les yeux au ciel. Je ne veux pas que vous me fassiez honte avec le choix de vos verbes !

24.

Je regardai Mila fabriquer la nouvelle version de moi-même. J'étais comme le monstre de Frankenstein, reconstruit avec du papier mâché et des histoires échafaudées. Elle m'inventa canadien, américain, allemand et néo-zélandais. Tous avec des noms différents. Je l'observai alors qu'elle empruntait des backdoors de ce qui aurait dû être des données gouvernementales hyper sécurisées, à Washington, Berlin, Ottawa et Christchurch, pour entrer le code du passeport de chaque pays, faisant de moi un voyageur légitime. Elle s'infiltrait avec aisance dans les banques, me confectionnant des cartes de crédit pour mes diverses identités.

— La Compagnie pourrait surveiller mes anciens noms.

— Je sais, c'est un risque que nous devons courir.

Je me demandai encore : Qui est cette femme ? Mila fredonnait un air des Bananarama tout en travaillant.

Rotterdam. Le port accueillait près de quatre cents cargos par jour, à la fois ceux qui naviguaient sur l'océan et ceux qui devaient entrer dans les terres. Un labyrinthe de voies ferrées et de routes en sortait. On se serait cru dans une ville à part entière, avec les grues pour gratte-ciel et les vastes étendues d'eau qui constituaient les rues. C'était une artère centrale entre les centaines de millions d'habitants d'Amérique du Nord et les centaines de millions d'Européens et au-delà.

Je me cachai dans le même conteneur que j'avais choisi au départ. Mila ne voulait pas prendre le risque de passer la douane, au cas où l'alerte sur mon passeport aurait déjà atteint Rotterdam. Et elle s'inquiétait de la possibilité qu'il vienne l'envie à un membre de l'équipage de parler. Elle passa la matinée de notre arrivée à graisser d'autres pattes. Le silence coûte cher.

Je dus attendre que le conteneur soit posé à terre pour qu'elle me libère.

Quand elle le fit, un homme en uniforme, l'inspecteur du port, l'accompagnait.

— Tout va bien, dit-elle en russe.

L'inspecteur entra dans le conteneur et afficha un intérêt évident pour les savons du Vermont. Mila lui parla rapidement en néerlandais. Il hocha la tête sans nous regarder.

Mila et moi sortîmes dans le ciel gris et nuageux.

— Vous ne lésinez pas sur les pots-de-vin, commentai-je, alors que nous nous pressions sur le quai bondé.

— Je suis très aimée et très populaire, rétorqua Mila. J'ai des amis aux quatre coins de la planète.

Et nous disparûmes dans le flot de marchandises et de personnes qui entraient en Europe.

25.

Nous prîmes le train jusqu'à Amsterdam, distant de cinquante-six kilomètres, et j'observai le plat pays s'étaler devant mes yeux. J'étais revenu en Europe, là où j'avais été le plus heureux de toute mon existence, auprès de Lucy, et emprisonné par la Compagnie. Je pensai à mon assaillant mort et à son billet pour Amsterdam.

Je m'adossai à mon siège. J'avais échangé ma laisse avec Howell pour une avec Mila. Je regardai le paysage hollandais défiler en silence. J'avais eu des mois pour réfléchir à ce que je ferais si on me donnait l'occasion de retrouver Lucy, et voilà qu'elle m'était offerte. J'avais l'impression que des milliers d'allumettes s'enflammaient sous ma peau. Les terrifiantes vérités – que Lucy et le bébé étaient tous les deux morts, ou que Lucy m'avait trahi et avait trahi son pays – planaient au-dessus de moi tels des monstres que je ne voulais pas voir, mais que j'aurais peut-être à affronter.

Très bien. J'allais mettre la main sur le balafré, le forcer à me révéler où Lucy et mon enfant étaient cachés. Et ensuite, je serais la dernière chose qu'il verrait dans sa vie.

Partie 2
10 – 14 avril

« L'arme la plus puissante qui soit sur terre est l'âme humaine quand elle s'enflamme. »

Maréchal Ferdinand Foch

26.

Le bar à Amsterdam s'appelait *De Rode Prins*, le Pince Rouge, et il se situait le long d'un adorable canal ancien, le Prinsengracht, le canal du Prince. Plusieurs petits cafés, hôtels et résidences imposantes bordaient les deux rives de sa longue courbe. La Maison d'Anne Frank, à quelques pas de là, se laissait patiemment photographier par une foule silencieuse et respectueuse, et le seul bateau sur le canal était le genre de vedettes qui vomissaient leur lot de touristes pour qu'ils immortalisent la beauté des bâtiments au bord de l'eau et en absorbent le charme.

L'air sentait la pluie matinale, mais le soleil avait chassé les nuages. Ce que l'on remarque tout de suite à Amsterdam, après les canaux bien sûr, ce sont les vélos. Ils sont partout, et une matinée de printemps comme celle-là, ils grouillent telles des abeilles sortant de leur ruche. Les bicyclettes sont loin d'être des modèles de magazine, étant donné qu'elles sont souvent volées, mais tout le monde circule avec, de l'avocat en costume-cravate, à la mère de famille avec un bambin dans un siège enfant à l'arrière ou sur le guidon, en passant par l'étudiant ou l'employé de bureau qui fonce vers son lieu de travail. Personne ne porte de casque. Un flot permanent de vélos, bien que l'heure de pointe soit passée, et le déjeuner encore loin, déferlait devant le petit *Rode Prins*. Quelques tables accueillaient les clients dehors et deux messieurs buvaient leur bière en regardant la lumière danser sur l'eau derrière les péniches garées.

Avec Mila, nous entrâmes et je constatai, d'après mes précédents voyages à Amsterdam, que le *Rode Prins* était un représentant typique d'une tradition en voie de disparition. C'était un « café brun », ainsi nommé parce que à l'époque le tabac encrassait les murs. Maintenant il était interdit de fumer à l'intérieur, et les murs devaient leur couleur à la peinture. La pièce était étroite, avec une longue banquette en cuir et plusieurs tables sur le côté, une grande table devant la fenêtre et un très joli comptoir en face. Des lampes aux abat-jour rouges pendaient du plafond. Le portrait d'une figure royale oubliée décorait le mur, avec sur la toile une tache rouge qui cachait une partie du visage, les bijoux et les mains, comme si une giclée de sang ou de peinture y avait atterri il y a très longtemps. Le prince sur le tableau paraissait très seul. Pour moi, *Rode Prins* sonnait comme le Prince Érodé.

Je consultai le menu tandis que Mila attendait le barman. Ils proposaient des bières spécialement brassées pour chaque saison. C'était mon type de bar. Cela m'étonnait que Mila choisisse ce genre d'endroit pour notre rendez-vous.

Un barman arriva de derrière, grand, chauve, carré et avec les dents de l'amour. Mila et l'homme s'entretinrent dans un néerlandais rapide et il me lança un coup d'œil méfiant.

Mila finit par faire les présentations.

— Sam, voici Henrik. Henrik, je te présente Sam. Sam va habiter à l'étage. Donne-lui tout ce dont il aura besoin.

Henrik me serra la main, une poignée ferme et solide. Alors que Mila symbolisait l'exotisme et le mystère, Henrik avait l'air du parfait barman à qui on peut se confier. J'allais rester ici ? Je ne dis rien, mais Henrik m'adressa un hochement de tête poli.

Il fit signe de le suivre à l'arrière de l'établissement, vers un étroit couloir paré des photos en noir et blanc du Prinsengracht au fil du temps. Je laissai Mila me précéder dans l'escalier.

Elle s'arrêta pour me regarder.

— Bahjat Zaid est absolument terrorisé pour sa fille. Il ne vous connaît pas et met la vie

de sa fille entre vos mains. Montrez-vous à la hauteur. Nous sommes son seul espoir, il ne peut pas avertir la police.

— Pourquoi ?

— Il vous expliquera.

Mila se tourna et nous gravîmes les marches. Dans un appartement privé au-dessus du *Rode Prins*, un homme grand nous attendait assis, les épaules voûtées, comme s'il se prenait pour Atlas portant le monde sur son dos, mais n'y arrivait pas. Il se leva en nous voyant entrer, s'essuyant les mains sur la veste de son costume.

— C'est l'homme dont je vous ai parlé, Bahjat, déclara Mila. Sam Capra.

Qu'elle utilise mon vrai nom me surprit, mais je ne laissai rien paraître de mon choc. Une femme comme Mila n'agissait pas sans raison.

Bahjat Zaid me serra la main tout en m'évaluant des yeux. Sa poignée de main était dure et son regard plus ferme encore. Il me fixait comme un patron observe un employé susceptible de lui annoncer une mauvaise nouvelle.

Nous nous assîmes. Mila nous proposa du café, je refusai.

Bahjat Zaid avait un visage émacié, usé par l'angoisse et son anglais était coloré d'une pointe d'accent libanais. Sa cravate bleu marine était parfaitement nouée sous un col en coton blanc. Une tasse de café, déjà froid, était posée à côté de son coude. Il paraissait à la fois impeccable et enragé.

— Parlez-moi de votre fille, monsieur Zaid.

— Yasmin… Elle est ma fierté. Ma fille unique. L'année dernière elle a été diplômée en chimie et physique. Elle a vingt-cinq ans. Elle mesure environ un mètre soixante-dix. Son…

Il s'arrêta brusquement, comme s'il était gêné par son débit de paroles.

— Oui, intervins-je. Mais Mila peut me donner toutes ces informations. Parlez-moi d'elle.

Il cligna des yeux et ouvrit une enveloppe kraft posée à côté de lui. Il semblait se reprendre.

— La voici, articula-t-il en me tendant une photo.

Je l'examinai. Ravissante. Cheveux noirs, yeux pétillants de joie et d'intelligence, petit sourire. Elle portait un joli pull bleu et un jean, le ciel au-dessus d'elle était gris, menaçant. Elle dégageait une mèche de son visage. Derrière elle, s'élevaient une immense propriété et des arbres qui s'agitaient dans le vent.

— C'est une belle maison, remarquai-je.

Ses yeux se remplirent de suffisance.

— Ma demeure du Kent. C'est un monument historique. Elle devait servir de refuge pour le gouvernement si l'Angleterre était envahie. Elle est équipée de bureaux au sous-sol, un bunker qui aurait abrité Churchill en cas d'occupation nazie. Cette propriété appartient à la famille de ma femme depuis de nombreuses années. Nous avons une maison à Londres, mais nous aimons beaucoup vivre dans le Kent. Yasmin aussi.

Je m'abstins de faire remarquer que si l'Angleterre était victime d'invasion étrangère, le Kent étant au sud-est du pays, c'est probablement le comté qui tomberait en premier.

— Excellent, ponctuai-je alors.

Il me présenta d'autres photos : Yasmin avec sa famille, Yasmin avec le personnel de la propriété, Yasmin sur un cheval, Yasmin lors de sa cérémonie de remise de diplôme.

Ensuite, je vis Yasmin enfant, levant la tête d'un livre qu'elle feuilletait. Elle souriait, ses deux dents de devant manquant.

— Dès le plus jeune âge, elle a exprimé son désir de devenir une scientifique. Vous voyez ? Elle lit un livre illustré sur Marie Curie. Étant donné la nature de mes affaires, je me suis dit qu'un poste au sein d'une de mes compagnies lui conviendrait, et j'ai commencé à la préparer pour une telle carrière.

Vous décidiez déjà de son avenir pour elle, alors qu'elle venait juste de perdre ses premières dents de lait, pensai-je.

— Vos compagnies ?

— M. Zaid est un des associés de Militronics. Une importante société qui traite avec les

gouvernements occidentaux, expliqua Mila.

Je connaissais, ils construisaient une grande variété d'équipement militaire. Jumelles numériques, lunettes infrarouges, gilets pare-balles, ainsi que des logiciels et matériels informatiques spécialisés. Leur technologie était parmi la meilleure du monde. La Compagnie était un de ses clients.

— Oui. Yasmin travaille dans un département de recherche à Budapest. Principalement sur des technologies de défense : construction de cuirasses plus efficaces, d'armes et d'équipement sophistiqués. Ses recherches se concentrent sur l'utilisation de la nanotechnologie.

— Depuis combien de temps a-t-elle disparu ?

— Vingt-cinq jours.

— Est-ce déjà arrivé qu'elle disparaisse ainsi ?

— Non, jamais. Elle s'est toujours montrée parfaitement docile.

Docile. Pas un mot qu'on entend tous les jours. Cela rivalisait avec nanotechnologie dans le lexique rare qu'il utilisait et mes conversations avec Howell au sujet du Tsar de l'argent résonnaient dans mes oreilles.

— Vous n'avez pas signalé sa disparition à la police, dis-je.

— Non. On m'a dit de ne pas le faire.

— Une demande de rançon ?

— Pas exactement. Yasmin a quitté le travail dans notre centre de recherche de Budapest le vendredi soir. Comme d'habitude, elle travaillait tard, c'est une employée dévouée.

Il me tendit un document tiré d'un planning. Pratiquement toutes les heures étaient bloquées pour la recherche ou le travail, ou, dans certains cas, des projets de culture personnelle. Apprendre le chinois. Relire les opéras de Puccini. Étudier la macro-économie.

— Vous voyez, ses journées sont bien structurées. Elle travaille mieux ainsi, par conséquent j'ai cultivé cette bonne qualité chez elle, et elle est d'accord.

— Vous la maintenez occupée…

La sécheresse de mon commentaire ne l'atteignit pas.

— Elle ne m'a pas appelé pendant le week-end, mais ce n'est pas inhabituel. Et le dimanche soir, j'ai reçu un message.

Bahjat Zaid pressa quelques touches sur son ordinateur portable et une vidéo s'afficha sur l'écran. Yasmin, en train de sortir ses clés devant l'entrée de son immeuble. L'angle de la caméra suggérait que le film avait été pris sur le trottoir d'en face, montrant la jeune femme en gros plan. La lumière sur le pas de la porte éclairait légèrement la scène, on entendait un faible murmure de la rue, mais aucune voiture ne s'interposait entre l'objectif et Yasmin. Il était tard. Yasmin lâcha ses clés, et alors qu'elle se baissait pour les ramasser, deux hommes apparurent sur l'image, lui attrapant les bras et enveloppant son visage dans un tissu. La caméra saisit la terreur dans ses yeux. Elle se débattait, tandis que ses assaillants l'attiraient loin de la porte vers l'arrière d'une camionnette. Le véhicule partit en trombe. Pas de plaque d'immatriculation dans la vidéo. Le cameraman avait fait très attention.

Mais pas assez.

— Pouvez-vous retourner en arrière ? demandai-je.

Ma gorge se serra et je sentis la douleur du drap qui m'étranglait dans mon appartement de Brooklyn. Il hocha la tête et s'exécuta. Je regardai attentivement.

— Encore une fois, s'il vous plaît.

Il obéit une nouvelle fois. Mais cette fois, c'est Bahjat Zaid que j'étudiai. Sa bouche bougeait alors qu'il observait l'enlèvement de sa fille.

— Vous reconnaissez ces hommes ? demanda-t-il. On dirait que vous les avez déjà vus.

Un des ravisseurs, j'en étais sûr, était l'homme qui avait essayé de me tuer dans mon appartement. Avec le tatouage de *Novem Soles*.

— Oui, j'en reconnais un. Il est mort, celui-là.

Nos regards se croisèrent.

— Ma Yasmin, maltraitée par ces animaux ! Ça me rend malade !

Il se pinça l'arête du nez.

— Ils n'ont aucun droit ! Ma fille m'appartient !

Sa remarque me déplut peut-être encore plus que les précédentes.

— Que s'est-il passé ensuite, monsieur Zaid ?

— Ils avaient joint un numéro de téléphone à leur vidéo. J'ai tout de suite appelé. Un homme m'a répondu, il avait un léger accent hollandais. Il m'a ordonné de ne pas appeler la police et de ne pas signaler sa disparition, sinon, ils tueraient Yasmin.

— Une rançon vous a été demandée ?

— Oui. Ils m'ont demandé de virer cinq cent mille euros sur un compte dans les Cayman. Je l'ai tout de suite fait.

— Ils n'ont demandé que de l'argent ?

— Oui. J'ai obtempéré et ils ne m'ont pas rendu Yasmin.

La douleur déformait ses traits.

— Et ensuite, un autre mail, une autre vidéo.

Il manipula la souris de son portable. L'écran s'anima de nouveau. La gare centrale à Amsterdam, je la reconnus d'après les photos que m'avait montrées Mila. Une jolie brune entrait dans la gare, un sac sur le dos. La vidéo faisait un saut dans le temps pour la retrouver en train de sortir précipitamment. Sans le sac à dos, l'écharpe cachant sa bouche et son nez. Le balafré la suivait de près.

L'image se figea.

— La bombe a explosé dix minutes plus tard, annonça Mila. Cinq morts.

— Ils ont fait passer Yasmin pour un monstre…

Zaid semblait épuisé. Il se leva et fit les cent pas dans la pièce, livide d'inquiétude.

— Son visage… il est sans expression. Comme si tout avait été effacé et que le vide absolu se cachait derrière ses yeux.

— Vous n'avez plus été contacté par ses ravisseurs ou par elle après cela ?

— Non, répondit Zaid en secouant la tête. Je n'ai eu aucune nouvelle.

Sa voix avait pris des intonations glaciales.

— Ils n'ont plus rien besoin de me demander. Ils l'ont détruite, et si la vidéo est rendue publique, ils auront détruit ma famille et ma compagnie.

27.

— Vous croyez qu'elle est toujours en vie, lançai-je.

— Je dois garder espoir. S'ils avaient voulu la tuer, ils l'auraient fait exploser avec la bombe. Cette vidéo sert à faire pression sur moi.

— Alors pourquoi ne pas appeler la police maintenant ? Ils ne vous l'ont pas rendue.

— Et qu'est-ce que je leur dirais ? Qu'elle a été kidnappée, mais qu'elle a commis un attentat qui a tué des gens ? Si je vais à la police, les ravisseurs vont diffuser la vidéo et je pourrai dire adieu à ma compagnie.

Il s'essuya le front.

— Les gouvernements de l'OTAN, dont les États-Unis, me signent de gros contrats, ainsi que la Russie. Ma fille, terroriste ? Cela détruirait tout ce que j'ai fondé.

— Tout le monde comprendrait qu'elle a subi un lavage de cerveau. Pensez à Patty Hearst.

La voix de Bahjat était en acier trempé.

— Patty Hearst a été condamnée, monsieur Capra. Le monde ne l'a pas considérée comme une victime à l'époque, mais comme une jeune fille de bonne famille devenue une anarchiste et une braqueuse de banques. Le monde est encore plus impitoyable, de nos jours. Le doute qui dominera cette affaire suffira à me mettre sur la paille. La simple possibilité que ma fille ait pu commettre ce crime odieux de son plein gré entraînerait la fin de ma compagnie, continua-t-il en fermant les yeux. J'ai empoché des milliards de dollars en contrats quand les pays occidentaux voulaient prouver qu'ils n'avaient rien contre les entreprises dirigées par les Arabes. Vous voyez la situation dans laquelle ils m'ont fourré ? Je ne peux pas m'adresser à la police. Je n'ose pas aller à l'encontre de leurs exigences.

— Peut-être que ça n'a rien à voir avec Yasmin, ou avec une rançon. Peut-être que c'est vous qu'ils veulent faire tomber.

— Dans ce cas, ils auraient diffusé la vidéo pour détruire Bahjat, intervint Mila, doucement. Mais ils ne l'ont pas fait. Ils utilisent les espoirs de Bahjat contre lui.

— Donc vous voulez qu'on retrouve et qu'on libère Yasmin, résumai-je en jetant un œil vers Mila.

Le regard de Zaid était implacable.

— Non, plus que ça. Je veux que vous retrouviez ceux qui l'ont enlevée et que vous les exécutiez.

— Les tuer ?

— Je veux que vous abattiez tous les ravisseurs. Je me fiche qu'il y en ait juste deux ou deux douzaines. Toutes les personnes responsables peuvent désormais salir mon nom. Si elle est libérée et que l'un d'eux survit, il pourrait diffuser la vidéo pour se venger.

Mais il me fallait le balafré vivant pour qu'il réponde à mes questions.

— Je vais sortir Yasmin de là, c'est l'objectif premier.

— Bien sûr. Mais ils doivent tous périr. Ce n'est pas négociable.

— Vous avez peur qu'après sa libération les ravisseurs s'en prennent à vous ?

— Yasmin a vu leurs visages. Ils ne la laisseront plus partir. Jamais.

Il me lança un long regard mesuré, pour ensuite tourner la tête vers Mila.

— Vous avez dit qu'il pourrait sauver Yasmin. Je n'en suis pas si sûr.

— Je ne me précipite pas les yeux fermés, monsieur Zaid. Ce n'est pas une mission

suicide, surtout si vous voulez être sûr qu'aucun des ravisseurs n'en réchappe.

Il fronça les sourcils, mécontent de la sécheresse de mon ton.

— Bahjat, intervint Mila, calmement. Laissez Sam agir comme il l'entend.

— Je voudrais vous poser une question à tous les deux. Avez-vous entendu parler de *Novem Soles* ? Ou des neuf soleils ? Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

Ils secouèrent la tête d'un même geste.

— Je voudrais savoir comment vous envisagez de procéder, interrogea Zaid.

— Ce n'est pas utile. Il vaut mieux que vous ne sachiez rien.

— Je veux être sûr que Yasmin sera en sécurité…

Je laissai échapper un soupir.

— Monsieur Zaid, il se peut que Yasmin ne soit même plus à Amsterdam. Dans ce cas, il me faut déjà découvrir où elle se trouve. Je n'ai aucune piste à l'heure actuelle. Et si son visage apparaît sur les caméras de surveillance de la gare et que la police scientifique hollandaise comprend que c'est elle qui a posé la bombe, un mandat d'arrêt sera lancé contre elle. Nous ne pouvons pas nous permettre de traîner. Je ne vais pas passer mon temps à vous demander votre approbation.

— C'est juste que… j'ai l'impression de l'avoir laissée tomber.

Les mots sortirent de sa bouche comme arrachés de force. C'était un homme habitué à contrôler la situation d'une main de fer, son impuissance le rongeait.

Je me penchai en avant.

— Je sais ce que vous traversez. Je sais ce que représente la perte d'un être cher. Je vais vous ramener votre fille.

Bahjat Zaid me fixa, puis il sourit : un rictus terrible, sans joie. Comme un chien qui montre les crocs.

— Si vous échouez ou que votre intervention entraîne la mort de Yasmin, je ne réponds pas des conséquences, monsieur Capra.

Il était sûrement bon pour négocier des contrats, donner des ordres et tenir des comptes. Mais moi, je n'étais pas un de ses subalternes, ni un client.

— Ne me menacez pas, monsieur Zaid. Je deviens facilement irritable sous la pression.

Il ferma la bouche et son regard se fit plus inquiétant encore.

— Il me faut toutes les informations que vous pourriez avoir sur votre fille et ses ravisseurs.

Il me tendit le portable.

— Tout est là.

— Merci.

J'examinai ses traits tirés, sachant qu'il venait de me remettre tous les espoirs qu'il avait de récupérer sa fille.

— Pourquoi vous ? demandai-je.

— Pardon ?

— Pourquoi s'en être pris à vous ?

Il cligna des yeux, la tête tournée vers Mila.

— Mon argent, quoi d'autre ?

— Si l'argent était tout ce qui leur importait, ils auraient pu en réclamer davantage. Ils veulent autre chose. Que détenez-vous qui les attire tant ?

— Je suppose, en bonnes brutes assoiffées de sang qu'ils sont, qu'ils veulent aussi des armes et des équipements.

— En ont-ils demandé ?

— Non.

Il croisa les mains sur la table.

— Quel type de recherches effectuait Yasmin ?

— C'est classé, et sans rapport avec notre discussion. Elle travaillait sur des systèmes d'armement de pointe. Je doute qu'ils sachent que c'est une chercheuse ou qu'ils en aient quoi que ce soit à faire. Ils n'ont montré aucun intérêt pour son travail.

— Elle s'occupait aussi des systèmes d'armement en cours d'élaboration ?

— Oui, ceux qui verraient le jour dans les dix années à venir. Son enlèvement n'a rien à voir avec son sujet de recherche, monsieur Capra. Je suis directement visé. Et c'est pour cela qu'ils l'ont prise.

Je me levai.

— On m'a dit que vous étiez un des rares hommes sur cette planète à pouvoir accomplir cette mission. Yasmin est tout ce qui compte pour moi.

Je ne lui fis aucune promesse. Nous nous serrâmes la main, maladroits, et Mila le raccompagna en bas.

J'ouvris son ordinateur. Des dossiers contenant la vie de Yasmin, ses photos, la liste de ses amis à Budapest, Londres et les États-Unis. Les messages et vidéos qu'il avait reçus. Un portfolio électronique de son enlèvement. Et je n'avais strictement aucune piste ici à Amsterdam.

Mila revint avec deux cafés fumants qu'elle posa sur la table basse.

— Vous ne l'aimez pas.

— C'est selon moi le pire exemple de parent extrêmement possessif et qui veut tout contrôler de la vie de son enfant. Et je ne crois pas qu'il nous dise toute la vérité. Tout comme nous ne lui disons pas tout non plus.

— Pardon ?

— Ils ont enregistré cette vidéo pour le détruire et ils n'ont pas demandé de rançon ? Que des conneries ! Ils lui ont demandé quelque chose qu'il ne veut pas avouer. Il espère juste que je les tuerai avant qu'il n'ait besoin de le leur donner.

— Peut-être qu'ils n'ont pas encore exigé de nouvelles rançons, mais qu'ils vont bientôt le faire.

— Vous ne lui avez pas dit que je suis moi-même à la recherche du balafré.

— Cela pourrait l'inquiéter de savoir que vous êtes sur deux affaires en même temps. Seule Yasmin lui importe. Votre femme, pas vraiment.

— Je ne sais pas s'il se fait plus de souci pour Yasmin ou pour sa réputation, contredis-je en buvant une gorgée de café. Comment connaissez-vous Zaid ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Je le connais et je veux l'aider. Et je veux vous aider. Dites-moi plutôt pourquoi vous nous avez questionnés au sujet de *Novem Soles*.

Je lui racontai et elle s'adossa contre sur son siège.

— Ça ne peut pas être une coïncidence. L'intérêt de la CIA et le tatouage. Certains groupes marquent leurs membres.

Examinant les photos, je montrai le visage du balafré.

— Ce gars a forcément des antécédents. Il doit être quelqu'un quelque part.

— J'ai accès à des données gouvernementales dans le monde entier et nous n'avons rien trouvé depuis que nous avons reçu cette photo. C'est comme s'il avait été… effacé.

Elle pouvait trouver des informations que même les responsables du gouvernement ne connaissaient pas.

— Vous êtes une magicienne. Ce bar vous appartient ?

— Non, à mon employeur.

— J'aime beaucoup cet endroit. C'est très joli.

— Quand tout cela sera terminé, on pourra boire un verre. Mais pas avant.

— Je vais me mettre au boulot alors, lançai-je.

Le balafré était à quelques centaines de mètres de moi, s'il était encore à Amsterdam. C'est une ville incroyablement compacte. Ce qui voulait dire, peut-être, que j'étais plus près de Lucy et de mon fils que j'aurais pu l'espérer.

Accroche-toi, bébé, songeai-je. *Je viens te chercher.*

28.

J'allais détruire son monde.

Voilà ce que je savais. Le balafré avait commis deux attentats à la bombe, l'un d'eux dans un bureau de la Compagnie hyper sécurisé. Il avait enlevé une scientifique éminente et ma femme, une agente de la Compagnie. Il n'apparaissait sur aucune base de données ; il avait réussi à garder son identité secrète. Je le soupçonnais d'être employé par le Tsar de l'argent sur lequel j'enquêtais et qui était relié à un certain nombre de corruptions gouvernementales. Il ne manquait pas de moyens, ce qui lui avait permis d'envoyer quelqu'un à Brooklyn pour m'éliminer. Il n'avait exprimé aucune exigence politique, donc il fallait bien croire qu'il agissait par intérêt financier uniquement.

Il faisait partie du réseau.

Chaque monde a son entrée. Le nouveau monde des criminels plus que tout autre.

La police avait mis hors d'état de nuire la plus grande partie de la mafia aux États-Unis, parce que les Fédéraux pouvaient faire pression sur les gens de l'intérieur : leur offrir une protection pour les témoins, viser tous ceux qui étaient connectés au commerce illégal, pas seulement ceux qui le dirigeaient.

Les réseaux criminels actuels se réunissaient dans un but bien précis : trafic de travailleurs clandestins, contrebande de drogue dans des télés chinoises qui passaient d'abord par des ports au Pakistan, ou poser une bombe dans un train de marchandises pour faire chuter le prix des actions. Les cellules sont petites et agiles, elles se lient et se séparent en de nouvelles entités, comme un avion, un tank ou une tour d'enfant faits de cubes en plastique.

Mais comme la colle qui soude les cubes n'est que temporaire, ils peuvent être isolés. Même si on ne peut pas exploser un mur, on peut détruire un cube en particulier. Il me fallait trouver le bon cube.

Assis à une terrasse de café, je buvais un soda, à côté du marché ouvert tentaculaire d'Albert Cuyp, du côté sud d'Amsterdam, dans la lumière étincelante. L'air sentait le poisson, les herbes et les fleurs. Je lisais un journal hollandais en essayant d'entrer dans la peau de Peter Samson, le contrebandier canadien que j'avais incarné un an plus tôt pour la Compagnie. Samson était un type aussi sympa que peuvent l'être les trafiquants : il payait ses factures, il versait ses pots-de-vin, il ne tuait pas. J'avais coincé deux passeurs d'armes ukrainiens qui essayaient de faire entrer de l'uranium pour un groupuscule radical de New York. L'uranium se révéla faux (fabriqué par leurs soins), tout comme le groupuscule radical (créé par mes soins). Samson ne vit sa réputation aucunement entachée auprès de la communauté criminelle quand on retrouva les deux types morts dans un appartement à Prague, tués par leurs associés qui n'avaient pas apprécié leur échec. Ils avaient été rattrapés par leur négligence, leur cupidité et parce qu'ils avaient trahi la confiance de tous. Les réseaux se forment par nécessité et sur la base de la confiance à distance.

Comme Samson, je ferais en sorte que l'homme que j'allais voir me fasse confiance. Je l'avais retrouvé en appelant mes anciens contacts à Prague et en apprenant que l'un d'eux avait emménagé six mois plus tôt à Amsterdam.

Je n'en étais qu'à mon troisième verre quand je le vis déambuler dans la rue, les épaules voûtées, longeant les stands en toile, une cigarette pendant à ses lèvres tel un vieux croc cassé. Je m'étais posté à cet endroit, parce que j'imaginais bien qu'il viendrait par là, à travers les rues du

marché pour regagner son petit magasin. Je sentais déjà l'huile de lavande dans ses cheveux, les relents d'ail dans son haleine. Je me souvenais qu'il mâchait des pastilles d'ail avec enthousiasme parce qu'il avait peur d'attraper froid.

Il entra dans un magasin à l'angle de la rue. Sur la pancarte on lisait ORANGE MÉCANIQUE, petite boutique de réparations de montres, nommée en hommage à son ancien métier et à la couleur nationale de son pays d'adoption.

Je traversai la rue et me dirigeai vers la porte tout en comptant jusqu'à trente. Elle s'ouvrit sur le rez-de-chaussée du commerce : un minuscule magasin de CD d'occasion, le riff de la guitare d'un vieil album des Clash transperçait l'air saturé de fumée de cigarettes. Dans la boutique, un punk, assis au comptoir, s'ennuyait à mourir attendant le retour du rock punk. Un escalier menait à l'Orange mécanique. Je montai et appuyai sur la porte. Elle s'ouvrit. Il ne l'avait pas fermée à clé, parce qu'il avait les mains chargées de sacs.

J'entrai. Je vis Gregor poser ses marchandises sur un comptoir en bois. Des présentoirs en verre exposaient des montres vintage et de collection. Sur une table, couverte de velours noir, se bousculaient des piles de mécanismes, et à côté, des outils bien rangés attendaient d'effectuer des réparations. Gregor était très fort pour apporter de l'ordre dans le chaos.

Je claquai la porte derrière moi.

Il se tourna pour me dévisager pendant une vingtaine de secondes.

— Je te connais, toi ! finit-il par s'exclamer.

Il ne m'avait vu qu'à de rares occasions, mais les horlogers s'intéressent aux détails.

— De Prague, ajouta-t-il, sans déborder d'enthousiasme. Tu fréquentais les frères Vrana.

— Oui. Ils ont essayé de se payer ma tête. Mais j'imagine que je n'étais pas aussi en colère contre eux que leurs associés.

Les Vrana étaient les imbéciles qui avaient essayé d'empocher de l'argent qui n'existait pas contre de la marchandise qui n'existait pas, et l'arnaque que j'avais montée avait aidé la Compagnie à vider leur compte en banque. Leurs associés l'avaient très mal pris. Ils avaient exprimé leur déception avec une hache.

— Ils ont été enterrés dans un seul cercueil, affirma Gregor. Pas besoin de deux.

Gregor avait traficoté avec les Vrana, ils s'étaient servis de son affaire pour passer des produits de contrebande d'Europe de l'Est en Angleterre.

— Tu t'inquiétais toujours de choper la crève. Tu préfères le climat hollandais ?

— Pas vraiment tropical, mais j'éternue moins.

Il était nerveux parce qu'il ne savait pas quel rôle j'avais joué dans la mort des hommes qu'il avait connus. Ses yeux se plissèrent.

— Samson de Toronto. C'est toujours ton nom ?

— C'est le seul que j'ai, répondis-je en souriant.

Il ne répondit pas à mon sourire. Il essaya de voir si j'étais armé en disant qu'il avait besoin d'un remontant et en fourrant la main doucement dans sa poche. Je me crispai, mais ne sortis pas encore de pistolet. Gregor tira de sa veste une boîte de pastilles à l'ail. Il en glissa une entre ses lèvres fines.

J'avais passé le test. Je n'étais pas venu pour le tuer. J'étais ici soit pour passer un marché, soit pour obtenir des informations. Il avait fourni le moyen de transport pour l'acheminement de l'uranium de contrebande, mais comme l'uranium n'avait jamais été livré, la Compagnie avait décidé de le laisser tranquille, pour qu'il puisse servir une autre fois. Mais il était venu à Amsterdam pour ce que j'imaginais être un nouveau départ. Amsterdam jouissait de meilleures routes de contrebande, et la plupart étaient reliées à l'immense port de Rotterdam.

— Ça te plaît, Amsterdam ? demandai-je.

— Super. Les Hollandais sont charmants.

Il suçait la pastille de toutes ses forces, tirant tout le suc curatif de l'ail.

— Ils ont un excellent système de santé.

Je fis un geste vers la petite boutique, débordant de travail.

— Les affaires marchent bien, on dirait.

Il haussa les épaules.

— Les montres sont un vestige d'un autre monde. Les livres, les disques, les films, tout devient numérique.

Il renifla, fit claquer sa langue.

— Mais les montres analogiques, les gens, ils aiment encore. C'est à la fois un produit de nécessité et de luxe. On a toujours besoin de savoir quelle heure il est et on veut en mettre plein la vue.

Il se racla la gorge, s'essuya la bouche avec le dos de la main.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Comme si j'étais venu acheter une Rolex.

Il ne faut jamais répondre aux questions qu'on vous pose. Du moins, un homme comme celui que j'incarnais ne l'aurait pas fait. Au lieu de cela, j'envahis son territoire, je fouillai dans les sacs de courses. Du matériel pour une fête, d'une petite fille. Des serviettes en papier, des assiettes, des bonbons.

— Un anniversaire ?

— Je me suis marié ici, il y a quatre mois. J'ai une belle-fille. Ma vie est… plus rangée. Je pense que je pourrai t'être d'aucune utilité, Samson. Je ne suis plus dans le circuit.

— T'as un site Web pour ta petite affaire de montres, Gregor. Tu fais sans doute beaucoup de ventes à l'étranger, d'ici, t'achètes en Suisse et tu vends dans toute l'Europe. Super comme couverture pour de la contrebande.

— Sors d'ici. Je vois pas ce que tu veux dire.

Une pointe de panique déformait désormais sa voix.

— Oh, oui, je pourrais sortir et aller droit à l'ambassade tchèque pour leur dire qu'un de leurs citoyens a établi sa petite affaire dans ce joli pays et que s'ils ne veulent pas être embarrassés par les projets de cet imbécile, ils feraient mieux de garder un œil sur lui. Qu'ils aillent consulter tes comptes, tes expéditions, et tes clients.

— Je ne fais plus de trafic. Je suis clean, maintenant.

— Pas facile de gagner sa vie avec des montres d'occasion.

J'ouvris mon portefeuille et en sortis une belle liasse de billets, gentiment offerts par Mila. Tout le monde s'achète.

Gregor jeta un œil aux euros et reconsidéra son projet de me jeter dehors.

— Il faut que je retrouve quelqu'un, Gregor.

Je lui tendis une photo que j'avais prise dans ma poche. Un tirage du balafré à partir de la vidéo de la gare centrale avec Yasmin.

— Est-ce que t'as déjà vu ce type ?

Gregor ne repoussa pas la photo tout de suite en disant « connais pas ». Ça aurait été trop gros. Il l'examina comme il devait étudier un mécanisme cassé, traçant les contours du visage de l'homme de son doigt d'orfèvre.

— Connais pas ce type-là, finit-il par affirmer.

— Réfléchis bien. Je ne veux pas que le cadeau d'anniversaire de ta belle-fille soit l'annonce que son nouveau papa était contrebandier. Ou l'est toujours, d'ailleurs.

— Elle en aurait pas grand-chose à faire que je me barre. Elle se comporte comme si elle était allergique à moi.

Mais Gregor se remit à regarder la photo.

— Je ne le connais pas, insista-t-il. Mais celui-là, si.

— Qui ça ?

Il leva les yeux sur moi. Je sortis quelques billets de la liasse pour les poser sur le comptoir.

— Lui. Le gros avec les cheveux délavés, derrière le type que tu m'as montré.

Je regardai le cliché. À quelques pas derrière le balafré marchait un colosse aux cheveux blancs. Il avait l'air d'avoir un mélange d'ancêtres asiatiques et européens.

— Lui, je le connais, répéta Gregor.

La photo tremblait légèrement quand il me la rendit. Les mains des horlogers ne tremblent pas.

— Ils te doivent de l'argent ? demanda-t-il, et ce fut sa deuxième erreur.

Il voulait savoir pourquoi je cherchais ce type afin de lui parler de moi.

— C'est qui, Gregor ?

— Attends, faut que je retrouve son nom.

Il recula derrière son établi.

— Je te donne plus rien. Qui est-ce, Gregor ?

— Dis-moi d'abord pourquoi tu recherches ces gars-là.

— J'ai une offre à leur faire.

— Tu as leur photo, mais tu peux pas juste aller les voir ? Franchement, ça m'a l'air d'un cliché de la police. Il a été rogné.

Et comment ! J'avais retiré Yasmin.

— Non, non. Si je te le dis, c'est comme si je te l'envoyais. C'est moi qui devrais lui rendre des comptes après. Non, merci.

La terreur embrasait son visage.

— Il découpe ceux qui se mettent sur son chemin. Non. J'ai une famille. Je peux te dire son nom, mais faudra que tu demandes à quelqu'un d'autre de te conduire à lui. Pas à moi.

Je lui touchai l'épaule.

Et il essaya de me trancher la gorge.

29.

La lame était toute petite, mais une veine, ce n'est pas bien gros non plus. Je ne savais pas si cela faisait partie de ses accessoires de réparation de montres, ou si c'était une arme qu'il gardait à portée de main. Le couteau siffla en tranchant l'air. Je reculai d'un bond, et il me rata de peu.

— Oh, bon sang ! s'écria Gregor, hésitant. Désolé, mais je veux juste que tu partes…

— Je trouve insultant que tu aies plus peur de lui que de moi.

— Je t'aurais pas fait de mal, franchement, assura-t-il en lâchant son petit canif.

— Dis ça à ma carotide. Pourquoi est-ce qu'il te terrorise à ce point ?

Il ne me répondit pas et je décidai que si c'était la violence qui l'effrayait, j'allais lui en faire une démonstration. Je le poussai sur son établi et d'un puissant coup à la gorge, je le fis tomber sur une chaise.

— Qu'est-ce qui te prend ? toussa-t-il. Je voulais simplement que tu dégages. Fous-moi la paix !

— C'est vraiment pas juste, Gregor.

J'inspectai son équipement. Des outils pour tenir des mécanismes, retirer de minuscules pièces. Je me saisis de l'un d'eux, avec une pointe courbée, comme un instrument de chirurgien.

Je posai les doigts de chaque côté de son œil, et de l'autre main approchai le petit engin menaçant.

— Je connais pas le type à la cicatrice ! hurla-t-il.

— OK, je te crois. Mais tu connais le blond.

— Je t'en prie, je t'en prie !

— Gregor. Je veux pas te faire de mal. Je veux que tu ailles à la fête d'anniversaire de ta belle-fille avec ta vue intacte.

— Je dois aller chercher le gâteau, lança-t-il dans un sanglot. Pour le jeu, le *koekhappen*.

— Le quoi ?

— C'est un jeu pour les enfants, du pain d'épices pendu à un fil, faut essayer de le manger le plus vite possible…

— Oh, Gregor, trop fun. Je veux que tu y assistes. Je veux que tu achètes le gâteau et que tu gagnes la course. J'espère que la fête sera superbe. Et tu pourras y aller, dès que tu m'auras dit son nom et où je peux le trouver.

Gregor essaya de se dégager.

— C'est un vieil ami à toi, le blond ?

— Disons plutôt… un ami d'un ami, corrigea-t-il avant d'abandonner. Il s'appelle Piet. C'est un proche d'une connaissance à moi.

— Et ta connaissance ?

— Il s'appelle Nic ten Bloom. Il me l'a présenté l'autre jour. On a pris une bière la semaine dernière et Piet est venu avec lui. Mais Nic a des contacts, et on dirait bien que Piet aussi, vu comment il se comporte.

— Et vous avez parlé de quoi en buvant cette bière ?

— Ajax, c'est l'équipe de foot d'Amsterdam. Et des nanas.

J'approchai de son œil la pointe de l'outil.

— Quoi encore ? Vous avez juste bu et papoté de tout et de rien ?

— On est allés à Rosse Buurt, le quartier chaud.

— Toi, Gregor, un jeune marié ?

— Je… j'ai pas consommé. Eux non plus.

— Vous êtes juste allés mater les putes ? le questionnai-je sur le même ton qu'une épouse à qui on ne la fait pas.

— C'est Piet qui voulait. Il était un peu soûl. La bière, ça descend bien avec lui, il voulait voir les putes dans les vitrines.

— C'est un mac ?

J'entendis la langue de Gregor claquer sur son palais.

— Non, non. Je sais pas pourquoi Piet voulait à tout prix faire ça. Il a beaucoup insisté. On y est allés et on s'est foutus d'elles, des filles derrière les vitres. Je sais pas. Piet a commencé à se marrer, et après Nic, et j'ai suivi. On fait ce que Piet veut. Il est imposant.

Se foutre des prostituées. Je ne le croyais pas.

Je le coupai légèrement, tout près de la paupière.

— Vous avez parlé de quoi d'autre ?

Il hurla et grinça des dents.

— D'accord, d'accord. Piet se renseignait pour faire passer de la came en Amérique du Nord. Il m'a posé des questions. Comment je faisais pour faire entrer de la marchandise aux États-Unis. Je leur ai dit, mais je crois qu'ils m'ont pas trouvé au niveau pour leur opération. Je ne fais pas passer de montres en assez grande quantité, j'imagine.

— T'as revu l'un des deux depuis ?

La pointe était désormais si proche de son œil que je sentis le globe oculaire trembler dans son orbite.

Il ne répondit pas tout de suite et je lui enfonçai l'instrument dans la paume de la main. Il haleta. Du sang en jaillit.

— Après je passe à l'œil, c'est promis, Gregor. Je te conseille pas d'essayer de me mettre des bâtons dans les roues, là.

— J'ai pas revu Piet. J'ai bu un verre avec Nic, il y a deux soirs.

— Qu'est-ce qu'il fait, ce Nic ?

— Il bosse avec Piet. Mais je le connais que par des amis dans le business. Il bidouille des trucs sur les ordinateurs, un génie de l'informatique. Il fait des arnaques sur Internet, tu vois le genre, du spam, des lettres de proposition du Nigeria. Je sais pas comment il s'est retrouvé dans la contrebande.

Son visage était crispé sous ma main.

— Il est… il est bizarre. Je veux pas vraiment devenir son pote, mais il a toujours des bonnes listes d'adresses mail pour le marketing.

Oh, le vilain spammer !

— Où est-ce que je le trouve, ce Nic ?

J'humectai la pointe de l'outil sur ma langue. Du métal mouillé.

Gregor frissonnait.

— Il habite au-dessus d'un coffee-shop dans le quartier du Jordaan. Mais il traîne surtout dans un bar. Le *Grijs Gander*. C'est vers Rosse Buurt. Ils le connaissent, là-bas.

Je relâchai mon emprise, doucement.

— T'as essayé de m'égorger. Si tu veux que j'oublie, oublie notre petite conversation. Tu parles pas de moi, sauf si j'ai besoin d'une référence auprès de ces types.

Gregor hocha la tête.

— Tu en as après Piet. Piet, je l'aime pas. Piet peut bien brûler en enfer.

Il fixa sa main blessée, mais en faisant bien attention de ne pas tacher son costume. Il évitait mon regard. Ils ont toujours honte après être passés à table.

— Si tu parles à quelqu'un de ma visite, je reviendrai, Gregor. Je n'ai rien contre Nic. C'est Piet que je veux. Mais si tu vas les prévenir, je te fais envoyer dans le prochain avion vers Prague.

— Je dirai rien.

Je fourrai encore quelques billets dans sa poche et il lâcha un soupir de soulagement. Puis je lui arrachai son portable.

— Elle s'appelle comment ta femme ? Et ta belle-fille ?

Ses yeux s'illuminèrent de peur.

— Laisse-les tranquilles, Samson, s'il te plaît !

— Leurs noms, insistai-je froidement.

— Ma femme, c'est Bibi. Ma belle-fille, Bettina.

— J'espère que Bibi et toi êtes heureux, Gregor. Transmets tous mes vœux à Bettina.

Je le fixai du regard un long moment.

— Si jamais on fait un film sur Peter Lorre, tu auras le rôle principal.

Je me tournai et pris congé.

Terroriser les gens n'était pas dans mes habitudes, et si Gregor n'avait pas essayé de me trancher la gorge, j'y aurais été un peu plus délicatement. Mais un Gregor apeuré était un Gregor utile.

Dans la rue, je parcourus les coups de fil qu'il avait passés et reçus sur son smartphone.

Deux jours plus tôt, Nic l'avait appelé dans l'après-midi. Sans doute l'invitation pour prendre une bière au *Grijs Gander*. Je consultai les autres appels. Rien d'intéressant. Plusieurs pour Bibi, quelques-uns pour Bettina. C'est tout.

J'écoutai les messages. Un de Bibi, en néerlandais rapide et enflammé, lui redisant de passer chercher les décorations pour Bettina. Bibi avait l'air impatiente et soûle et elle répétait deux fois à Gregor qu'il n'était qu'une grosse merde. Mais qui étais-je pour remettre en question les choix du pauvre homme ? *L'amour est aveugle*, songeai-je, avec une soudaine douleur dans la poitrine quand le visage de Lucy surgit dans mon esprit.

L'autre message, datant d'une semaine, venait de Nic, et en bonus je vis la photo de ce dernier s'afficher sur l'écran. Baraqué, les cheveux roux attachés en queue de cheval. Pas de sourire.

« *Grijs Gander* ce soir, si tu peux échapper aux chaînes de Bibi. Six heures. Je veux que tu rencontres un ami à moi. »

L'ami en question devait être Piet. Gregor était bon pour faire passer toutes sortes de marchandises sous le nez des autorités.

Qu'est-ce que Piet voulait donc expédier aux États-Unis ?

30.

Le *Grijs Gander* n'était pas aussi joli que le *Rode Prins*. Il n'était pas aussi joli que des urinoirs cassés.

Il se situait à l'angle de Rosse Buurt, à quelques pâtés de maisons des vitrines derrière lesquelles posaient les prostituées. Pas facile de croire que des familles et des travailleurs normaux habitaient dans ce quartier, et pourtant. Mais le *Grijs Gander* n'était pas le genre de bar qui ouvrait pour le déjeuner.

J'avançai, coincé dans une foule de touristes japonais. Tôt dans la soirée, les rues grouillent de mateurs nerveux qui veulent seulement se rincer l'œil, mais n'ont pas l'intention de toucher. Les filles se pomponnent devant les yeux des voyeurs, comme s'il s'agissait d'une séance d'échauffement. Elles savent que les vrais clients arrivent plus tard.

Le *Grijs Gander* n'était pas qu'un bouge. C'était également un bistrot à karaoké, ce qui le rendait encore mille fois pire. Genre « Nouvelle Star », mais avec un jury constitué de poivrots prêts à sortir leurs couteaux.

Il n'était que neuf heures, tôt pour Amsterdam. Sur la scène, un jeune Espagnol massacrait « Off the Wall » de Michael Jackson sous les ovations de ses amis. Quelques hommes jouaient au billard dans le fond, d'autres étaient installés dans des box. Deux jeunes femmes étaient assises au bar, avec leurs compagnons. J'inspectai de mon œil de connaisseur les boissons servies : en général des vodkas ou de la bière, très peu de cocktails exotiques. Puis je scrutai la pièce. C'est un talent de barman. Les embrouilles peuvent venir de n'importe où, rien à voir avec le sexe, l'âge ou le statut économique.

C'est une question d'où sont assis les gens, d'où vont leurs regards. La plupart des clients n'étaient ici que pour boire un verre, chanter et se moquer des mauvais interprètes. Les joueurs de billard semblaient se connaître, ce qui diminuait le risque que les queues se transforment en épées. Il se trouvait tout de même un coin tangent dans le fond. Un groupe de jeunes basanés costauds qui parlaient turc et n'arrêtaient pas de regarder le bar comme s'ils attendaient un peu d'action. Et une autre zone problématique se situait au comptoir, où une des jeunes filles avait l'air de s'ennuyer prodigieusement et contemplait la salle en quête de plus de muscles, d'un cul plus ferme ou d'un sourire plus radieux. Ses recherches ostentatoires tapaient sur les nerfs de son petit ami.

J'évitai ces deux endroits en m'installant de l'autre côté du bar, en face des robinets. Je commandai une pinte d'Amstel. Le barman, un type mince au teint cireux, avec cinq piercings dans l'oreille gauche, me la servit. Il m'examina rapidement avant de poser la chope sur le zinc. Je lui glissai la somme exacte en pièces, arrondie d'un petit pourboire. Il ne me proposa pas de payer toutes mes consommations à la fin de la soirée. Je sirotai en silence, sans croiser le regard de qui que ce soit, et en tendant l'oreille.

Mon néerlandais n'était pas excellent, mais j'avais passé quatre mois au Suriname, l'ancienne colonie hollandaise en Amérique du Sud, par conséquent j'en savais assez. Et comme pour toutes les langues, l'entendre parler en ravive la maîtrise. Mes parents travaillaient pour Episcopal Relief, une ONG caritative, mon père en tant que gestionnaire et trésorier chargé des dons, et ma mère en tant que chirurgienne pédiatrique, spécialisée dans les becs-de-lièvre. Avec eux et mon frère Danny, j'avais voyagé dans le monde entier durant toute ma jeunesse. Je parlais couramment espagnol, russe et français, mon chinois et mon allemand se tenaient. J'étais capable

de dire *je suis citoyen américain et je dois appeler mon ambassade* dans trois douzaines de langues, même si cette phrase ne me servirait pas à grand-chose avec Howell et la Compagnie à mes trousses. J'avais battu tous les records de vitesse dans les programmes d'immersion en langue étrangère de Langley. Mais je n'avais pas vraiment étudié le néerlandais très assidûment et j'imaginais que mes mots devaient sembler écorchés et coloniaux.

J'entendais un mélange de langues dans le bar : néerlandais, anglais (très largement parlé à Amsterdam), français, espagnol. J'examinai discrètement les Turcs une nouvelle fois. Ils remarquèrent que je les regardais et je détournai rapidement la tête vers l'Espagnol et son moonwalking boiteux. Je pouvais poireauter dans ce Babel de pochetrons pendant des heures sans voir Nic débarquer. Et quelqu'un aux services secrets des Pays-Bas était en train d'éplucher les vidéos de surveillance de la gare centrale et ne tarderait pas à voir Yasmin Zaid avec son sac sur le dos en entrant, mais plus en sortant.

J'avais le sentiment oppressant que mon temps était compté.

J'avais oublié les vertus de la patience. Espionner, c'est attendre. Et la corvée d'avoir à retrouver Nic me frappa soudain. Mais c'était mon seul lien vers Piet, et Piet était le lien vers le balafré et Yasmin. Et le balafré le lien vers Lucy.

Je n'avais aucune autre chaîne à laquelle m'accrocher.

Je bus ma bière lentement. Le chanteur suivant entonna une version plutôt juste de « Knockin' on Heaven's Door » qui déclencha un tonnerre d'applaudissements, et ensuite une femme complètement ivre fut prise d'un fou rire en plein milieu d'une interprétation stridente de « Like a Prayer » de Madonna. Elle ne se fit pas siffler grâce à son tee-shirt moulant et à l'indulgence du public.

Je détestais cet endroit. L'odeur de propre du bar d'Ollie me manquait. Il devait être vert de colère contre moi. Mes conversations avec August me manquaient. J'espérais que Howell et la Compagnie ne s'en étaient pas pris à lui. Ollie n'était au courant de rien, même pas du petit jeu de Mila. Marrant, tout de même, qu'elle fût une habituée de son bar. Ce n'était bien sûr pas une coïncidence, pas avec moi qui avais décroché un boulot là-bas. Une autre piste à explorer, mais plus tard.

J'observai une des filles se pencher sur son petit ami et l'embrasser sur la joue.

Lucy me manquait.

Troisième bière. Il faut boire dans un bar comme celui-là. Commander un soda ou un café et on est immédiatement repéré comme quelqu'un qui veut rester lucide. C'est suspect. Il faut boire.

La jeune femme avec ses yeux baladeurs s'assit à côté de moi.

— Tu ne veux pas chanter ? me demanda-t-elle en anglais, butant sur les mots.

Elle n'avait même pas essayé de me parler en néerlandais. Apparemment j'avais l'air plus américain que je ne le pensais. Je jetai un œil vers son petit ami. Il me fixait.

— Je manque de pratique.

— Comme tout le monde ici. Hmm… Qu'est-ce que tu pourrais chanter ?

Elle m'étudia, comme si on pouvait deviner les préférences musicales de quelqu'un d'après son visage.

— Nirvana ? Tu me parais un peu fâché.

— Ah, non.

— Ah, répéta-t-elle, un sourire se dessinant sur ses lèvres. Prince, je dirais. J'ai une écharpe mauve que je peux te prêter.

— Peut-être Radiohead.

— Ils sont très sérieux. Et pourquoi pas Justin Timberlake ? Sexy.

Je ne la regardai pas. Le petit ami se concentrait désormais sur la scène.

— Non, je ne chante pas.

— Alors qu'est-ce que tu fais ?

— Je bois juste une bière et je n'ai aucune envie de chanter et encore moins de parler. Désolé.

Son sourire se transforma en froncement de sourcils.

— Connard ! Pédé !

— Retourne avec ton petit ami. Il est d'accord pour te supporter. Personne d'autre ne le pourrait.

Elle se leva en lâchant un autre juron et je vis soudain qu'un type s'était assis à deux tabourets de moi pendant que la fille me parlait. Nic, d'après la photo sur le téléphone de Gregor, avec sa queue de cheval rousse et son visage austère.

Je me tournai vers la scène, sur laquelle un Philippin, qui chantait une chanson de Kings of Leon, était copieusement sifflé. Il repartit s'asseoir et une pinte vide le rata de peu. Le barman hurla en direction de la table d'où venait le projectile et tous dans le groupe haussèrent les épaules, comme des écoliers grondés pour avoir jeté des boulettes de papier. Le barman paresseux resta derrière son comptoir.

Soit j'avais eu de la chance et Nic avait décidé de s'installer à côté de moi par hasard, soit c'était Gregor qui l'avait mis au courant en me décrivant et il avait décidé de voir de quoi il s'agissait.

Je l'observai du coin de l'œil tout en commandant une autre bière. Je vis Nic sortir un portable de sa poche et l'étudier. Il tirait nerveusement sur sa queue de cheval tout en parcourant ses messages. Pestant en néerlandais, il se leva brusquement en direction des toilettes, au bout d'un couloir qui donnait sur une sortie de secours. Il n'avait bu que la moitié de sa bière, je le suivis.

Il s'engagea vers les toilettes et regarda derrière lui. Il me vit. Maintenant que je savais qu'il ne voulait que se soulager, je serais bien reparti vers le zinc. Mais je ne pouvais plus.

Les toilettes étaient plus propres que le bar. Il se tenait devant un urinoir et parlait au téléphone. Je déteste ça. Comme si la personne au bout du fil n'entendait pas le jet de pisse sur la porcelaine.

Je me lavai les mains et m'aspergeai le visage d'eau froide.

— J'ai le matos, les flics n'y ont vu que du feu, disait-il en anglais.

Il s'arrêta de parler. Il termina sa petite affaire et tira la chasse avant de remettre le téléphone dans sa poche. Deux des Turcs de la table des pochards étaient également entrés dans les toilettes. Ils discutaient en fumant.

Ils s'avancèrent pour lui bloquer le passage. La tension alourdit l'atmosphère. Nic murmura des mots que je n'entendis pas, en néerlandais, les hommes s'écartèrent, mais plus lentement qu'ils n'auraient dû le faire. Ils partirent. Nic se rinça les mains. Il ne trouva pas de serviette et les sécha donc sur son jean. Je le suivis à distance.

Il était de nouveau le combiné collé sur l'oreille quand je revins m'asseoir. Je faisais attention de ne pas le regarder, mais un mouvement attira mes yeux. Les Turcs à la table du fond le fixaient, les sourcils froncés et la rage transpirant par tous les pores de leurs visages patibulaires.

Nic parlait toujours, sans les remarquer. Sa voix était trop basse pour couvrir la mauvaise imitation de Journey qui tonitruait sur la scène imbibée d'alcool.

Quatre des Turcs se levèrent et se dirigèrent vers Nic. Perdu dans sa conversation, il ne les vit pas arriver. Je sifflai ma bière. Le karaoké n'allait pas tarder à être éclipsé par le divertissement qu'ils allaient nous offrir, et un verre est plus facile à balancer quand il est vide.

Les quatre occupaient désormais l'espace devant le bar entre Nic et moi. Je les regardai, mais aucun ne se préoccupait de moi. Le gros doigt de l'un d'eux tapota l'épaule de Nic.

— Eh, tu m'ignores ?

— Peut-être, répondit Nic.

Il referma son portable sans cérémonie.

— Fais passer un message à ton pote Piet pour moi. Dis-lui que c'est un merdeux et que je veux mon argent.

— Je te l'ai dit, plus tard. Plus tard. Pas maintenant.

Manifestement, je n'étais pas le seul à attendre Nic.

— Je lui ai trouvé sa route. Je veux être payé. Maintenant.

Je n'avais pas vraiment envie que ces Turcs tabassent Nic et cassent ma chaîne. Je posai

mon verre et m’apprêtai à agir.

31.

— Tu piges pas ? lança Nic. Je suis pas son messager. Va lui dire toi-même.

Entre ses mots, on pouvait lire : *je vaux mieux que vous*. C'était un type plutôt frêle et ce n'est qu'après avoir prononcé sa réplique assassine qu'il sembla remarquer la carrure des Turcs.

— Non, c'est toi qui l'appelles, et tout de suite. Il répond jamais. Maintenant. Dis-lui qu'il faut que je sache où je le retrouve pour la livraison, histoire d'en finir. Et je veux mon argent.

— T'as accepté les conditions. T'aimes plus le deal une fois qu'il est fait, c'est ton problème !

— Alors il aura pas ce qu'il veut.

Livrer quoi ? Peut-être ce que Piet voulait expédier aux États-Unis.

— T'es cinglé, lança Nic. Va boire ta bière et fous-moi la paix.

— Je prends pas le risque, rétorqua le Turc. Tu lui fais lâcher le fric et le point de rendez-vous ou je t'éclate la gueule.

— Tu me menaces, là ? s'insurgea Nic.

— Appelle-le. Maintenant !

Le plus gros des Turcs essaya d'attraper le portable de Nic, mais ce dernier s'empressa de le glisser dans sa poche, son visage s'empourprant de colère.

Merci de m'avoir offert l'occasion d'intervenir.

— Excusez-moi, lançai-je en direction du Turc. Vous avez un problème avec ce gars ou avec son copain ?

— C'est pas tes oignons, répondit l'homme en m'adressant un regard interloqué, comme si j'avais été assez bête pour glisser la main dans un nid de vipères.

Je suis plus élancé que baraqué. Tout en muscles, les Turcs avaient tous au moins ma taille.

— Vous voulez le bastonner pour faire passer un message à Piet ?

Je les provoquais et ils en étaient tout à fait conscients. Les bagarres de bar les plus violentes éclatent après des chuchotements, pas des braillements d'ivrogne. Un cri est une parade, un murmure est un poing. Je me préparai à recevoir le premier coup en me disant que chaque pas me rapprochait de Lucy et du p'tit trésor. *Tu peux bien encaisser ça, parce que tu ne peux pas laisser ces crétins le tuer*.

— Allez trouver Piet vous-mêmes.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? interrogea le Turc.

— Parce que Piet me doit déjà du fric à moi, et je compte bien le récupérer en premier, mentis-je.

J'adore les petits mensonges qui font l'effet d'une bombe miniature. Cela les fit tous taire, et la tension se déplaça.

Nic me dévisageait, se demandant si j'étais un cinglé ou juste quelqu'un qui mourait d'envie de se faire tabasser par un gang de soûlards. En tout cas, il n'avait pas l'air d'avoir entendu parler de moi. Gregor avait su fermer hermétiquement sa bouche, comme le mécanisme d'une montre.

L'idée que quelqu'un se fasse payer avant eux fit monter de plusieurs degrés la température du groupe. Sur la scène, la fille qui m'avait dragué chantait « Enjoy the Silence » de Depeche Mode. Je m'en servis.

— Et si vous écoutiez plutôt la chanson, abrutis ? J'aimerais bien profiter du silence moi aussi.

— Tiens, je vais appeler Piet, proposa Nic. Et on verra bien…

Je reçus un coup. Fort, de derrière, et bien que je fusse prêt, mes bras heurtèrent le bois du bar. J'envoyai un violent coup de pied entre les jambes de mon agresseur.

Règle numéro un dans une bagarre de bar : abréger. Le mélange d'alcool et de testostérone est explosif, et très vite cela peut attirer les clients qui n'ont aucun lien avec le noyau, si ce n'est la proximité. Je ne voulais pas d'effet boule de neige. Je voulais de l'efficacité, je voulais boucler ça en dix secondes et je voulais que Nic et moi soyons debout à la fin.

Mon assaillant se tordit en deux et je décochai quelques droites dans le visage du type à côté de lui. Il était plus fort que moi et ne s'était pas attendu à une attaque frontale. Le nez, la gorge, très vite, alors qu'il me frôlait la mâchoire, et il recula, le sang pissant de son nez fracturé.

Un autre m'attrapa par-derrière, m'enserrant les bras et je me débattis pour essayer de lui faire perdre l'équilibre. Nic se battait avec le quatrième Turc, cognant sans grâce, ni économie de mouvement. Il reçut un crochet dans la bouche et tomba. Il était moins doué pour la bagarre que pour le téléphone. Ça ne me surprit pas vraiment.

Mon agresseur me projeta contre le comptoir. Il m'envoya un coup de tête dans l'arrière de la mienne et je percutai violemment le bois. Ça faisait mal. Très. Ça allait prendre plus de dix secondes.

— Je vais te défoncer la gueule ! hurla-t-il.

Waouh ! Original.

Je ne répondis pas, parce que je ne perds pas mon souffle à discuter pendant un combat. Personne n'écoute. Un feu d'artifice de colère éclata dans mon torse. Ces hommes se tenaient entre Nic et moi, et par conséquent entre Lucy et moi. D'un coup de pied, je me propulsai loin du bar, entraînant le Turc avec moi. Il pensait que j'allais essayer de me libérer, du coup, il resserra son emprise. L'imbécile. À cet instant, je nous voulais étroitement liés.

Nous nous tournâmes, échangeant les places.

Je pris appui sur le plancher, désormais il était dos au bar. Je le frappai dessus de toutes mes forces. Je balançai ma tête en arrière brusquement, lui explosant la figure. Comme il me tenait serré, il n'avait aucun moyen de s'échapper. Au quatrième coup, il me lâcha. Je pus m'emparer de la pinte pleine de Nic pour la fracasser sur mon assaillant dans une éclaboussure de bière. Le verre épais ne se cassa pas, mais le Turc était à terre. Fini.

Trois des quatre autres Turcs assis à la table approchèrent. Le quatrième restait en retrait et regardait les bras croisés, alors que le dernier des combattants avait pris le dessus sur Nic et le clouait au sol.

Les trois se jetèrent sur moi vu que j'étais libre pour la danse.

Je maîtrisai le premier par un coup à la gorge, mais reçus deux gifles de ses amis. Je trébuchai, évitai un bras et enfonçai un genou entre les jambes d'un des gars. La gorge et l'entrejambe sont mes points d'attaque préférés, ils fonctionnent toujours très bien. Le gars s'écroula à terre.

Le jeune Turc numéro trois m'envoya un verre cassé au visage. Je le bloquai de mon avant-bras et de mon autre main pris un torchon sur le bar pour fouetter le verre afin de neutraliser son arme. Cela le surprit, et je changeai ainsi la trajectoire du verre cassé qui lui éclata au visage. Ça ne l'entailla pas, mais suffit pour l'effrayer. Le doute est votre ami dans une bagarre. Le type recula et resta à découvert. Quatre coups rapides aux yeux et au ventre et l'affaire était jouée. Quatre pour le mettre K-O et adresser un message clair aux autres clients du bar.

Nic se démenait encore avec son premier adversaire comme si c'était sa première bagarre à l'école. J'agrippai l'homme et le retirai de Nic, collant sa tête dans le creux de mon bras.

— Je vais lui tordre le cou ! hurlai-je en turc, et le lent regroupement des autres s'arrêta net.

Franchement, à quoi bon se battre si ce n'est pas vraiment indispensable ? Le type que je tenais s'immobilisa net et je sentis la panique dans sa respiration. Tout le monde voyait bien que

je ne plaisantais pas et je me redressai, conscient de mon ascendant. Un silence parcourut la salle. Même l'allumeuse arrêta de chanter et la mélodie de Depeche Mode continua seule.

— Laisse-le ! ordonna le barman en néerlandais.

— Vous allez appeler les flics ? demandai-je.

Il se tourna vers Nic, qui secoua très discrètement la tête.

— Non.

— Reculez et je le lâche, sommai-je en turc. C'est vos copains qui ont commencé, pas moi. Vous avez vu qu'il m'a frappé en premier.

Les Turcs restèrent figés, les poings toujours serrés. Puis l'un s'assit et les autres l'imitèrent.

Le gars sous moi grognait.

— Ferme-la ! exigeai-je.

Puis je me tournai vers la fille sur scène.

— Alors, tu chantes, oui ?

Elle m'adressa un regard interloqué et ses yeux se posèrent sur le prompteur. Elle bafouilla avant de se lancer dans la dernière strophe de la chanson avec un sourire rayonnant et nerveux accroché aux lèvres.

— Dehors, commandai-je à Nic, qui, d'abord étonné, se releva et obéit.

Je jetai le type à terre. Je suivis Nic à l'extérieur, la fille roucoulant quelque chose sur des promesses jamais tenues.

Nic m'attendait.

— Merci, lâcha-t-il.

Je m'arrêtai à côté de lui pour reprendre mon souffle.

Et c'est là qu'il m'enfonça un pistolet dans les côtes.

32.

— Range ton arme, dis-je. Tu vas te faire arrêter dans moins de cinq secondes.

Il gardait le pistolet sous sa veste et moi tout près de lui. Je ne me dégageai pas, parce que je ne savais pas s'il allait tirer.

— Avance ! ordonna-t-il. Avance normalement.

Il n'arrêtait pas de tourner la tête pour voir si les Turcs sortaient du bar pour nous poursuivre. Et, oui, ils arrivèrent.

— Tu ferais mieux de le diriger sur eux.

Il baissa son arme et je saisis le premier Turc à la gorge. On était à côté d'une vitrine avec une prostituée à l'intérieur. Je lui fis signe de s'écarter. Elle comprit et se cacha derrière son rideau en velours rouge qui lui servait à fermer boutique. Je le poussai dans la vitre et m'enfuis à toutes jambes. Parce que quand les filles sont en danger, la police débarque, et vite. On les croisa, en train de parler dans leurs micros montés sur les épaules.

— Tu me remets ce pistolet dans les côtes et je t'éclate, menaçai-je. Allons discuter dans un endroit calme.

Pas loin de Dam Square, nous trouvâmes un bistrot tranquille. Pas de karaoké, pas de Turcs éméchés, pas d'ébullition.

Ma chemise était tachée de sang et la serveuse ouvrit grands les yeux quand nous entrâmes. C'était une femme souriante d'un certain âge, et elle fit non de la tête. Nic s'avança vers elle et lui parla doucement en néerlandais. Je ne captai rien à la conversation, mais au bout d'un moment, elle accepta de nous laisser nous installer. Nous nous assîmes face à face à une table dans un coin, loin de la vitrine et de la rue, au cas où les Turcs seraient toujours après nous. Je tournai le dos au mur pour voir toute la salle. Mais nous étions déjà loin et j'espérais qu'ils noyaient leur frustration et leur hargne dans un autre boui-boui s'ils avaient réussi à échapper à la police.

Il nous commanda deux bières. La serveuse me dévisagea, j'avais du sang au coin de la bouche. Elle m'apporta une serviette mouillée sans poser de questions. Je me lavai le visage. Elle posa les chopes devant nous, avec un long verre rempli d'un liquide clair.

— *Kopstoot*, expliqua Nic en indiquant l'alcool. Ça veut dire un coup dans la tête. Tu vas aimer.

— Au moins, c'est pas un trou dans la tête.

Je n'avais pas eu ma dose de bagarre, je voulais encore frapper. Je n'en suis pas fier, mais c'est comme ça. Avant je préférais passer des soirées tranquilles chez moi, à lire, regarder un bon film avec Lucy, aller au lit tôt pour faire l'amour. À cet instant, je ne souhaitais rien d'autre que cogner, mon poing contre de la chair, ma botte contre une mâchoire. La danse brutale du combat avait réveillé en moi le côté obscur qui sommeillait. Je l'apaisai en buvant d'un trait la mystérieuse boisson de Nic, qui ressemblait beaucoup à du gin, avant même de commencer ma bière. Une baston de soûlards, bon sang, je glissais sur une pente dangereuse. Il fallait vraiment que je me lave la tête.

— C'est le contraire, remarqua Nic. D'abord tu bois la bière, et ensuite le genièvre. Tu fais toujours tout à l'envers ?

— Hein ?

— D'abord tu dois sympathiser avec un type avant de risquer ta vie pour lui.

— C'étaient des connards. J'aime pas les connards. Et toi, t'as déconné en me fourrant un pistolet dans les côtes alors que je t'avais aidé.

Nic prit une gorgée de bière.

— Désolé. Je suis un homme prudent. T'es qui, toi ?

— Peter Samson. Mes amis m'appellent Sam.

— Tu te bats comme si t'étais un soldat.

— Je l'étais avant. Maintenant c'est du passé.

— Piet te doit vraiment de l'argent ?

— Je connais pas Piet.

Il me regarda avec de grands yeux.

— Quoi, t'as simplement décidé… de te jeter dans une baston ?

— Je m'ennuyais. J'ai pas un boulot qui m'attend demain.

Il but une longue lampée de sa bière et s'essuya la bouche. Il enchaîna avec le long verre transparent. Je vis ses yeux se poser sur une famille assise à quelques tables de nous : un père, une mère, une fillette de huit ans environ. Il observa la petite rire et mordre dans le gâteau de sa mère. Et à contrecœur, il me sembla, il revint vers moi, comme s'il avait réfléchi à ses questions.

— T'étais soldat où ?

— Les forces spéciales canadiennes.

— Tu es parti ?

— Ils me l'ont demandé.

— Parce que tu te bats dans les bars ?

— Non. J'ai volé des trucs et je les ai vendus sur eBay. J'ai reçu un blâme, mais j'ai pas eu à faire de la prison, une fois que je les ai remboursés. Mon commandant voulait éviter la gêne que ça lui causerait.

Je haussai les épaules.

— J'étais coupable. Je peux pas leur reprocher de m'avoir foutu dehors.

— Eh ben, un bagarreur doublé d'un voleur. J'ai de la chance, on dirait, lança-t-il en me gratifiant d'un rictus bizarre.

— Je préfère me considérer comme un entrepreneur.

— Tu as dit que t'avais pas de boulot. Peut-être que t'en veux un.

— Quoi, me battre pour toi ?

Il encaissa bien l'insulte.

— Je t'ai pas remercié. OK, Merci, Sam. J'aurais pu les gérer tout seul, mais merci.

— T'as pas sorti ton pistolet.

Je n'avais pas repéré où il le portait. Peut-être qu'il était attaché à son mollet. Je n'avais vu nulle part du tissu déchiré dans sa chemise ou sa veste.

— Non, avec toi, c'était pas la peine.

Je ne répondis rien, me contentant de siroter ma bière, tout doucement. Il n'était pas très futé : vu ses médiocres performances en bagarre, il aurait dû tout de suite sortir son arme quand le groupe de Turcs l'avait menacé. Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison à sa réticence, il ne voulait pas attirer l'attention sur lui. Il souhaitait rester planqué et se servir d'une arme à feu, même dans un endroit aussi mal famé que ce bouge, ne pouvait qu'éveiller la curiosité.

Le silence est le plus puissant des accessoires. La plupart des gens ne supportent pas de rester assis en silence avec une autre personne, surtout dans un café, autour d'un verre. Cela met mal à l'aise.

Nic, à l'évidence, en était perturbé.

— Donc. Si un boulot de garde du corps t'intéresse, je pourrais te trouver quelque chose.

— J'ai pas de permis de travail hollandais.

— Pas besoin de ça. Mes clients sont du genre, comment dire, discrets.

— Hmm, comme les macs ? Je frappe pas les prostituées.

— Oh, non, bien plus classe que ça.

Il baissa la voix.

— Mais un des avantages, tu vois, c'est les filles, précisa-t-il.

Je restai impassible.

— Je pense que je mérite un verre pour chacun des gars que j'ai neutralisés. Tu m'en dois encore deux, dis-je en tendant ma chope.

Un sourire se dessina sur son visage, lentement, effacé par un froncement de sourcils.

— D'accord.

C'était un homme occupé, il exprima son impatience ostensiblement, mais ce qu'il avait vu pendant l'altercation lui avait plu. Il devait bien reconnaître que je m'étais mieux débrouillé que lui, et de loin. Il décida de rester avec moi. Pour le moment. Il fit signe à la serveuse pour une autre tournée, sans genièvre.

— Tu viens de quel coin du Canada ?

Je savais qu'il vérifierait tout le lendemain.

— Toronto.

— Je connais bien.

— Vraiment ?

— Ouais. T'as déjà mangé au *Rosedale Diner*, sur Parker Street ?

— C'est sur Yonge Street. Les meilleurs hamburgers de la ville.

Leur parfum envahit mon esprit.

— Tes parents ?

— Morts, répondis-je dans un haussement d'épaules. Ils m'ont laissé un peu d'argent pour voir le monde.

— T'étais dans quel bahut ?

— St. Michael College School. Et ensuite McGill. J'ai étudié l'histoire, j'ai eu mon diplôme tout juste. Mais assez pour entrer dans l'école d'officiers des Canadian Forces.

Ma légende en tant que Peter Samson, fraudeur canadien, avait été forgée par la Compagnie. Nic n'y trouverait rien à redire. J'étais Peter Samson, de ma naissance jusqu'à maintenant et tous les documents existaient pour le confirmer, des bulletins scolaires aux comptes en banque, en passant par mon dossier militaire.

À moins que la Compagnie ait supprimé cette identité. Dans ce cas, rien sur Peter Samson ne pourrait être trouvé.

— Tu connais Amsterdam ? demanda-t-il.

Je pris une longue gorgée de bière avant de lâcher un rot.

— Pardon. Pas terrible. Je connais plus Prague, Varsovie et Budapest.

— Tu as passé beaucoup de temps en Europe de l'Est ?

— C'est là qu'on trouve les opportunités de travail les plus intéressantes.

— Comme quoi ?

— Comme le genre de trucs dont je devrais carrément pas parler avec un étranger, rétorquai-je dans un petit rire.

Il rit lui aussi.

— Non, sérieusement, insista-t-il après un silence pesant. T'as fait passer un mec dans une vitrine pour moi, Sam. On est potes, maintenant.

— Protéger des trucs. C'est un peu comme protéger des gens. Je m'assure juste que les trucs en question arrivent bien là où ils sont censés arriver.

C'était une description subtile de la contrebande, mais si Piet était un trafiquant comme Gregor semblait le suggérer, alors je deviendrais un employé potentiel très intéressant. Ou en tout cas, j'avais des chances d'obtenir un entretien. Il fallait juste que je m'approche assez d'eux pour les repérer, les tuer tous à l'exception du chef, que je supposais être Piet, pour le forcer à me conduire au balafré.

Simple.

Il fallait travailler Nic en douceur. Il alluma une cigarette, sirota sa bière.

— Et vers où, par exemple ?

— Surtout l'Amérique du Nord.

J'espérais que c'était ce que Piet avait en tête : expédier de la marchandise aux États-Unis. Et je me demandais, d'après ce que le Turc avait dit, s'il lui avait arrangé un passage illégal vers

l'Amérique, mais que l'arrangement avait capoté.

— Je peux peut-être te décrocher un job, mais faut d'abord que je voie avec mon client.

— Ton client, c'est pas le Piet qui paye pas, si ?

— Piet paye. Ces connards de Turcs devraient apprendre la patience.

Je fis un bruit avec ma gorge, haussai les épaules.

— Écoute, je suis bon pour faire passer de la came aux États-Unis, pour la protéger et pour m'assurer que personne se fasse entuber. Si ça te convient, super. Sinon, merci pour ta performance de serpillière.

Il fallait surtout que je n'aie pas l'air trop intéressé.

Nic attendit quelques secondes avant d'enchaîner.

— Je pense que je pourrais avoir besoin de toi. Ça rapporte gros. Deux mille dollars par semaine en liquide.

— Ouais, je suis un peu à court d'argent de poche pour me payer des bières en ce moment, alors j'imagine qu'on pourrait faire affaire.

Je passai le doigt sur le bord de ma pinte.

— Comment je te contacte ?

— T'as un portable ?

— Ouais.

Il poussa une serviette vers moi.

— Note.

Je m'exécutai, mais sans mettre mon nom.

— Décide vite, lançai-je dans un nouveau haussement d'épaules. Je m'ennuie, je vais peut-être pas faire long feu dans le coin.

Il rangea la serviette dans sa poche.

— Ça marche.

— Juste un truc, ajoutai-je.

— Oui ?

— Tu m'as menacé d'un pistolet après que je t'ai aidé. T'es un vrai barge.

— Fallait bien, rétorqua-t-il avec un sourire. Je voulais être sûr que tu t'en prendrais pas à moi après. T'as dit aux Turcs que Piet te devait du blé. T'aurais pu te battre simplement pour m'avoir à ta merci.

— Ouais, je connais pas ton Piet. J'ai dit ça pour qu'ils la ferment. Ça a pas fait son effet.

— Les poings, ils ont bien fait leur effet. OK, Sam.

Il posa encore quelques pièces sur la table.

— Offre-toi d'autres verres sur mon compte, ou un dîner. Tu m'as rendu service ce soir, et je crois qu'on peut s'entendre.

— OK. T'as mon numéro.

Il se leva et partit. Le dos au mur, je le regardai passer la porte et traverser Dam Square, sous le Nationaal Monument.

Je sortis à mon tour dans la nuit et aperçus Nic. Il marchait vers le sud, dans la direction de Prinsengracht. Il faisait complètement noir désormais, et je le suivis, tapi dans l'ombre, alors qu'il traversait une rue et un pont. Je continuais toujours. S'il se tournait, il pourrait me voir, mais non, il était de nouveau en grande conversation avec son téléphone.

Je lui emboîtai le pas, mais de loin. Une voiture s'arrêta, il monta. Le véhicule partit en trombe vers Singel, un grand axe en forme de U qui traverse Amsterdam.

Je cherchai un taxi. Aucun.

Je poursuivis mon chemin dans la même direction. On ne sait jamais sur quoi on peut tomber. Et de toute façon, c'était par là que je devais aller pour rentrer chez moi, au *Rode Prins*.

Trente secondes plus tard, une berline bleue s'arrêta à ma hauteur. La portière passager s'ouvrit. Mila.

— Entrez, imbécile.

— Vous me surveilliez ?

Elle fonça avant même que je n'aie le temps de refermer.

— Vous auriez pu tout foirer, vous faire prendre. Il aurait fallu que je vous tue. Je ne peux pas prendre le risque que vous parliez de nous.

Pas facile avec elle de savoir si elle était sérieuse.

— S'il m'avait capturé, vous m'auriez tué plutôt que sauvé ?

— Si vous ratez votre première mission, à quoi bon vous en confier de plus difficiles ? Tranchez dans le vif, avancez.

Elle tourna, accéléra, et soudain ralentit en voyant la voiture qui avait pris Nic.

— J'ai été embarqué dans une bagarre de bar.

— Super pour rester dans l'ombre, cracha-t-elle, méprisante. Vous auriez pu vous faire arrêter. Devinez ce qui se passerait s'ils vérifiaient vos antécédents, idiot. Retour à la case départ, chez Howell, le croquemitaine.

— Je n'avais pas le choix.

— Vous n'êtes plus dans la Compagnie, Sam. Je ne fais pas de rapport. Je vous supprime simplement si vous ne convenez pas.

— Sympa de se sentir soutenu.

Elle m'adressa un regard mauvais.

— Attendez, vous n'avez rien compris. Je vous soutiendrai, toujours, mais si vous prouvez que vous en valez la peine. Là, tout ce que j'ai vu, c'est que vous aimiez vous battre inutilement.

— J'ai pris contact et maintenant il essaye de me décrocher un boulot auprès du blond. Piet.

La voiture de Nic tournait dans Singel.

— Racontez-moi tout en détail.

Mila était concentrée sur sa conduite, mais elle m'écoutait en même temps, restant à distance parfaite de notre homme. Je me demandais où elle avait travaillé, qui lui avait appris ce qu'elle savait.

— Donc, il va peut-être en parler à Piet, terminai-je.

— Du boulot ? Vous vous êtes mis dans la position d'un candidat à un emploi ? Vous vous flattez.

— Non, je parle de la marchandise dont il discutait au téléphone. Et il a des problèmes avec un Turc à cause de Piet. Il leur a organisé une route. Vous y comprenez quelque chose à la contrebande ? Il ne suffit pas d'envoyer la came par la poste en espérant qu'elle arrivera à bon port. Vous devez mettre au point le trajet exact que prendra la marchandise, avec la documentation appropriée et les gens sur le chemin pour la protéger et la maintenir loin de la surveillance des autorités. Des routes solides, incassables, sont des ressources précieuses. Si leur route a été endommagée ou compromise par les Turcs, ça pourrait provoquer une mauvaise rencontre.

Elle gardait Nic dans son collimateur, alors qu'elle prenait un autre virage.

— Ces types sont bizarres, ajoutai-je. Ce sont des trafiquants. Pourquoi des trafiquants iraient kidnapper Yasmin et exploser une gare ? Vous ne pouvez pas vous procurer plus de détails sur l'attentat, les victimes, les réactions, l'enquête ?

Mila ne me regarda pas en conduisant. Une faible pluie commença à tomber.

— D'accord. Je vous obtiens ce que vous voulez. Mais vous n'avez pas beaucoup de temps, Sam, pour analyser ces gars. Il faut juste que vous les retrouviez et que vous rameniez Yasmin. Ne perdez pas de vue votre objectif.

— Les comprendre m'aidera à les retrouver.

Elle claqua des doigts.

— Le temps, Sam. Il file ! Vous ne pouvez pas psychanalyser une bande d'escrocs avant que la police hollandaise repère Yasmin sur la vidéo. S'ils y parviennent, c'est terminé. Le mal fait à la compagnie de Zaid sera irréparable.

— Si je devais psychanalyser quelqu'un, ce serait vous…

— Oubliez, lança-t-elle en me jetant un coup d'œil. Il va juste falloir que vous me fassiez confiance que nous sommes les gentils.

— J'ai déjà entendu ça…

— Oui, je sais. Ah !

La voiture de Nic tourna brusquement. Mila fit de même, essayant de ne pas la perdre. La rue qu'il avait prise à gauche donnait sur cinq rues, comme les rayons d'un cercle, chacune très courte, coupée par un autre virage.

— Vous m'avez distraite. C'est votre faute.

Nic avait filé. Il tombait des cordes.

33.

Dix jours plus tôt, dans un bureau à New York camouflé derrière une pancarte pour une compagnie de conseil financier, Howell enrageait.

— Trouvez-le ! Trouvez-le et apportez-moi sa tête sur un plateau !

— Vous vous prenez pour Salomé, commenta August.

Howell se massa les tempes. Le tambourinement typique d'un début de migraine s'amplifiait derrière ses yeux.

— Il doit être parti pour Londres, c'est obligé. C'est le point de départ pour lui. Je veux que tous les bureaux soient en état d'alerte avec son profil. Je veux qu'on le retrouve maintenant, qu'on le livre à nos hommes et à personne d'autre !

— Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir à qui appartient ce cadavre. Vous ne pensez pas que c'est essentiel ?

— Si, bien sûr. Je veux qu'on fasse identifier cet homme et je veux savoir quand et comment il est mort.

— Je pense qu'il est mort vendredi soir. À première vue, c'est ce qu'il semble.

— Bon Dieu ! s'exclama Howell. Il a dû le tuer juste avant que j'arrive.

Il se leva et fit les cent pas devant la fenêtre.

— Je devrais vous retirer de l'affaire, monsieur Holdwine. Vous êtes son ami.

— C'est justement pour cela que vous devriez me garder, au contraire. Je suis le seul à qui il a des chances de bien vouloir se rendre.

— Les types qui nous laissent en cadeau des macchabées dans la baignoire n'ont absolument pas l'intention de se rendre, riposta Howell. Je pensais que nous lui avions fermé la possibilité de fuir en déjouant ses projets de se procurer un passeport.

— Vous l'avez interrogé combien de temps ? Mais vous n'êtes jamais parvenu à savoir qui est Sam. Vous ne savez pas comment il réfléchit. Moi, si. Emmenez-moi avec vous. Remettez-moi dans l'équipe.

— D'accord, céda Howell.

Après tout, August Holdwine pourrait se révéler être la super arme secrète contre Sam Capra, songea-t-il.

Les dix derniers jours n'avaient pas été très agréables pour Howell. Tout d'abord la révélation que Sam Capra n'avait pas bouquiné pendant une heure dans la bibliothèque de Brooklyn, ensuite la découverte d'un cadavre laissé par un agent de la Compagnie dans un appartement vide, et ensuite la piste de la voiture volée vers un relais routier puis… plus rien. Depuis des jours.

Sam Capra aurait pu faire du stop pour se rendre vraiment n'importe où dans le pays. Ils avaient beaucoup trop de clients à interroger qui étaient passés dans le restaurant dans l'intervalle de temps où Sam aurait pu y être, et la plupart avaient payé en liquide leur déjeuner ou leur café. Trois jours plus tard, une des serveuses s'était rappelé qu'un homme correspondant à la description de Sam était parti en même temps qu'un camionneur. Non, elle ne connaissait pas son nom, mais il avait réglé son déjeuner et son essence avec une carte de crédit.

Tous les reçus avaient été épluchés, jusqu'à ce qu'un certain Vince Trout fût retrouvé et confirmât avoir emmené un jeune homme vers un port du terminal de New York et du New Jersey.

— Le pourri voyage vers l'Europe à bord d'un cargo, déclara Howell.

Il fut tenté d'envoyer des hommes à Londres, Rotterdam et Marseille, pour questionner les équipages au cas où un membre aurait vu quelqu'un qui ressemblerait à la photo de Sam. Mais des centaines de navires et d'équipages qui auraient pu voir Sam avaient sûrement déjà repris le large et ne seraient pas faciles à interroger.

— On pourrait lancer un mandat d'arrêt international contre lui, proposa August. Inventer une histoire contre lui.

— Non. On n'a vraiment pas besoin d'avoir son visage en gros plan dans les journaux. Un éventuel espion au sein de la CIA ? On ne fait pas ce genre de publicité autodestructrice. Affreux en période de financement. On n'appelle la presse que lorsqu'ils sont menottes aux poings ou dans un cercueil.

Il se croisa les bras en fixant August.

— Ou on le retrouve et on essaye de découvrir ce qu'il manigance.

— Le type qu'il a abattu a peut-être été envoyé pour l'éliminer. Je pense que quelqu'un a mordu à l'hameçon.

— Alors il faut qu'on trouve le pêcheur en question. J'ai l'identité du mort. Un escroc minable lié à des réseaux de contrebande à Paris. Simon Tauras, long passé criminel. Rien de spécial.

— Les escrocs minables ne traversent en général pas les océans pour assassiner un agent de la Compagnie.

— Oui, c'est intéressant, en effet, concéda Howell. Je vais suivre cette piste pour voir où elle nous mène. Vous, je veux que vous cherchiez si des communications entre cargos au large de l'Europe indiquent quelque chose d'inhabituel. Comme un passager clandestin. Ou des parasites étranges.

— Cela prendra des jours de fouiller dans la base de données. Ça revient à écouter des millions de conversations.

— Alors commencez !

La piste, qui ne donnait rien, se révéla soudain fructueuse deux jours avant l'arrivée de Sam Capra à Rotterdam. August découvrit dans la base de données Échelon, qui consignait un grand nombre de communications internationales et sur laquelle on pouvait faire des recherches par mots clés, une discussion entre un capitaine de navire nigérian et sa compagnie faisant état d'un hélicoptère à l'approche. Le capitaine avait reçu l'ordre d'autoriser l'hélicoptère à se poser. Plus d'autre explication.

Howell fonça dans un mur en essayant de contacter la compagnie qui justifia la présence de l'engin par une inspection de routine en mer. Pourtant l'ordre de mission n'existait pas. Par conséquent, quelqu'un était peut-être venu fouiller le cargo pour une bonne raison : trouver Sam, ou le ramener.

Pendant trois jours, la compagnie maritime le fit patienter, pour ensuite lui apprendre que l'homme qu'ils voulaient interroger, le capitaine de l'*Elisa Martin*, était reparti en mer et ne serait disponible pour un interrogatoire qu'à son retour dans le New Jersey, soit une semaine plus tard.

Il décida de questionner l'homme par radio satellite, mais se trouva confronté au déni le plus total. Quelqu'un avait payé et bien payé pour son silence, se dit Howell.

— Laissez-moi au moins envoyer sa photo aux autorités, suggéra August. On peut toujours prétendre que son passeport a été falsifié, volé par un fugitif connu et que celui qui est en ce moment en sa possession doit être arrêté au plus vite.

Howell accepta.

Donc, Rotterdam. La Sécurité nationale enregistre constamment des vidéos de surveillance satellite sur les plus grands ports du monde. Howell tira des ficelles pour faire analyser les images. Il fallut une équipe de vingt personnes et ils trouvèrent une douzaine de pistes. Ils regroupèrent les résultats de leurs recherches pour les comparer aux vidéos de surveillance du port lui-même et repérèrent un homme qui pouvait être Sam Capra, en

compagnie d'une blonde en pantalon de cuir. La zone de déchargement était tout proche de là où l'*Elisa Martin* avait débarqué.

Donc Sam Capra était en Hollande. Il essayait sûrement de trouver un moyen rapide pour aller à Londres. Howell contacta les services secrets hollandais, qui promirent de se coordonner avec la police de Rotterdam, Amsterdam et La Haye, ainsi que la police des frontières et tout cela discrètement. L'Eurostar et les compagnies de train furent alertés. Les autorités néerlandaises avaient déjà assez à faire avec un attentat à la bombe dans une gare, et Howell comprit vite que sa demande n'était pas une priorité. Il appela son collègue au bureau de Londres, qui, après l'explosion meurtrière sur son sol, était très pressé de retrouver Sam Capra.

Il ne parvint pas à identifier la femme. Ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes de soleil et leur logiciel de reconnaissance des visages ne trouva aucune correspondance dans la base de données de la Compagnie. Il demanda aux techniciens d'élargir leur recherche. Sam avait une alliée et il voulait savoir qui était cette inconnue certainement très intéressante.

Il tardait à Howell de se rendre en Hollande. Il voulait remettre la main sur Sam lui-même parce que, selon lui, cela ne pourrait plus se terminer que par une balle dans la tête, et il voulait être celui qui la tirerait.

— S'il est parti, c'est pour une bonne raison, déclara August. Peut-être qu'il fait ce que nous aurions dû faire il y a des mois de cela, qu'il recherche celui qui a posé la bombe dans notre bureau.

— Oui, ça m'a traversé l'esprit, admit Howell. Mais c'est mon travail, pas le sien. Et qui est cette femme ?

— Il a de l'aide.

— Oui. Qui s'embêterait à aider Sam et pourquoi ?

Howell et August embarquèrent sur un vol pour Amsterdam, foncèrent vers une planque de la Compagnie, située dans un château sur Herengracht, et y installèrent leur centre de communication. Pour attendre. Parce que quelqu'un allait voir ou trouver Sam Capra le jour suivant. Sam ne devait pas se cacher, il cherchait sûrement les personnes qui avaient enlevé sa femme. Howell en était certain.

August Holdwine regardait, debout devant la fenêtre, la pluie qui tombait sur le pont et le canal en songeant : *Espèce d'idiot, ton seul espoir, c'est si on te retrouve et que tu acceptes de me parler. Sinon, tu finiras tes jours en prison*.

Et Howell, victime du décalage horaire, restait allongé, les yeux grands ouverts, à écouter le clapotis de l'eau dans le canal et sur les bardeaux du toit en se disant : *Ils ne vont pas risquer un autre échec, au QG. Ils ne se préoccuperont pas de ce qu'il est en train de faire, même si c'est bien. Maintenant je dois le retrouver, découvrir ce qu'il sait et le supprimer*.

34.

— Un homme essaye d'infiltrer notre groupe, affirma Piet. Nic m'a parlé de lui. C'est un ancien agent des services secrets. Il cherche un moyen de s'approcher de moi, et sans doute aussi de toi. Je suis pratiquement sûr qu'il est lié à ta petite pute à papa.

Edward venait de descendre d'un avion, son vol retardé par le mauvais temps. Il était fatigué et irritable. Son ventre gargouillait. Le déjeuner qu'il avait pris à Budapest ne lui réussissait pas. Le poisson, songeait-il. Cela lui apprendrait à manger des produits de la mer dans un pays enclavé. Et il avait reçu la nouvelle que Simon, son homme envoyé pour une mission critique à Brooklyn, avait échoué. Ce qui voulait dire que Sam Capra était vivant. C'était une mauvaise soirée. Mais il n'allait pas se laisser effrayer. La peur, c'est pour les imbéciles.

— Il est où maintenant ? demanda Edward en posant sa mallette et en prenant une grande inspiration.

— Tout à l'heure, il était dans un bar. Nic te le dira.

— Et il veut me voir ? Amène-le-moi, je vais l'employer à des fins utiles.

— Et ta petite pute ?

— Si quelqu'un est ma petite pute, Piet, c'est bien toi. Tu vas défaire tout mon travail, si tu parles d'elle comme ça. Elle est une des nôtres, désormais. Sois gentil.

Piet grimaça et se croisa les bras. Edward le détestait. Mais Piet était nécessaire.

— Tu ferais mieux de te dépêcher de faire ce que tu as à faire pour t'en débarrasser, affirma Piet sur un ton geignard. Sinon, tu nous auras fait prendre un risque à tous pour rien. Et rien, ça paye pas les factures.

— La vie, c'est obtenir ce que tu désires, et je suis plus doué pour la vie que toi, Piet.

— Son père a cédé ?

— Cédé, rompu, il s'est écroulé.

— Tu es trop sûr de toi. Bahjat Zaid est derrière cette infiltration, il essaye de te renverser.

Il avait sorti de son fourreau son jouet, l'épée *wakizashi*.

— Laisse-moi jouer à Van Gogh avec l'oreille de sa fille. On va la lui envoyer et il essayera plus de nous rouler.

— Tu ne la touches pas. Jamais !

— Je commence à penser que tu as des sentiments pour la petite pute…

Sur le dernier mot, ignorant l'épée sur les genoux de Piet, Edward saisit Piet à la gorge et poussa, presque délicatement, en arrière, contre le mur. Piet releva rapidement son arme, la lame touchant le poignet d'Edward.

— Tu sais que si tu me coupes, tu es un homme mort. Ton épée est un joujou ridicule, Piet. À la porter toujours sur toi, tu as l'air d'un réfugié échappé d'un mauvais film samouraï. Allez, baisse ton engin ou je crie et mes amis vont débarquer pour te tuer à mains nues. C'est le degré de leur loyauté envers moi.

Après un long moment, Piet s'exécuta.

Edward relâcha son emprise. Piet avait peur qu'on ne le respecte plus, peur de perdre la face. Il était facilement manipulable.

— Les routes pour obtenir mes marchandises… tu as fait du très bon boulot. La livraison à Budapest s'est faite tranquillement.

Cela avait été si difficile de laisser ses trésors derrière lui pour reprendre un avion vers

Amsterdam, mais maintenant les trésors étaient en chemin, cachés dans la route de contrebande arrangée par Piet. Ils arriveraient très bientôt en Hollande.

— Allons voir cet espion pour en faire quelque chose d'intéressant. Démarre la caméra, s'il te plaît.

Le simulacre de respect fonctionna. Piet partit avec un petit hochement de tête et Edward se rendit dans la chambre de Yasmin. Il toucha l'endroit où la lame avait effleuré son poignet. Il avait toujours l'impression d'en sentir la pointe. Piet commençait à devenir plus un problème qu'un accessoire utile, mais là, Edward avait besoin de lui. Tout se profilait : l'argent, la marchandise, l'avenir.

Yasmin était allongée sur le lit, c'était son privilège à présent.

Edward était fier de son accomplissement, la femme qu'il avait modelée : de l'argile brute transformée en tueuse. Il se tint au-dessus d'elle, alors qu'elle dormait d'un sommeil agité.

Après avoir déposé le sac à dos derrière un étalage de livres dans le petit kiosque à journaux dans la gare, ils l'avaient emmenée précipitamment dans une camionnette à quelques rues de là. Elle n'avait pas paniqué, ne s'était pas affolée, n'avait pas tenté de s'enfuir. Elle avait suivi les ordres sans discuter. Sans peur.

Edward vit l'admiration pour son œuvre dans le regard des autres.

Cette nuit-là, ils l'installèrent dans le grenier. Edward lui servit son dessert préféré, des roulés à la cannelle. Il la complimenta, lui garantit qu'elle avait fait quelque chose de bien, d'essentiel.

— Tu as éliminé un vrai problème pour nous aujourd'hui, dit-il en déboutonnant son chemisier. Tu es une héroïne pour moi, Yasmin.

— Ils écoutent ? demanda-t-elle.

— Non. Tu es une des nôtres, désormais. Tu l'as prouvé à la gare. Personne ne nous écoute. Il n'y a que toi et moi ici, mon petit oiseau.

Il fit glisser le chemisier le long de ses bras. Elle n'opposa aucune résistance. Il lui tendit une petite colombe en bois.

— Je l'ai vue sur la table d'un marchand de rue à l'Albert Cuyp Market et j'ai pensé à toi. Beauté, force. Et le bois peut être sculpté de tant de façons différentes, Yasmin.

Il lui baissa la jupe dont ils l'avaient habillée et elle resta allongée nue et tremblante sur le lit étroit.

— Tu ne peux plus faire machine arrière, Yasmin. L'attentat a bien fonctionné. Tu as rempli ton rôle exactement comme on te l'avait ordonné.

Attentat. Elle ne broncha pas en entendant ce mot.

— Ton ancienne petite vie minable est terminée.

Il posa la petite sculpture de colombe sur son cou et resserra la chaîne, presque sans le vouloir, l'enfonçant dans sa chair. Il sentit son pouls sous ses doigts.

Il se leva et se déshabilla. Son corps était fin et musclé. Il s'allongea sur elle et lui embrassa le cou, le visage, tout doucement. Elle ne répondit pas à ses baisers. Elle restait immobile.

— Ça te gêne, ce que tu as fait ? demanda-t-il. On est revenus dessus un millier de fois.

Elle ne résista pas à son étreinte. Il la posséda, avec urgence. Elle ferma les yeux. Quand il termina, il se blottit contre elle, puis la pénétra de nouveau, mais cette fois en douceur. Elle ne semblait pas sentir son corps sur elle, en elle. Il s'en fichait.

Tout ce temps, il murmurait à son oreille.

— C'est comme ça que tu restes en vie, Yasmin. Fais ce que je te dis et tu vivras.

Maintenant, il était assis à la regarder, jusqu'à ce que du bruit en bas, une bagarre, le sorte de ses pensées. Il comprit que Piet avait préparé le terrain pour la caméra.

Il la réveilla.

— Yasmin ? C'est l'heure.

La première chose qu'elle vit fut le pistolet dans sa main.

— Est-ce que c'est un des… ? commença-t-elle, encore embrouillée de sommeil.

— Non, non.

Elle cligna des yeux et se redressa.

Il se tenait près d'elle sur le matelas.

— Écoute. J'ai une tâche pour toi, qui te plaira. Tu voudrais prendre une douche ? Manger quelque chose ?

Elle hocha la tête.

Il la conduisit vers la salle de bains où l'attendaient du savon, du shampooing et une brosse à dents. Quand elle fit un geste pour enlever la colombe, il l'arrêta.

— Non, je veux que tu la portes tout le temps. Un espoir de paix.

Il lui donna un pantalon propre, une chemise et des sous-vêtements. Demi lui apporta du pain et des fruits pour le petit-déjeuner. Il remercia Demi et Yasmin aussi. Demi lui adressa un regard surpris en retournant en bas.

— C'est agréable d'être l'une des nôtres. D'être libérée du placard, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

Il l'emmena en bas, dans la salle à manger où ils se trouvaient tous : Piet, Demi et six autres, y compris les jumeaux qui la scrutaient souvent. À présent, ils la dévisageaient tous. Et au milieu, là où aurait dû être la table, un homme était attaché à une chaise. Une corde épaisse l'empêchait de bouger, un bâillon lui entravait la bouche.

Il gémit en voyant Edward et Yasmin entrer, son visage commotionné et battu.

— Tu vois cet homme, Yasmin ?

— Oui, je le vois, lâcha-t-elle d'une voix monocorde.

— C'est un homme affreux, Yasmin. Il projetait de t'arracher à nous et de te tuer s'il n'arrivait pas à t'emmener avec lui.

— M'emmener et me tuer ?

Elle parlait sur un ton calme et sans relief.

— Oui, pour te ramener à ton père. Il est entré en contact avec un des nôtres pour le noyer de mensonges. Nous l'avons suivi. Tu connais cet homme, Yasmin ?

Edward saisit la tête de l'ancien espion et la tourna vers la jeune fille.

— Ton père sait que nous te protégeons de lui. Ton père envoie des gens pour nous détruire. En secret. Comme cet homme.

— C'est mal, lâcha-t-elle. Je ne veux pas retourner là d'où je viens.

Elle cracha au visage de l'homme. La salive pendit à son sourcil couvert de sang séché.

Un léger murmure s'éleva du groupe qui l'observait.

— Tu es sûre que tu ne le connais pas ? Il a essayé de nous infiltrer par l'intermédiaire de Piet.

— Je ne le connais pas, affirma-t-elle en regardant Edward.

L'homme, ligoté à la chaise, leva la tête vers elle et Edward retira le bâillon de sa bouche.

— Je veux juste… je veux juste l'argent que vous me devez. Par Piet. C'est tout. Je ne veux rien savoir d'autre.

— Vous savez trop de choses sur moi. Par qui ?

— Je ne sais pas… gémit l'homme en turc, et Edward se mit à le frapper.

Yasmin essaya de détourner les yeux, mais Demi l'en empêcha.

— Comment oses-tu ? Regarde, ou sinon, je t'attache à une chaise !

Elle obéit.

Sous les poings d'Edward, le sang jaillit et les dents craquèrent. Il s'arrêta pour lui prendre la main.

— J'ai dix façons pour te faire parler, là, maintenant. C'est Bahjat Zaid qui t'envoie, n'est-ce pas ? interrogea-t-il, tordant un doigt de toutes ses forces.

Au bout d'un moment, l'homme poussa un hurlement.

— Non, arrêtez ! D'accord, oui, c'est Zaid qui m'envoie !

Il enchaîna avec un torrent de mots que Yasmin ne comprit pas. Désormais, Edward était penché sur l'homme, la main délicatement posée sur son épaule, comme s'ils étaient amis.

— Tu voulais voler notre cargaison une fois qu'elle arriverait à Rotterdam ?

— Oui… pour l'échanger contre Yasmin. Je devais la prendre et ensuite vous la restituer

contre Yasmin. Pour la ramener à son père. Je vous dirai tout. Mais je vous en conjure…

— Donc ta route pour faire passer nos marchandises en Amérique, c'était un mensonge ? Je veux juste être sûr que je comprends bien. Tu n'as rien à craindre si tu me dis la vérité.

— Oui. C'était faux. Un mensonge complet. Il n'y a jamais eu de route.

Sa respiration était hachée.

Edward recula d'un pas, essuya une éclaboussure de sang du bout de sa chaussure. Il fit un signe à Demi qui se tenait à côté de la caméra. Il claqua des doigts.

— Action ! s'exclama-t-il.

Demi démarra l'enregistrement.

Edward sortit de son jean un pistolet équipé d'un silencieux. Il le tendit à Yasmin. La pièce se chargea d'une tension palpable.

— Acte premier, tue-le ! ordonna Edward.

Elle s'empara de l'arme, la confusion se dessinant sur son visage.

— Ce n'est pas un test, Yasmin. C'est un devoir.

L'homme était brisé, le sang coulant de sa bouche. Son regard croisa celui de la jeune fille.

— Yasmin, fais-le. Maintenant, s'il te plaît. J'aurai toujours plus de choses à te faire faire.

Elle ne leva pas le pistolet, mais fixait l'homme battu.

— Yasmin…

Edward espérait qu'il n'aurait pas à la menacer de la tuer encore une fois.

— Je réfléchis où je dois tirer. Je ne veux pas casser la corde.

Edward esquissa un sourire de professeur fier de son élève. L'homme bredouilla dans sa langue, la suppliant de ne pas l'abattre, l'implorant d'avoir pitié.

Elle leva enfin l'arme, l'empoignant fermement.

— *Yasmin !* hurla le Turc. Votre père essaye de vous aider ! Ce qu'ils ont pu vous dire n'est qu'un ramassis de mensonges ! Ne faites pas ça !

— C'est mon père le menteur !

Le pistolet trembla un moment. Elle plissa les yeux et tira.

La déflagration fut toute douce, la balle l'atteignit dans le torse. La chaise se renversa. Il était toujours vivant et criait de douleur.

Yasmin tira une nouvelle fois. La balle toucha la gorge de l'homme. Il fut agité de spasmes avant de s'immobiliser complètement. Un des malfrats éclata de rire et tous applaudirent la jeune femme. Elle contemplait le cadavre, comme s'il pouvait s'évanouir devant elle. Elle ne baissa pas le pistolet. C'était une statue.

— C'est dans la boîte. Demi, charge l'enregistrement sur l'ordinateur. Floute nos visages si on peut les voir. Ensuite nous l'enverrons à son idiot de père.

Edward retira l'arme des mains de Yasmin et lui baissa le bras, comme il l'aurait fait pour une marionnette en bois.

— Tu es parfaite, à présent.

Elle s'attrapa les coudes comme si elle avait froid, l'air perdu. Il prit son menton dans sa main.

— Ton père est maintenant sous notre botte. Il ne nous causera plus de tracas, Yasmin.

Elle tourna la tête vers les autres, tous rivés sur elle.

— Puis-je… puis-je retourner dans ma chambre ? Ou vous avez besoin de moi pour vous aider à nettoyer ?

— Monte dans ta chambre.

Elle s'exécuta. Le groupe la regarda sans rien dire.

— Je me demande si cette fille joue la comédie, suggéra Piet.

— Pas du tout.

— Elle ferait tout pour survivre, selon moi, continua Piet. Elle savait que c'était elle ou ce Turc. Tu as dit qu'elle était une scientifique, non ? Je pense qu'elle est peut-être juste d'une froideur exceptionnelle. Lui tourne pas le dos. Elle vient d'abattre un homme. Ce sera plus facile la deuxième fois. Ça l'est toujours.

— Ferme-la et débarrasse-toi du corps, ordonna Edward.

Piet pouvait bien faire le sale boulot, avec sa réputation.

— Et, Demi, je veux que l'enregistrement soit prêt à envoyer. Je veux que son père commence sa journée avec son adorable petite fille parfaite.

35.

J'ouvris les yeux.

J'entendis un bébé pleurer et l'espace d'un moment délicieux, je pensai que j'étais avec Lucy et le p'tit trésor et que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Que l'attentat de Londres n'avait jamais eu lieu.

Mais le plafond était étrange, un toit bleu en pente, avec des poutres blanches qui le traversaient. J'étais à Amsterdam. La lumière du jour m'éclairait le visage. J'entendais toujours le bébé. Je me levai et partis vers la petite fenêtre qui dominait le Prinsengracht et je vis une mère pressée qui poussait son landau. La pluie de la nuit avait cessé et laissé la place à une belle matinée.

Je n'avais pas réfléchi à ce que cela impliquait de devenir père. Quand Lucy m'avait annoncé que nous allions avoir un bébé, c'est tout d'abord le choc de la surprise qui m'avait frappé, puis la joie. Et là, j'avais commencé à penser à mon père, qui nous avait emmenés, mon frère et moi, dans les six continents avant nos dix ans, qui était trop occupé à sauver le monde pour se soucier de nous. Il avait été un bon père dans certains domaines et un père complètement indifférent dans d'autres. Je ne répéterais pas ses erreurs, si j'avais la chance de retrouver mon fils.

On frappa à ma porte. Mon pistolet à la main, j'ouvris. Mila, habillée comme une jeune comptable, dans un tailleur gris impeccable, avec une écharpe à carreaux et des escarpins à talons aiguilles. Elle portait une mallette luxueuse et un sachet de friandises. Un vrai caméléon, cette Mila.

— Vous avez un entretien d'embauche, aujourd'hui, Mila ?

— Oui. J'espère travailler avec des gens de plus haut standing très bientôt. Allez vous doucher, je prépare du café. On a une journée chargée.

Je me lavai vite, me séchai, enfilai un jean, un tee-shirt noir et une veste. Quand j'entrai dans la petite cuisine, elle avait posé des viennoiseries pour le petit-déjeuner sur des assiettes, et du café fumait dans le percolateur. Son ordinateur portable était ouvert et des images défilaient sur l'écran.

Yasmin qui abattait un homme. La vidéo se termina, et recommença depuis le début.

Mila mangeait un petit pain, sirotait du café.

— La qualité de l'enregistrement est médiocre, mais elle fait son effet.

— Mon Dieu !

Je repartis en arrière et étudiai le visage de la victime.

L'homme qui se faisait exécuter était le Turc avec lequel je m'étais battu la veille dans le bar.

J'appuyai sur la barre d'espace de l'ordinateur et l'image se figea. Yasmin debout, le pistolet visant l'homme. Son visage était net. Tous les autres, hormis celui du Turc, avaient été numériquement floutés.

— Laissez-moi deviner. On fait chanter Bahjat Zaid, chapitre deux.

— C'est arrivé dans un e-mail à six heures ce matin. Il me l'a transféré via une ligne sécurisée.

— Donc ils l'ont transformée en terroriste et en meurtrière. Ils ne peuvent ou ne veulent pas l'emmener braquer une banque pour la jouer complètement Patty Hearst, alors ils lui

trouvent d'autres utilités.

Mila semblait concentrée sur son café.

— Est-ce que Zaid a commandité cet homme ?

Une colère brûlante commençait à monter en moi, effaçant les douleurs du combat avec lesquelles je m'étais réveillé.

— Il m'engage, moi, il engage ce type, et nous ne nous connaissons pas ? Ça ne me plaît pas.

— Il aurait pu citer votre nom avant d'être abattu, s'il avait connu votre existence.

— Oui, sauf que là, ils seront sur le qui-vive comme jamais. Nous sommes tous les deux passés par la même voie, par Piet, et maintenant je suis grillé, Mila. Mon boulot est devenu un million de fois plus difficile, alors que j'avais réussi à me rapprocher de Nic.

Je me levai et arpentai la pièce, furieux.

— Faites venir Zaid ici. Il faut qu'on parle. C'est quoi, bon Dieu, cette cargaison que son autre tueur à gages était supposé voler ?

— Il m'a dit qu'il quittait Amsterdam.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Alors trouvons-le !

Je m'assis, rouvris le message qu'il avait envoyé. La source d'origine, celle des ravisseurs de Yasmin, était passée par un service d'anonymat et ne pouvait être remontée. Mais j'étudiai les informations d'en-tête du message de Zaid à Mila et lançai des recherches sur les serveurs locaux.

— Zaid a envoyé ça depuis la Hongrie. Mais qu'est-ce qu'il fiche en Hongrie ? Il m'engage pour sauver sa fille, et au lieu de l'attendre patiemment, là où se déroule l'action, il est en Hongrie ! dis-je en élevant le ton. C'est là que Yasmin travaillait. Pourquoi est-ce qu'il y est ?

— Je ne sais pas, mais me crier dessus ne va pas lui mettre un GPS dessus. Sa compagnie a des locaux à Budapest. Il travaille sans doute, simplement.

Oui. Juste là où travaillait Yasmin.

— Je n'aime pas ça. Que Zaid engage un autre agent pour la sauver, on aurait pu se piétiner l'un l'autre. J'aurais pu le tuer si je l'avais pris pour un membre du groupe, et lui pareil. Je suppose que le Turc a reçu les mêmes ordres que moi : sauver Yasmin et se débarrasser de ses ravisseurs.

— Sans doute, répondit-elle dans un haussement d'épaules. Il nous faut une autre approche.

— Non, nous n'avons même pas la totalité de l'histoire. Zaid voulait que le Turc vole une cargaison, de quoi, nous n'avons aucune idée, pour l'échanger contre sa fille. Il faut qu'on découvre ce qu'est cette cargaison.

— Je m'en charge.

Je réfléchis.

— OK, j'étais dans ce bar avant Nic. Peut-être que je peux dire que j'ai entendu le Turc proférer des menaces contre Nic et Piet.

— Mangez votre petit-déjeuner, lança-t-elle en esquissant un faible sourire. Vous devez être en forme pour effrayer méchamment ce Nic.

Je visionnai une nouvelle fois l'enregistrement.

— Qu'est-ce qu'ils vont demander à Zaid, maintenant ? Ils ont fait cela parce qu'ils savaient que le Turc était après eux, mais ils l'ont aussi fait pour la détruire encore. Maintenant ils ont des vidéos de Yasmin, posant une bombe et exécutant un homme de sang-froid. Et si elle n'avait pas subi de lavage de cerveau ? Et si elle était tout à fait consentante ?

— Rien dans son passé n'indique un penchant pour la violence.

Je fixai les images sur l'écran, Yasmin qui devenait une tueuse.

— On dirait qu'ils veulent faire souffrir Zaid. C'est personnel.

— C'est ce que vous pensez. C'est peut-être complètement faux.

— Voilà le problème. Je ne sais pas comment je peux faire pression sur Nic, et par

conséquent sur Piet, sans éveiller les soupçons.

— Nous pourrions enlever Nic et le forcer à nous parler.

— Non. Vous voulez éliminer tout le groupe, il faut que je l'infiltre. Il faut que je les aie tous ensemble. Nic est la clé, pour l'instant.

— Alors comment allez-vous le convaincre de votre nécessité ?

— Toutes les opérations de ce genre sont confrontées à des obstacles. Je dois découvrir quel est leur obstacle et devenir leur solution.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Gregor m'a dit que Nic habitait au-dessus d'un coffee-shop dans le Jourdaan. Je sais que son nom de famille est ten Boom. C'est un début.

36.

Il me fallut un moment pour trouver Nic. Il n'apparaissait pas dans l'annuaire. J'aurais pu appeler Gregor, mais je ne voulais pas l'effrayer davantage. Le Jordaan est un vieux quartier, pas loin du Prinsengracht, devenu assez chic. Le canal ne le traverse pas, les rues sont étroites à certains endroits et très larges dans d'autres, avec même quelques places de parking au milieu de la rue. Les immeubles s'élèvent, hauts et étroits, comme l'affectionnent les habitants de la ville : les toits sont un fouillis d'angles et de verticalité. La plupart des boutiques visent clairement les gens branchés ou les jeunes : librairies, magasins de vêtements et plusieurs bars pour boire une bière ou un café. Au neuvième coffee-shop que j'étudiai, un ten Boom était référencé sur l'étiquette en face de la sonnerie correspondant à son appartement. Je me tenais en bas de l'escalier quand j'entendis la voix forte de Nic, suivie de pas sur les marches.

Bon Dieu.

Je filai et me cachai dans la file d'attente du coffee-shop. S'il descendait prendre son café du matin, j'aurais un mal de chien à lui expliquer ma présence ici. Je réfléchis. Hmmm. Peut-être que le fait que je me sois donné la peine de trouver son adresse lui prouverait mon engagement. Plus probablement, cela le mettrait sur ses gardes.

J'entendis la porte se fermer dans un son de clochette derrière moi. Mieux valait affronter la bête. Je me tournai. C'était une jolie jeune fille qui venait d'entrer. Et derrière elle, dans la rue, Nic, au téléphone, s'entretenant en faisant des gestes animés. Après avoir défait l'antivol de son vélo, il grimpa dessus. Il ne se fatigua pas à tenir son guidon, toujours pendu à son portable.

Je me glissai hors de la queue, adressai un sourire à la jolie demoiselle derrière moi et me dépêchai de retourner dans le hall de l'immeuble.

Son appartement était au dernier étage. J'escaladai les marches, trouvai la porte, tendis l'oreille. Pas un son à l'intérieur. Je m'agenouillai. Mila avait qualifié mon plan de « stupide », mais elle m'avait tout de même fourni les outils.

Je crochetai la serrure en moins de quarante secondes. Avec ses deux points, elle ne me posa aucune difficulté. Je poussai la porte et entrai, refermant sans un bruit.

L'endroit était un vrai chantier. Des verres de bière à moitié pleins, des restes du dîner précédent et de la nourriture en décomposition recouvraient la table. Le journal de la veille était étalé sur le canapé. Je traversai à pas de loup le cabinet crasseux, la petite cuisine. Trois portes derrière. J'ouvris la plus proche : une petite salle de bains. La suivante. Je me figeai.

Une vieille femme ronflait, allongée dans un lit. Une bouteille de vodka vide lui tenait compagnie sur la table de chevet. Ses cheveux étaient en pagaille et une légère puanteur montait d'elle. Je refermai la porte.

Bon sang. Bien trop dangereux. Mais c'était peut-être aussi ma seule chance… J'essayai la dernière porte. La chambre de Nic. Aussi impeccablement propre que les autres étaient sales. L'espace était en grande partie occupé par un bureau, surmonté de trois ordinateurs. Au-dessus des écrans, s'étalaient des étagères de livres sur la conception des bases de données, les langages de programmation, et plusieurs manuels de piratage et de sécurité. Peut-être qu'il était plus qu'un simple spammer. Quelques photos étaient éparpillées sur une table. Nic plus jeune, sans sa queue de cheval et la bedaine de buveur de bière, à côté de la femme qui dormait dans l'autre chambre. Elle paraissait plus jeune et en meilleure santé, et à ses côtés, on voyait un monsieur qui semblait être la version beaucoup plus âgée de Nic.

Nic, le prétendu sale gosse, était en fait un petit génie de l'informatique qui vivait avec sa mère.

J'étais venu équipé. J'avais besoin d'informations, et de nos jours, les informations on les collecte sur les ordinateurs. Je tapai la barre d'espace du clavier. On me demandait mon mot de passe. Je glissai un disque dur USB dans un des ports sur le premier ordinateur. Le logiciel chargé dessus entreprit de craquer le mot de passe pour se connecter. Mila m'avait expliqué qu'il s'agissait d'une technologie de la Nasa, mais sans me dire comment elle l'avait eue.

Pendant ce temps, je fouillai la chambre. Nic avait un pistolet sous son lit, un Glock. Rien d'autre.

Les ronflements s'intensifièrent, se calmèrent, puis cessèrent complètement.

L'ordinateur tinta. J'étais entré. Je retirai le cracker de mots de passe pour insérer une clé USB, afin de copier toutes les données. Mila m'avait promis qu'elle fonctionnerait beaucoup plus vite qu'une clé ordinaire. Elle commença son œuvre et j'étudiai la liste de ses applications les plus récentes et de ses documents pour voir sur quoi il travaillait. Des PDF. Je les ouvris.

Il avait lu et enregistré des comptes-rendus de l'attentat de la gare centrale. Je les parcourus. Rien que je ne connaissais pas déjà. Cinq morts. Quatre Hollandais, un Russe. Le nom de la victime russe n'avait pas encore été publié, selon la police néerlandaise, à cause des difficultés pour localiser la famille. La bombe avait explosé dans un petit kiosque, elle avait été laissée derrière un présentoir de livres en solde. La police supposait qu'elle n'avait pas été laissée en pleine gare, parce qu'il n'y avait nulle part où cacher un sac à dos sans qu'il fût facilement repéré.

Ensuite venaient les photos du carnage et je les examinai pendant quelques minutes avant de me rendre compte qu'elles ne devaient pas venir d'un site Web. C'étaient des photos de scène de crime, le genre qu'on ne diffuse pas publiquement, et que seule la police prend.

Elles étaient monstrueuses. Des gens partis acheter leur journal, leur magazine, une barre de chocolat pour grignoter ou en guise de petit-déjeuner. Une caissière en train de faire son travail, simplement. Tous morts. Leurs corps déchiquetés parmi les restes cassés et brûlés de la boutique. Du sang sur les murs. Des membres arrachés aux cadavres.

Cela raviva mes souvenirs horribles de l'attentat de Holborn.

Comment Nic s'était-il procuré ces photos ?

Y figurait même l'analyse de la bombe par la police, classée confidentielle.

Qu'est-ce qu'il avait dit l'autre soir, aux toilettes ? *J'ai le matos. Les flics n'y ont vu que du feu.* Je pensais qu'il parlait de contrebande, mais je m'étais trompé. Le pourri avait piraté la base de données de la police. Il suivait l'enquête pas à pas.

Je fus parcouru d'un frisson glacé. Nic cachait bien son jeu. Je l'avais largement sous-estimé.

J'examinai les détails de la bombe. Un peu d'explosif Semtex, certainement volé d'un lot en République tchèque six mois plus tôt. Simple comme bonjour.

Mais… Mais…

Rien dans le rapport n'indiquait comment la bombe avait été déclenchée. Je descendis dans le reste du rapport. Il devait y avoir un minuteur ou un portable pour provoquer la déflagration avec un appel. La police n'avait rien trouvé. Même une explosion dévastatrice aurait laissé à la police scientifique des signes de l'allumage.

La page suivante était intitulée *électronique non identifiée*. J'y jetai un œil. Le mécanisme dans le sac à dos avait été détruit au moment de l'allumage mais avait laissé des fragments indiquant qu'un portable n'avait pas été utilisé. La police reformait toujours le puzzle. Peut-être que c'était le détonateur. Mais si ce n'était ni un minuteur, ni un portable, alors que restait-il ? Je vis une grille à moitié calcinée, pas plus grande que la main. Elle ressemblait à un rayon de miel, construit en métal. Je n'avais jamais rien vu de tel. Apparemment elle avait explosé derrière le présentoir et dans les intestins d'une des victimes, la préservant du reste de l'explosion.

La police ne savait toujours pas ce qu'était cette grille et cela me perturbait.

À côté, les ronflements augmentèrent de nouveau, puis s'arrêtèrent. J'entendis du mouvement dans le lit. J'arrêtai de taper sur le clavier. Le bruit cessa, mais les ronflements ne

reprirent pas. Je jetai un œil par la fenêtre. J'étais à quatre étages du sol, l'appartement donnait sur l'auvent du coffee-shop.

J'attendis. Rien. Peut-être qu'elle était réveillée et qu'elle fixait le plafond. Je vérifiai la clé. À moitié remplie. Peut-être que la mère était habituée à entendre son fils pianoter dans sa chambre. Elle pensait juste que Nic était là.

J'examinai les dossiers des victimes. Les quatre citoyens néerlandais étaient la caissière et trois clients : une jeune fille de dix-neuf ans, un homme de quarante-cinq ans, une femme de cinquante ans et un jeune homme de vingt-sept ans. C'étaient des épouses et des maris, des pères et des filles, des amis. Chacun avait dans son dossier une photo prise soit dans son passeport, soit sur son permis de conduire.

Le dossier de la victime russe était vide, à l'exception d'un rapport d'autopsie. Pas de nom, pas d'âge, pas de numéro de passeport, pas de photo.

Étrange. La police d'Amsterdam, parmi les meilleures du monde, n'avait aucune idée de l'identité de la cinquième victime. Cela me scia.

Je parcourus le reste du fichier que Nic avait volé dans la base de données de la police. Je trouvai une vidéo, appelée *toezicht*, « surveillance » et qui datait du jour de l'attentat. Je la démarrai.

La caméra était installée dans la gare, si elle avait été directement dans le kiosque, elle n'aurait sans doute pas survécu à l'explosion. J'avais cinq minutes de bande que Nic avait réussi à dérober aux serveurs de la police.

Je visionnai les derniers instants de la vie d'innocents.

La jeune caissière à son poste, rendant la monnaie avec un léger froncement de sourcils. Elle n'arrêtait pas de se gratter l'oreille. Des clients qui allaient et venaient, la plupart ne s'attardant pas très longtemps. Je ne vis pas Yasmin, ce qui voulait dire qu'elle avait dû déposer la bombe avant ce passage de l'enregistrement. Des douzaines de gens, partant, arrivant et partant aussi. La boutique était en effervescence. C'était étonnant que si peu de personnes aient trouvé la mort. Je vis un homme s'arrêter devant le présentoir de livres, à côté d'un présentoir de journaux. Il tendit le bras vers un journal et soudain l'écran devint blanc incandescent.

Je revins en arrière et je me raidis. Cinq personnes dans la boutique filmées par l'œil stable de la caméra. Je reconnus les quatre victimes d'après la photo dans leur dossier. Le Russe était celui qui tendait la main vers un journal quand la bombe avait explosé. Je retournai en arrière, une image à la fois. Il reculait d'un pas du présentoir. Il était de profil, la tête légèrement tournée. Il avançait vers le présentoir des magazines. Et c'est là que je vis son visage.

Je le connais. C'est impossible !

37.

Derrière moi, dans le couloir, une porte s'ouvrit. Des pieds glissaient sur le parquet.

— Nic ? *Ben je wakker ?* Tu es réveillé ?

— *Ja*, répondis-je, imitant du mieux que je pus la voix de Nic.

Je ne pouvais plus rester. Je retirai la clé du port. La porte de la salle de bains se ferma et de l'eau coula dans le lavabo. La chasse d'eau se déversa. Une douche, maintenant. Et par-dessus tout cela, la porte d'entrée s'ouvrit.

Nic était rentré.

Plus possible de partir par la porte. Je pianotai prudemment sur le clavier, m'assurant de ne laisser aucune trace de mon passage. Je me déconnectai et l'écran revint à sa page d'accueil. Je l'éteignis.

Je passai une jambe par la fenêtre. L'eau coulait toujours dans la douche et je priai pour que Nic ne se dirige pas droit dans sa chambre. Je sortis, me tenant sur le rebord.

Je ne pouvais pas descendre. Je regardai en haut. Une poutre sortait des briques à quelques mètres au-dessus de ma tête. La plupart des bâtiments à Amsterdam en ont. Je suppose qu'elles servent à hisser de gros meubles dans les appartements, vu l'étroitesse des cages d'escalier.

Cela demandait un sacré bond. J'attendis de voir si quelqu'un dans la rue me remarquait, mais personne ne levait la tête. Je rassemblai mes esprits, laissai le souvenir des heures d'entraînement de mes parkours habiter mes muscles. J'en étais capable. Je fixai la poutre. Et sautai. Je tendis les bras pour agripper la poutre.

Raté.

Je tombai. J'attrapai de justesse, avec la paume de mes mains, le bord en brique de l'appui de fenêtre d'où j'étais parti. Mon corps percuta le mur, et une vive douleur remonta dans mes bras. Mes doigts brûlaient comme du feu, mais je me retins de crier. Je me servis de mes pieds pour amortir l'impact et cela me donna un support pour asseoir ma prise sur la brique. Les parkours renforcent les mains, les bras et les abdos, mais je manquais trop de pratique. Je regardai vers le bas. La rue était assez vide. Une femme sortit du café, sous l'auvent jaune, sans lever la tête.

J'entendis la porte s'ouvrir. Nic était désormais dans sa chambre. Il sifflotait. J'étais cuit. Un cliquetis me parvint de son bureau. Il n'était qu'à quelques pas de moi. Il pouvait peut-être même voir mes mains, s'il se penchait à la fenêtre. Je l'entendis parler à sa mère en néerlandais, agacé, lui disant qu'il n'avait pas le temps de bavarder.

Merci, mon Dieu. Je tentai de me soulever, et vis par la fenêtre qu'il quittait sa chambre pour le couloir. Mais en laissant la porte ouverte.

Les parkours demandent des mouvements efficaces d'un endroit à un autre. L'efficacité. J'aiguisai mon esprit. Je coupai le problème en étapes qui pouvaient être franchies, une à la fois en un déplacement fluide. Je pendais au rebord depuis moins de dix secondes. Je n'avais pas de temps à perdre.

Je remontai proprement. Je parvins à prendre appui sur le rebord et me redressai de toute ma hauteur. La mère de Nic l'appelait depuis sa chambre, se plaignant qu'il ne lui ait pas apporté son petit-déjeuner. Nic lui dit d'aller se faire foutre, de retourner au lit pour dessoûler complètement. Sa voix se fit plus forte, alors qu'il revenait vers les chambres à coucher.

Il fallait que je retente le saut. Je bondis, et cette fois, j'agrippai la poutre des deux mains.

Je remontai rapidement les jambes en les balançant. Nic gueulait sur sa mère et elle répondait en gueulant, elle aussi. J'entendis un cri dans la rue. Quelqu'un m'avait vu. Il ne me restait plus qu'à disparaître le plus vite possible, avant l'arrivée de la police. Je grimpai jusqu'au sommet de la poutre et me glissai sur le toit, loin des regards. Sur le toit, plus personne ne pouvait m'apercevoir. Je restai allongé et en fixant le ciel, je repris ma respiration. Doucement, je rampai vers le bâtiment voisin. J'avançai, prudemment, en silence, toujours hors de portée des passants. Cela me parut durer une éternité.

Une petite fille dans un des appartements sous les toits m'observait, les yeux grands ouverts, alors que j'arrivais au bout du bloc d'immeubles, à une douzaine de bâtiments de celui de Nic. Elle devait avoir dans les quatre ans, un regard malicieux, des joues à croquer. Je lui adressai un petit coucou et elle me répondit, amusée. Je mis un doigt sur mes lèvres et elle m'imita en gloussant. Je lui fis le mouvement d'ouvrir la fenêtre. Elle s'exécuta.

Je me glissai dans sa chambre. Elle me fixait. Je lui tapotai la tête et lui signifiai de se taire. Elle gloussa de nouveau. Je sortis de sa chambre, entendis des bruits dans la chambre voisine, comme si quelqu'un se déshabillait, puis le son d'une douche qui coule. En quelques secondes, je fus hors de l'appartement pour descendre l'escalier comme tout un chacun.

38.

— Vous connaissez la victime russe ? Comment cela se fait-il ? demanda Mila.

Elle avait branché la clé USB dans son portable et étudiait ce que j'avais volé chez Nic.

Ma voix me parut chargée.

— Le jour de l'attentat de Londres… Je présentais mes recherches sur un type que nous pensions lié aux financements de réseaux criminels internationaux, qui ont même des ramifications dans les gouvernements. Nous l'appelons le Tsar de l'argent, un type dont personne n'arrive à retrouver la trace. Nous n'avons rien sur lui, c'est l'homme invisible. Nous n'avons réussi à mettre la main que sur une photo et quelques informateurs nous ont parlé de lui. C'est lui. C'est le gars que je recherchais, que je voulais attraper. Je me disais que le balafré avait fait exploser la bombe pour protéger le Tsar de l'argent. Mais maintenant, il le tue.

J'arrivais à peine à respirer, je sentais un poids sur la poitrine.

— Ils ont abattu ma cible. Qui sont ces gens, bon sang ? Qu'est-ce qu'ils manigancent ? Pourquoi ont-ils enlevé ma femme ?

Mila me fixait.

— Ce n'était pas juste un attentat, continuai-je. C'était bien plus que ça. C'était un meurtre. Il faut que j'analyse tout ce que j'ai récupéré sur l'ordinateur de Nic. Je dois trouver un prétexte pour qu'il accepte de me prendre sur l'opération.

— Alors, au travail, acquiesça Mila en se penchant sur le portable.

39.

— Je pense pas que je peux faire entrer des nouveaux, maintenant, déclara Nic au téléphone.

Je supposai qu'il avait reçu l'ordre de ne plus introduire personne par Piet. Ils devaient paniquer après la tentative d'infiltration du Turc. Ou, plus grave, il s'était rendu compte que quelqu'un s'était baladé dans son ordinateur ou dans sa chambre. Ils ne pouvaient se fier à aucun nouveau. Le Turc avait anéanti mes chances.

Mais je n'avais pas d'autre choix. Il fallait que j'insiste.

— Écoute, Nic, pas de problème. Mais faut que tu me files un peu de blé, mec, parce que j'ai des infos qui valent leur pesant d'or pour toi et ton boss.

— Ça m'étonnerait, Sam, mais…

— Avant que tu arrives au *Grijs Gander*, le Turc parlait de faire passer une cargaison de valeur pour toi. Vers les États-Unis. Je crois pas que tu devrais lui faire confiance, vu comment il ouvre sa gueule en public. T'as besoin d'expédier de la marchandise, je peux faire ça pour toi. Rapide, sûr et pas cher.

— Il a parlé d'une route de contrebande ? Dans le bar ? s'étonna Nic, sa voix s'élevant légèrement.

— Il s'adressait à ses amis en turc, mais j'ai tout entendu.

Je jetai un œil vers Mila qui suivait la conversation.

— Il a dit qu'il obligerait Piet à payer s'il ne recevait pas son argent. Il a dit qu'il passerait un appel anonyme aux flics si Piet ne lui donnait pas ce qu'il lui devait.

— Je… je peux pas parler de ça au téléphone.

La nervosité dans sa voix était désormais évidente.

— Mais pour moi ça voulait rien dire, jusqu'au moment où ils ont commencé à parler de ton ami.

Bien évidemment, ils avaient torturé le Turc et il leur avait peut-être servi une autre version… Je me mettais en grand danger. Mais il fallait bien prendre des risques.

— Moi, je peux te fournir une meilleure route, bien plus sûre que celle du Turc. Et je sais fermer ma gueule. J'ai besoin d'un boulot régulier, Nic.

— Faut que je te rappelle. Mais je te promets rien.

— OK, très bien, toi et ton pote, faites-vous pincer, j'en ai rien à battre. Bonne chance.

Je raccrochai.

Mila leva un sourcil.

— Vous l'avez bien harponné.

Je ne répondis rien.

— Sam…

— Quoi ?

— Ne vous laissez pas submerger par les émotions.

— Je ne suis pas émotif. Vous voyez des émotions ? Je suis la froideur personnifiée.

— Ce Tsar de l'argent. S'il travaillait avec le balafré, si c'était lui qui finançait, pourquoi le balafré l'aurait-il tué ? Et pourquoi de cette façon ? Deux balles dans la tête et balancé dans le canal, c'est plus simple.

Je n'avais pas de réponse et c'était en partie le problème. D'une pierre deux coups : le

balafré fait passer Yasmin pour une meurtrière et élimine le Tsar de l'argent. Mais pourquoi ? Je pensais que le balafré avait posé la bombe dans nos bureaux de Londres pour le protéger. Manifestement, ce n'était pas le cas.

Le téléphone résonna dans ma main. J'attendis cinq sonneries.

— Il se pisse dessus, lança Mila.

Je laissai le portable sonner encore deux fois avant de répondre.

— Oui ?

— Je peux peut-être t'avoir du boulot. Mais comprends que mon boss est particulièrement prudent en ce moment.

Tu m'étonnes.

— J'aime les boss prudents.

— On se retrouve au bar de l'autre soir, je t'emmènerai voir Piet.

— Non. Au grand jour, pas un endroit aussi planqué. Là où je peux te voir arriver, toi et tes potes. Je connais un bar…

Mais Mila secouait la tête vigoureusement.

— Non, attends, voilà ce qu'on va faire, en témoignage de ma bonne foi, c'est toi qui décides.

— Tu connais le *Pelikaan Café* ou le *Singel* ?

Mila hocha la tête.

— Oui, répondis-je.

— Retrouve-moi là-bas. À midi.

— OK, on se voit à midi.

Nic raccrocha.

— Eh bien, lâcha Mila en retirant son oreillette, ils ont mordu. Mais il se peut tout à fait qu'ils vous embarquent et vous fassent parler dans un endroit de leur choix. Ils ne vont pas se fier à vous aussi facilement. Il faut qu'on soit prêts pour cette éventualité.

— Et pourquoi pas ici, sur notre territoire ?

— Parce que je veux protéger ce bar. Vous devez considérer le *Rode Prins* comme votre planque. Je connais le *Pelikaan*. Je sais ce qu'on va faire. Dépêchez-vous, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Elle se leva, je lui touchai le bras.

— Vous avez réussi à contacter Bahjat Zaid ?

— Non. Personne ne semble savoir où il est.

— Écoutez, je pense qu'il leur a donné quelque chose de son labo en Hongrie, celui dans lequel travaillait Yasmin. C'est à cette marchandise qu'ils veulent faire traverser l'Europe.

Elle se mordit la lèvre.

— C'est un fabricant d'armes, Mila. Qu'est-ce qu'il peut bien donner à ces gens ? S'il paye les rançons, il ne la reverra jamais.

— Vous et moi, nous avons reçu des ordres, Sam. Nous sauvons Yasmin, nous éliminons ses ravisseurs, parce qu'ils sont des témoins et des menaces. Faites ça et vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de ce qu'il leur donne.

— Vous le savez, vous ? Soyez tout à fait honnête.

— Non, répondit-elle, et je la crus.

— Je dois tout de même découvrir ce qu'ils veulent faire passer aux États-Unis.

— Procédons par ordre. D'abord Yasmin. Puis le gang. C'est le chemin pour résoudre l'énigme au sujet de votre femme, Sam. Restez concentré.

Sa voix était plus tranchante qu'un poignard.

— J'ai quelque chose pour faire pression sur Nic. Pas très agréable.

— Quoi ?

— Dans son ordinateur.

Elle ouvrit un fichier. Des photos. Des clichés de jeunes gens dans des positions affreusement provocantes. Des garçons, des filles, une palette d'âges, de poses, de faussement effarouchés à clairement pornographiques. Je vis une liste de noms, d'e-mails. Je détournai le

regard.

— Un violeur d'enfants ?

— Peut-être. En tout cas, il peut vous fournir en hardcore. Demandez-lui n'importe quelle photo et Nic vous la donne.

La dureté dans sa voix s'évanouit et elle jura.

Je repensai à la façon dont il avait reluqué la petite fille dans le café à côté de Dam Square la nuit d'avant et ressentis une violente nausée.

— OK, je peux utiliser ça contre lui. Je peux lui forcer la main.

— Et ensuite, la couper.

40.

Howell examinait la vidéo au poste de sécurité de la gare centrale de Rotterdam. Là. La caméra s'arrêtait sur l'homme qu'il avait vu dans le port et qui ressemblait à Sam Capra. La blonde sexy aux immenses lunettes marchait quelques pas devant lui.

— Ils montent dans quel train ? demanda-t-il.

— Celui de 10 h 15 pour Amsterdam.

August consultait les horaires des trains.

— Je veux tous les détails de deux billets achetés par carte de crédit.

— Ils ont très bien pu payer en liquide ou utiliser des billets payés d'avance.

Dix minutes plus tard, Howell avait un nom, en route vers Amsterdam. La plupart des gens qui prennent le train de 10 h 15 avaient déjà leur billet. Mais un couple, dans le wagon cinq, avait payé avec une carte appartenant à une certaine Fernanda Gatil.

Il appela le bureau de la CIA à Amsterdam et leur donna le nom, exigeant une recherche exhaustive sur cette femme et ordonnant qu'on l'épingle dans toutes les douanes de Hollande. Il voulait savoir où elle travaillait, où elle vivait, tout, absolument tout sur sa vie. Il demanda qu'on améliore les photos de la vidéosurveillance de la gare. Il ordonna qu'on trouve qui était cette femme et pourquoi elle voyageait avec un homme qu'il imaginait bien être Sam Capra.

41.

Midi dix.

Le pourri de Nic était en retard. Assis à la terrasse du *Pelikaan*, sur la rive sud du canal, je sirotais mon demi de Heineken. Les rayons du soleil chatouillaient l'eau.

Pour la première fois, je me demandai qui était ce Turc engagé par Zaid. Un mercenaire ? Un vrai contrebandier ? Quelqu'un comme moi, avec sa vendetta personnelle contre le balafré ? Bahjat Zaid était un père paniqué qui n'avait pas placé toute sa confiance en Mila ni en ses employés secrets. Après que je fus un peu calmé, en route pour mon rendez-vous, je me dis que je ne pouvais pas lui en vouloir. Je ne savais pas non plus si mon enfant était vivant ou mort.

Je me rapprochais de la vérité et de Lucy, je le savais. C'était le rendez-vous le plus important de ma vie. J'essayais de ne pas transpirer. J'essayais de ne pas trop penser. Simplement jouer la note juste et j'intégrerais le gang.

Nic se frayait un chemin dans la foule du samedi. Il adressait à tous et à toutes choses un regard méprisant. Il ne paraissait pas heureux.

Il s'assit en face de moi. Dans la lumière du jour, il avait le teint terreux de quelqu'un qui manque de sommeil. Je me demandai s'il s'était aperçu qu'il avait eu un intrus dans sa chambre qui avait percé ses ignobles secrets. Mais sans doute qu'aucun des malfrats n'avait bien dormi la nuit dernière en apprenant que le Turc avait été commandité par Bahjat Zaid.

— Bonjour, saluai-je, m'efforçant de ne rien laisser paraître de mon dégoût pour lui.

Je sais quelle ordure tu es.

— Je passe une journée de merde, là, répondit-il.

Le serveur s'arrêta à notre table et Nic commanda un Coca. Il fut vite servi. Personne ne s'assit à côté de nous.

— Donc ce Turc a bousillé ta route ?

— C'était que des conneries. Le Turc était un menteur.

— Était ?

— Je veux dire « est ». Désolé pour mon anglais.

Il fallait que je lui donne l'impression de vouloir ce boulot plus que tout, ce qui n'était pas faux.

— Nic, écoute. J'ai fait passer tout un tas de trucs d'Europe de l'Est en Hollande, en Angleterre et en Amérique. Je sais transférer toute sorte de came. Si t'as peur que le Turc ait merdé ta route, laisse-moi t'en préparer une autre, entièrement différente, avec un nouveau moyen de transport. Fais-moi confiance.

Nic sirota son soda. Je patientai. S'ils avaient dépendu de la route établie par le Turc pour livrer leur marchandise aux États-Unis, ils ne pouvaient plus l'emprunter, et ils devaient donc être désespérés. À moins qu'ils aient déjà trouvé une solution. Mais le Turc était mort dans la nuit, quelques heures plus tôt à peine. Alors peut-être que j'étais leur meilleure chance de mener à bien leur opération. Nic avait dû être envoyé pour m'évaluer.

— Pourquoi t'as tellement besoin d'un boulot ? interrogea-t-il.

— J'aime manger et dormir sous un toit. Et il me faut un pied-à-terre en Hollande.

— Pourquoi ici ?

— Quelques petits soucis en Europe de l'Est. Faut que je me concentre sur le transfert des marchandises vers l'ouest.

Je pris une grande lampée de bière.

— Ça me dirait bien de prendre part à ce que tu fais. C'est quoi ? Clopes en contrefaçon, produits de luxe ? Drogues artisanales ?

Tout cela se négociait à des milliards de dollars ; près de vingt pour cent de l'économie mondiale de nos jours concernent des marchandises illégales.

— Tu dois être au bout du rouleau pour poireauter dans les bars en attendant que le taf se présente.

— En fait, j'adore les karaokés. Si les Turcs avaient pas débarqué, j'aurais bien chanté du Dire Straits.

L'ombre d'un sourire éclaira son visage.

— C'est quoi ton nom complet, Sam ?

— Peter Michael Samson.

Le portable de Nic sonna. Il l'ouvrit, écouta attentivement. Son visage restait impassible la plupart du temps. Un petit rictus au coin des lèvres venait de temps en temps déformer ses traits. Il se leva de la table pour se diriger vers une autre, plus loin, et passa un deuxième appel. Je levai mon verre à mes lèvres, chuchotai derrière mon verre de bière.

— Vous avez tout capté ?

— Oui, répondit Mila.

Le transmetteur était caché sous mon col, plus fin qu'un cure-dent. Pas facile à repérer sous ma chemise amidonnée. D'où ma tenue pour le rendez-vous, comme si je me rendais à un entretien d'embauche. Mila avait glissé l'engin dans mes vêtements. L'oreillette grâce à laquelle elle pouvait me répondre était un risque. Elle était plus facile à voir. De la technologie de pointe, en tout cas, je doutais que la Compagnie en soit équipée. Qui étaient donc mes nouveaux employeurs ?

— S'ils ont accès au service des passeports… ils vont me rechercher sur-le-champ.

La Compagnie avait peut-être effacé la légende Peter Samson, éliminé mon identité et les traces du passeport. Et certainement, ils seraient informés que quelqu'un avait tenté de trouver des informations sur mon ancien nom. Comme cela aurait été le cas si j'avais essayé de l'utiliser.

Ce qui pourrait bien conduire la Compagnie directement vers Nic et ses potes. Mais il ne fallait pas que cela arrive avant que j'aie obtenu ce que je voulais. Pas avant que je mette la main sur le balafré. Pas avant que j'emmène Yasmin en lieu sûr et que j'apprenne la vérité sur Lucy et mon fils.

J'observai Nic. Nic me regarda. Les minutes défilèrent. Assez longtemps pour entrer dans les bases de données des passeports canadiens ? Ils avaient piraté le système informatique de la police hollandaise, pourquoi pas celui du Canada aussi ? J'avais déjà sous-estimé Nic avant cela.

Je ne dis plus un mot à Mila. Elle n'était pas loin, nous surveillant depuis un bureau vide de l'autre côté du canal Singel.

Sur le Herengracht, dans la grande planque de la Compagnie, August ouvrit la porte du bureau de Howell. Ce dernier leva les yeux des photos qu'il étudiait et qui étaient arrivées de la douane à Rotterdam. Des milliers de visages, aucun Sam Capra. Il avait la tête qui tournait.

— Monsieur, quelqu'un vient de se renseigner sur une des vieilles légendes de Sam Capra. L'identité de Peter Samson. Ça vient d'arriver, il y a quelques minutes à peine, depuis une adresse IP dans un cybercafé à Amsterdam. On cherche des informations sur son passeport, ses antécédents dans l'armée, son casier judiciaire.

— Où ça ?

— Sur le Singel, il y a quelques minutes.

— Allons voir qui s'intéresse tant à Sam.

Bon sang, se dit-il, peut-être que c'était Sam lui-même qui vérifiait que son ancienne identité était encore active. Ce petit con avait enfin commis une erreur.

— Des traces que le passeport a été utilisé pour entrer en Hollande ?

— Non, monsieur, répondit August. Vous voulez que je supprime tous les documents liés à cette identité ?

— Non, non, laissez-la active. Voyons où cela nous mène.

Howell, August et Van Vleck, un ancien marine assigné en permanence au bureau d'Amsterdam, dévalèrent l'escalier vers la lumière claire du jour.

— On peut appeler la police hollandaise… suggéra Van Vleck.

Howell leva la main.

— En aucun cas. On s'en occupe nous-mêmes. Cela pourrait dégénérer, ajouta-t-il en jetant un œil vers August. S'il est là-bas, on l'embarque et on l'interrogera plus tard. N'ayez aucune hésitation.

— Pas de problème, monsieur, acquiesça August. Nous allons l'attraper.

42.

Nic referma son portable et je baissai mon demi de ma bouche. Il revint vers la table. On venait peut-être de lui dire que Peter Samson n'existait pas. Il avait pu prendre une photo de moi sur son téléphone et l'envoyer à Piet, ou même au balafré. Dans ce cas, j'étais mort. Je jetai un œil à ce qui se trouvait sur la table : serviette, jolies fleurs dans un petit vase en verre, demi. S'il revenait vers moi en sachant que j'avais menti, je pourrais le tuer avec le vase. Casser le fond, l'enfoncer dans sa gorge. Le verre du vase était plus lourd que celui de la chope.

Nic se glissa sur son siège en face de moi. Il resserra sa queue de cheval et me sourit.

— Un mandat d'arrêt a été lancé contre toi l'année dernière en Croatie pour contrebande.

C'était malheureusement vrai de Peter Samson, quel nul !

— Ça remonte à un an.

— Je vois. Les charges ont été retirées.

— Ça marche, les pots-de-vin, dis-je en haussant les épaules. Et un témoin a décidé de ne pas parler.

— Qu'est-ce que tu faisais passer ?

— Tout ce qui devait passer. Explosifs illégaux depuis la République tchèque, vieilles armes d'Ukraine, opium circulant à travers la Turquie, énonçai-je dans un nouveau haussement d'épaules. Je ne suis pas spécialisé dans un produit en particulier. J'expédie tout ce qui a besoin de l'être vers le Canada et les États-Unis.

— Et être un passeur, ça t'a appris à te battre ?

— Non, ça c'est l'armée canadienne.

— J'ai un copain à Prague. Je l'ai interrogé sur toi, hier soir.

Gregor.

— Et ?

— Il a dit que tu faisais du bon boulot, mais il a aussi dit que tu avais vendu quelques gars qui ont essayé de t'embobiner, deux frères.

— Les frères Vrana entubaient les types qui m'ont fait entrer dans la combine. La politique interne dans un groupe, ça me regarde pas. Il y a que l'argent qui m'intéresse. Désolé si ça donne pas une bonne image de moi. C'est comme ça et c'est tout.

— Donc ta loyauté irait… à moi.

— C'est toi qui me fileras le blé ? Alors oui, c'est à toi que je suis loyal.

Il m'observa le temps de décider.

— J'ai peut-être un boulot pour toi, alors. Mais faut que tu me rendes un service si tu veux le taf.

— Les services, c'est pas trop mon truc.

— Alors vois-le comme un investissement. Mon boss, Piet, est devenu un boulet. Faut s'en débarrasser.

Joliment dit, on peut vraiment compter sur ces mecs-là. Nic voulait supprimer Piet. Sans doute pour prendre sa place, son marché. Ou son pouvoir.

— Si tu peux nous avoir une route vers l'Amérique, alors toi et moi… on n'a plus vraiment besoin de Piet dans le tableau. Ni dans les bénéfices.

— Et si je veux pas me mêler à tes saletés de petites manigances internes ?

— Alors c'est mort.

Il se servait de moi. La loi du plus méchant. Nic profitait de l'erreur de jugement de Piet par rapport au Turc pour prendre l'ascendant.

Alors moi aussi, je le pouvais.

— C'est quoi que t'as à lui reprocher à ton boss ?

— Le cerveau rapporte plus que la force brute.

Le pirate n'aimait pas trop les muscles.

— Pas de doute, tu es plus futé que lui.

— Ça c'est sûr. Piet est un fils de pute taré. Il se balade avec une épée qu'il agite à tout-va, tu y crois-toi ? Une putain d'épée. Tu vois pas ça comme un manque de professionnalisme ?

Le ton supérieur que j'avais perçu dans sa voix revint.

— C'est quoi, ta cargaison ?

— Pas des gros paquets, mais ils doivent être bien cachés. D'une valeur inestimable et pas facilement remplaçable.

— C'est pas une réponse. C'est quoi, je te demande ?

— T'as pas besoin de le savoir. C'est pas toxique, empoisonné ou dangereux.

Je ne le croyais pas, mais je n'insistai pas. Pas maintenant. J'avais une nouvelle carte à jouer. En gros, Nic voulait que je m'énerve sur Piet, que je donne une mauvaise image de lui pour que le balafré le dégage. Même les réseaux lâches fourmillent d'ego et d'ambitions. C'était peut-être le chemin le plus court vers le balafré.

— Tu veux ce boulot, tu m'aides, renchérit Nic.

— Et je te prépare une route parfaite pour expédier ta came, avec documentation et conteneurs, ainsi qu'un capitaine joliment soudoyé, et les bons pots-de-vin, et après tu prends ma route et tu m'éjectes, c'est ça ?

— Faut se faire un peu confiance, Sam. Je te fais une offre et on bosse ensemble. Ce taf et tous les autres qui suivront. J'ai de la demande en ce moment, et j'ai besoin d'un associé qui n'est pas un abruti et sur qui je peux compter. Je veux pas d'un boss qui se prend pour un ninja.

J'introduisis une pointe de nervosité dans ma voix.

— Écoute, je vais jouer ma peau, là. Je vous connais pas, les mecs. J'ai les ressources pour faire passer tout ce que vous voulez, mais il me faut des garanties.

Je sonnais comme quelqu'un qui parlait trop, et c'est ce que je voulais que Nic pense de moi. J'ajoutai une pointe d'urgence pour conclure le marché. Et le conclure en lui donnant le sentiment de me dominer.

— Si tu peux pas me les donner, je vais trouver quelqu'un qui peut.

— Je peux pas t'emmener voir le boss de Piet. Ça marche pas comme ça.

Compartimenter. Garder chaque maillon du réseau autonome pour leur sécurité. Leur mode opératoire ici, apparemment. Pas bête.

— Alors c'est mort.

Coup de poker. Je me levai.

Il avait besoin de moi. Je le savais. J'étais sa chance de prendre le pouvoir.

— On joue gros, là, déclara Nic.

— Le seul truc qui m'intéresse, c'est le fric.

— Tu auras ta part, plus un bonus pour m'avoir aidé à éjecter Piet.

— C'est obligé que du sang coule ?

— De nos jours, c'est comme ça, affirma Nic avant de baisser la voix. Écoute, il faut que notre marchandise passe de Rotterdam à New York. Je sais pas où est la cargaison, pour le moment. Quelque part entre la Hollande et la Hongrie. Piet le sait, lui, OK ? Tu peux lui parler et voir si t'es d'accord pour t'engager. Pour la contrebande et me débarrasser de Piet.

Je ne pouvais pas en espérer plus pour l'instant.

— D'accord, on y va.

Et c'est là que je vis Howell. Il se pressait sur la rive nord du canal Singel. Droit dans notre direction. Derrière lui, avançait August. Je continuai à sourire.

Cela voulait dire que nous avions commis une erreur. Mais Mila avait pensé à une issue au cas où cela arriverait.

Ensuite, en compagnie d'un troisième homme, clairement un agent de la Compagnie, ils entrèrent en trombe dans un cybercafé. Une tasse de café dessiné avec un néon brillait dans la vitrine. L'immeuble depuis lequel Mila nous surveillait, à l'étage du haut.

Que faire ? Aider Mila ou partir avec Nic ? Je voulais l'aider. Mais je ne pouvais plus renoncer à Nic. C'était la voie qui me mènerait vers Lucy et mon fils.

Je le suivis, me demandant comment Howell nous avait trouvés. D'après la vérification d'identité que Nic avait faite ? Peut-être, si le gars qui avait fait les recherches sur Peter Samson avait déclenché une alerte.

Nic marchait juste à côté de moi, son bras autour de mes épaules. Je ne pouvais tourner la tête. Impossible de faire un signe à Mila. Il fallait que je réfléchisse à un moyen de la prévenir.

— Les ennuis vont pas tarder, lançai-je.

— Comment ça ? s'étonna Nic en jetant un œil derrière nous.

— Toi, avec ton boss.

— Il sera plus mon boss pour très longtemps.

— J'avais un boss, avant. Un type qui s'appelait Howell, dis-je sur le ton de la conversation. Un vrai connard, et j'ai toujours l'impression de l'avoir sur les talons.

— Alors t'aurais dû t'occuper de lui, comme moi je vais le faire avec Piet.

Je ne pouvais pas en dire plus. Il fallait que je fasse confiance à Mila pour déchiffrer mon avertissement. Je n'avais pas d'autre choix que de suivre Nic et je savais qu'il allait me fouiller. L'oreillette était trop dangereuse. Il la trouverait. Dès que Nic fit quelques pas devant moi, je la retirai et la jetai dans la rue. Je conservai l'émetteur. Je voulais que Mila ne perde pas un mot de ce qui allait se dire.

43.

Mila sortit en trombe du petit bureau et dévala l'étroite cage d'escalier. Howell était tout près, s'il intervenait maintenant, tout était perdu. Les trois derniers étages du haut étaient occupés par des bureaux. Le rez-de-chaussée abritait le *Café Sprong*, un petit cybercafé, fréquenté par les étudiants et les jeunes touristes. Elle atteignit le hall du bas. À cet instant, le cybercafé, à sa droite, comptait une demi-douzaine de gamins stupéfaits, les mains en l'air, loin de leur clavier. Trois hommes en costume se tenaient à l'intérieur, deux d'entre eux les menaçant de leur pistolet. Le plus âgé, qu'elle reconnut d'après les dossiers de la Compagnie comme étant Howell, avait pris la parole.

— Que tout le monde reste calme, nous travaillons en collaboration avec la police néerlandaise.

Il se pressait d'un ordinateur à l'autre, tapotant sur les claviers, à l'affût.

Ils les avaient retrouvés, Sam et elle.

L'agent le plus proche de la porte l'attrapa par le bras. Grand, blond, de type scandinave, les pommettes rouges.

Mila se retint de le balancer contre la vitrine au néon en forme de tasse de café.

— Mais, enfin… lâcha-t-elle en tentant de se dégager.

Il ne leva pas son arme, mais l'attira à l'intérieur.

— Nous sommes sur une affaire criminelle. Ne vous en faites pas, nous recherchons un malfrat. Vous étiez connectée à l'Internet du café ? demanda-t-il dans un néerlandais approximatif.

Elle haussa les épaules, faisant mine de ne pas comprendre.

— C'est une blague ? demanda-t-elle en anglais, esquissant un sourire indigné. Ou un film ?

— Vous avez un portable ? Ou un smartphone ? demanda-t-il en anglais. Vous étiez sur le Web, à l'instant ?

— Non.

Elle ne portait qu'un petit sac à main. Le kit sans fil qu'elle avait utilisé pour parler à Sam était scotché en bas de son dos, sous la veste de son tailleur-pantalon. Son pistolet était fixé à sa cheville. Il fouilla son sac, trouva son téléphone. Tandis qu'il parcourait son navigateur, elle patienta sans rien dire.

Le colosse rangea le téléphone dans le sac de Mila.

— Merci. Une enquête policière. S'il vous plaît, n'essayez pas de partir.

Elle obéit.

Mais si c'est après elle qu'ils en avaient, ne se seraient-ils pas simplement précipités vers le toit ? Peut-être que non. Peut-être qu'ils savaient qu'elle était ici, mais pas qui elle était. Elle afficha un air de sérénité, mais tous les muscles de son corps se raidirent. Howell n'avait pas sorti d'arme. Elle réfléchit à la manière dont elle devrait se défendre, l'ordre dans lequel elle les tuerait. D'abord le grand blond, puis le brun et enfin Howell. La décision la calma et elle observa Howell comme tous les autres.

Le garçon de café criait, avec un accent polonais, contre les hommes en costume en leur signalant que leur comportement était scandaleux, mais ils l'ignorèrent. Howell s'éloigna d'une jeune fille terrorisée pour avancer vers une table du fond, où un Chinois était installé. Les mains

du jeune étudiant tremblaient au-dessus de son clavier et Mila songea qu'il avait l'air plutôt coupable.

Elle regarda Howell s'emparer de l'ordinateur, l'étudier et pianoter sur le clavier. Mila vit une fenêtre s'afficher sur l'écran. Une liste de données, lettres blanches sur fond noir.

Howell ferma l'ordinateur et fit signe à ses acolytes. Le grand blond avança, agrippa le Chinois violemment et hocha la tête vers les clients.

— Dehors ! ordonna Howell en anglais.

— Vous n'êtes pas des policiers ! hurla le serveur.

Trop de caféine, se dit Mila. *Ça rend téméraire*.

Howell jeta un œil à la jeune femme en passant à côté d'elle. Elle savait qu'elle aurait dû baisser les yeux. Tous les autres étaient terrorisés par leurs armes et n'avaient osé soutenir leurs regards. C'était trop lui demander. Elle était incapable de détourner la tête. Elle ne le provoqua pas, mais le fixait sans sourciller.

Ils se toisèrent un moment. Si elle avait su qu'ils l'avaient vue sur une vidéo du port, habillée en cuir et avec de grosses lunettes de soleil, elle les aurait abattus tous les trois sur place. Mais Howell, trop heureux d'avoir mis la main sur sa proie, ne s'attarda pas sur son visage à elle. Il suivit son coéquipier et le Chinois sans plus s'intéresser à elle.

L'autre homme, un costaud avec les cheveux bruns, baissa son pistolet et s'adressa à la foule dans un néerlandais parfait.

— Toutes nos excuses. Vous pouvez retourner à votre travail. Cet individu a commis de sérieux délits informatiques par l'intermédiaire de ce cybercafé. Désolés de vous avoir effrayés, mais nous ne voulions pas qu'il efface ses données avant que nous puissions l'appréhender.

Le garçon de café recommença à pester.

— Qu'est-ce qu'on en sait, nous ? Vous ne pouvez pas juste entrer comme ça, en brandissant vos armes ! Quelqu'un aurait pu être blessé !

L'agent garda son sourire dentifrice.

— Toutes nos excuses, encore une fois.

Il se tourna pour décamper, alors qu'un murmure animé s'élevait parmi les clients et que le serveur hurlait, se précipitant vers le téléphone pour appeler la police.

Mila sortit après le dernier homme. Il courait désormais pour rattraper Howell et le blond. Il arriva à leur niveau, Howell portait le portable du gamin.

Mila tourna la tête vers l'autre rive du canal, en direction du café où Sam et Nic avaient pris un verre.

Ils étaient partis. Que faire maintenant : suivre les gars de la Compagnie ou essayer de retrouver Sam ? Le Chinois était potentiellement relié au groupe du balafré et elle voulait voir ce que la Compagnie faisait de lui. À bonne distance, elle suivit Howell et les autres.

Elle tira son oreillette de son sac, la remit à sa place et se dépêcha de rejoindre sa voiture.

44.

Nic m'emmena à l'arrière de sa camionnette. Il s'apprêtait à me bander les yeux.

— Tu m'as demandé de te faire confiance, lançai-je. Ça marche dans les deux sens.

— En effet. Mais je vais pas te laisser voir où on va. T'as pas besoin de le savoir. Il y a que les membres du groupe qui peuvent. Si tu deviens un des nôtres, c'est bon.

Ce n'était pas plus mal qu'il pense avoir le contrôle total de la situation, et par conséquent, je l'autorisai à me bander les yeux.

— Je vais te fouiller, avertit-il, avant de commencer une inspection en bonne et due forme.

Des racines de mes cheveux jusqu'à mes talons. Il était minutieux, mais il ne repéra pas l'émetteur sous mon col. J'avais pris la décision de le laisser allumer même si je savais qu'il n'allait pas hésiter à me tuer s'il le voyait.

Je le laissai faire. Une seule fois, je lui dis qu'il me chatouillait, mais il ne s'en préoccupa pas. Je l'entendis repartir vers l'avant de la camionnette, démarrer le moteur, et d'un coup de volant brusque, s'engager sur la route.

— On va où ? Je vais rencontrer Piet ?

— Oui.

Je voulais demander s'il y aurait ses boss aussi. Yasmin et le balafré étaient peut-être aussi là-bas. Lui me reconnaîtrait, bien sûr. Il avait enlevé Lucy, il me connaissait. Je ne voulais pas finir attaché à une chaise comme le Turc. Mais il fallait que je prenne le risque.

La camionnette roula un long moment. D'après le nombre de virages secs qu'il négociait, j'imaginai que nous n'étions pas en train de sortir d'Amsterdam, mais que Nic essayait de brouiller les pistes. Ou de me décontenancer. Je me demandai si Mila suivait. Je ne pouvais qu'espérer qu'elle avait réussi à éviter Howell et August. Sinon, j'étais seul. Comment avait-il fait pour nous retrouver ? Sans doute à cause des recherches du gars de Nic sur ma légende. Il avait certainement interrogé la base de données depuis le cybercafé, sans doute qu'il avait masqué son travail derrière le serveur du site. Mais Howell et August étaient à Amsterdam, à mes trousses, et ils avaient coincé le pirate. Ce qui voulait dire que Howell n'allait pas tarder à se lancer sur la piste du gang de Nic et, dans ce cas, il gâcherait toutes mes chances de retrouver ma famille.

Dans chaque métier, il arrive un moment où on se dit, au diable la prudence. Je ne suis pas casse-cou, je ne suis pas stupide, mais parfois, il faut jouer les béliers. Howell se rapprochait bien trop. Le temps qu'il me restait pour retrouver le balafré était compté.

— Je vais te dire comment gérer ça, déclara Nic. Piet sera là, et un autre gars aussi. Pas besoin que tu saches son nom.

Je me rendis compte que je ne respirais plus.

— OK.

Pourvu qu'il s'agisse du balafré. S'il vous plaît.

— Tu vas leur expliquer précisément comment mettre en place une autre route.

— Et en échange, j'obtiens de l'argent et un boulot.

— Oui. Mais je veux que tu fasses passer Piet pour un raté. Tu vas dire à l'autre gars que tu as connu Piet au cours d'un transfert en Moldavie, que vous avez emprunté les mêmes routes. Que Piet a vendu des filles qu'il était en train de transporter, et qu'il a empoché de l'argent, avant la livraison. Qu'il a embobiné ses clients.

— Piet fait du trafic d'êtres humains ? demandai-je, révulsé.

— Disons qu'il déplace des services…

Je pouvais presque entendre le haussement d'épaules dans la voix de Nic.

— Des femmes de Moldavie, embarquées vers l'Angleterre, l'Allemagne et Israël pour des bordels. Des bébés vendus à des parents adoptifs en Italie, achetés en Macédoine et en Albanie. Des contrefaçons, de Chine vers l'Europe de l'Ouest. Tout et n'importe quoi. Il déplace ce qui a besoin d'être déplacé.

Une sensation de profond écœurement m'envahit, alors qu'il s'arrêtait. Ça sentait l'essence, les gaz d'échappement, et au loin, j'entendis le grondement d'une autoroute.

— On y est, Sam. C'est l'heure. Tu fais ce que t'as à faire et je ferai ce que je dois faire pour toi.

45.

Le quatrième coup au visage produisit l'effet désiré. D'après l'expérience de Howell, les pirates informatiques n'étaient jamais longs à passer à table. Le Chinois, étudiant en informatique à la Delft University of Technology, supporta deux coquards, une lèvre fendue et une oreille méchamment giflée avant de cracher une adresse. Un entrepôt tout près de l'A10 qui entourait Amsterdam. Van Vleck arrêta de frapper le pirate et August vérifia l'adresse sur son smartphone.

— Et qui allons-nous trouver là-bas ? interrogea Howell.

— Nic. Nic.

— Qui est Nic ?

— Le type qui m'a engagé.

Le jeune homme se lança dans un monologue en mandarin, traitant Howell de bite molle. Howell le gifla violemment, lui rétorquant en mandarin que sa mère était une sale pute et lui interdisant de lui reparler ainsi. La bouche de l'étudiant se tordit de surprise et de douleur.

— Et pourquoi il t'a engagé, ce Nic ?

— Nous avons un lien avec un système de surveillance des passeports… utilisé par les gouvernements nord-américain et européens.

— Et vous vérifiiez le passeport de Peter Samson.

— Oui. Pour voir s'il existait vraiment.

— Pour qui ce Nic travaille-t-il ?

— Il travaille pour des gens.

— Pour Samson ?

— Non, Nic voulait s'assurer que Samson était bien celui qu'il affirmait être. C'est lui qui embauchait Samson.

— Pour quel type de mission ? demanda Howell, sa voix se faisant plus dure.

Il se pencha si près du visage battu qu'il sentit le lait et le café dans l'haleine de l'étudiant, sous l'odeur du sang qui coulait de son oreille et de son nez.

Le Chinois se mit à pleurer.

— Je ne sais rien de plus, je le jure ! Je devais juste vérifier les antécédents de Samson comme Nic me l'avait demandé. Qu'il était bien canadien et qu'il s'appelait Samson.

August fit un signe à Howell et ils sortirent du camion, pour que l'étudiant ne les entende pas.

— Si Sam prend le risque d'utiliser une légende, c'est qu'il a besoin de se rapprocher de ce Nic. Il pense sans soute qu'il va le mener à Lucy, suggéra August.

— On va vite le savoir. Allons vérifier ce qui se passe à cette adresse.

— On ne devrait pas attendre d'envoyer une mission de reconnaissance ?

— Sam Capra est tout près, August. Pas question d'attendre.

— Ce n'est pas le protocole standard.

— Pas plus que de laisser un ami intégrer une équipe de chasse à l'homme. Vous venez ou vous restez ici, Holdwine ?

August retourna dans le camion. Il ne remarqua pas la petite voiture bleue, un peu plus loin derrière eux.

46.

Nic laissa le bandeau jusqu'à ce que nous arrivions à l'intérieur. Quand il referma la porte, un bruit métallique retentit. Il retira le bandeau et je vis que nous étions dans un ancien atelier. L'équipement pour modeler et tailler l'acier dans le but d'en faire des outils était encore là.

À côté de l'entrée, des cartons et des palettes s'entassaient contre deux murs. L'arôme des épices et de la bière empestait l'air. Une table en métal, noyée sous les papiers, occupait le centre de la salle. Les fenêtres, recouvertes de crasse, laissaient passer des rayons de lumière brunâtre.

Deux hommes, des jumeaux, se tenaient de part et d'autre de moi. L'un d'eux avait un Glock, l'autre un fusil d'assaut. Les deux avaient les yeux rouges. L'un avait les cheveux rasés, l'autre quelques centimètres de poils roux sur le crâne. Leurs bouches cruelles dessinaient un petit sourire.

— Voici les jumeaux, annonça Nic, comme si je n'avais pas remarqué qu'ils partageaient le même visage renfrogné.

Les jumeaux me fouillèrent, en quête d'arme ou de micro. Ils ne trouvèrent rien, eux aussi étaient passés à côté du petit émetteur.

J'inspectai si l'un d'eux avait un tatouage de *Novem Soles* comme le tueur dans mon appartement. Non, aucun signe. Alors peut-être que Nic et les jumeaux n'étaient que des larbins.

Assis à la table, je vis le type aux cheveux décolorés que j'avais vu sur la vidéo. Piet. L'esclavagiste.

Plus grand que moi, près de deux mètres, carré, taille fine, il avait les muscles à l'étroit sous sa chemise. C'était le genre de type qui savait se battre. Le nez cassé, il avait les yeux comme des taches d'huile. Froids et impitoyables. Derrière le regard glacial et le nez tordu, il affichait un sourire teinté de malveillance. J'avais bien l'impression que ce sourire était la dernière chose que bien des gens avaient dû voir. C'était le genre de type, pensai-je, qui trouve la cruauté amusante.

Et oui, il avait une petite épée. Une *wakizashi*. Elle était posée sur le bureau et luisait dans la pénombre.

Aucune trace du balafré.

Je rendis son sourire à Piet.

— À ce que je comprends, vous pouvez nous aider, monsieur Samson, dit-il en anglais.

— J'en suis sûr.

Il se leva et me contourna. Je n'avais sans doute pas l'air menaçant. Vieux jean, chaussures usées, vieille veste grise. Mila avait acheté mes vêtements d'occasion et avait retiré toutes les étiquettes. Un gars propre sur lui, mais désespéré. Je croisai son regard et baissai vite les yeux. Le laisser croire qu'il menait la danse.

— Donc. J'ai cinquante paquets à faire entrer aux États-Unis. Il faut pas qu'on les découvre. Surtout, ils doivent pas être saisis. Il faut qu'ils y soient dans dix jours. Il faut qu'ils arrivent ensemble, pas qu'ils soient séparés, et en même temps, j'ai besoin de la couverture la plus sûre qui soit. Comment tu ferais ça ?

— Ils sont gros comment, les paquets ?

— Moins d'un mètre de large, un mètre de long.

Il y en avait cinquante ? OK.

— Et le poids ?

— Pas grand-chose. Cinq kilos.

— Alors je les ferai passer pour des verres en cristal de Pologne. Avec la mention fragile, mais ça explique le poids. Ou alors du poisson congelé, proposai-je en haussant les épaules. Si les produits peuvent être empaquetés dans la glace sans les abîmer, c'est sans doute le mieux.

Procédure de contrebandier classique.

— Ou du matériel informatique de Finlande. Ils expédient des tonnes de téléphones et d'équipement du genre. Si c'est des produits électroniques, ça facilitera le camouflage en cas de rayons X. Une autre route facile, c'est les cigarettes de contrefaçon. Des fausses marques anglaises, françaises ou turques.

Une cigarette sur trois fumées au Canada est une contrefaçon. C'est un gros marché.

— Je veux pas qu'ils passent par les rayons X.

— J'ai un contact à Rotterdam qui peut faire en sorte que le conteneur en question saute son tour.

Je mentais, mais ça n'avait aucune importance.

— Et la douane américaine ?

— J'ai un ami au service des douanes de New York. Il a trois mômes à l'université et au lycée en ce moment, il doit faire face à de grosses dépendances. Il est plutôt ouvert pour pas inspecter ce que je lui demande.

— Et où est-ce que tu te procures la bonne documentation pour l'export, les emballages et les références d'un fabricant légitime ? interrogea Piet.

— Ouais, eh ben, avant que je balance tous mes secrets, j'aimerais bien être payé.

— Pourquoi t'es venu à Amsterdam ? questionna Piet en me dévisageant.

— Je suis venu pour l'eau.

— Ah ! s'exclama Piet. Un de mes films préférés. *Casablanca*.

J'avais cité une des répliques du personnage de Bogart, le propriétaire du bar, Rick Blaine, quand on lui demande d'expliquer sa présence dans la ville de toutes les intrigues. Je souris.

— Je voulais changer de cadre.

— Où est Edward ? demanda soudain Nic.

Après tout, ma performance était supposée convaincre le boss de Piet qu'il ne pouvait plus faire confiance à son homme, que Piet était devenu plus un boulet qu'un avantage. Et Piet était seul. Il n'y avait personne à convaincre. Edward. Edward était le balafré. Edward. Je laissai le nom s'imprégner dans mon cerveau. Edward. Le type avec la cicatrice en point d'interrogation à côté de l'œil, qui avait enlevé ma femme.

— Edward n'est pas là, déclara Piet. Il m'a laissé le soin de juger ce gars.

— Ce gars s'est battu hier dans un bar pour défendre ton nom, intervins-je. Et je te connais même pas.

— Oui, intéressant, en effet. Merci pour le geste. Je suis pas trop habitué à l'altruisme.

— Je te cherchais, déclarai-je.

— Toi et le Turc.

— La popularité, c'est une malédiction. Mais en fait, je te cherchais pas vraiment avant que le Turc commence à te menacer. C'était une occasion à pas manquer. Mais j'espère que t'as pas d'autres grandes gueules dans le coin.

Piet lança un regard à Nic. Puis il revint vers moi.

— Je voudrais savoir ce que tu as entendu le Turc dire, hier soir.

— Le Turc discutait avec un de ses potes avant que Nic débarque dans le bar.

— Tu parles turc ?

— Suffisamment. Avant, je faisais passer ma marchandise à Istanbul. Surtout de l'équipement militaire russe en surplus, destiné à l'Afrique. Le Turc a dit qu'il s'était arrangé pour que tu expédies de la marchandise en Amérique. Et qu'il allait te faire renoncer à une fille que tu possèdes, en échange.

Je l'observai pendant que je sortais mon atout. Nic n'était pas vraiment doué comme acteur. Stupéfait, il tourna la tête vers moi en entendant ce rebondissement.

— Une fille, répéta Piet.

— Oui. Il allait garantir que ta came arrive en sécurité, sans être saisie par les flics, si tu lui filais une fille que tu as. Yasmin ?

Je haussai les épaules.

— Je suis pas sûr pour le nom.

Il ne sourcilla pas. Mais son poing se ferma, les doigts resserrés autour de la *wakizashi*. Comme si elle l'appelait. Puis il la lâcha et ferma la main.

— Il a rien dit d'autre ?

— Non.

— C'est pour ça que tu t'es battu pour moi ?

Il éclata de rire.

— Non. Je me suis dit que tu voudrais pas qu'il foire le deal. J'ai besoin d'un boulot. Je me suis dit, plus tard seulement, que ce que j'avais entendu pourrait me servir, dis-je dans un nouveau haussement d'épaules. Tu peux plus te servir de sa route vers l'Amérique, maintenant. Mais tu peux passer par la mienne. Je me suis dit que si tu demandes les services du Turc, c'est que t'as pas une route régulière vers les États-Unis.

— Mais on te connaît pas.

— Tu veux mes références ? Demande à Petrova à Kiev. Demande à Djuki à Athènes.

Je balançai les noms de deux trafiquants.

— Petrova est mort, annonça Piet.

— Je savais pas.

— Le mois dernier. Abattue par un rival.

— Oh, trop tard pour envoyer des fleurs, j'imagine.

Piet me décocha un sourire, comme s'il me présentait une carte, sûr que ma main n'était pas à la hauteur.

— Djuki a disparu depuis quelques mois.

— Il dit se cacher.

Le fait que je connaisse leurs noms ne suffisait pas. Normal.

— Ou il est peut-être en Chine, occupé à faire passer des contrefaçons Gucci et Ralph Lauren.

— Et si je pouvais le joindre, je le préférerais à toi. Lui au moins, je le connais. Si ça se trouve, tu nettoies les merdes du Turc. Tu travailles pour les mêmes gars.

— C'est une théorie.

— T'as bossé sur quoi avec Djuki ?

— Des filles de Moldavie et d'Ukraine, envoyées en Israël, à Édimbourg et Toronto. J'ai transféré des armes d'Albanie et d'Ouzbékistan vers le Mexique. J'ai fait entrer des cigarettes et des logiciels Windows de contrefaçon chinoise en Amérique du Nord, principalement à Houston et New York.

Il me fixa, perplexe.

— Tu as déplacé des filles avec Djuki ?

— Ouais. Deux fois. Si tu le trouves en Chine, demande-le-lui.

Je haussai les épaules. Djuki ne se cachait pas, il était mort. C'était un trafiquant grec qui avait balancé des infos à la Compagnie sur ses routes et ses méthodes pour une belle somme et l'immunité, et qui avait ensuite été abattu quand il avait essayé de disparaître, une fois que la CIA l'avait libéré pour qu'il leur serve d'indic. Djuki était un fumier. Je l'avais rencontré une ou deux fois et la Compagnie m'avait chargé de répandre la rumeur qu'il était parti en Chine pour continuer son sale boulot de ce côté du globe.

— Où est sa cicatrice ?

Et le vide absolu envahit mon esprit.

47.

Je ne sourcillai pas.

— Il en a plus d'une.

— La plus embarrassante.

Je déglutis, essayant de me remémorer les photos dans le lourd dossier du trafiquant. Pas sur le visage. Pas sur le torse. Et là, je souris en me rappelant les plaisanteries de Brandon, mon boss à Londres.

— Sur son cul, répondis-je. Sa copine la lui a faite avec un couteau de cuisine. Dommage qu'elle ait pas eu ta *wakizashi*.

Que j'utilise le terme japonais l'amusa.

— Et pourquoi elle lui a fait ça ?

— Il s'enfilait les filles qu'il expédiait en Israël et à Dubaï. Il les dressait pour qu'elles servent aux clients.

Je prenais sur moi pour ne rien laisser paraître du dégoût que je ressentais. La plupart des filles de ce marché venaient des anciennes républiques soviétiques, désespérées de trouver du travail. On leur avait promis des boulots de serveuse ou de secrétaire. Elles allaient être brisées par des viols et de l'héroïne avant de rencontrer leurs nouveaux maquereaux.

— Sa petite amie était pas d'accord. Il a eu de la chance qu'elle s'en prenne à son derrière et pas à l'avant.

— Et comment t'as vu la cicatrice ?

Je l'avais vue dans le dossier, bien sûr. J'espérais que l'explication de Djuki sur sa cicatrice était vraie. Sinon, j'étais mort. Piet me tuerait sur place si je ne parvenais pas à le tuer d'abord.

— Il a continué son habitude de dresser les filles. C'est à cette occasion que je l'ai vue.

Piet m'adressa un discret hochement de tête. J'entrais dans le cercle, en tout cas pour le moment. Mes références confirmées par la cicatrice sur les fesses d'un violeur.

— Passe tes coups de fil, lança-t-il. La marchandise sera là dans deux jours. Tu organises son transport quand elle arrive, leur emballage et son expédition vers l'Amérique. Et tu t'assures qu'elle passe la douane sans encombre. Tu toucheras cinquante mille euros. Si t'as besoin d'aide pour fabriquer des documents, mon boss, Edward, est un expert dans le domaine.

Emballer la cargaison. Eh oui, ce serait la clé. Il me faudrait de l'aide. Il me faudrait tout le gang pour ça.

Et c'est là que je les supprimerais, que je récupérerais Yasmin et que je découvrirais la vérité de la bouche du balafré. Cette idée étincelait devant mes yeux, plus brillante qu'un diamant.

Je cachai mon soulagement en serrant les mains.

— Attends une minute. Vous réglez son compte au Turc, n'est-ce pas ? Je fais rien si je risque d'avoir les flics aux fesses.

— T'as plus à t'en faire pour lui.

C'était un des jumeaux qui avait pris la parole, le chauve.

— Oh, ponctuai-je.

— Le Turc était un ancien agent du Millî İstihbarat Teşkilatı, expliqua-t-il, faisant référence aux services secrets turcs. Il a été viré pour malversations. Il a soudoyé un groupe de

Turcs ici pour qu'ils le laissent travailler avec eux, dans le but de se rapprocher de moi. Je travaillerai plus jamais avec ces gars. Il a essayé de me baiser et il s'est planté.

Il tourna la tête.

— Les jumeaux sont très bons pour découvrir ce qu'il nous faut sur les gens.

Alors le Turc était comme moi. Bahjat Zaid avait engagé un laissé-pour-compte pour libérer sa fille.

— Oui, ben moi j'échoue pas quand on me confie une mission.

Piet jeta un œil vers les jumeaux, puis son regard se reposa sur moi.

— Tu veux baiser une fille, Samson ?

— Quoi ?

Il fit un signe de tête vers une porte.

— J'ai huit filles qui vont partir au Nigeria et en Israël. Deux me donnent encore du fil à retordre, malgré la dope dans leurs veines pour les calmer. Mais rien ne les calme plus qu'un bon coup de bite.

Deuxième test. Si j'avais l'habitude de faire du trafic d'êtres humains, je ne devrais pas être choqué de violer la marchandise.

— Allez, va choisir celle que tu veux. Tu peux la monter.

— T'as dit que c'était notre tour, protesta le jumeau chauve. Pourquoi il a le droit de choisir en premier ?

J'imaginais comme cela me ferait du bien d'exécuter Piet. Je n'avais tué qu'une seule fois auparavant, et ce n'était pas une expérience qui m'avait plu. Aucun être humain n'aimerait cela. Mais avec Piet, cela ne me dérangerait pas du tout. Ce serait un service rendu à l'humanité. Une partie de moi, celle qui croyait encore que j'allais bientôt être un mari et un père dès que je retrouverais Lucy et le bébé, me soufflait de ne pas être si prompt à tuer. Mais ce type… si Edward avait enlevé Lucy, est-ce que ce monstre l'avait approchée ?

Est-ce que Piet avait touché ma femme ?

— Tu as beaucoup de femmes ? D'où viennent-elles ? demandai-je, prenant sur moi pour continuer comme si de rien n'était.

— C'est ce qui me rapporte le plus. Elles viennent de Moldavie, surtout. Mais aussi de Russie et des pays Baltes maintenant que l'économie empire. Trente par mois environ. En général des commandes spéciales. Pas facile de satisfaire toutes les demandes pour les plus jeunes. Viens voir.

Je jetai un œil à Nic, qui faisait le trafic de photos de gamins. Fournisseur de commandes spécifiques. Bienvenue dans le monde de la souffrance humaine.

Je suivis Piet le long d'un petit couloir vers un bureau. Les jumeaux et Nic nous emboîtèrent le pas. Une puanteur de fruits pourris, de steak brûlé et de produits chimiques me montait au nez, ainsi que de transpiration.

Il ouvrit une porte qui donnait sur une pièce mal éclairée, l'avant-scène de l'enfer. Dans la pénombre, je distinguai huit femmes contre un mur, des menottes aux poignets et aux chevilles. Leurs chaînes sortaient du sol en béton. Elles étaient assises, recroquevillées. Elles avaient encore leurs hauts, tachés, déchirés, mais plus leurs jeans, leurs jupes ou leurs sous-vêtements, pour les dépouiller de leur dignité. Les coups, les larmes et le vide habitaient leurs visages qui avaient subi trop d'horreur. Une rage difficile à contrôler embrasa mon esprit.

Mais si je tuais Piet et Nic maintenant pour libérer ces femmes, je perdais tout espoir de m'approcher d'Edward et de retrouver Lucy et mon bébé.

Mais je ne pouvais pas autoriser une abomination pareille. *Réécris le scénario*, me dis-je. *Fais en sorte que Mila sache quelle horreur se cache dans cette pièce*.

— Tu fais de la traite des Blanches, lançai-je en direction du micro, vite foudroyé du regard par Piet pour mon commentaire imbécile.

J'espérais que Mila pouvait toujours m'entendre, qu'elle était toujours à portée de réception. Une fois que nous aurions quitté l'atelier désaffecté, elle pourrait libérer ces femmes. Mais cela me mettait en danger. Étant le petit nouveau, si cette opération capotait, ils pourraient m'accuser. Ils me tueraient sur-le-champ.

Choix impossible. Il me fallait une porte de sortie, et vite. Il me fallait un bouc émissaire.

— Tu veux laquelle ? La rousse ?

Cinq horribles petits mots. La rousse devait avoir dix-sept ans, pas plus et je vis ses lèvres trembler d'horreur, de peur.

— Simplement tu frappes ni la chatte, ni les nichons. Si tu veux la fouetter, tu le fais sur l'arrière des jambes. Personne ne regarde jamais l'arrière des cuisses, expliqua l'un des jumeaux.

— Non, rétorquai-je. Merci, mais non.

— Qu'est-ce qui te prend ? Elles sont comme des fruits mûrs. Cueilles-en une ! insista Piet dans un rire. On va tous les deux en prendre une. Pour sceller notre amitié. Et on va pas se faire taillader le cul, comme ce crétin de Djuki, hein ?

Il s'esclaffa et je vis l'une des filles frissonner. J'essayai de ne pas penser à ce qu'il avait déjà dû leur faire, ce qu'il leur ferait si je les laissais entre ses mains. Il toucha l'une d'elles de la pointe de sa *wakizashi* et elle éclata en sanglots.

Je regardai le cou de Piet et imaginai la façon dont je le lui tordrais.

Nic nous avait suivis. Il m'observait m'engluer dans cette mise à l'épreuve inhumaine.

— Je suis un homme d'affaires, déclarai-je. Je ne m'abaisse pas à goûter à la marchandise. Je laisse ça aux gros bras.

— Eh !

Ça n'avait pas plu à Piet. Je sous-entendais qu'il n'était pas le boss, mais un homme de main. Je vis la colère monter dans ses yeux. Il s'écarta de la femme terrorisée et la lame de l'épée scintilla dans la lumière faible du couloir.

— T'es sérieux, là ? demandai-je. C'est comme ça que tu comptes me tester ? Si j'accepte de sauter une fille ?

Les lèvres de Piet bougèrent sans émettre un son.

La rousse leva la tête vers moi. J'avais parlé anglais et je vis qu'elle m'avait compris.

— Lui parle pas sur ce ton ! gronda Nic. Qu'est-ce qui tourne pas rond chez toi ?

La tension déformait sa voix. Je tournai la tête vers lui.

À ce stade, je n'avais qu'un pied à l'intérieur du cercle. Et cela ne suffisait pas. Je devais y entrer en entier. Je jetai un œil vers Nic. Que le spectacle commence. Si je jouais le petit jeu que Nic attendait de moi, Piet ne me laisserait jamais approcher d'Edward. Si je m'en abstenais… Nic était imprévisible. Je n'avais pas besoin de Nic. J'avais besoin de Piet.

Je gratifiai Nic d'un dernier sourire. C'était un pourri qui n'hésitait pas à trahir ses amis, et une saleté qui se servait d'enfants. Je me fichais bien de tracer ma voie avec son sang.

48.

— Je veux être des vôtres, lançai-je en direction de Piet. Mais à mes conditions.

Sans crier gare, je me tournai et décochai une violente droite dans la figure de Nic. Il s'affaissa. Je ne voulais pas qu'il parle, alors je lui envoyai un coup de pied, précis, dans la gorge. Pas assez fort pour le tuer, mais suffisant pour le neutraliser.

Piet avait sorti son arme et la pointait vers moi avant que je n'aie eu le temps de poser mon pied à terre. Donc, il n'avait pas que son épée ridicule. Les femmes hurlèrent et se ratatinèrent contre le mur. Je levai la main.

— C'est lui le problème, pas moi.

Je touchai Nic du bout de ma chaussure. Il respirait avec difficulté et clignait des yeux, choqué.

— Il te tend un piège. Il veut te piquer ta place.

— Dehors ! gronda Piet en nous faisant signe de quitter la pièce avec son pistolet et en criant aux filles de se taire.

Leurs braillements hystériques se muèrent en sanglots et en murmures. Il m'indiqua Nic. Je le relevai et l'entraînai dans le couloir. Je le poussai dans la salle principale, alors que les jumeaux sortaient en trombe et que Piet refermait la porte. L'espace de cinq secondes, je fus seul avec Nic, mais cela me suffit. Les deux frères et Piet nous rejoignirent vite.

— C'est quoi le problème, putain ? demanda Piet.

— Il se fout de toi, affirmai-je. C'est un vendu. Vas-y, vérifie.

Nic poussa une sorte de plainte entre ses lèvres meurtries et ses dents cassées. Il essayait de s'asseoir, prenant peu à peu conscience de ce qui se jouait et Piet le renvoya à terre avec le canon de son arme.

— Il voulait que je mente à ton sujet auprès d'Edward. Que je dise que tu avais volé des filles pour un autre client et que tu les revendais.

Ma voix restait impassible, alors que Nic me regardait avec des grands yeux remplis d'horreur. Parce que, en fait, je ne faisais que dire la vérité. C'est toujours plus facile de dire la vérité que de mentir.

— Il veut te faire dégager pour prendre ta place. Il trouve que les gonzesses en chair et en os ont plus de potentiel que les photos de gamins. Il travaille pour quelqu'un d'autre qui veut ton business.

Piet gardait son arme collée sur Nic, qui était immobile, des bulles de sang sortant de la bouche, là où mon poing avait fracassé ses lèvres et ses dents. Il passa la main sur les poches de Nic, sous sa veste.

Au début, je crus que Piet l'avait raté. Il se redressa, sans même pointer son arme sur Nic. Puis je vis le petit émetteur fin dans la main de Piet, entre son pouce et son index. Il l'approcha du visage de Nic, qui plissa les yeux, stupéfait.

— C'est quoi, ça ? demanda Piet, dans un murmure qui ressemblait à de la saleté tombant du couvercle d'un cercueil.

— J'en sais rien. C'est pas à moi, bredouilla Nic. C'est un menteur, Piet. Qui tu vas croire, lui ou moi ? Tu me connais.

— Oui, bien sûr, je te connais, Nic.

Piet étudia l'émetteur de Mila. Il essaya de le détruire avec son pouce, mais en vain. Il

sortit un couteau de sa poche pour trancher le micro avec soin. J'avais eu une seconde pour le glisser dans la poche de Nic. Abandonner l'émetteur impliquait de couper tous mes liens avec Mila, à supposer déjà qu'elle n'avait pas été embarquée par Howell et ses hommes, mais je n'avais pas d'autre choix. Il avait bien fallu que je trouve un moyen pour sauver les victimes de Piet. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine.

Je regardai le visage de Piet, alors qu'il examinait le petit objet.

— Bon Dieu, c'est un accessoire d'agent secret, ça. Pour qui tu bosses, Nic ?

— Personne… je bosse pour toi. Il ment ! Tu le connais pas lui, mais moi, tu me connais.

— Oui, et t'as la haine contre moi depuis des semaines. Tu crois que je suis aveugle ? Tu m'as toujours pris de haut. Tu travailles pour qui ? Lève-toi !

Nic obéit. La lumière dans ses yeux changea. Ils étaient désormais plus sombres que ceux d'un animal traqué.

— Je travaille que pour toi et Edward. Il m'a piégé. Il te piège. C'est lui qui a mis le micro sur moi.

Je secouai la tête, mais Piet orienta son pistolet vers moi.

— Alors comme ça, il faut que je fasse un choix, on dirait, lança-t-il.

49.

— On appelle les renforts ? demanda August à Howell.

Installés dans la camionnette, ils arrivèrent à quelques pâtés de maisons de l'adresse fournie par le Chinois. C'était un gros complexe industriel gris. Plusieurs bâtiments, manifestement laissés à l'abandon. Deux véhicules étaient garés devant une porte à une extrémité. Le reste du parking était vide.

— Vous êtes plutôt frileux, remarqua Howell. Ça m'étonne.

— Prudent, je dirais, corrigea August. Je ne veux pas que mon ami se fasse abattre, alors qu'on a plus besoin de lui en vie.

— Moi, je suis pour y aller tout de suite. Sans témoins, intervint Van Vleck.

— Je veux rester discret, confirma Howell. Je préfère ne pas attirer l'attention des autorités néerlandaises. Qu'est-ce qu'on a dans le camion ?

— Quatre fusils d'assaut, gilets pare-balles, lunettes infrarouges, lança August en le foudroyant du regard. Nous ne sommes que trois.

— Je sais compter, agent Holdwine.

— Avec tout le respect que je vous dois, je pense que nous devrions appeler les renforts, insista August en jetant un œil vers Van Vleck. Capra est entraîné. On ne sait rien sur les autres types. Nous devrions entrer en force.

— Il n'y a que deux véhicules. Une camionnette qui a amené Capra et son contact. Le deuxième est une petite voiture. Ce n'est pas une armée qui nous attend à l'intérieur, commenta Howell en souriant. Allons-y, messieurs. J'en ai assez que Sam Capra représente un problème pour nous.

Van Vleck et August commencèrent à enfiler les gilets pare-balles.

— Il vient avec nous, ordonna Howell en pointant l'étudiant chinois. On va se servir de lui.

50.

Mila se gara à quelques mètres de l'entrepôt, devant un petit café. Elle appuya sur son oreillette et ferma un instant les yeux. Elle entendit pratiquement toute la conversation entre Piet et Sam, la proposition de Piet de violer une des filles. Sa respiration se fit très calme. La rage grondait en elle.

Sur son tailleur-pantalon, elle portait un imperméable noir. Elle avait un pistolet dans chaque poche et même un bâton rétractable. C'était son arme préférée et elle s'imaginait en train de frapper Nic et Piet avec. Elle sortit de sa voiture et se précipita vers le labo désaffecté.

Elle entendit le conseil de Sam de fouiller Nic et la découverte du micro. Elle comprit ce que Sam avait fait. Impressionnant. Mais il se coupait d'elle, renonçant à leur unique lien pour se rapprocher de ces monstres.

Et si Howell débarquait maintenant, il briserait tout espoir de démanteler le réseau.

Mila regarda le camion, en planque au coin de la rue. Elle vit la porte arrière s'ouvrir. L'étudiant chinois qu'ils avaient arrêté en descendit, les poings liés. Son visage portait des marques de coups, un filet de sang séché coulait sous son nez. Les deux colosses le suivaient. Et finalement Howell, armé jusqu'au cou.

Les trois hommes s'arrêtèrent devant la porte du bâtiment. Elle vit le Chinois secouer la tête. Les mains tremblantes, le jeune homme entra le code sur le clavier fixé au mur.

Les quatre entrèrent. Mila courut vers le camion. Ils fonçaient tête baissée, plus soucieux de ce qui les attendait que d'assurer leurs arrières.

Elle se glissa sous le camion et se mit à compter, tout en surveillant la porte. Son timing devait être impeccable si elle voulait que Sam survive.

51.

— Lui ou moi ? demandai-je.

Nic était trop retourné pour parler.

— Ou les deux ? J'ai pas besoin d'emmerdes, affirma Piet.

— Mais tu as quand même besoin d'aide, ripostai-je. Sinon, tu ne m'aurais même pas parlé. Nic pense que t'es un gros naze. Il se moque même de ton épée.

Le coin de la bouche de Piet tressaillit. Apparemment, le mépris que Nic avait pour lui ne lui était pas passé inaperçu.

— T'as tout à fait raison. Tiens, prends.

Il me tendit son pistolet.

— Tue-le, ordonna-t-il.

Test ultime. Si j'étais un flic ou un indic, je n'allais pas abattre un homme sans défense. C'était la ligne que quelqu'un avec un minimum d'éthique ne pouvait pas franchir.

Qu'est-ce qui me restait de décence ? Je levai le pistolet, l'esprit occupé par Lucy et le bébé. Cet homme avait aidé à enlever et à violer des femmes, il les avait rabaissées au rang d'esclaves sexuelles. Il faisait de la contrebande d'armes, il piratait les bases de données gouvernementales et volait des informations. Il faisait le commerce de photos pornographiques d'enfants.

Et moi, j'étais quoi ? Un tribunal sur deux pattes ?

Et pourquoi pas ?

Lui ou moi. Et avec moi, ma famille.

Je tirai.

La balla atteignit Nic en pleine poitrine et il tomba en arrière. Mal joué. Il ne mourut pas sur-le-champ. Désolé, Nic. Il me jeta un regard où se mêlaient douleur et haine et je tirai de nouveau. Son visage s'effaçait déjà de ma mémoire.

Je ne le reverrais jamais, excepté peut-être dans mes mauvais rêves.

Je sortis ma chemise de mon pantalon et essuyai mes empreintes sur le Glock. Je rendis son arme à Piet. Ma main ne tremblait pas. Et les cinq dernières secondes me semblèrent totalement dissociées de moi.

— Bien, lâcha Piet, fixant en silence la dépouille de Nic.

— Bien, répétai-je. Bien, bien, bien. Où en étions-nous ?

— Mettons-nous au travail, dit-il en montrant la marchandise. Ton idée me plaît, mais j'ai déjà tout un tas de produits à utiliser comme camouflage. Tu renforces mon opinion de ce qui marchera le mieux.

Rien de tel que des compliments de la bouche d'un trafiquant. J'inspectai les cartons. Cigarettes de contrefaçon.

— Tu vas expédier tes trucs méga-hyper top-secret dans des cigarettes illégales que tu revends aux États-Unis pour doubler tes profits ? D'une pierre, deux coups, c'est ça ?

— Je maximise.

Piet était bien plus malin qu'il n'y paraissait. Il jeta un regard vers les paquets.

— Ça vaut plus d'un million de dollars, tout ça.

Je montrai du doigt le micro détruit.

— Vaut mieux espérer qu'y avait pas de GPS là-dessus. Son patron va débouler dès que le

contact sera coupé.

— Et c'est pour ça qu'on va tout déplacer fissa. Les gonzesses et les clopes.

Il se tourna vers les jumeaux et leur aboya des ordres en néerlandais rapide.

Comment mettre les filles à l'abri sans mettre en danger ma couverture ? Impossible pour l'instant. Cette pensée me déchira le cœur.

J'entendis un léger cliquetis. Une porte s'ouvrit. Je ne pouvais voir l'entrée principale : les tonnes de cartons de cigarettes dessinaient un labyrinthe et me bouchaient la vue.

Je comptais sur l'intervention de Mila. Ce qui signifiait que je voulais que Piet parte par l'arrière avec moi, et qu'il abandonne ses captives et sa marchandise.

— T'attends quelqu'un ?

— Non, chuchota-t-il.

Nous nous appuyâmes contre le mur. Des piles de caisses nous cachaient en partie la vue. Il fit signe aux jumeaux, qui vinrent se placer devant nous, plus près de la porte.

Je vis une silhouette se profiler. Pas Mila. Un jeune homme mince, de type asiatique, avançait dans sa veste trop grande et son pantalon tombant. Il avait d'épais cheveux noirs grossièrement coupés ras. Des touffes hérissaient son crâne tels des petits points d'interrogation.

— Il travaille pour Nic, affirma Piet. Un pirate informatique.

Sans que je comprenne pourquoi, il recula derrière la table.

Le gamin asiatique trébucha et, dans la faible lumière, je vis qu'il avait été battu. Salement.

— Eh, qu'est-ce que tu fous ici ? demanda un des jumeaux, le chauve.

La réponse fut une balle qui lui transperça la gorge. Il s'écroula à terre. Son frère poussa un cri d'horreur et commença à mitrailler les boîtes avec son fusil. Un nuage de poudre marron envahit l'endroit : les fragments des cigarettes, du tabac partant en fumée.

Et quelqu'un, tapi dans l'entrée, éteignit les lumières. Je vis le Chinois crier et s'enfuir avant d'être touché d'une balle et de tomber à son tour.

Le chaos. L'obscurité quasi totale. Je ne pouvais pas laisser Piet et ses hommes répondre, c'était peut-être Mila. Piet courut et je lui emboîtai le pas.

Ping. Une autre ampoule éclatée. Une seule lumière restait, juste au-dessus de la table en métal.

Je vis une silhouette tout près de nous mitrailler l'autre jumeau. Un grand type aux cheveux bruns. Piet tira avant que je ne puisse réagir et l'homme vacilla en criant en anglais. Les deux se jetèrent sur leurs armes et j'attirai Piet avec moi, loin de la ligne de feu. Il me le fallait en vie pour l'instant.

— Bon Dieu, mais c'est quoi… ? pesta Piet.

— Ça doit être des flics. Qui d'autre aurait pu donner à Nic un tel micro ? Il faut qu'on se barre d'ici.

Nous tentâmes de nous enfuir, mais une rafale explosa le dédale de cartons devant nous.

52.

J'entendis un bruit sourd, du métal qui atterrit sur du béton, et soudain une déflagration éclata la plus grande pile de boîtes de cigarettes. Des flammes jaillirent des débris volants. La chaleur, le parfum douceâtre du tabac envahirent l'air. Les coups de feu étaient assourdissants. Je me tournai pour voir Piet répondre. Il visait un homme qu'on apercevait à peine derrière le nuage de fumée.

August. La Compagnie était là.

J'attrapai Piet par le bras, lui faisant rater sa cible. La balle frôla August, qui partit se cacher derrière un tour à bois. Il ne m'avait pas vu.

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

— Allez, viens !

J'entraînai Piet vers la sortie.

Je m'élançai vers nos assaillants, bondis au-dessus du tour à bois et lançai mes pieds dans la tête d'August pour l'empêcher de se relever. Il s'effondra au sol. Je ne pensais pas qu'il m'avait reconnu. Il fallait que je continue ainsi pour ne pas avoir à le tuer. Je m'emparai de son arme.

Le jumeau restant arriva vers moi, s'attendant à ce que je loge une balle dans le crâne d'August. Au lieu de cela, je levai le pistolet que je venais d'arracher à mon ami et le visai lui, droit entre les deux yeux. Il n'eut qu'une seconde pour paraître surpris avant de s'écrouler.

Je courus plus vite que je m'en serais cru capable.

Si Howell m'arrêtait de nouveau maintenant, tout était terminé. Je passerais le reste de ma vie derrière des barreaux. Je n'aurais aucun moyen pour prouver que je travaillais pour les bienfaiteurs de Mila, que j'essayais d'infiltrer un réseau criminel. Je serais juste à leurs yeux un ancien employé aigri qui fricote avec un trafiquant d'êtres humains. Je disparaîtrais dans les prisons de Howell, enfermé dans la pierre. Ou mort et enterré, sans cérémonie, sans personne pour me pleurer. Tous ceux qui croyaient que j'étais un traître en auraient confirmation.

J'entendis un grondement s'élever de derrière les instruments. Howell qui vociférait.

Je dépassai le cadavre de Nic. Piet réapparut, pistolet dans la main et continua à tirer, obligeant Howell à se protéger. Je vis Howell riposter et au moment où Piet s'arrêtait pour recharger, des coups de feu retentirent puis d'autres déflagrations.

Quelqu'un tirait sur Howell depuis l'autre côté.

Il se tourna pour viser dans cette direction également. Derrière la porte en acier, les femmes prisonnières criaient et pleuraient.

J'attrapai Piet.

— Viens !

— Non ! Je vais pas laisser mes putes ici !

— Elles valent pas ta liberté. Elles valent pas qu'on perde le plus gros du business.

C'était évident qu'il ne renonçait pas de gaieté de cœur, mais il n'avait pas le choix.

Nous longeâmes un couloir en courant pour enfin sortir dans la lumière d'une journée grise et nuageuse. Une camionnette Volvo était garée à l'arrière. Piet sortit une clé électronique. Les phares de l'utilitaire clignotèrent et les portières se déverrouillèrent, à mon grand soulagement. Nous sautâmes à l'intérieur. Piet enfonça la clé et partit en marche arrière.

Howell sortit par la porte de derrière, alors que nous étions à quelques mètres.

Il m'aperçut et une profonde haine s'afficha sur son visage. Il avait eu tort de m'accorder sa confiance. J'étais un traître. Un criminel.

La preuve s'étalait devant ses yeux.

Piet tourna le volant d'un coup brusque et nous contournâmes le bâtiment, loin de leur vue.

— Ils vont bloquer les routes ! criai-je.

Il se contentait de tourner le volant et d'appuyer le pied sur la pédale. Nous sortîmes en trombe du parking, avant de nous engager sur la route de service, évitant de justesse plusieurs véhicules plus lents.

— Faut qu'on gagne assez de terrain et après on changera de voiture, déclara-t-il. Il y a une école pas loin, une maman nous opposera aucune résistance.

— Mais elle verra nos visages.

— Il nous reste des munitions ?

— Jouons-la plus cool. Je peux démarrer n'importe quel engin.

— Ça prend trop de temps, refusa-t-il en frappant le volant de ses deux mains. Merde, je voulais pas perdre ces putes !

Moi, en tout cas, je n'avais plus à me faire du souci pour elles. Howell s'en chargerait. Maintenant, il fallait juste que j'empêche Piet de tuer quelqu'un d'autre simplement pour qu'on ait un moyen de transport.

— C'étaient pas des flics, affirmai-je. Sinon ils auraient déjà fait fermer le parc industriel. Alors, il travaillait pour qui, Nic, bon sang ?

Piet ne répondit pas tout de suite, alors je le fis pour lui.

— Un gang rival ?

— Comment ça ? interrogea Piet. Tu veux dire d'autres trafiquants ?

— Ou peut-être qu'il bossait pour le même gars que le Turc, hasardai-je.

Je me demandai si Piet allait mentionner à présent le nom de Bahjat Zaid.

— Ouais, ben on va devoir régler ce problème.

J'aimais qu'il dise « on », même si c'était une compagnie terrifiante. Très bien, s'il pensait qu'on était une équipe, plus simple pour moi de lui glisser un poignard entre les côtes le moment venu. Je réprimai cette idée. Prendre du plaisir à tuer des gens ? C'était une pente glissante sur laquelle je n'avais aucune envie de me laisser entraîner.

Il tourna dans un autre parking tentaculaire de zone industrielle tout en béton gris. Il fronçait les sourcils, obstiné. On aurait pu croire qu'il était impatient de trouver une victime sur laquelle passer ses nerfs.

Il repéra un jeune homme qui portait une boîte et qui marchait vers une Mercedes garée un peu à l'écart des autres voitures.

— Lui. On va prendre sa caisse.

— Je veux pas que tu butes quelqu'un pour une voiture, Piet. Tous ces petits meurtres à la con sont autant d'embûches sur la route de la grande livraison.

— Me dis pas ce que j'ai à faire, OK ? C'est pas mon premier job, lança-t-il, agacé.

— C'est pas ce que je fais. Mais on tue que si on a pas d'autre choix. Pour l'instant c'est pas indispensable.

Il rougit. Il n'aimait pas qu'on lui fasse la leçon.

— Je m'occupe de la voiture sans tuer ce type. Toi, tu restes ici. Viens pas te mêler à la bagarre. Je veux pas qu'il te voie.

— Toi, il te verra. Si c'est le cas, descends-le.

— Il me verra pas.

Je glissai hors de la camionnette alors que Piet roulait toujours. Je claquai la portière et courus. Le type, mince, à lunettes, tourna pour se diriger vers moi. Je le frappai. Un seul coup précis à la base de la nuque. Il s'écroula et je le rattrapai. Je l'entraînai hors des regards, le posai doucement au milieu d'autres voitures stationnées, où une bande d'herbe maigrichonne s'étendait en face d'un mur en béton. Il respirait de façon régulière.

Je trouvai les clés de sa Mercedes dans sa poche et je les en sortis. Piet avait déjà

abandonné la camionnette pour courir vers moi. Je m'élançai vers la Mercedes, déverrouillai les portières et m'installai derrière le volant.

— En douceur ! complimenta Piet, sans la moindre pointe d'admiration dans son ton. Où t'as appris à faire ça ?

— L'armée canadienne.

Il ne dit plus rien. Je quittai le parking.

— Où je vais ? demandai-je.

— Je suis pas sûr de te faire confiance, Sam.

Et il resserra les mains sur son fusil d'assaut.

53.

Mila courait. Elle avait tiré quatre balles dans l'atelier désaffecté, de façon calculée. Elle voulait semer la confusion, brouiller encore plus les pistes. Elle avait visé le bras du blond et avait forcé Howell et ses hommes à se concentrer exclusivement sur elle pendant une longue minute, espérant faire diversion suffisamment longtemps pour que Sam parvienne à s'enfuir.

Ensuite, elle était repartie, courant dans le parking, jusqu'à un coin. Une pancarte « fermé », *Gesloten*, pendait dans un bureau et elle avait crocheté la porte, se glissant à l'intérieur avant d'être repérée. Cinq minutes plus tard, Howell et ses deux hommes étaient réapparus. Aucun signe du Chinois. Le grand blond s'agrippait le bras, sa veste trempée de sang. L'autre homme boitait, touché à la jambe. Les deux avaient l'air plus furieux que blessés. Le visage de Howell fulminait de rage.

Ils se sauvèrent à bord de leur camion. Donc, Howell ne traitait pas une scène de crime comme une scène de crime. Il avait peut-être appelé la police néerlandaise, mais dans ce cas, il faudrait qu'il se justifie sur la présence de la Compagnie dans l'entrepôt et sur la fusillade. Et même si le parking semblait laissé à l'abandon et désert, quelqu'un dans le voisinage avait peut-être entendu les coups de feu et prévenu la police.

Dix secondes après le départ en trombe du camion, elle prit sa décision. Howell n'avait pas attendu la police, mais ils pouvaient arriver d'une minute à l'autre. Elle avait très peu de temps pour fouiller l'immeuble.

Mila pénétra de nouveau dans le vieil atelier. Ça sentait les tirs d'armes à feu et le tabac douceâtre.

Elle vit des traces de sang près du tour à bois. Le Chinois avait pris une balle dans la tête. Elle baissa la tête vers lui, il ne respirait pas. Il avait toujours sa carte d'identité sur lui. Elle s'en empara pour retarder une éventuelle enquête de la police. Elle inspecta un bureau. Vide. Elle parcourut tout le bâtiment, tendue, le souffle court, craignant de voir le corps de Sam. Mais aucun signe de lui nulle part.

Ensuite, elle enfila un petit couloir et trouva une porte fermée en acier. Voilà. Elles étaient sûrement ici.

Mila crocheta la serrure, soigneusement, et le plus silencieusement possible. Le mécanisme lâcha et elle reprit vite son arme. Elle prit une profonde inspiration pour se calmer, leva son pistolet et donna un grand coup de pied pour ouvrir. Des hurlements l'accueillirent. Huit femmes, à moitié nues, blessées, enchaînées.

L'espace d'un moment, elle pensa qu'elle allait défaillir. Une douleur aussi vive qu'une lame plantée dans le cœur lui foudroya la poitrine, lui fit tourner la tête. Elle fixa les femmes qui lui rendirent son regard. Elle était révoltée, indignée. Or la vengeance était son moteur. Est-ce que Howell ne s'était pas aperçu que ces jeunes filles étaient là ? Ou peut-être que cela lui était égal ? Ou peut-être qu'il allait passer un coup de téléphone anonyme à la police pour la prévenir de leur présence. Peu importe. Elle ne les laisserait pas là, c'était impossible.

La plupart d'entre elles baissaient les yeux, mais une seule, une rouquine, la dévisagea.

— Tout va bien, les rassura Mila en anglais. Tout est terminé, maintenant. Vous êtes en sécurité.

L'adolescente rousse s'adressa à elle en moldave.

— Qui êtes-vous ?

— Une amie. Je veux que vous fassiez exactement ce que je vais vous dire, parce que nous n'avons pas beaucoup de temps. Je vais vous mettre en lieu sûr et ensuite, je vous ramènerai chez vous.

— On n'a pas d'argent pour rentrer chez nous, intervint une autre jeune fille.

Ses lèvres étaient mauves de coups.

— Je sais, rétorqua Mila. Je vais m'occuper de vous toutes.

Elle recula dans le couloir, s'agenouilla à côté du cadavre de Nic. Dans sa poche, elle trouva un trousseau de clés de menottes. Elle ramassa l'émetteur de Sam pour le prendre avec elle.

Ses mains tremblaient alors qu'elle libérait toutes les femmes de leurs chaînes. Son esprit s'embruma de sensations oubliées : le grondement sourd des voitures sur le boulevard, l'odeur des pizzas bon marché, la chaleur d'un pistolet dans sa main, la brise à travers les fenêtres d'une nuit chaude en Israël alors qu'elle longeait les chambres des victimes, l'homme qu'elle avait laissé en vie et qui grondait qu'elle serait tuée pour ce qu'elle avait fait. Elle refoula ce souvenir.

Quelques femmes se mirent à gémir et à pleurer n'en revenant pas que leur supplice puisse être terminé.

Elle réfléchit : elles avaient besoin d'un abri, de médecins, de papiers. Elle ne pensait plus à Sam Capra. Pour l'instant, il était seul.

54.

Je regardai l'arme pointée dans ma direction.

— Je viens de te sauver la vie. Si j'avais voulu te tuer, j'aurais pu te tirer une balle dans le dos quand on courait vers le camion.

— Mais je te connais pas. Tu débarques et c'est le chaos.

— C'est le chaos à cause de Nic qui t'a trahi ! Je te montre le mouchard et tout à coup on nous tombe dessus. Ça confirme bien qu'il essayait de t'enculer.

— Mais je te connais pas, toi.

La logique n'était pas son fort.

— J'ai tout perdu. Tout.

Il avait peur.

— Écoute, Piet. J'ai quelques amis à Amsterdam. Peut-être que tu les connais. Gregor, il avait une boîte de réparation de montres à Prague, il vit ici maintenant. C'était un pote de Nic. On a un peu bossé ensemble l'année dernière. Interroge-le sur moi.

Je prenais un énorme risque. Rien ne disait que Gregor allait jouer le jeu. Je lui tendais la corde pour me pendre.

— Je connais Gregor, le bidouilleur. Qui d'autre ? Donne-moi un autre nom. Un, ça suffit pas.

La seule autre personne que je connaissais était Henrik, le barman à la voix douce du *Rode Prins*, et je ne lui avais parlé qu'une ou deux fois. Mais il était intelligent, il pourrait peut-être me couvrir. Je n'avais aucune idée s'il était au courant du type de mission dont on était chargées, Mila et moi. Et en mentionnant à Piet le *Rode Prins*, je lui dévoilais ma planque à Amsterdam. Mila me remonterait les bretelles.

Mais ça n'avait pas d'importance que Piet connaisse l'existence du *Rode Prins*, il n'allait pas tarder à mourir, de toute façon.

— Il y a un bar que j'aime bien. Il s'appelle le *Rode Prins*, sur le Prinsengracht. Tu le connais ?

— J'ai pris un verre là-bas, une fois.

— Le barman, Henrik, il me connaît.

— Et qu'est-ce que tu bois ?

— En général de la bière.

Henrik ne m'avait servi qu'une seule fois à boire, mais c'est lui qui m'avait recommandé la bière. Je croisai les doigts.

— Je suis pas tellement original.

Il pianota sur son téléphone, certainement pour chercher le numéro sur Internet. Il appuya sur le haut-parleur afin que je puisse entendre la conversation.

Mais pour Piet, j'étais Peter Samson. Je n'étais que Sam pour Henrik. Ça risquait de ne pas marcher.

— Le *Rode Prins*, salua Henrik.

— Je voudrais parler à Henrik.

— C'est moi.

— Henrik, ça va vous paraître étrange, mais connaissez-vous un homme qui s'appelle Samson et qui fréquente votre bar ? Il n'est pas hollandais.

Une pause. Une longue pause affreusement douloureuse. Le canon du pistolet de Piet s'enfonçait dans ma tempe.

— Samson ? répéta Henrik. Vous voulez dire Sam ?

— Oui, c'est comme ça que vous l'appelez ?

Merci, mon Dieu, merci, mon Dieu.

— Oui, tout le monde l'appelle Sam. Blond cendré, grand, vingt-cinq ans environ.

— Oui. Il vient d'où ?

— Vous voulez parler de sa nationalité ? Je ne sais pas. Attendez. Je l'ai vu une fois retirer des affaires de sa poche pour payer et les poser sur la table. Il a un passeport canadien. J'ai remarqué ça.

— Vous savez ce qu'il fait pour vivre ?

— Aucune idée. Il est pas du genre à beaucoup s'épancher sur lui-même. Il a des ennuis ?

— Non, non. Qu'est-ce que vous lui servez en général ?

— Heineken. Et vous savez quoi, j'ai du travail, là, et vous m'avez l'air d'un détraqué. C'est ses beaux yeux verts qui vous attirent ? demanda Henrik, légèrement agacé. Vous voulez sortir avec lui ? Je crois pas qu'il penche de ce côté, mais vous pouvez toujours lui laisser votre numéro.

Piet raccrocha. Le silence nous enveloppa pendant cinq interminables secondes.

— J'aime que tu parles pas de ce que tu fais. J'aime pas les gens qui parlent trop.

Il composa un autre numéro.

— Parle et t'es mort.

— Bonjour ?

Gregor. Il ne me restait peut-être plus que quelques instants à vivre.

55.

— Gregor, ici Piet. Tu connais un certain Samson ?

Une pause. Mon cœur arrêta de battre.

— Oui, mais pas bien.

Il instaurait une distance de sécurité.

— Il est en ville, ajouta Gregor.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Hmm. Je décrirais ça comme une entreprise de transport.

— Et ?

— Je sais pas trop. Il manque pas de muscle quand il faut : Sam est un dur à cuire dans les combats.

— Il travaillait pour qui quand tu l'as connu ?

— Les frères Vrana, mais ils sont morts tous les deux. Ils ont tapé sur les nerfs de leurs partenaires et se sont retrouvés coupés à la hache dans leur baignoire. Il bossait avec Djuki, aussi.

— C'est un gars de confiance ?

— Plutôt fiable, oui. Du genre je-sais-tout. Mais il peut transporter tout ce que tu veux. Il a des contacts internes très intéressants, ça aide.

Je sentis mes poumons se remplir à nouveau d'air. Gregor répétait ce qu'il pensait être vrai.

— Merci, Gregor. Ça roule, les affaires ?

— Ça va, mais doucement. Tu penses que les gens n'ont plus autant besoin de montres, maintenant que leur téléphone leur indique l'heure ?

Piet ne répondit pas.

— J'aurais peut-être du boulot pour toi. Très bientôt.

— Super. OK.

J'entendis la tension dans le ton de Gregor, son impatience que la conversation se termine enfin.

— Merci, Gregor. On se reparle très vite.

Piet raccrocha. Le canon ne quitta pas ma tempe.

— Tu veux quoi de plus ? Mon CV ?

Je rangeai la voiture sur le bord de la route, ce qui me valut un coup de klaxon du camion derrière nous. Je me tournai pour le regarder.

Piet était terrorisé.

Ce maquereau d'une froideur de glace était dans un sacré pétrin. Il avait perdu son allié, qui l'avait trahi en faveur d'un ennemi inconnu. Il avait perdu son tabac et ses filles. Il avait perdu deux hommes sur lesquels il comptait. Il avait perdu un entrepôt plein de marchandises et d'esclaves que ses clients allaient bientôt réclamer. Une belle somme d'argent lui filait sous le nez. Il avait été vendu par Nic et maintenant il devait fuir. Et tout ça en plus du Turc qui avait crié son nom sur tous les toits. Piet était rapidement en train de perdre des points et il le savait.

— Tout ira bien, Piet, calme-toi.

Je repoussai prudemment le pistolet de ma tête de sorte qu'il vise le plancher de la Mercedes et plus moi.

Il me laissa faire.
— T'as pas besoin de confier à ton boss tout ce qui s'est passé aujourd'hui.
— Ferme-la. Allons boire un verre. Au *Rode Prins*.

56.

Nous entrâmes au *Rode Prins*. Ce n'était pas la foule des grands jours : un groupe de jeunes gens étaient installés à la plus grande table, à rire, boire de la bière et parler de sport. Assise seule, une femme sirotait une lager tout en consultant un guide de la ville. Dans le fond, un groupe de touristes écossais sifflaient des pintes en dévorant un plateau de fromages, de saucisses et de friture non identifiée. Un monsieur d'un certain âge en costume élégant lisait un magazine tout au bout du bar, devant son verre de genièvre. Le *Rode Prins* me plaisait pour son côté petit bar calme de quartier. Sur le mur, le prince taché de rouge nous dominait tous.

Aucun signe de Mila. Henrik se tenait derrière son comptoir. Je lui adressai un signe de tête discret.

— Un type te cherchait, lança Henrik.

— C'est lui. Il m'a trouvé, répondis-je en montrant Piet du doigt.

Henrik le salua. Piet nous commanda deux Heineken et nous nous installâmes à l'autre bout du bar.

Dilemme, songeai-je, alors que Henrik nous apportait nos bières. Piet semblait plus calme. Il avait absolument besoin de moi. Il était sous ma coupe désormais, et je pouvais faire de lui ce que je voulais. Je pouvais le tabasser à l'étage pour qu'il crache ce qu'il savait sur le gang. Ensuite je le tuerais, comme je ne pouvais pas le livrer à la police, vu ce que j'avais encore à accomplir. Mais pour l'instant, avec une tentative d'infiltration et l'attaque de ses ressources, Edward pouvait très bien filer, se cacher loin et prendre Yasmin Zaid avec lui. Il me fallait Piet vivant, comme camouflage.

— Pas un bon jour pour toi, murmurai-je.

Piet but une grande lampée de sa bière. Il aurait dû retourner directement vers son boss, Edward. Mais personne n'aime être le messager de mauvaises nouvelles.

Je commençai doucement à faire pression.

— J'imagine dans quelle galère tu es maintenant. Ton business était dans cet entrepôt. Nic te fournissait sans doute les faux papiers. Tu fais le plus gros de tes bénefs grâce aux nanas que tu ramènes des pays de l'Est. Et tu viens de te faire engager sur un vrai gros boulot avec ce gars, Edward. Tu sors de tes sentiers battus, avec cette commande pour les États-Unis.

Il me jeta un regard.

— Pourquoi tu penses que j'ai quitté Prague subitement ? Mec, j'ai connu.

Je secouai la tête, pris une gorgée de ma bière. J'avais tué deux types moins d'une heure plus tôt et maintenant j'étais dans un bar en train de boire un coup. Plus jamais ils ne ressentiraient le réconfort de l'alcool dans leur bouche. Tant pis pour eux, ils avaient fait leurs choix. Si je ne les avais pas abattus, des innocents seraient morts. Pas question que je m'attarde sur ce que j'avais fait. Je n'en étais pas fier pour autant. Mais ce qui était fait était fait. Ce qui comptait, c'est que Piet pense que j'étais aussi monstrueux que lui. Ma main ne tremblait pas, alors que je tenais la chope. J'étais d'un calme religieux.

— Edward va pas très bien le prendre, hein ?

— Non.

— Et il vire pas les gens.

— Non.

— Il est comment ?

Piet réfléchit.

— Très intelligent, mais c'est un connard. Il est anglais. Une fois, il a dit qu'il avait joué sur scène, je sais pas trop où, dans un trou, sûrement. C'est un maître de la contrefaçon, j'imagine qu'il a travaillé pour les services secrets à l'époque. Il sait entraîner les gens derrière lui. Il parle comme s'il était pété de thunes. Il jette l'argent par les fenêtres.

— Comment t'en sais tellement sur lui ? Il ferait mieux de fermer sa gueule.

— Edward aime être le type le plus important dans une pièce. Pour ça faut bien qu'il crâne.

À l'attaque.

— Va peut-être falloir que tu le vires.

— Que je le vire ?

— Tu sais, certains clients te font baisser tes profits. C'est ce qui m'est arrivé à Prague. J'ai viré des clients qui ont essayé de m'entuber.

— Et maintenant, c'est toi qui es en cavale, remarqua-t-il en riant.

— Non, je fais profil bas. Il valait mieux, si je voulais pas me faire virer de ce monde. Fallait que je change un peu d'air.

— Pourquoi tu me racontes ça ?

— Parce que je sais comment les gars comme Edward fonctionnent. Il a de la marchandise de valeur à bouger. Ils veulent se servir de nos contacts, de nos réseaux, parce qu'ils ont besoin de nous. Mais si ça tourne mal, ils hésitent pas à nous flinguer.

Je me sentais glisser entièrement dans une nouvelle peau. Je terminai ma bière et indiquai à Henrik de nous apporter une autre tournée.

— Le truc, c'est qu'on est des hommes d'affaires, nous, et des gars comme Edward sont des vrais boulets. Ils nous servent à rien.

— Je peux pas virer ce gars. Les foudres vont me tomber dessus.

— Je dis pas que tu devrais le faire, mentis-je. Tu dois juste être ouvert à l'éventualité.

— Quand je lui dirai ce qui s'est passé…

— Que tu l'aies pas fait tout de suite, ça va le mettre en rogne.

Je devais jouer la voix de la raison, quelqu'un sur qui Piet pouvait s'appuyer.

— Il risque de se barrer.

— Non, le boulot est bien trop important pour lui.

— Et c'est quoi, ce boulot ?

Il tourna la tête vers moi.

— Il te reste combien d'amis, Piet ?

— Des tas.

— Et maintenant que cet Edward va te buter, je suis sûr qu'ils vont se bousculer pour t'aider.

Il laissa le sarcasme plomber l'air un moment.

— Et pourquoi tu m'aiderais, toi ?

— Pour l'argent. Je suis très prévisible. Et je me suis fourré dans ta galère jusqu'au cou.

— Si je fais pas ce boulot, je suis à court d'argent. J'en ai besoin. Méchamment.

Ses problèmes financiers ne m'intéressaient absolument pas. Ces types étaient tous les mêmes : grosses prises de risques, grosses payes, et ils brûlaient tout avec des petites amies puits à fric.

— Voilà ce que je te propose. Tu es en mauvaise posture, là. Je suis en mesure de t'aider à expédier tes marchandises mystère pour le compte d'Edward. T'as perdu ton équipe, t'as perdu une bonne part de ton capital. Tu me prends comme associé, juste pour ce contrat. J'empoche la moitié.

— La moitié !

Son visage s'empourpra aussitôt et il ne prit même pas la peine de baisser la voix. L'Écossais et le vieil homme se tournèrent vers nous.

— La moitié, répétai-je en chuchotant. Je te sauve les fesses, là.

— Tu me sous-estimes, Sam. Tu n'imagines même pas.

Ses mots tranchaient comme des silex.

— Je crois au contraire que j'évalue très bien ta position. Bonne chance avec Edward. Et bonne chance avec la police, ou les services secrets néerlandais, ou je ne sais pas qui encore tu peux avoir aux trousses. Entre tout ça, je te prédis une semaine pleine de joie et d'arcs-en-ciel, connard.

Je jetai quelques pièces sur le zinc et me levai pour partir. S'il restait, je l'attraperais par la peau du cou au moment où il quitterait le bar pour le traîner à l'étage et lui montrer ce qu'un père et un mari inquiet pouvait faire avec de la chair humaine.

Il me laissa m'éloigner de cinq mètres avant de me rappeler.

— Je te donne trente pour cent.

— Quarante-cinq.

— Quarante, siffla-t-il. C'est moi qui ai tout organisé, j'ai fait le plus gros du travail. Tu m'aides juste à mettre la touche finale. Quarante.

Il fallait que je le laisse remporter la bataille.

— Ça marche, quarante pour cent.

Il me gratifia d'un sourire, le même qu'il avait adressé aux filles qu'il retenait prisonnières et je dus rassembler tout mon sang-froid pour ne pas exploser ma pinte de bière dans ses dents pourries.

— Alors tu mérites de savoir contre qui tu te bats, lança-t-il à voix basse.

— Oui.

— C'est pas la police. C'est un homme. Bahjat Zaid.

— Je connais ce nom.

Il m'interrogea d'un haussement de sourcils.

— Un fabricant d'équipement militaire. Je lis *The Economist*, tu sais, dis-je en levant les yeux au ciel. T'as imité ses produits ? Tu lui as volés ?

— Pas moi. Il a un petit contentieux avec Edward.

— Les hommes d'affaires n'engagent pas des tueurs à gages.

— Zaid, si.

Pas faux.

— Et ce respectable homme d'affaires essaye de faire capoter votre grand projet ?

Je me demandai s'il allait me parler de Yasmin.

— Pourquoi il appelle pas simplement les flics ?

— Il a ses raisons.

Je pris une gorgée de bière.

— Qu'est-ce que tu expédies aux États-Unis ?

— Je peux pas te dire.

— Piet, faut que je sache. Je peux pas emballer et envoyer sans savoir, réfléchis un peu.

Son besoin de me faire confiance l'emporta.

— Équipement militaire.

— Quel genre ?

— Électronique.

Je n'aimais pas son manque de précision, mais j'étais sûr qu'il m'en dirait plus ailleurs que dans un lieu public.

— Quel genre ?

— Expérimental. Zaid a de bonnes raisons de tenir la police en dehors de tout ça.

— Quelles raisons ?

Piet termina sa bière, regarda le reste de mousse descendre lentement le long du verre vide.

Ce qui comptait maintenant, c'était de réunir Piet, Edward et tout le gang. Il fallait que je garde cela à l'esprit.

Donc, mettre le couteau sous la gorge des angoisses de Piet.

— T'es vraiment mal, là. Tu transportes des cigarettes de contrefaçon vers les États-Unis, et tu caches l'équipement militaire ultra secret d'Edward dans la cargaison. Maintenant t'as

perdu tes clopes et par le même coup ton moyen de passer la came d'Edward en contrebande.

Piet plissa les yeux.

— Je suis baisé et j'aime pas être baisé.

— Attends, on a besoin de marchandise à envoyer aux États-Unis, pour qu'elle serve de camouflage.

— Ouais.

L'espace d'un instant, il eut l'air stressé d'un gérant d'une petite boîte qui s'inquiète pour sa comptabilité et ses entrées de liquidités.

— J'ai une solution.

Qui m'aidera à me rapprocher d'Edward, Yasmin et le reste du gang, songeai-je.

— Quoi ?

— On vole de la came de remplacement.

— De remplacement ?

— Oui. On pique une cargaison. De préférence des contrefaçons. Comme ça, la victime n'ira pas se plaindre à la police, et on expédie la came d'Edward dans les conteneurs volés.

— C'est pas gagné de voler toute une cargaison.

— Y a rien de plus simple, si on sait y faire. Mais toi et moi, on peut pas le faire seuls. Ton Edward, il a des hommes, non ?

— Ouais.

— Alors il nous les faut.

— C'est pas des voleurs.

— Moi non plus, mais il faut ce qu'il faut. Est-ce qu'ils veulent expédier cet équipement aux États-Unis, oui ou non ?

— Oui.

— Dis-moi ce que c'est.

Il se pencha vers moi. Je sentis son déodorant qui masquait laborieusement sa sueur et son haleine de bière.

— Des armes.

— Des armes ? Pour qui ?

— Ça te regarde pas.

— Quel genre ?

— Terrible.

Je ne dis rien pendant une très longue minute, laissant les conversations suivre leur cours.

— Ça veut dire quoi, terrible ? interrogeai-je au bout d'un moment. Contrairement à toi, j'ai pas les yeux plus gros que le ventre.

Il fallait que je sois crédible et j'avais tout à fait le droit d'avoir mes réticences.

— Tu peux plus faire machine arrière, maintenant.

— Tu vas me sortir le mot qui tue ?

— Le quoi ?

— Le nucléaire ?

— Oh, bon Dieu ! s'esclaffa Piet. Mais non !

Il était plié de rire.

— Pas du tout.

— Il me faut des détails…

— Avant que je t'en donne, faut d'abord que je parle à Edward.

— Super. Moi aussi, faut que je lui parle.

— Pourquoi ?

— Parce que grâce à moi, t'as su pour Nic, et que je t'ai sauvé la peau. Je veux ma part, Piet. Quand je me fais tirer dessus, je veux une compensation.

Mes mots sifflaient de colère. *Allez, mets-lui la pression*, me dis-je, *ne le lâche pas. Transforme le monde en une ancre qui lui tombe sur la tête.*

— Je ne te dis plus rien sur la cargaison, tant que j'ai pas parlé à Edward et à ses hommes. Rien du tout.

Une profonde détresse se dégageait désormais de lui. Une douzaine de signes évidents : le claquement de sa langue sur ses lèvres, sa façon de tenir la chope… Cet homme n'était pas facile à ébranler, mais là, il était déstabilisé, et sévèrement, à l'idée d'avoir échoué dans sa mission pour Edward.

Il ne dit plus rien.

— Quand est-ce que la came est censée arriver à Rotterdam ? demandai-je.

— Après-demain matin.

— Alors on a pas beaucoup de temps, hein ?

Cela suffisait à peine, mais j'espérais qu'ils étaient aussi désespérés que moi.

— Edward ne précipite jamais rien. Jamais. Il va pas se bouger plus vite parce que j'ai une urgence.

Dans le miroir du bar, je vis Mila passer derrière moi. Elle ne nous regarda pas, mais elle attira l'attention de Piet.

Il la suivit des yeux, son air de connaisseur qui venait de repérer une belle bête me glaça le sang.

— Joli petit numéro, commenta-t-il.

— Trois ou cinq ?

— Quoi ?

— Joli petit numéro. Tu préfères le trois ou le cinq ? Quoi, t'aimes pas les blagues de maths ?

— On a inventé les maths pour la thune, c'est tout.

Mila disparut par une porte à l'arrière du *Rode Prins*. Je voulais lui parler, savoir ce qui s'était passé.

Il siffla sa bière.

— Viens avec moi, Sam.

Je ne voulais pas partir, mais je posai ma pinte.

— On va où ?

— Tu veux rencontrer Edward, eh ben on y va. Allez, viens.

Excellent. Ça allait se produire. Je n'avais pas d'arme sur moi, mais j'allais enfin rencontrer Edward. Et retrouver ma femme et mon fils.

Henrik nous regarda partir. Je me demandai si Mila allait de nouveau me suivre. Mais je ne tournai pas la tête. Je ne voulais pas que Piet se méfie.

57.

— Je l'ai vu ! lança Howell, de retour dans le calme de sa planque à Amsterdam.

Dehors, la lumière printanière dansait sur les eaux peu profondes du Herengracht. Les cyclistes la longeaient doucement, savourant la belle journée. Lui, sentait la poudre et le sang, comme s'ils s'étaient incrustés dans ses vêtements.

— J'ai vu Sam Capra ! Il nous a tiré dessus ! Il a abandonné un entrepôt rempli de marchandises que je suppose volées ou de contrefaçon, ainsi que huit femmes, vouées à l'esclavage sexuel.

— Il doit y avoir une explication raisonnable, déclara August.

Un médecin de la Compagnie lui soignait le bras. Il grimaça quand l'homme perfora sa chair pour recoudre la blessure.

— Je pense qu'il est devenu un truand bien avant la mort de sa femme. Est-ce qu'il n'est venu à l'esprit de personne que c'est de lui que tout venait ? La force du mal ? Que c'est lui qui a poussé sa femme à trahir et pas le contraire ? suggéra Howell. J'apprécie votre loyauté envers lui, mais je vous le dis, August, elle est déplacée et superflue.

— Ou peut-être qu'il pense que ces gens savent où se trouve sa femme.

— Il m'a tiré dessus !

— Vous l'avez vu faire ?

— Non, admit Howell après une légère hésitation.

August remercia le médecin, qui partit sans un mot. Puis il se tourna vers Howell.

— *Novem Soles*.

— Quoi ?

— Vous l'avez interrogé sur *Novem Soles*. C'est quoi ? Un groupuscule ? Peut-être que c'était eux.

— Ces malfrats n'étaient que de minables contrebandiers. Je doute qu'ils se seraient encombrés d'un grand qualificatif latin.

— Alors c'est quoi, *Novem Soles*, Howell ?

Howell se croisa les bras.

— Un terme entendu dans certaines conversations enregistrées au sein des cercles criminels, ainsi que chez des membres du gouvernement qui touchaient des pots-de-vin. Je ne sais pas si c'est un groupe ou un nom de code pour une personne. Aucune idée.

— Le cadavre à Brooklyn avait un tatouage en forme d'un neuf et d'un soleil stylisés. *Novem Soles*, neuf soleils. Je n'ai pas séché mes cours de latin…

— Peut-être que Sam Capra a travaillé avec ces gens pour l'attentat de Londres et maintenant ils veulent se débarrasser de lui. Ou peut-être qu'il s'est retourné contre nous, depuis que nous l'avons libéré.

— On l'a laissé tomber, ça vous étonne qu'il finisse avec des pourris ?

— La cruelle vérité, la seule, c'est que Sam Capra est l'unique rescapé de l'attentat de Londres. Quelqu'un a recruté soit Lucy, soit Sam, ou peut-être même les deux. Ils ont tué nos hommes. Ils nous ont attaqués impunément. C'est inacceptable ! Il agit comme un criminel. Tournez-le comme vous voudrez, August, mais c'est un criminel.

— Vous lui aviez dit que vous aviez la preuve de son innocence.

— J'ai menti. C'était une décision calculée de le laisser partir, pour voir ce qu'il ferait.

— Alors utilisons nos contacts ici. Épinglons-le. Je vais lui parler.

— Vous, vous allez rentrer chez vous, dès qu'on vous aura trouvé une place dans un avion.

— Mais non ! Laissez-moi rester.

— Vous avez été touché au bras, agent Holdwine. Rentrez chez vous.

— Vous allez tuer Sam, s'offusqua August.

— Seulement s'il essaye de me tuer.

— Monsieur, je demande l'autorisation de rester. Ma blessure n'est pas si grave, et…

— Autorisation refusée. Allez vous reposer, August. Lisez un bon bouquin, regardez la télé. Vous avez bien mérité un peu de calme.

Howell sortit, refermant derrière lui. De l'autre côté de la porte, August réfléchit. Il avait toujours le deuxième portable dans sa poche, le numéro qu'il avait donné à Sam au cas où quelqu'un l'attaquerait à Brooklyn. Il n'avait jamais servi. Il avait mauvaise conscience de se dire que Sam ne l'avait pas appelé après s'être fait agresser dans son appartement. Soit Sam ne lui faisait pas confiance, se dit August, soit il l'appréciait trop pour vouloir l'impliquer. Mais il lui restait encore quelques heures à Amsterdam pour espérer que le téléphone sonne.

58.

— Tu sais où est le Pijp ?

— Oui.

C'était dans le même quartier que le Albert Cuyp Market, où se trouvait la boutique de Gregor.

— Conduis-nous là-bas.

Piet m'indiqua les directions et une adresse, avant de composer un numéro sur son téléphone.

— Oui, bonjour. Écoute, les nouvelles sont pas bonnes. L'atelier désaffecté, c'est mort. Nic a ouvert sa gueule, il nous espionnait. J'ai un associé qui l'a chopé.

Super, je devenais son associé, maintenant.

— Nic travaillait sans doute pour le même employeur que le Turc. On a été attaqués, pas par la police, sûrement des rivaux. Les jumeaux sont morts, notre cargaison détruite. Qu'est-ce qu'on fait ?

Il devait parler à Edward. Et Edward allait sûrement convoquer Piet à présent pour s'entretenir avec lui. C'était parfait pour moi. J'avais déjà tué deux gars. D'après la vidéo que j'avais vue, j'imaginais qu'il devait en rester encore neuf.

Neuf cibles et Edward. Je n'avais pas d'arme sur moi et de toute façon, cela ne me servirait à rien, comme il n'y avait aucune chance que j'échappe à une fouille en bonne et due forme. Très bien. Il faudrait que je commence à éliminer ses hommes avant qu'Edward me voie, avant qu'il me reconnaisse comme le mari de Lucy Capra. Comment ? À mains nues ?

Bahjat Zaid les voulait tous morts. Mais Zaid m'avait menti et évité, et il avait donné sans me le dire des armes à ce groupe, si j'en croyais Piet. Je n'aimais pas jouer les pions. Par conséquent, je ne me sentais pas tenu de suivre ses ordres à la lettre. Retrouver sa fille et la lui rendre suffiraient largement. Et déjà ça, c'était loin d'être gagné.

— On a perdu la marchandise, mais mon associé sait comment s'en procurer une nouvelle.

Il écouta, puis dit oui trois fois. Il raccrocha.

— Où elle est ta came qu'on peut piquer ? demanda-t-il.

— On peut pas voler de marchandise légale. On peut pas la rediriger, sinon, on est pas sûrs d'avoir le contrôle total dessus. Elle peut être équipée de GPS pour que la police puisse la suivre. Il faut voler la came de contrebandiers. Ils vont pas aller se plaindre à la police et s'ils essayent de se défendre, tu les abats.

— Je veux pas voler à Rotterdam, déclara-t-il. Je veux pas prendre le risque de perdre des clients potentiels.

Je déteste les gens qui réfléchissent à long terme. Il me le fallait en panique, pas débordant de logique. Je me retins d'exploser.

— On n'a pas le temps…

— Faut qu'on réfléchisse à un moyen, m'interrompit Piet. Et vite, ça urge ! Si on échoue, Edward nous tuera tous les deux.

Tant pis pour lui, je m'apprêtais à chambouler ses projets. Mais qu'allais-je faire si Edward et Yasmin ne se trouvaient pas où nous nous rendions maintenant ? Il faudrait que je continue mon petit numéro. Où est-ce que je pouvais trouver une cargaison de contrebande à

voler, bon Dieu ?

Je réfléchis.

— Les Chinois déplacent en général leurs tonnes de cigarettes en contrefaçon par étapes, dans des chargements délestés vers les principales villes, pendant qu'ils traversent l'Europe vers l'Ouest.

— Ouais, je pense que les trafiquants chinois sont notre meilleur espoir. On peut leur piquer une cargaison, la renommer, cacher la marchandise et l'expédier en Amérique.

Il se détendit.

— Qu'est-ce qu'il te faut ?

— Une équipe d'au moins sept hommes, et des armes. Avec des silencieux. J'ai aussi besoin de faux papiers pour remplacer leur manifeste d'expédition avec nos noms au cas où on serait contrôlés.

— Et on va le trouver comment, ce chargement chinois ?

— Je connais quelqu'un.

Mais j'espérais bien rencontrer Edward avant d'avoir à passer le coup de téléphone.

La maison se situait dans une partie du Pijp plutôt délabrée.

Si j'arrivais à m'emparer du pistolet de Piet avant d'entrer, je les exécuterais les uns après les autres. Mais cela impliquerait d'avancer à l'aveuglette. Il valait mieux que j'aie en tête l'agencement des pièces, que je voie leurs visages, et qu'ensuite je frappe. À supposer que j'arrive à me procurer une arme.

Bon sang, ça laissait une grosse part au hasard, tout cela.

Je jetai un œil dans le rétroviseur. J'aurais bien aimé voir Mila derrière nous, la voiture remplie d'armes. Mais la rue était vide, à l'exception de deux femmes qui se promenaient sur le trottoir, les bras chargés de sacs de provisions.

Un homme ouvrit la porte alors que nous avancions, son visage caché derrière des lunettes de soleil vintage. Sa bouche formait une courbe pulpeuse et cruelle. Je me raidis. J'avais l'impression d'entrer dans une chambre à gaz. Voilà à quoi ma vie en était réduite : tuer. Je me demandai à quoi ressemblait mon bébé, si sa peau était douce, ce qu'on ressentait d'avoir sa petite main autour de son index.

Incroyable les choses auxquelles on pense quand on croit qu'on va bientôt mourir. Comme si on se disait qu'il ne nous reste plus qu'un nombre limité de pensées.

L'homme qui m'avait enlevé ma femme et mon fils était à l'intérieur. En train de m'attendre.

— Il est OK, lança Piet.

Mais le gars avec les lunettes me conduisit dans la maison, son poing au creux de mes reins, et il me fouilla des pieds à la tête. Sa main me malaxa le dos, les jambes et l'aine.

Depuis l'intérieur, parvenait une odeur de nourriture épicée, de lessive et de transpiration. Un autre homme, blond celui-là, se tenait au bout de l'entrée. Trois hommes à abattre. Je les tuerais d'une façon ou d'une autre.

Une jeune femme vint se poster à ses côtés. Elle portait un jean et un tee-shirt délavé, et à la main, elle tenait un pistolet. Ses cheveux bruns étaient attachés. Pas Yasmin Zaid. Elle me fixait, le regard vide. Quatre personnes à abattre.

Et tatoués sur son bras, un neuf et un soleil stylisés. Exactement comme sur l'homme que j'avais tué à Brooklyn.

Je me demandais si le type à lunettes pouvait sentir ma peur, ma tension. Je ne voulais pas mourir. J'en pris conscience comme un coup de massue entre mes omoplates.

— Ça te plaît, on dirait, lançai-je, alors qu'il montait les mains vers mon entrejambe. On voit que t'as l'expérience.

— La ferme ! Tu parles quand je te le dis ! gronda-t-il dans un anglais parfait.

Comme son poing était tout près de mon sexe, je me dis qu'il valait mieux ne pas le contrarier. Je repérai son pistolet à l'arrière de son jean. Bon à savoir. J'avais déjà décidé que je prendrais l'arme de la fille, elle ne l'agrippait pas assez fermement, comme si elle avait plus l'intention de m'intimider que de réellement s'en servir.

— C'est Samson, annonça Piet. Il est OK. Il…

Il n'eut pas l'occasion de terminer. Le type à lunettes lui attrapa la gorge. Piet percuta le mur, suffoquant, et l'autre, plus d'un mètre quatre-vingt-dix et quatre-vingt-dix bons kilos, se mit à lui aboyer dessus.

— Je ne suis pas très content de toi, Piet.

— Eh, Freddy, je t'en prie ! S'il te plaît ! supplia Piet, le grand gaillard à l'épée ninja.

— On aimerait tous savoir ce qui a déconné à ce point, aujourd'hui. Comment Mark et Dirk sont morts.

Les jumeaux.

— Il peut pas te répondre s'il étouffe, intervins-je.

Piet lâcha un gargouillis incompréhensible et apporta un peu de couleur à l'entrée en prenant une teinte bleuâtre.

Freddy me gratifia d'un regard méchant.

— Je te connais pas !

— Mark et Dirk se sont fait tuer parce que Nic nous a vendus. Nic est mort. On a eu notre vengeance, si c'est ce qui t'intéresse. J'ai tué Nic et je vais nous avoir de la came pour dissimuler tes merdes.

— C'étaient nos amis.

— Tu m'en vois navré. Ils sont morts au combat.

Il arborait le même tatouage que la jeune femme, le neuf et le soleil. Il semblait très frais.

Alors ces types étaient *Novem Soles* ? Ces types étaient… absolument rien. Comment s'étaient-ils infiltrés dans la Compagnie avant l'attentat de Londres ?

Freddy me dévisagea longuement. Piet commença à donner des coups de pied dans le mur. Les biceps de Freddy semblaient taillés dans du marbre. Il n'avait sûrement pas besoin d'un pistolet, il était largement capable de tuer quelqu'un d'une seule gifle bien placée.

— Freddy, lança la femme. Écoutons ce que Piet a à nous dire.

Freddy lâcha Piet, qui roula sur le plancher crasseux en toussant. Je l'aidai à se relever. Mais je ne pus approcher les mains de son arme. C'est Freddy en revanche qui avait sorti son pistolet et qui le tenait tout près de ma tempe.

Il nous entraîna vers un cabinet au bout du couloir. *Nous y voilà, le moment de vérité*, me dis-je.

Mais il était vide. Pas d'Edward. Aucun balafré. Il n'était pas là.

— Edward voulait nous parler, affirma Piet.

— Edward ne parle pas aux gens qu'il ne connaît pas, rétorqua la femme.

Elle parlait bizarrement, comme si l'accent anglais et l'accent néerlandais s'étaient mélangés pour former une purée linguistique indigeste. Elle était jolie, d'un point de vue purement esthétique, ses traits étant bien proportionnés, mais elle était à la fois immonde. Comme si la pourriture de son âme transparaissait à la surface. Je la détestai immédiatement et intensément.

— Son cercle social doit pas être bien grand alors, plaisantai-je.

— En effet, répondit la femme qui semblait être la chef.

Freddy ne se mêlait pas à la discussion.

— Je m'appelle Samson, et toi ?

— Demi, dit-elle en m'indiquant une chaise pour que je m'installe.

— Comme l'actrice ?

— Comme l'actrice. Tu sais pas que c'est un nom très populaire en Hollande ?

— Non.

Tout cela sonnait faux. Ils avaient l'air de petits escrocs bas de gamme, pas du tout à la hauteur pour mettre au point des attentats afin de se débarrasser de leurs ennemis, ou pour faire chanter un géant comme Bahjat Zaid. Mais en les observant attentivement, j'étais convaincu que c'étaient bien eux qui apparaissaient avec les visages floutés sur la vidéo de l'exécution du Turc. Je reconnaissais les muscles de Freddy, le dos voûté de Piet et la façon qu'avait Demi de se croiser les bras.

La maison était vieille, elle puait, et eux, ils avaient l'air de jeunots qui jouaient aux gangsters. Un épisode de Bob l'éponge passait à la télé sans le son. Une odeur de pop-corn brûlé s'échappait de la cuisine. Un pistolet démonté trônait sur la table. Ridicule.

— Quand est-ce qu'Edward va arriver ? demandai-je.

— Jamais, répondit Demi.

Elle regarda Piet s'écrouler sur la chaise à côté de moi. Son visage était passé du bleu pâle au rouge vif. Il était furieux.

— C'est quoi, cette merde ? hurla-t-il.

— Edward veut s'assurer que la cargaison nous arrive en bon état. Il te verra quand tu auras finalisé l'expédition vers les États-Unis. Pas avant.

Je ne pouvais pas demander si Yasmin Zaid était là.

— Vous n'êtes que ça ? Pas très nombreux, commentai-je.

— Comment ça ?

— Vous êtes quatre, y compris Piet. J'ai besoin de plus d'hommes que ça pour voler un chargement.

— Piet a été engagé pour organiser ça. On vous aide pas. Hors de question.

— Mais il nous faut plus d'hommes.

Je ne gagnerais rien à les abattre. Ils étaient plus nombreux dans le gang, et Edward et Yasmin n'étaient pas là.

— Tu ne pourras parler à Edward ou à quelqu'un d'autre que quand le problème de l'expédition sera résolu.

Je jetai un œil dans le salon. Ce n'était pas là que la vidéo de Yasmin en train d'abattre le Turc avait été prise. Nous ne nous trouvions pas dans leur base. Ce taudis n'était qu'une planque annexe.

Il faudrait que je monte toute l'opération pour Edward. C'était le seul moyen pour l'approcher, lui et tout son groupe, et pour obtenir des réponses.

Pas le choix. Dès le lendemain, il faudrait que je vole un convoi de cigarettes de contrefaçon à des contrebandiers chinois pour le donner à l'homme que je chassais.

C'était bien ma veine !

59.

— Je fais pas beaucoup affaire avec les Chinois, déclara Gregor en nous dévisageant, Piet et moi, tour à tour, et en déglutissant. Sérieusement, les gars, je crois pas que je peux vous aider.

— J'ai juste besoin d'un nom dans le cercle des contrefaçons, insistai-je. Tu connais bien quelqu'un. Je crois absolument pas que ces Rolex soient toutes des vraies.

— Excuse-moi, Sam, mais c'est le cas, s'offusqua Gregor pour faire bonne figure, avant de se tourner vers Piet. Franchement, je ne pense à personne.

Je serais sûrement très redevable à Gregor après ça. Mais tuer Piet et éloigner ainsi tout danger suffiraient sans doute à ce qu'on soit quittes.

— Il faut que je sache, Gregor. T'as certainement un contact chez les Chinois.

Gregor avait l'air amoindri et terrorisé, comme s'il couvait un rhume, comme toujours. Il sortit une pastille à l'ail de sa boîte et la glissa entre ses lèvres en reniflant.

— Un ou deux. Mais je crois pas qu'ils apprécieraient que je donne leur nom. Les faussaires chinois choisissent leurs associés avec un soin très particulier.

— Ils sont aussi très portés sur l'argent. Je suis sûr qu'on pourrait leur faire une offre qui leur plairait.

— Pourquoi ils t'intéressent ?

— On veut les engager pour qu'ils expédient de la marchandise pour nous, mentit Piet.

Gregor claqua la pastille contre ses dents.

— Demande à ton pote Nic. Il en connaît, lui.

— Nic est mort.

Gregor se moucha bruyamment.

— Vraiment ? demanda-t-il, me lançant un regard qui signifiait « bien joué ! ».

— Oui. Donc, il nous faut un nom chez les Chinetoques. On paye, Gregor.

Il prit une feuille de papier sur laquelle il griffonna un nom et un numéro de téléphone.

— Appelez Mme Ling. Elle gère pas mal de business qui entre en Hollande. J'ai fait passer des montres pour elle, à une époque. Elle a une compagnie d'import-export légale, mais elle l'utilise comme façade. Je lui prends des fausses montres et je les revends sur Internet.

Il écrasa sa cigarette.

— À votre place, je la mettrais pas en rogne, Mme Ling, avertit-il.

— Je devrais avoir peur d'elle ? interrogea Piet d'un ton de bravade.

Je ne le suivis pas dans ce petit jeu.

— Parle-moi d'elle.

— Elle va nulle part sans ses trois fils. J'imagine que leur père est le diable et qu'elle a obtenu la garde. C'est des vicelards. Je traite pas avec eux, à moins de pas avoir le choix.

— Ils sont où, les Ling ? demandai-je, ne parvenant plus à cacher mon impatience.

OK, j'allais affronter les saletés de Ling. Je voulais juste rencontrer Edward. J'avais pensé à mon fils au moment où je croyais ma fin proche, et maintenant je n'arrivais plus à l'oublier.

— Vous pouvez les appeler, affirma Gregor. Mais vous parlez pas de moi. Dites-lui que vous voulez lui proposer un deal dans votre intérêt commun.

— On se croirait dans un roman de Dickens, remarqua Piet.

Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il soit féru de littérature. Je me rappelai de ne pas le sous-estimer.

— Merci, Gregor, lançai-je.

Il me vint à l'esprit que Gregor pourrait couvrir ses arrières en appelant les Ling pour les prévenir de notre visite. Ou leur dire qu'on leur cherchait des ennuis.

— Allez viens, Piet.

Mon plan pour leur voler leur chargement se dessinait déjà dans ma tête.

— Attends, m'arrêta Piet.

Je me tournai. Piet fixait Gregor qui le fixait en retour.

— Quoi ? demanda ce dernier. C'est quoi, le problème ?

— Il est vraiment nerveux, aujourd'hui. Il a peur que tu préviennes les Ling, alors il se demande s'il devrait pas te tuer, expliquai-je.

Je crois en l'honnêteté pour traiter avec des gens comme Gregor. C'était un truand, mais pas un tueur sadique ou un violeur comme Piet. Les ordures ont plusieurs niveaux.

Piet secoua la tête en me regardant.

— Mais s'il te tue, je le tue, déclarai-je.

Piet attrapa Gregor par la gorge. Gregor se débattit, ses doigts fins et délicats s'acharnant sur les saucisses qui constituaient la main de Piet.

— Écoute-moi bien, gronda Piet. Tu fermes ta putain de gueule ou je te la défonce.

— D'accord, d'accord ! suffoqua Gregor.

Piet sortit sa petite épée et la glissa sur la mâchoire de Gregor avec une tendresse effrayante.

— Lâche-le ! ordonnai-je. Maintenant !

Piet repoussa Gregor, qui tomba à terre en crachant ses poumons. La pastille à l'ail s'écrasa sur le sol.

— Allez, tout va bien.

Piet sortit de la boutique en furie.

— Ça va aller, Gregor. Il va plus venir t'embêter, je te le promets.

Gregor ne leva pas les yeux vers moi.

— S'il te plaît, reviens plus me voir. Je t'en prie. Je veux pas rester dans ce business. Je veux pas être associé à ce que tu fais. J'ai une femme. Un enfant. *S'il te plaît*.

Je l'avais poussé dans ses retranchements et il voulait se sortir de là. Ça se comprend. Il m'avait déjà donné beaucoup.

— OK, Gregor. Merci pour ton aide.

Piet était allé se réfugier dans un café de l'autre côté de la rue.

Je m'assis en face de lui.

— C'est pas toi qui donnes les ordres ! fulmina-t-il. La prochaine fois que tu fais ça devant quelqu'un, je sors ma *wakizashi* et je te coupe un doigt, c'est pigé ? T'es personne ici. *Personne !*

— Je suis personne, peut-être, mais je te sauve la peau, là. Alors ne l'oublie pas. La prochaine fois que tu décides d'étrangler quelqu'un qui nous aide, je t'arrache ta *wakizashi* et je te la plante dans le dos. Pigé ?

Il m'adressa un regard furibond.

— Va te faire foutre.

— Écoute-moi. Edward et ses gars en ont plus que marre de toi. Pour moi c'est clair, si toi tu le vois pas. Ils en ont ras le cul de tes merdes. Alors soit on leur obtient la cargaison, soit ils nous butent tous les deux.

Piet ne répliqua rien alors qu'on lui déposait sa bière sur la table. Je secouai la tête en direction de la serveuse.

— Je vais trouver où les Ling ont un convoi qui va à Amsterdam et je vais faire en sorte qu'on l'intercepte.

— Comment tu vas… ?

— T'inquiète. Compte sur moi.

Je me levai. Piet baissait les yeux vers sa bière.

— Donne-moi un numéro où je pourrai te joindre.

Il en débita un que je mémorisai. Je ne voulais pas le laisser, mais il le fallait. Il pouvait très bien me filer entre les pattes maintenant. Mais je ne pouvais pas lui montrer comment je trouvais les Ling sans lui révéler une part de mon passé.

Parce que j'avais déjà entendu parler des Ling. Un des bureaucrates, le plus jeune, avait mentionné leur nom lors de notre réunion, une minute avant que Lucy appelle et que la bombe explose. La Compagnie surveillait les Ling.

60.

Le *Rode Prins* était vide à l'intérieur, les quelques clients se prélassaient tous au soleil en terrasse. Henrik essuyait son comptoir et il hocha poliment la tête en me voyant arriver.

— Tu m'as sauvé la mise, merci, lançai-je.

— Pas de quoi, Sam. Je n'aime pas ce type. Pas du tout.

— Moi non plus. Où est Mila ?

— En haut.

Je la vis descendre l'escalier.

— Faut qu'on parle, déclarai-je.

Elle tourna les talons sans un mot et nous partîmes vers l'appartement. J'ouvris la bouche pour parler et elle me gifla violemment. Ça brûlait.

— Mais qu'est-ce…

— On ne vous a pas engagé uniquement pour que vous puissiez retrouver votre femme qui est certainement une traîtresse ! On vous a fait entrer dans notre groupe pour que vous puissiez agir pour le bien. Pour que vous fassiez la différence.

— Et c'est pas ce que je fais ?

— Vous avez laissé ces pauvres femmes enchaînées dans l'entrepôt, reprocha-t-elle, la douleur colorant sa voix. Ça frise l'horreur !

— La Compagnie était là. Mon ami August se trouvait…

— Et ils ont abandonné ces femmes. Ils ne les ont pas emmenées avec eux.

C'était impossible. J'essayai de penser à une raison qui aurait pu expliquer que Howell les ait laissées.

— Mila… ils étaient blessés et ils opéraient sur le sol hollandais sans autorisation. Il fallait qu'ils protègent leur couverture… ils auraient appelé la police, j'en suis sûr.

— Vous en êtes sûr ? Alors comme ça, ni eux ni vous n'avez aucun scrupule à laisser des femmes enchaînées comme des chiens dans le noir ?

Sa voix se cassa.

— Mila, où sont ces femmes, maintenant ?

— Elles sont avec des amis à moi. Je vais m'assurer qu'elles retournent saines et sauves chez elles.

— Mila, j'ai fait de mon mieux pour les protéger.

Je fis un pas vers elle, sa gifle me piquant toujours la joue.

— J'ai réussi à empêcher Piet de leur faire encore du mal et de les emmener avec nous. Désolé si vous trouvez que j'étais pas à la hauteur.

Elle se mordit la lèvre et s'agrippa les coudes.

— Il va falloir que vous vous débrouilliez seul. Il faut que j'aide ces femmes.

— Vous me laissez tomber ?

— C'est vous qui les avez laissées tomber.

— Vous savez que c'est faux ! Je me suis mis en danger pour qu'on vienne les libérer. Mila, pourquoi vous comportez-vous ainsi ?

Elle baissa les yeux.

— Parce qu'il le faut, Sam. Écoutez-moi attentivement. Si vous devez quitter Amsterdam, mes employeurs ont un bar dans chaque grande ville dans le monde. Cherchez « Roger Cadet »

sur votre portable et vous trouverez l'adresse du plus proche. Allez-y et expliquez au gérant que Roger Cadet vous a demandé de venir et on vous aidera, on vous donnera tout ce dont vous avez besoin.

— Qui est Roger Cadet ?

— Le propriétaire supposé. Mais il n'existe pas. C'est juste un mot de passe. Mais chaque bar est encodé avec ce nom, alors vous le trouverez sur votre GPS.

— C'est une chaîne ?

— Non, chaque bar est unique. Mais chacun peut vous servir de planque.

Je fis encore un pas vers elle.

— Je suis si près du but, Mila. Si près de trouver ce pourri d'Edward, de retrouver ma femme et mon enfant. De sauver Yasmin Zaid. S'il vous plaît, ne me lâchez pas ! Aidez-moi !

— Vous n'avez pas besoin de moi, Sam. Vous n'avez besoin que de vous-même et vous êtes obsédé par votre objectif. Tout le reste n'est qu'une distraction pour vous. Et il faut que j'aide ces femmes. Il le faut.

C'était la douleur qui parlait et je ne pouvais opposer aucun argument à cela.

— OK.

— Vous pouvez toujours me joindre à ce numéro.

Elle me dicta un numéro de portable, que je répétai pour le mémoriser.

— Bon courage, Sam.

Elle sortit. Je ne voulais pas qu'elle parte, mais d'une certaine façon c'était plus simple. Parce qu'il n'y avait aucune chance qu'elle soit d'accord avec ce que je m'apprêtais à faire. Je cherchai sous le lit mon sac et en sortis un téléphone portable. August me l'avait donné à Brooklyn.

Je descendis et marchai quelques centaines de mètres pour arriver sur le pont qui traversait le Prinsengracht. Un bateau de touristes passa sous moi et un groupe d'étudiants hilares me dépassèrent. Je composai le numéro.

Je comptai sept sonneries avant d'avoir une réponse.

— Oui ?

— Salut, August.

Une pause.

— T'es où ?

— Il faut que je te parle.

— Tu ferais mieux de te rendre.

— Non. Mais il faut que je te voie. En tête à tête.

— Hmm, on m'a tiré dessus aujourd'hui, tu le sais ?

— Tu es à l'hôpital ?

— Non. Une blessure au bras et j'ai pris un coup à la tête. On a sorti la balle et j'ai le crâne en acier trempé. Mais on me renvoie aux États-Unis demain. Ils n'ont pas trouvé de place d'avion pour ce soir.

— J'ai besoin de ton aide.

— Ça, je sais que t'as besoin d'aide, Sam. Tu sais qu'on a retrouvé un cadavre dans l'immeuble à côté du tien ?

— Je le sais, oui.

— C'est toi qui l'as tué ?

— Oui.

— Oh, Sam…

— C'est lui qui a commencé. Tu peux venir me voir ? Sans Howell ni personne ?

— Tu plaisantes, là ?

— Les types avec qui j'étais sont liés à l'homme qui a posé la bombe à Londres et kidnappé ma femme. Maintenant, si tu veux m'arrêter, tu vas réduire à néant toutes mes chances de choper ce gars. C'est lui qui a perpétré l'attentat d'Amsterdam et il est sur le point d'expédier des armes expérimentales aux États-Unis. C'est lui qui a envoyé le tueur pour m'éliminer dans mon appart de Brooklyn. Il est lié au Tsar de l'argent sur lequel nous enquêtions à Londres.

August, tout se recoupe et je suis vraiment sur le point de démanteler le réseau. J'ai besoin de ton aide.

— Tu es vraiment dans la merde, Sam. Viens, livre-toi. Raconte-nous tout ça et alors on t'aidera.

— Je ne peux pas, August. Ils vont me remettre en prison. Howell pense que je suis de mèche avec ces gars. Je n'ai pas le temps de le convaincre du contraire.

— Je vais perdre mon boulot si je ne rapporte pas cette conversation et tu le sais.

— Oui, je sais.

J'attendis.

— T'es où ?

61.

August arriva une heure plus tard. Seul. J'étais à une table du fond au *Rode Prins*, à côté du rideau qui cachait le couloir menant à la cuisine. Il s'assit lourdement devant moi. Je l'avais frappé sur le côté de la tête et un hématome pourpre s'étendait de la tempe à la mâchoire. Un bout de bandage dépassait de sa veste.

— Comment tu te sens ?

— Merdique. Howell est parti à une réunion et je leur ai dit que j'avais besoin de prendre l'air, dit-il en me fixant. Sam, qu'est-ce que tu fiches, bon Dieu ?

— La Compagnie s'intéresse à une organisation criminelle familiale en particulier, les Ling. Ils sont basés ici. Un des types de Langley a parlé d'eux au cours de la réunion à Londres.

— OK. Ils sont derrière l'enlèvement de Lucy ?

— Non. Mais j'ai besoin de savoir si la Compagnie les a toujours à l'œil.

— Pour quelle raison ?

— Il faut que je sache où sont leurs chargements. J'ai besoin d'en voler un.

Sa bouche s'ouvrit, se referma et s'ouvrit de nouveau.

— Je ne te croyais pas cinglé à ce point, Sam.

— C'est le seul moyen pour moi de me rapprocher du type qui a kidnappé Lucy. Il… a une otage, August, et c'est pour ça que je peux pas foncer dans le tas. Il faut que je l'attire à moi. Mais j'ai besoin de savoir ce que la Compagnie connaît des routes des Ling.

— Tu es fou, Sam. Je ne peux pas me mettre à ta place et imaginer ce que tu as perdu. C'est impossible. Mais je crois que ta peine t'a déboussolé. Méchamment. Et tu dois accepter le fait que tu ne récupéreras jamais Lucy et le bébé. C'est fini. Tu sais bien qu'ils ne l'auraient pas gardée en vie pendant des mois. Ils ne se seraient pas encombrés d'un bébé.

Il s'arrêta, comme horrifié par ses propres mots.

Je le dévisageai.

— Ça ne sert… à rien, conclut August. Tu ne les retrouveras pas. Je suis désolé, mec, plus désolé que tu pourrais jamais l'imaginer. Mais je…

— S'il te plaît, fais ce que je te dis. Si tu es vraiment mon ami.

— Les amis ne se mettent pas dans des situations aussi délicates. Je pourrais tout perdre.

— En effet. Pour moi, c'est déjà fait. August, je sais que tu es un type bien et que tu vas m'aider. Tu ne peux pas me tourner le dos.

Je voulais lui dire : *Je t'ai sauvé la vie aujourd'hui*, mais je ne pouvais pas jouer cette carte. Il ne m'avait pas vu et ce ne serait pas fair-play.

— Howell me fera la peau.

— Howell a abandonné un groupe de femmes dans le labo désaffecté.

— Comment ça ?

— Après que toi et l'autre agent avez été touchés, et que j'ai fui, est-ce qu'il a sécurisé le bâtiment ?

— Oui.

— Est-ce qu'il t'a dit qu'il y avait un groupe d'esclaves sexuelles retenues prisonnières à l'intérieur ?

August pâlit. Il passa un doigt sur sa mâchoire mal rasée.

— Non, je ne le savais pas. Je te le jure.

— Je te crois. Parce que Howell c'est Achab et moi, la baleine blanche. Il perd les pédales, August.

— Je… je sais pas trop.

Je pris une profonde inspiration.

— Je sais que Lucy et toi vous sortiez ensemble avant qu'on commence à se fréquenter. Elle ne m'en a jamais parlé. Vous l'avez tous les deux gardé secret et je comprends. La Compagnie n'a pas à se mêler de tes affaires. Mais je le savais. Et tu ne m'as pas largué de tes amis parce que je suis sorti avec ton ex.

— Lucy et moi, ça collait pas. Ça n'a pas duré plus d'un mois.

— Pourquoi ?

— Je ne lui faisais pas confiance.

Il mit les mains dans les poches de son manteau et je me demandai ce que j'allais faire s'il me menaçait d'une arme. Je n'en avais simplement aucune idée. August était comme le dernier lien qui me rattachait à ma vie d'avant et maintenant, je le suppliais d'effectuer une mission extrêmement dangereuse. Je ne comprenais pas ses sous-entendus au sujet de ma femme. Je ne pouvais m'y résoudre.

Après un long silence, c'est lui qui reprit la parole.

— Je peux t'appeler à ce numéro si je trouve tes infos concernant les Ling ?

— Oui, répondis-je, m'efforçant de ne pas trop laisser transparaître mon soulagement. Merci.

— Ne me remercie pas encore. Aucune promesse.

Il se tourna et sortit du *Rode Prins* sans plus rien ajouter.

Je restai assis à boire le bon café de Henrik. Je fermai les yeux, essayant de réfléchir à la façon de voler la cargaison, sachant toutes les contraintes que je rencontrais.

Cinq heures plus tard, August appela.

— On a un indic infiltré au sein de l'opération des Ling. Les camions des Ling se sont arrêtés devant un atelier clandestin en France. Ne touche pas à leur marchandise là-bas, tu m'entends ? Surtout pas. Tu compromettrais une enquête en cours.

Il m'indiqua l'adresse.

— Leurs camions sont marqués au nom d'une société appelée Leeuw en Draak. Le lion et le dragon.

— Merci, lançai-je, et rarement ce mot avait pris un tel sens dans ma bouche.

— Ne me rappelle pas, Sam. Bonne chance.

Et il raccrocha. À présent j'avais aussi perdu mon meilleur ami. J'en fis mon deuil pendant dix bonnes secondes.

Ensuite j'appelai Piet.

— J'ai ce qu'il nous faut.

62.

Le lendemain, nous attendîmes dans la pluie au nord de Paris. Cela nous avait pris près de cinq heures de voiture depuis Amsterdam, vers l'adresse que m'avait confiée August. Il était tôt dans l'après-midi et la journée était grise et humide. Assis à côté de moi, Piet affûtait sa *wakizashi* sur une pierre à aiguiser. *Flip. Flip. Flip.* Ça me hérissait le poil. Quel acharnement !

L'atelier clandestin se trouvait entre les autoroutes E19 et E15, caché entre un conglomérat de bâtiments gris. J'imaginai le plaisir que cela me ferait de me débarrasser de Piet. Très bientôt, songeai-je. Très bientôt. Nous restâmes là à observer l'atelier. Absolument rien ne se passait. Les heures défilaient. Le jour commençait à se lever.

— Comment un soldat canadien se retrouve embarqué dans ce business ? demanda Piet, brisant le silence.

— Je m'emmerdais, répondis-je en me tournant vers lui. Et toi, comment t'es rentré dans le business ?

— Fallait que je me fasse du blé pour mon école d'art.

— Alors *ça* ! Je m'y serais pas attendu ! m'exclamai-je, surpris.

— Un nombre affligeant de jeunes à Amsterdam rêvent de devenir Van Gogh ou Rembrandt. Bref, je connaissais un type. Un pote de ma mère. Il avait besoin d'un coup de main pour ramener des filles en Hollande. Je l'ai aidé à s'acheter un camion pour les déplacer et au bout d'un moment, j'ai pris la relève.

— Pris la relève ?

— Il s'est marié et il s'est dit que ça le faisait pas de continuer à exploiter des filles. Quoi, tu croyais que je l'avais buté ?

— Oui.

— Non, je le connaissais depuis mes douze ans.

Il se frotta la lèvre inférieure.

— Il tient un coffee-shop, maintenant.

Je ne voulais vraiment pas sympathiser avec Piet, mais un besoin instinctif de comprendre me poussait.

— Pourquoi t'as une épée ? demandai-je.

— L'épée, c'est qui je suis.

— Mais du coup, on te repère. C'est plutôt mieux de rester le plus discret possible, non ?

— C'est pour honorer la mémoire de ma mère.

— Elle était japonaise ?

— Ouais. Elle est venue en Europe par amour. Son petit ami l'a amenée ici. Et ensuite il l'a larguée. Elle est restée.

Je me souvins que Nic avait appelé Piet un fils de pute. Peut-être que ce n'était pas simplement une insulte, mais une réalité. Sa mère avait peut-être travaillé dans le Rosse Buurt, beaucoup des filles dans le quartier chaud n'étaient pas hollandaises.

— Je pensais que je voulais étudier l'art, créer des œuvres de style japonais. Comme des netsukes ou des aquarelles. Ma mère en faisait pendant son temps libre, expliqua-t-il en haussant les épaules. Mais ça a pas marché. Ils me détestaient là-bas, et une fille m'a cherché des noises. Des connards. Alors je me suis cassé.

Je n'avais jamais pensé à Piet comme un homme aux rêves brisés. Il lut mon étonnement

sur mon visage.

— Eh, tu pensais que j'étais juste un pourri ? lança-t-il en riant.

— Disons que…

— Mec, on est tous des pourris. Gregor nous bassine qu'il a changé, qu'il s'est transformé en honnête homme, mais le fond, il a pas bougé. Et toi, t'es pas mieux non plus, Sam.

Je haussai les épaules.

— J'ai jamais dit le contraire. J'ai été viré de l'armée. Je parlais tchèque par mes origines du côté de ma mère. J'ai pas réussi à me trouver un vrai boulot à Prague, alors je me suis débrouillé. Donc, t'es passé directement de l'école d'art au trafic d'êtres humains ?

— Non, pas directement. J'ai travaillé sur des contrats pour la police d'Amsterdam, j'ai arrangé leurs pages Web et j'ai édité des brochures pour eux.

Il pouffa d'un rire gras.

— Et après j'ai vu que l'autre côté payait carrément plus.

— Retournement radical.

— Tu te fais des sacrées thunes en devenant un acteur du système. Si j'étais resté avec la police, j'aurais été qu'un pion. J'en ai pris conscience, je voulais posséder des pions, pas en être un.

— Donc tu t'es lancé dans le trafic des gonzesses.

Mon esprit n'arrêtait pas de me sommer de me taire, mais il y avait quelque chose d'envoûtant à faire la conversation à un monstre dans le corps d'un homme.

Il haussa les épaules.

— Bonne marge bénéficiaire. Demande croissante. Aucun risque de manquer de matière première.

Comptabilité froide et brutale. Je me demandai si c'était une sorte de vengeance tordue contre sa mère.

— Tu vends des gens, Piet.

— On dirait un prof, ironisa-t-il. Moi, je le vois comme la vente d'un service, une commodité.

— Pas pour celles que tu vends.

— Elles ont pas d'argent, expliqua-t-il en m'adressant un clin d'œil. Elles ont pas leur mot à dire.

Il affichait désormais un sourire fuyant.

— Tu sais, elles ont une meilleure vie ici, même comme putains, que chez elles. C'est un service que je leur rends, franchement.

— Peut-être, si c'était un choix de leur part. Mais pour la plupart, ça l'est pas.

— Je savais pas que je heurtais tes sacro-saints principes moraux, lança-t-il en me gratifiant d'un regard mécontent.

J'étais allé trop loin. Je pourrais lui montrer tout le mépris qu'il m'inspirait au moment où je le tuerais, pas avant.

— Je pense juste que la marchandise illégale est bien plus simple à contrôler que les êtres humains, c'est tout.

— J'aime contrôler, lâcha-t-il, d'une voix chargée de condescendance. Tu devrais essayer. Je te réserve mes meilleurs morceaux dans ma prochaine livraison moldave. J'ai un nouveau lot de pépées qui arrive dans quatre jours, une commande d'un bordel à Londres. Toi et moi, on pourra briser les filles ensemble. Tu y prendras goût, tu verras.

Si je le regardais, je le tuais sur-le-champ. Mais j'avais besoin de lui. Par conséquent, je tournai la tête vers l'atelier clandestin.

Il interpréta mon silence de travers.

— Ah, t'aimes pas les filles, c'est ça ? On a des gars aussi, pas beaucoup, mais j'en connais au moins deux à Amsterdam qui te plairont…

— Non merci. Je suis pas intéressé.

— T'es bizarre. Tu te soucies trop des gens. Les autres, on s'en fout, il y a que toi qui comptes. Tu me juges, mais t'es pas mieux que moi, Sam. Tu mens, tu tues quand il le faut, tu

vis sous un faux nom… J'ai jamais buté quelqu'un aussi froidement que toi.

— Je t'ai rendu service, Piet.

— Soit, admit-il en s'humectant les lèvres. J'arrête pas de me dire que je pourrais me faire coffrer d'une minute à l'autre, parce que je sais pas ce que Nic a transmis et à qui il parlait. Il me faut une grosse paye, là. Au cas où je devrais me cacher pour un temps. C'est du luxe de pouvoir se cacher. C'est le signe que t'es plus un pion, mais un acteur.

— Parle-moi d'Edward. C'est un acteur ou plus que ça ?

— Comment ça, plus ?

— Tu m'as dit qu'il touche aux armements expérimentaux.

— Je pense qu'il est dans l'espionnage industriel, il vole à une compagnie pour revendre à une autre.

— Qu'est-ce qu'il veut mettre dans cette livraison, Piet ?

— T'inquiète pas pour ça.

— Si on se fait prendre, j'aimerais bien savoir pourquoi je fais de la prison.

— Tu reverras plus jamais la lumière du jour, si tu te fais choper pour ça.

Piet détourna son regard en direction de l'atelier.

— Tiens, hello.

Un camion floqué d'un lion et d'un dragon, entra dans le garage de l'entrepôt où se situait l'atelier clandestin. Trois Chinois en descendirent. Deux portaient des imperméables noirs. Un autre, plus corpulent, une veste classique et un jean. Il avança vers l'aire de stationnement de l'entrepôt.

Les deux premiers restèrent à côté du camion.

— On y va ! s'écria Piet.

— Non, le retins-je. Ils ont des fusils sous leurs manteaux.

— Comment tu le sais ?

— Regarde la bosse, juste sous le bras. L'un d'eux est sorti de la cabine, mais l'autre était à l'arrière. Ils vont pas entrer dans le bâtiment. C'est des gardes.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— On peut pas piquer le camion ici. Ils chargent encore de la marchandise, là. Et ils ont déjà livré des cigarettes sur leur route. Si on y va maintenant, alors qu'ils sont dans un de leurs repaires, les Ling sont aussitôt contactés.

— Pas si on tue les livreurs.

— J'ai pas signé pour un massacre. Ça se fait pas, dans le business.

Les considérations financières étaient les seuls arguments que Piet serait prêt à écouter.

— On va vite avoir les Ling au cul. Il faut qu'on s'en prenne uniquement à l'équipe qui conduit le camion.

— Alors comment on vole la cargaison ?

— On la vole pas, on la détourne.

63.

Assis dans le couloir de la planque, August attendait le pilote qui allait le ramener à New York, quand il entendit une conversation entre Howell et les techniciens.

— Monsieur Howell, on a une correspondance pour l'homme de l'entrepôt basée sur votre description, à August et vous. C'est lui ?

— Oui. Qui est-ce ?

— Piet Tanaka. Nationalité néerlandaise, anciennement contractuel au sein de la police hollandaise.

— Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

— Il est sorti des radars. Pas d'adresse, ni de profession enregistrées.

— August ! hurla Howell.

August se leva et avança jusqu'à l'ordinateur.

— C'est le type que vous avez vu dans l'entrepôt ?

August hocha la tête.

— Oui, c'est bien lui. Pas de doute.

Howell se tourna vers le technicien.

— Trouvez cet homme. Sam Capra travaille pour lui.

— Je ne pense pas que ce soit vrai.

— Vous n'avez pas un avion à prendre, agent Holdwine ?

August sortit et trouva le pilote en bas, prêt à le conduire à l'aéroport. Howell ne lui souhaita pas bonne route, ni ne le remercia d'avoir pris une balle. La trahison empoisonnait l'air. Ils l'avaient tous ressenti quand Howell avait vu Sam Capra quitter l'atelier désaffecté.

La trahison, vraiment pas bon pour l'humeur.

64.

Après avoir chargé plusieurs cartons, le camion chinois retourna sur l'autoroute et nous le suivîmes à trois véhicules de distance. Piet était doué pour la filature.

— Comment on va choper ce camion avant son prochain arrêt ? demanda-t-il.

— On les force à sortir de l'autoroute.

— Quoi, en plein jour ?

— Oui, en plein jour. Pour l'instant, ils sont séparés. Deux dans la cabine, un avec la marchandise. Ils sont plus sur leurs gardes quand ils sont à l'arrêt. Ils s'attendent pas à être attaqués, là.

— C'est parce que les attaquer sur l'autoroute, c'est une idée stupide, répliqua Piet. Comment tu veux qu'on s'y prenne ?

— On se met derrière eux, et après on les double. Je veux voir de plus près la porte de chargement.

Il dépassa les deux berlines entre nous et le camion, puis se rabattit derrière le lion et le dragon. J'étudiai l'arrière de la remorque. Une porte coulissante, verrouillée en bas par deux cadenas séparés. Difficile à crocheter, surtout à plus de cent dix kilomètres-heure.

— Maintenant, tu les doubles.

Il appuya sur la pédale. La cabine n'avait rien de spécial, aucune modification n'y avait été apportée. Je ne jetai pas plus qu'un rapide coup d'œil. Je ne voulais pas attirer l'attention du chauffeur. Mais je le vis, il riait.

— Reste derrière eux.

J'analysai la carte, ouverte sur mes genoux. Il y avait une autre sortie d'autoroute, en direction du nord de la France, à une quinzaine de kilomètres.

— Accélère. On y va tout de suite. J'ai une idée.

— C'est de la folie ! lança Piet, mais il souriait.

Le camion n'allait pas tarder à arriver, et notre camionnette était garée sur un pont au-dessus de l'autoroute.

— T'as compris ce que tu dois faire ?

Il hocha la tête.

— Si ça loupe, t'auras tout foiré, avertit-il.

— Si ça loupe, je suis mort. Alors fais pas le con. Contente-toi de t'en tenir à ce qu'on a dit.

— Bonne chance.

Il me tendit la main. Je lui cachai le dégoût que j'éprouvais à son encontre et je la serrai.

— Ils arrivent, dit-il en regardant vers le sud.

Je vis le camion approcher dans la brume épaisse et grise.

Je passai les jambes au-dessus de la glissière de sécurité et j'entendis la camionnette de Piet reculer, mais mon esprit était occupé à compter.

Le camion devait passer sous moi à quinze.

Douze, treize, quatorze…

Eh non. Le convoi des Ling passa à quatorze et si j'hésitais, je le ratais et j'atterrissais sur l'asphalte cruel, pour me faire aplatir par le trafic chargé. Je me jetai dans l'air et attrapai le troisième tiers du camion, essayant de me réceptionner à quatre pattes et de faire une roulade

gracieuse. Une roulade ferait beaucoup moins de bruit qu'un martèlement de pieds sur le toit.

Mais mes jambes glissèrent et le camion tourna légèrement. Je dérapai du bord, côté passager. J'avais les pieds qui dansaient dans le vide.

Je me balançai violemment, les muscles de mes bras à l'agonie, me disant que s'ils me voyaient j'étais mort. Je réussis à me hisser en rassemblant mes dernières forces et me blottis dans un creux sur le toit du camion.

Ensuite je m'aplatis sans bouger.

M'avaient-ils vu ? Le type à l'arrière communiquait sûrement avec les deux dans la cabine. Ils avaient peut-être tous entendu le bruit non identifié, ou bien le passager avait pu voir mon jean flottant dans l'air quand je luttais pour remonter. Peut-être qu'ils attendaient la prochaine sortie pour trouver un endroit calme où ils m'exécuteraient.

Non. À la pancarte pour la sortie suivante, ils restèrent sur l'autoroute. Une pluie fine commença à tomber. Le camion accéléra.

Je rampai vers l'avant. Lentement, régulièrement, sans trop lever la tête. Je ne voulais pas qu'un autre automobiliste me voie. Je risquai un coup d'œil derrière moi. Piet n'était pas loin.

C'étaient désormais des trombes d'eau qui s'abattaient contre le métal. Il fallait que je soigne mes prises, et la nature venait me compliquer la tâche.

J'atteignis l'avant du camion. Le toit de la cabine était à un peu plus de cinq mètres de mes mains. Je pouvais y descendre, mais alors tous les véhicules me verraient. Tout le monde avait un portable, je ne voulais pas de la police française dans le tableau.

L'autre option, c'était me glisser dans l'espace confiné entre la cabine et la remorque. C'est ce que je fis, les pieds en avant, dos à la cabine. Le camion cahota sur la route et mon pied droit dérapa. La gravité ne m'épargna pas et je mis la main sur les câbles à l'arrière de la cabine. Mon pied se posa sur le châssis. Sous moi, je vis le béton défiler entre les roues.

Je me redressai. Maintenant ou jamais.

Je tendis légèrement le bras, le pistolet de Piet dans la main, contournant le poste de pilotage. J'avais l'intention de passer par la portière passager pour m'y introduire. Et tout ça sans que le garde me renvoie dans les airs à cent dix kilomètres-heure. Le vent me fouettait, la pluie m'aveuglait.

Je passai la tête par le coin de la cabine pour me trouver face à face avec un type penché à la vitre.

65.

Le passager semblait sidéré de voir quelqu'un derrière lui. Il devait avoir la quarantaine, bien bâti.

Le temps se figea pendant trois secondes. Soudain son épaule claqua, alors qu'il remontait le bras.

Je reculai la tête, alors que lui se mettait à tirer. La balle fit des étincelles contre le métal et ricocha dans la pluie.

Le camion fit une violente embardée, se déplaçant sur l'autre voie, puis retourna à sa place.

Ils essayaient de me faire lâcher prise. J'agrippai le métal trempé et vis la camionnette de Piet qui fonçait vers le côté conducteur, un torrent d'eau giclant des pneus. Un coup de feu visa Piet.

Imaginant que le chauffeur ne pouvait pas conduire et tirer à la fois, je pris le risque de voir que c'était le passager qui s'occupait de Piet. Tout ce que j'avais, c'était ma force, calculée et vicieuse. Je repartis derrière la cabine, avant de m'élancer vers la portière, juste au moment où une main essayait de la maintenir fermée.

Je me jetai en avant, saisissant la poignée à pleine main. Je glissai sur le marchepied humide et mes chaussures se retrouvèrent à quelques centimètres du sol.

Je lâchai mon arme qui tomba contre le métal, sur la route et fut broyée par les roues.

La vitre, à quelques centimètres de ma tête, explosa. Les éclats se déversèrent sur moi, m'égratignant le crâne. Le passager tirait dans tous les sens. Je me tordis le poignet, basculai mon poids et posai les jambes contre la porte pour faire levier. Dans le même temps, je me couvris la tête avec un bras, gardant un mouvement fluide, comme si je sautais par-dessus une rambarde à Londres.

Je me propulsai par la fenêtre, la tête la première, mon dos frôlant la portière. Je me dégageai pour prendre l'avantage, balançant un coup de coude dans la gorge du passager, le projetant contre le conducteur.

Je n'avais que cinq secondes pour remporter cette bataille. Le conducteur passa un pistolet de sa main gauche à sa main droite pour me viser. Il tira et la balle me frôla le cuir chevelu, chaude et meurtrière. J'attrapai le canon et l'orientai vers le sol. Il devait garder une main sur le volant et appuya sur la gâchette en réaction. La balle cette fois s'enfonça dans le siège tout près de la jambe du passager. Ce dernier hurla, paniqué, et se cacha derrière moi. Je lui décochai un coup de pied et il alla percuter la portière, perdant connaissance.

Je fonçai alors vers le conducteur, le poussant vers sa portière. Là où la balle m'avait effleuré, la douleur chauffait comme une allumette en feu sur ma peau.

Il riposta, mais mes talons touchèrent le pare-brise et je revins vers lui plus fort encore. Je frappai rapidement, sa gorge, ses yeux.

Le camion fit un écart et le conducteur lâcha son arme, mais je sentis les pneus quitter l'asphalte pour rouler sur une surface molle, de l'herbe, amorçant un dérapage pas du tout contrôlé.

Je levai un pied, passai un bras autour de son cou.

— Je vais te le casser, dis-je en mandarin. Tu m'entends ? Le type avec moi, il va te tuer. Moi non. Tout ce qu'on veut, c'est la marchandise. Il te tuera si tu coopères pas. Moi, je te

laisserai vivre. Tu me comprends ?

Je serrai légèrement le bras. Il hocha la tête.

Je saisis le pistolet et l'enfonçai dans ses côtes.

— Roule. Normalement.

Il redressa le camion et se réengagea sur l'autoroute. Cela nous valut un concert de coups de klaxon d'une Mercedes qui nous passa à côté, le type derrière le volant brandissant son poing, sans se soucier du combat qui faisait rage dans le camion.

La camionnette se positionna à côté de nous, tel un amoureux transi à côté de sa belle à un bal d'adolescents. Une balle avait troué son toit. Piet se penchait en avant, avec une prudence extrême. Je lui fis un signe de la main.

— Le type dans la camionnette va te tuer, répétai-je. Tu parles anglais ?

— Un peu.

— Cache-lui que tu comprends ce qu'il dit. Il est cinglé. Je suis ton seul espoir, là, tu piges ?

Il hocha la tête. Le passager, toujours inconscient, ne participa pas à la conversation.

— Dis au garde dans la remorque que tu te gares et qu'il doit baisser son arme et sortir les mains en l'air. Tu lui dis autre chose, je te tire une balle dans le genou.

Il s'exécuta, parlant dans le walkie-talkie.

J'indiquai à Piet de rouler derrière nous, et à mon signal, le camion prit la sortie suivante. J'essuyai la pluie sur mon visage. Nous nous arrêtâmes quatre kilomètres plus loin environ. Des étendues de terre vierge s'étalaient devant nous, perdues dans la brume grise qui léchait le sol. Des vaches broutaient. Il y avait peut-être une ferme dans le coin. Mais personne en vue. La route était vieille et étroite, en mauvais état. À l'horizon, j'aperçus un bâtiment en pierre, sans doute un entrepôt.

— N'oublie pas, fais ce que je te dis à la lettre, déclarai-je en chinois. Quoi que je dise à l'homme dans la camionnette. On va aller jusqu'à l'entrepôt et ensuite lui et moi, on part avec la marchandise. C'est compris ?

Le chauffeur hocha une nouvelle fois la tête.

Piet arriva de là où il avait garé la camionnette, un pistolet dans la main. J'entraînai le conducteur dehors, mon arme toujours sur lui.

Je me tournai et entendis un craquement métallique. La porte arrière du camion s'ouvrait, Piet sauta à l'intérieur.

— Fais ce que je te dis ! ordonna le chauffeur en mandarin.

— Ne tirez pas ! cria le garde.

Il sortit, les mains en l'air.

Le crime est une sorte de guerre. Mais alors que les soldats meurent pour leur pays, peu de gens seraient prêts à mourir pour des seigneurs comme les Ling. La loyauté est une fumée qui s'envole des cendres de la cupidité de ce monde. Une saute de vent la dissipe.

— Comment je peux savoir que tu vas pas m'abattre ? me demanda le conducteur en chinois.

— Parce que tu serais déjà mort si je l'avais voulu ainsi, répondis-je.

Silence, le temps qu'il réfléchisse. Il décida de se fier au calme de ma voix. Le garde devait avoir la quarantaine, l'air las, un peu lourdaud. Sa bouche tremblait, alors qu'il clignait des yeux vers les vaches dans le pâturage.

— Allez, lança Piet en me tendant son pistolet. Tue-les.

— Pas ici, pas dehors, rétorquai-je. Les tirs vont résonner dans un espace vide, et je trimballe pas des cadavres dans les bois. Je vais les emmener dans cet entrepôt. Toi, vérifie la cargaison. Vois s'il y a des puces électroniques pour suivre la marchandise. Tu les retires. Les Ling suivent peut-être leur came. Je m'occupe de ces gars.

Piet jeta un œil vers les Chinois.

— Bon sang, qu'est-ce qu'ils sont cons ! À rester plantés là pendant qu'on parle de les buter. Ils comprennent que dalle.

Mais le garde semblait complètement paniqué et sur le point de partir en courant.

— Du calme, lançai-je en mandarin. Tout va bien. Venez avec moi.

Puis je demandai au chauffeur de transporter son ami inconscient. Il obéit, passant le bras du passager par-dessus son épaule.

— C'est ma première mission, bredouilla le garde en chinois. J'étais instituteur avant, c'est mon beau-frère qui m'a fait entrer là-dedans. J'y connais rien, moi…

Il portait une casquette des Yankees.

Ils marchèrent devant moi. Nous franchîmes la clôture pour arriver dans l'entrepôt. Je regardai en arrière. Piet avait disparu dans le camion.

L'entrepôt était en ruine, quand je donnai un coup de pied dans la porte, les charnières cédèrent. Je leur fis signe d'entrer.

— Je vous en prie ! supplia le garde. Je vous en supplie !

— Asseyez-vous, commandai-je.

Ils s'exécutèrent, le chauffeur posant d'abord son ami à terre.

— Il faut qu'il pense que vous êtes tous les trois morts. Vous comprenez ? Mais je ne vais vous faire aucun mal.

Ils hochèrent la tête, leurs yeux rivés sur le pistolet.

Je reculai d'un pas.

— Toi, lance-moi ta casquette, dis-je au garde.

Il s'exécuta en tremblant. Je les examinai.

— Levez-vous, maintenant. Tournez-vous.

Ils le firent, lentement, et je les frappai fort, l'un après l'autre, avec la crosse du pistolet. Ils s'effondrèrent. Je les giflai tous les deux jusqu'à ce qu'ils soient froids. Celui qui n'avait pas encore repris connaissance, je le laissai tranquille. Je tirai alors trois coups dans les murs en loques. Des éclats de bois et des nuages de poussière volèrent dans tous les sens devant moi. J'essuyai le sang de mes mains sur le sol.

Je retournai au camion. Piet étudiait des papiers. Le manifeste indiquait que c'étaient des cigarettes turques, destinées à Londres. Bien sûr que non. Elles avaient été fabriquées en Chine, certainement dans une usine à moitié dissimulée sous la terre.

— Des puces ?

— Non. Jolie casquette, complimenta Piet.

— Allez, on y va.

— Je veux voir les Chinois.

— OK, si ça te chante.

Il faudrait que je le tue. Il m'examina.

Un petit tracteur bleu apparut soudain sur la route. Il nous dépassa, la conductrice, une vieille femme, nous dévisageant longuement.

Cela le rendit nerveux.

— Allez, on se barre. On va bander tes blessures et laver le sang dans la cabine. Je conduis le camion, toi, la fourgonnette.

On ne s'attarda plus. Je fixai le petit entrepôt dans le rétroviseur. Personne n'en sortit.

Nous filâmes vers la Belgique, longeant les bâtiments vides de ce qui avait été autrefois les douanes. Les lumières sur l'autoroute, déclenchées par la grisaille du jour, rayonnaient, blanches en France, jaunes en Belgique.

Je n'avais pas de portable, Piet avait insisté à ce sujet, effrayé à l'idée d'être de nouveau trahi. Aucun moyen de contacter Mila. La camionnette n'était pas équipée de téléphone, mais il y avait un GPS. Sans armes, je ne pouvais monter d'embuscade. Le sang que j'avais perdu à la tête à cause de ma blessure me donnait le tournis.

Je décidai de ne pas foncer dans le tas à l'aveuglette.

Il était temps de voir si Mila m'avait dit la vérité.

66.

Je lançai une recherche pour Roger Cadet sur le GPS de la camionnette, le nom que Mila m'avait indiqué.

Un résultat : *Taverne Chevalier*, sur l'avenue Lloyd George, dans le quartier diplomatique. Alors que nous approchions de Bruxelles, je fis clignoter mes lumières. Piet se gara et je partis vers la cabine.

— J'ai besoin de boire et de manger quelque chose, et aussi de passer quelques coups de fil.

— Quels coups de fil ? interrogea Piet. Non non, on continue !

— Je suis sur d'autres contrats, moi. Soit on s'arrête, soit tu acceptes que j'aie un portable sur moi.

— Pas de coups de fil.

— Il faut que je m'occupe de mon prochain chargement après celui-ci. Et ça peut pas attendre.

L'avidité brilla dans ses yeux.

— Quel autre chargement ?

— Des armes. Sacrés profits.

Je réfléchissais déjà à l'appel que j'allais passer.

— Où est-ce que tu veux qu'on s'arrête ?

— Je connais un bar.

La *Taverne Chevalier* était un de ces endroits d'apparence plutôt modeste, mais religieusement gardés par des types friqués qui les considèrent comme leurs découvertes privées et sans prétention. En acajou sombre, le comptoir était bordé d'un large choix de robinets de bières pression belges et hollandaises. Sur les tables, trônaient des cruches en céramique d'un autre temps. Une grande diversité de langues s'élevaient de la foule : des bobos avec les lunettes d'usage à montures noires, des hommes et des femmes qui affichaient le sourire neutre et prudent des bureaucrates. Bruxelles est une ville de diplomates et d'hommes d'affaires et je me disais que si Mila et son boss avaient ne fût-ce que l'ombre de quelques neurones, ils avaient dû placer des micros sous toutes les tables pour enregistrer les conversations.

— C'est pas l'heure de boire un verre. Et si tu veux manger, on aurait très bien pu s'arrêter dans un fast-food, remarqua Piet, mécontent.

Nous avions garé le camion sur une aire de stationnement à quelques mètres de là, et il n'était pas rassuré d'être loin de la marchandise.

— Je connais le proprio, mentis-je.

— Tu peux pas parler affaires ici. Y a trop de monde.

— Fais-moi confiance.

— J'adore ça quand tu plaisantes, gloussa Piet.

Je le fis taire d'un regard.

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Je crois que je devrais retourner au camion. On peut être à Amsterdam dans moins de deux heures.

— Je dis pas le contraire. Suis-moi.

Nous nous installâmes au bar et attendîmes que la serveuse vienne prendre notre

commande, deux Jupiler. Quand elle nous les apporta, je glissai quelques pièces sur le zinc.

— J'aimerais voir le gérant, s'il vous plaît.

— Elle est occupée, monsieur.

— Elle prendra un peu de son temps pour me recevoir. C'est Mila qui m'envoie.

La serveuse disparut au fond du bar et quelques instants plus tard, une robuste bonne femme d'une cinquantaine d'années arriva, les sourcils froncés.

— Oui, monsieur ?

— Je suis un ami de Roger Cadet, me présentai-je.

Elle hocha la tête.

— Tous les amis de Roger Cadet sont les bienvenus ici.

— Est-ce que Roger est là ? J'aimerais lui parler en privé.

Son regard s'arrêta sur Piet.

— Je vais voir s'il est libre maintenant.

Je me tournai vers Piet.

— Reste ici, bois ta bière. Ça me prendra pas plus d'une minute.

— Non. Tu pourrais appeler quelqu'un, révéler où se trouve la marchandise. On se sépare pas.

J'approchai mes lèvres de l'oreille de Piet.

— Du calme, mec. Laisse-moi faire. Il faut que je traite en privé avec lui de ses ventes d'armes, mais je ferai appel à ton aide. On va se faire un sacré pognon. On est associés, non ?

Il était partagé : il voulait l'argent, mais il craignait de me laisser partir.

— J'aime pas ça, Sam.

— Écoute-moi. J'ai pris des putains de risques sur le camion, c'est pas pour te lâcher maintenant. On est ensemble, là-dessus, Piet, OK ? Il faut que j'aille le saluer, tu comprends ? C'est toi qui pourrais te barrer et voler la cargaison pendant que je discute, mais je te fais confiance.

Si je perdais Piet, je risquais bien de perdre Edward pour toujours. Mais je n'avais pas le choix.

— Je serai rapide.

La gérante traversa la foule des diplomates et des ravissants clients minces et nous montâmes à l'étage. Elle me dévisagea en se tournant vers moi.

— Vous êtes nouveau ?

— Oui, et dans le pétrin. Il me faut des armes et un portable.

Elle ouvrit une porte à clé, à gauche dans le couloir. Je vérifiai dans l'escalier que Piet ne nous avait pas suivis.

J'entrai.

— Je suis Elaine, se présenta la gérante en fermant la porte. Il fallait appeler d'abord.

— Je ne pouvais pas, je n'avais pas de téléphone.

La petite pièce était entourée d'étagères, certaines d'entre elles contenant des armes. Un lit de camp, soigneusement bordé, attendait dans un coin. Je me retins d'aller m'écrouler dessus. Je partis plutôt examiner les étagères et choisis deux Glocks 9 mm, des recharges et des silencieux.

— De quoi encore auriez-vous besoin ?

— Je vais devoir affronter un réseau entier. Ils vont tous être armés et je serai seul. Il faudra que je les élimine.

— Vous allez tous les tuer ? s'étonna Elaine.

— Je n'en sais rien.

Je déglutis. Bon Dieu ! Allais-je vraiment tous les abattre ? Et si je laissais quelques membres du gang en vie pour que la police néerlandaise les interroge et récolte des informations utiles ? L'insistance de Zaid pour qu'il n'en reste plus aucun vivant me dérangeait. Sa fille avait subi un lavage de cerveau. Cela justifiait les crimes qu'elle avait commis. La réputation de Zaid pourrait bien en sortir intacte.

Elaine s'approcha d'un coffre et l'ouvrit. Je reconnus le logo dessus. Militronics, la compagnie de Zaid. Du matériel de sa propre entreprise m'aiderait à sauver sa fille.

— Vous avez des cordes ?

— Oui, mais je croyais que vous vouliez les tuer, pas les garder en otages.

— On ne sait jamais. J'en voudrais plusieurs.

Elle me tendit plusieurs menottes blanches en plastique.

— Et prenez aussi ça, une grenade incapacitante. Du matériel de police modifié. Vous savez l'utiliser ? Voilà le bouton d'activation, et là, le minuteur.

— Merci. Mais où est-ce que je peux cacher tout cela ?

Je ne pouvais tout de même pas retrouver Piet avec toutes ces armes dans les bras.

— Ma camionnette est garée à environ un kilomètre d'ici. Est-ce que vous pourriez y porter tout ce matériel ?

— Oui… Cet homme avec vous, ce n'est pas quelqu'un de bien.

— C'est un meurtrier et un esclavagiste. Je dois lui tendre un guet-apens, à lui et à tout son gang.

— Alors nous n'avons pas le droit à l'erreur.

J'aimais bien Elaine. Tant de gens s'étaient permis de me juger récemment, de Howell à August en passant par Mila, alors qu'Elaine semblait simplement prête à m'aider. J'aurais pu l'embrasser.

Je lui donnai les clés et lui décrivis la camionnette.

— Et il me faut un portable. Avec un numéro où je peux joindre Mila.

Je retirai ma casquette de base-ball et elle ouvrit de grands yeux en voyant le sang séché. Elle insista pour examiner la blessure.

— C'est superficiel, mais vous devez la soigner.

— Pas le temps et cela éveillerait ses soupçons. Combien vous faut-il de temps pour arriver à la camionnette, la charger et revenir ?

— Dix minutes.

— Passez-moi de l'agent. Mille euros, si vous avez. C'est pour l'impressionner, lui montrer que j'ai obtenu mon contrat avec M. Cadet.

Elle ouvrit un coffre-fort dans le mur après avoir entré une combinaison, puis s'empara d'une liasse de billets qu'elle me donna.

Je me sentais de nouveau comme un être humain, pas comme l'ordure que je faisais semblant d'être auprès de Piet. Je savourai le moment. Elaine était un peu une mère pour les gens en cavale.

Et à l'instar d'une mère, elle me regarda comme si mes pensées s'affichaient sur mon visage.

— On a du travail, vite !

Elle avait raison. Je filai dans le bar. Piet s'était installé à une table dans un coin et il descendait sa bière.

Je m'assis devant lui et lui glissai cent euros. Il leva la tête vers moi.

— Cadet me devait du blé. Et il m'a donné une avance sur le prochain boulot.

— Ça valait pas l'arrêt, bougonna Piet.

— Pour moi, si.

Je fis un signe à la serveuse. Il fallait que je donne du temps à Elaine pour trouver la camionnette et cacher les armes là où Piet ne les verrait pas.

« Purple Haze » de Jimi Hendrix s'échappa des enceintes. Pas plus fort que les discussions, mais suffisamment pour plonger le pub infesté de costumes-cravates dans une ambiance funky. Je vis Piet s'adosser sur sa chaise et laisser le calme de la *Taverne Chevalier* le détendre. La journée avait été longue et pénible. L'esprit, le corps voulaient se reposer et laisser l'adrénaline se consumer.

Nous commandâmes la spécialité du bar, des sandwiches au jambon des Ardennes, mais Piet termina une autre bière en quatre longues lampées et claqua la chope bruyamment sur la table.

— Pas de café, merci, lança-t-il quand la serveuse nous demanda si nous voulions autre chose.

Moi, j'en demandai un.

— À emporter, les sandwiches et le café, s'il vous plaît, déclara Piet.

— Non, je reste ici, tranquille, et je dîne dans de bonnes conditions.

Je me penchai en avant et adoptai une attitude irascible.

— Une balle m'a légèrement blessé et j'ai perdu du sang, aujourd'hui, Piet. J'ai sauté sur un camion qui roulait à pleine vitesse. Si je veux manger ici, on mange ici. On fait une petite pause.

Est-ce qu'il avait encore vraiment besoin de moi ? Je voyais bien qu'il pesait le pour et le contre. Il pouvait se lever, sortir et me forcer à me battre avec lui. M'abattre dans la pénombre du parking où nous avions laissé nos véhicules et abandonner la camionnette là. L'arrêt avait rallumé sa paranoïa.

Dépêchez-vous, Elaine. Impossible de consulter ma montre ou la pendule. Il ne me lâchait pas des yeux, l'expression sur son visage cruelle, impitoyable. Je trouvai refuge dans ma bière.

Certains des bureaucrates, des hommes qui parlaient tout doucement en allemand, se dirigèrent vers leur table en passant à côté de la nôtre.

— Je déteste ce genre de gars, siffla Piet, méprisant. Costumes-cravates. C'est eux qui font les lois. Ils pensent qu'ils mènent le monde. Tout ce qu'ils font, c'est ériger des murs, écrire des règles et se disputer entre eux pour savoir à quoi servent ces murs.

— Les mecs comme nous, on les détruit, leurs murs.

Je ne pus m'empêcher de repenser à mes premiers mois à Londres. Lucy et moi, installés au bar à vin sur Paternoster Square dans la douce lumière de la ville, heureux ensemble et investis de notre mission.

Faire le bien avait été la spécialité de ma famille et sa tragédie aussi. J'avais tué désormais pour rester en vie, et cela m'était bien égal, mais je n'aurais pas aimé décrire cela à mon père et à ma mère. Ma propre vie était marquée de taches indélébiles, du sang qui ne s'efface jamais des mains coupables.

— On les détruit, mais ils les reconstruisent.

Il se tut le temps que la serveuse apporte le café.

— On va prendre nos sandwiches avec nous, déclara-t-il, plus tranchant que la lame d'un couteau.

— Mais…

— Non, Sam. J'aime pas cet endroit. Je veux pas rester ici une minute de plus que ce qu'il faut.

Cette bataille, je ne la gagnerais pas. Je compris que plus on approcherait du lieu de livraison, plus Piet prendrait les commandes. C'était son contrat, je n'étais qu'une doublure. Pas de problème. Qu'il pense que je me laissais impressionner.

— OK, Piet.

Mais je ne me pressai pas plus que ça.

— Prends ton temps pour finir ton café, lança-t-il. Je vais passer un coup de fil, reste ici.

Il se leva et quitta la table pour sortir de la *Taverne Chevalier*. La panique s'infiltra dans mon corps. S'il s'enfuyait, je perdais mon seul lien vers Edward, et Yasmin et ce qui était arrivé à Lucy. Je ne le voyais plus devant la vitrine du bar.

Mes tripes me dictaient : *Il te lâche, suis-le !*

La serveuse m'apporta le sachet avec notre dîner. Je lui tendis de l'argent et me levai à mon tour.

Je sortis par la porte de devant. Piet se tenait à quelques pas et refermait son portable. Il me fixait.

67.

Je brandis le sac de sandwiches.

— T'es prêt ?

— Ouais, viens par ici, Sam.

J'obéis et il me poussa dans la rue, jusqu'au seuil mal éclairé d'une boutique d'art.

— Quoi, tu retournes à l'école ? T'as besoin de matériel ?

— Mets tes mains sur la porte.

— Quoi ? Qu'est-ce qui va pas ?

Il palpa mes jambes et mes bras. Il essayait de voir si j'avais quelque chose que je n'aurais pas dû avoir. Il tira la liasse de billets de ma poche.

— Ça suffit ! J'ai pas de téléphone, pas d'arme. Tu lances vraiment notre partenariat sur de bonnes bases après que je t'ai sauvé les miches. Rends-moi mon fric !

Il déposa la liasse dans ma main.

— Je t'ai tiré d'une embuscade, je t'ai trouvé le camion des Ling, j'ai pris des risques démesurés pour toi, aujourd'hui. Si quelqu'un doit soupçonner quelqu'un, ça devrait plutôt être dans l'autre sens.

— Peut-être. Je crois que tu penses que je suis pas aussi malin que toi, pas aussi costaud que toi.

Il se sentait menacé par moi. J'avais sauté sur un camion en marche, détourné une cargaison. Quel imbécile. C'était juste une question d'orgueil.

— Franchement.

— Allez, asseyons-nous ici pour manger, si le bar te rend nerveux proposai-je. J'aime pas manger froid.

Il fallait que je gagne du temps pour laisser Elaine revenir. Sinon, je devrais mentir en disant que j'avais perdu les clés de la camionnette dans la taverne. Il faudrait y retourner et ses soupçons redoubleraient.

Il semblait un peu honteux après sa colère, si bien que nous pûmes nous asseoir sur un banc pour déguster tranquillement nos sandwiches. Je vis une silhouette de femme tourner à un angle sur son scooter. Je reconnus Elaine, et espérai que Piet, lui, ne l'avait pas repérée. Il semblait concentré sur son dîner, l'appétit l'emportant sur l'urgence.

— Faut que j'aille pisser, dis-je une fois mon sandwich avalé.

— Moi aussi.

J'aurais voulu retourner seul à l'intérieur. Il me fallait ces clés. Elaine servait une bière derrière le zinc. Elle leva la tête, m'aperçut, mais ne le laissa pas transparaître. Piet était à un pas derrière moi.

Nous entrâmes tous les deux dans les toilettes, je finis en premier et sortis vite dans le couloir. Elaine m'attendait. Elle passa à côté de moi tout en criant des ordres aux serveurs. Elle me colla la clé dans la paume et j'enfouis le tout dans ma poche en moins d'une seconde.

Piet me donna une tape sur l'épaule, sans retirer sa main.

— T'avais raison, ça fait du bien, une pause. Je me sens revivre. Allons-y.

Nous sortîmes dans l'obscurité, les rires et la musique se dissipant derrière nous, alors que nous descendions l'avenue.

Il ne me lâchait pas. Dans ma poche, je remis la clé sur l'anneau.

— Allez, on rentre à Amsterdam ?

Il avait dû appeler Edward, maintenant que nous avions le camion de cigarettes pour dissimuler son matériel militaire.

— Ouais. On retrouve Edward et ses gars. On va embarquer la marchandise à Rotterdam et ensuite on sera payés et on ira faire la fête.

— Il nous reste combien de temps avant la rencontre ?

— Trois heures.

— Ça marche.

Nous approchions du parking. Je voyais déjà le camion et la camionnette garée juste à côté. J'y étais presque. Dans trois heures, je serais peut-être mort, ou alors j'aurais tué Piet et les kidnappeurs et retrouvé Yasmin. Et j'obligerais Edward à m'avouer où étaient ma femme et mon fils.

— Tu sais, Sam, t'as raison. T'as prouvé plus d'une fois que je pouvais te faire confiance. C'est toi qui conduis le camion.

Je m'arrêtai net. Non. Ce n'était pas du tout comme cela que j'avais envisagé les choses.

— Non, c'est bon, je te le laisse.

— Non. Tu conduis le camion. En signe de confiance réciproque.

Un frisson me parcourut le dos. Je ne croyais pas en sa sincérité, il avait dû voir Elaine me passer la clé.

Confiance ou soupçon. J'avais encore besoin de lui, je ne savais pas où se trouvait le lieu de la rencontre, et si je débarquais sans lui, ils ne m'autoriseraient jamais à entrer.

— OK, comme tu voudras. File-moi les clés du camion.

Il les sortit de sa poche et les échangea contre celles de la camionnette.

— Suis-moi, d'accord ?

— Et si on est séparés ?

— T'inquiète.

Je montai dans la cabine. Peut-être qu'il était simplement fatigué de conduire le camion et rien de plus. Mais je n'avais plus aucun moyen de mettre la main sur le téléphone, et sur les armes. Et une fois arrivé au point de rendez-vous, je n'avais plus de raison de retourner dans la camionnette.

Je me dirigeais toujours, à découvert et seul, droit dans la gueule du loup.

68.

Amsterdam, bien après minuit. La nuit était un miroir de la ville, les lumières se reflétaient dans le ciel sur un tapis d'étoiles scintillant à travers les nuages. Ce n'est pas une ville qui dort d'un sommeil tranquille et profond. Trop de trafics ont besoin de la nuit.

Je suivis Piet. Ils seraient une dizaine, y compris Edward si le compte de la vidéo était juste. On se retrouverait certainement dans un lieu isolé pour que les armes soient insérées dans les cigarettes. Certains des membres seraient chargés de sortir les cartons. Un autre groupe, à l'intérieur, gardait ce qui tenait tant à cœur à Edward. Cette division de la main-d'œuvre pouvait me faciliter les choses, mais pas longtemps.

J'imaginai que Yasmin serait maintenue à l'écart. Je devrais pouvoir les mitrailler sans la mettre en danger.

Et une arme ? m'interrogea une petite voix dans ma tête. Petit problème temporaire, tentai-je de me convaincre.

Piet roulait vers le sud d'Amsterdam et s'arrêta devant ce qui semblait être une ancienne brasserie. Une pancarte ravagée par le temps annonçait en néerlandais que la brasserie était fermée pour rénovation. Un autre camion était stationné là, sans aucun signe distinctif. À côté se trouvait une Audi et je sentis mon cœur se figer.

L'Audi argentée que j'avais poursuivie dans les rues de Londres, avec Edward et Lucy à l'intérieur. Autre plaque d'immatriculation, mais je reconnus l'éraflure sur le pare-chocs arrière qu'il s'était faite en s'enfuyant.

Il avait emmené ma femme. Et j'étais tout près de lui désormais. Je sentis une rage primale monter en moi, la colère animale qu'on aime penser disparue avec les cavernes préhistoriques et les peintures sur les murs des grottes. Mais je n'avais pas le droit d'être furieux. Il fallait que je sois froid.

De faibles lumières vacillaient dans les fenêtres. Ils étaient là. Ça y était.

L'heure de vivre ou de mourir.

Piet était déjà arrivé au camion, alors que je sortais de la cabine.

— Les clés de la camionnette, s'il te plaît, demandai-je.

— Pourquoi ?

— J'ai laissé mes clopes dedans.

— Je savais pas que tu fumais.

— Eh ben, ouais.

— Eh ben, t'as tout un camion de cigarettes derrière toi !

— J'ai pas trop envie d'ouvrir des cartons, là.

— OK, va les chercher, tes clopes.

Et il m'enfonça les clés dans la main.

Je me tournai et partis vers la camionnette. Il fit le tour du camion, certainement pour l'ouvrir et commencer à décharger.

C'est parti.

J'imaginais qu'Elaine avait dû cacher tout le matériel sous le siège conducteur.

Ils ont enlevé ta femme et ton fils. Reste calme.

Je fis semblant de chercher sur le tableau de bord au cas où Piet me surveillerait.

Vite, je passai la main sous le siège.

Rien. Je me penchai pour vérifier sous le siège passager. Rien. Elaine n'avait tout de même pas décidé de tout mettre sous la banquette arrière. Je jetai un œil vers le vide de la camionnette.

Et je sentis le canon d'un pistolet pressé contre mon crâne.

— T'as choisi le bon gars pour te payer sa gueule, siffla Piet. T'as été con, là.

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

— Tes armes, ton téléphone, tes petits joujoux. Le portable, il a sonné, à Amsterdam, quelqu'un voulait te parler. Pourquoi t'as ces trucs ?

Je ne lui répondis pas et il enfonça le pistolet encore plus fort dans ma tête.

— Pour me protéger.

— De moi ?

— Non, d'eux…

— Eux ?

Je me tournai pour le regarder. Il maintenait le canon appuyé sur mon visage, pour que le pistolet glisse sur ma joue et se pose juste sous mon œil.

— Edward et ses hommes. Qu'est-ce que tu crois qu'ils feront de nous quand on leur aura livré leur matos ? Ils vont nous flinguer, mec. Ils ont plus besoin de nous. On est deux et ils sont quoi ? Une douzaine ?

— Ils nous feront aucun mal.

— Piet, c'est pas qu'un contrebandier, Edward. Je connais ces gars-là. C'est eux qui ont fait exploser la gare centrale.

— Comment tu sais ? demanda-t-il, son visage devenant blême. T'es qui ?

— Peter Samson, comme je te l'ai toujours dit. C'est mon pote dans le bar qui m'a procuré les armes.

Je ne baissai pas les yeux. Je restai impassible. Parce que le bon vieux Piet avait fait une grossière erreur de m'affronter à l'air libre.

Si vous allez à un rendez-vous avec de très méchants malfrats et que vous pensez que vous avez amené un espion avec vous jusqu'au point de rencontre, cela peut s'avérer une très mauvaise idée de montrer à ces dangereux criminels que vous les avez. Par conséquent, j'étais à peu près certain qu'il n'avait pas prévenu Edward.

J'arrivai à cette conclusion en quelques secondes. Tout comme je prenais conscience que le gang d'Edward avait dû entendre le grondement du camion et qu'ils n'allaient pas tarder à nous accueillir.

Je n'avais plus de temps pour Piet.

— Tu vas m'abattre ?

— Je veux savoir pour qui tu travailles.

Sa vie dépendait de cette information, désormais. Il avait attiré l'espion trop près, maintenant il fallait qu'il sache qui j'étais. C'était son seul moyen de se rattraper auprès d'Edward et de ses compères.

— Dis-le-moi, bon Dieu ! Ou je te tue !

Je ne dis rien.

— Qui es-tu ? fulmina-t-il.

C'est là qu'il éloigna le pistolet, parce qu'il se souvint qu'il avait un meilleur moyen pour me faire mal.

Il sortit la *wakizashi* de sa veste et brandit la lame.

Il recula pour prendre de l'élan. Il voulait me faire peur, que je sache que je ne pourrais pas empêcher l'épée de me transpercer. Mais il s'éloigna trop et me donna assez de place pour agir. Il fouetta l'air avec sa *wakizashi* dans ma direction. Je pivotai et la bloquai d'un coup de pied. La lame s'enfonça à moitié dans l'épaisse semelle de ma botte. Son jouet mélodramatique était coincé. L'espace d'une seconde, il fut tellement surpris qu'il ne sut quoi faire.

Alors je m'agrippai à la poignée de la camionnette comme point d'appui et le frappai avec mon autre pied. Je l'atteignis au menton, lui explosant les lèvres et les dents. Il partit en arrière.

Je retombai sur l'asphalte, sur une jambe. Je libérai la *wakizashi* de la grosse semelle et

avançai sur lui. Je pointai son entrejambe avec l'épée.

Il n'avait plus d'incisives. Il tenta de ramper sur les fesses.

— Non, je t'en prie !

Je le relevai, posai la lame contre son ventre. Il laissa échapper un meuglement de surprise, il s'était attendu à ce que je le transperce.

Puis j'entendis la porte de la brasserie s'ouvrir. La camionnette était entre nous et l'entrée. Je décochai un puissant coup de poing dans sa bouche en sang et il s'écroula.

69.

Je me précipitai dans la camionnette pour fouiller l'arrière. Tout le matériel s'y trouvait bien, où il l'avait lancé. Je sortis les deux Glocks, dont un avec un silencieux, les charges explosives et le portable.

J'entendis des pas sur le béton. Au moins deux personnes. Dommage qu'il n'y en ait pas plus.

— Piet ? appela une voix d'homme. Dépêche-toi, continua-t-il en néerlandais. Edward est furax, on n'a plus le temps, là.

Ils arrivèrent à ma portée, dans la lumière intermittente de la lune. L'un d'eux vit Piet gisant à terre. Il s'élança vers lui. Le deuxième était plus malin, il s'accroupit et se mit en position d'attaque, pistolet à la main.

À travers la porte entrouverte de la camionnette, je visai le premier au genou. Il paraît que la douleur est insupportable. Le silencieux siffla paisiblement. Le type tomba en hurlant, s'agrippant la jambe. Je tirai sur celui qui se tenait à côté de Piet, lui explosant les deux genoux. Il s'écroula, ses jambes se fracassant sur le trottoir. Je lui décochai un coup de poing dans la gorge et il se tut. Je frappai violemment le premier qui n'émit plus un son, lui non plus.

Deux de moins.

Je me faufilai hors de la camionnette pour courir vers la porte. Elle était ouverte. Étrangement, et je n'aimais pas tout ce qui était étrange, les grandes baies vitrées de la brasserie étaient restées fermées. Comme le camion était arrivé, elles auraient dû être poussées pour réceptionner la marchandise. Il ne fallait pas que je reste à découvert.

Je me collai contre le bord de la porte du parking. Aucun son, aucune voix, seul un murmure au loin était perceptible.

Je jetai un rapide coup d'œil. L'entrée de l'ancienne brasserie était vide, à peine éclairée par des néons. Le sol en béton, les hauts murs en brique, les fenêtres crasseuses. Derrière, s'étendait un couloir bordé de vieux bureaux, pratiquement tous fermés, à l'exception d'une pièce d'où s'échappait une faible lueur.

J'entendis des discussions en néerlandais.

— Tu triches ! lança une voix d'homme, jeune et rauque.

— On peut pas tricher dans un jeu vidéo, répondit une femme.

— T'as un truc.

— Avoir un truc, c'est pas tricher.

Des rires s'élevèrent.

Je franchis le seuil. Cinq personnes, quatre hommes et une femme, me tournaient le dos, les mains encombrées de manettes de jeu, un bain de sang fictionnel s'affichant à l'écran. Ils tuaient des nazis dans un Berlin généré par ordinateur. La pièce n'était pas tant un bureau qu'une sorte de débarras, avec au fond, une lourde porte en métal.

— Hello, les connards, lançai-je. Game over.

Pas génial comme réplique, mais je n'avais pas le temps de trouver mieux.

Ils exécutèrent tous des petits pas de surprise : sursaut, stupéfaction, immobilité. La femme, Demi, que je reconnus de la maison où m'avait emmené Piet, était la plus près et je l'attirai contre moi. Elle se raidit de terreur. Ils lâchèrent leurs joysticks et derrière eux, leurs personnages se firent exterminer par un escadron SS.

Je collai mon pistolet sur la tête de Demi.

— Lâchez vos armes… doucement.

Trois des gars avaient des pistolets à l'arrière de leur jean. Je les avais vus en entrant. Deux d'entre eux obéirent. Le troisième, un jeune type tout en muscles, avec une lueur de haine dans les yeux, sortit le sien et hésita.

— Tu vas pas t'en sortir comme ça, cracha-t-il.

Je me souvenais de son nom. Freddy.

— Tu veux mourir ? Sérieusement. Lâche ton arme.

Il ne le fit pas et j'avais besoin d'un exemple, alors je tirai dans son genou, une fois de plus. Il ne ferait plus trop le malin. Il s'écroula à terre en hurlant et ne s'accrocha plus à son pistolet.

— Très bien, dis-je d'une voix neutre. Je veux Yasmin Zaid et Edward. Où est-ce qu'ils sont ?

Aucun ne répondit.

— Si vous savez pas, vous me servez à rien.

Je visai le suivant avec mon arme.

— Après la salle de cuvage, bredouilla Demi. Plus bas, vers la gauche. Il y a une ancienne aile de bureaux. Elle est gardée.

— Combien vous êtes encore, ici ?

Ses lèvres se serrèrent.

— Tu crois que je vais pas t'abattre parce que t'es une nana ? Tu te flattes. Combien vous êtes ?

Je compris qu'ils n'étaient pas des pros quand ils se contredirent.

— Encore cinq, répondit Demi.

— Douze et les renforts arrivent, grogna Freddy en même temps.

C'est Demi que je crus. Bon Dieu, pourvu qu'elle dise vrai !

— Cette porte en métal, ouvrez-la ! ordonnai-je.

Un des gars s'exécuta.

— Ne l'aidez pas, non ! cria Freddy.

— Tu veux remettre ça ? demandai-je. Ta gueule !

Il se tut.

Je jetai un regard à l'intérieur. Une chambre froide.

— Portables sur le sol. Videz vos poches.

Cinq téléphones s'écrasèrent au sol.

Avec mon pistolet, je leur fis signe d'entrer dans le réfrigérateur géant. Je refermai en verrouillant la porte. Encore cinq, mais je ne savais pas si cela incluait Edward.

Je descendis le couloir. Le sol de la brasserie était sombre, à peine éclairé par la lumière au plafond. Les contours de six vieilles cuves en cuivre se détachaient dans la pénombre, séparées par des socles en béton. Une passerelle contournait les cuves et des bureaux les surplombaient. Les murs étaient en carrelage blanc.

J'entendis des pas qui approchaient sur la passerelle. Un homme avec un fusil sur la poitrine. Quand on marche sur une passerelle, on a tendance à baisser les yeux pour regarder à travers le grillage. Il me vit.

Il ouvrit le feu. Je me cachai sous une cuve et les balles fusèrent sur le cuivre, dans un concert de cymbales.

Au loin, sur un niveau intermédiaire, je vis un long mur avec un rectangle en métal. Les portes d'accès de la brasserie. Ils devaient se trouver là, quand les combats avaient commencé, pour attendre de décharger. Si je restais en bas, je serais vite encerclé.

Je me hissai sur une cuve. Elle était basse et sombre et les tirs de fusil l'avaient transformée en gong. La passerelle formait un L au-dessus du sol. J'attendis.

Le tireur s'interrompit. Il me cherchait, ne voulant plus gâcher de munitions. Il s'imaginait que je m'étais simplement caché derrière la cuve. Je tendis l'oreille pour percevoir le léger frottement de ses semelles au-dessus de moi et je me jetai dans le vide, visant de mon arme

l'espace entre la passerelle et la rambarde. Il s'écroula. Je ne savais pas s'il était mort ou encore en vie, mais au moins il ne me tirait plus dessus.

Je ne pouvais plus compter sur l'effet de surprise, désormais.

Je me précipitai vers l'aire de déchargement, sautant par-dessus une rambarde pour atterrir sur un sol en béton. Je vis un homme qui courait vers moi, son pistolet brandi. Deux autres le suivaient. Je partis me cacher derrière de vieilles palettes de bouteilles à ma droite. Les balles explosèrent le verre, des éclats et de la bière m'éclaboussant.

Trois à neutraliser. Je m'immobilisai. J'avais un Glock dans chaque main, la *wakizashi* de Piet à l'arrière de ma ceinture de pantalon, et une grenade dans la poche de ma veste.

Les tirs s'arrêtèrent.

Un silence insoutenable envahit la brasserie, accompagné de l'odeur de la poudre et de la bière.

J'entendis une dispute en néerlandais.

— Vas-y, toi !

— Non, toi !

Des lâches qui se défiaient les uns les autres de trouver du courage. Je pensai aux gens qu'ils avaient contribué à tuer à la gare. J'essayai de rester calme, de penser efficacement, comme quand je courais sur le bord des murs lors de mes parkours. Trouver la ligne.

— Rends-toi, tu peux plus nous échapper, cria l'un d'eux en néerlandais.

Je me déplaçai le plus discrètement possible vers le coin d'une grande palette. Je levai mes Glocks, visai.

Personne ne venait dans ma direction.

Derrière moi, tout au bout de la grande pièce, j'entendis un cri étouffé de femme.

70.

Yasmin.

Je n'avais plus le temps d'attendre les trois larbins dehors. Les vieilles palettes de bière s'empilaient en cinq longs rectangles à un bout du hangar. Une quinzaine de mètres entre moi et les portes. Je perçus au moins deux voix, à deux palettes de moi. Se préparer à la course. La décomposer en pas, puis enchaîner toutes les actions comme faisant partie d'un mouvement fluide.

Mon esprit se mit dans un mode qu'il n'avait plus connu depuis le jour où j'avais tenté de sauver Lucy à Londres. Au-dessus de ma tête, des rangées de néons me dominaient. Je tirai sur les lumières. L'endroit plongea dans l'obscurité, les seuls rais parvenaient de la salle à brasser.

Yasmin poussa un nouveau hurlement.

J'examinai les lieux avec mon œil de traceur. Des palettes sur lesquelles bondir, des rambardes à franchir, des murs à passer. Je pouvais utiliser mon expérience des parkours pour les contourner. Je ne savais pas si elles étaient vraiment très stables, et en général je courais les mains libres, pas avec des armes.

Je vis du mouvement sur ma gauche, je me levai et tirai, avant de me baisser aussitôt. Un cri s'éleva de derrière l'autre côté de la palette. Je m'élançai dans le passage formé par les colonnes de caisses. Soudain du verre se brisa sous mes pieds.

Des coups de feu retentirent autour de moi. De devant, derrière et sur ma droite.

J'étais cerné.

Je partis vers la gauche, dans la direction de l'homme que j'avais abattu. Des pas résonnaient, un peu partout, deux se rapprochant de moi pour empêcher ma retraite dans la salle des cuves.

Mais je ne repartis pas en arrière. Ils me cherchaient entre les palettes. Si je n'étais pas là où ils m'attendaient, je gagnais un avantage de courte durée.

Je bondis et gravis les quatre mètres de hauteur pour courir sur le bord des tours de bière. Du mouvement à ma droite. Un autre type qui tournait dans le coin où je m'étais caché vingt secondes plus tôt. Je fis feu, je le ratai. Il tira en même temps et je sentis la balle déchirer ma veste pour aller se loger dans mon épaule. La chaleur, puis une douleur effroyable.

Sous mes pieds, des bouteilles se brisaient, la palette du dessus se désintégrant. La pile s'écroulait. La bière inonda mes chaussures. Je savais que si je tombais, le verre me couperait et je serais une cible facile.

Je sautai sur le toit d'un chariot élévateur. En baissant la tête, je vis un visage étonné, caché derrière le véhicule. Je tirai sauvagement et le type surpris s'écroula, des balles s'enfonçant dans ses épaules. Je sautai vers la colonne suivante, frappai le bois et ne regardai pas derrière moi. La douleur dans mon épaule me torturait. Une vague de sang bouillant déferla dans mon dos. J'étais sérieusement touché.

Je ne pouvais pas être blessé. C'était impossible. Je plongeai de la palette pour me réceptionner sur le sol en béton.

Un de mes poursuivants avait accéléré et je me retrouvai face à lui.

Il leva son fusil mais ne tira pas.

— Lâche ton arme ! hurla-t-il.

Je laissai tomber mes deux Glocks.

— À terre !

Je m'agenouillai. De la main, j'attrapai la *wakizashi* dans mon dos.

— Les mains où je peux les voir.

J'agrippai la poignée de l'épée. Je la tournai et elle arracha le cuir de ma ceinture. Merci, Piet, de t'être ennuyé au point d'avoir passé une heure à aiguiser ton joujou. Si je l'avais tirée, le type l'aurait vue, mais je laissai pendre ma main.

— Je suis touché au bras, prétextai-je. Je ne peux pas le lever.

Il avança d'un pas vers moi.

— T'es qui, toi ? Un poulet ?

— Ouais, parce que les policiers viennent toujours à un, c'est bien connu.

J'entendis des éclats de verre derrière moi. Mes pieds étaient dans l'ombre, la seule source de lumière venant de la salle des cuves. Celui qui arrivait derrière moi verrait la *wakizashi* en moins d'une seconde.

— T'es qui alors ? insista l'homme.

Encore deux pas derrière moi. Il verrait l'épée dans trois, deux, un…

Je tombai en arrière dans les bris de verres et roulai, ma veste me protégeant des éclats tranchants. La *wakizashi* s'enfonça dans la chair et jusqu'à l'os de l'homme derrière moi. Il poussa un hurlement et celui qui tenait le fusil se figea, sidéré. Je retirai la lame de la jambe et soulevai l'épée pour la diriger vers la cuisse de l'autre. Il tomba à terre, des balles percutant le sol alors qu'il s'écroulait. Franchement, qui de nos jours se tient prêt à être traversé par une épée ? Personne. L'espace d'un instant, la douleur avait dû être si intense qu'il en avait oublié de m'abattre.

Voilà la clé. Ignorer la souffrance.

J'entendis un autre encore approcher. Bon Dieu, mais ils étaient combien ? J'assommai les deux à terre. Je sortis la grenade de ma veste, l'armai et la glissai sous le bras de l'un des deux.

Je me précipitai de l'autre côté de la palette, me déplaçant aussi discrètement que possible, ne pensant pas à ma propre douleur.

Venez, les gars, songeai-je. J'entendis des bruits de pas. Quelqu'un courait dans ma direction, paniqué, tirant dans tous les sens. Les bouteilles volèrent en éclats, la bière éclaboussait.

J'entendis un homme s'agenouiller sur le sol couvert de débris, murmurer un nom et soudain la lumière et la déflagration, comme une ogive. Un mugissement. Je fis le tour des caisses. Un homme se tortillait dans le verre, aveuglé et assourdi par l'explosion. Je ramassai une bouteille et l'écrasai sur sa tête. Un deuxième coup de pied au visage lui fit perdre connaissance. Mes épaules me faisaient trop mal pour que je donne des coups de poing.

Une douzaine. Cela faisait une bonne douzaine d'hommes que j'avais neutralisés. Je tenais à peine sur mes pieds. Encore. Un dernier. Edward. Je vérifiai mes Glocks. Vides. Un des gardes avait un pistolet avec un chargeur plein. Je m'en saisis.

Je me glissai hors du chemin formé par les palettes. Le verre cassé était comme un signal, chaque pas produisait une alarme imparable pour indiquer ma position. Je me déplaçai le plus silencieusement possible. Mes oreilles résonnaient des coups de feu et je saignais abondamment. Mon corps n'était plus qu'une grande douleur.

Lucy. Le p'tit trésor. Yasmin, la fille qu'on m'avait envoyé sauver, la clé vers l'homme qui m'avait volé ma famille, ma vie. *Concentre-toi. Ne renonce pas maintenant*.

Je n'entendais rien d'autre que les sanglots lointains de la jeune fille.

Pour Edward, elle était d'une valeur inestimable. Peut-être que les ordres étaient de la garder quel qu'en soit le prix.

Puis sa voix se transforma en un hurlement. L'écho me parvint par un couloir sur ma droite.

Peut-être qu'Edward l'avait rejointe, décidant de jouer sa petite performance en compagnie de son trophée.

71.

Je m'engageai dans le couloir, le pistolet brandi, prêt à tirer.

Les cris de Yasmin cessèrent. Je pénétrai dans une salle circulaire en pierre. Elle sentait le bois, la bière et la poudre. L'obscurité était grise et bleue et une lumière vacillait à un bout de la pièce. Trois portes, la plus éloignée entrouverte. J'entendis un murmure à l'intérieur. Je tendis l'oreille.

N'aie pas peur. Fais juste ce que je te dis et tout ira bien. Une voix d'homme, un long grognement empli d'impatience et de haine.

Mon père a envoyé quelqu'un d'autre… La voix de Yasmin, tremblante. *S'il te plaît.*

Je m'approchai de la porte.

Tais-toi. C'était la voix d'Edward, la voix sur l'enregistrement, la voix de l'homme qui avait enlevé ma femme. *Il va bientôt arriver.*

Et comment ! La colère et le dégoût grondaient dans ma tête et je poussai la porte du pied. Dans la lumière blême, je les vis. Il était accroupi au-dessus de Yasmin. Elle était assise sur un lit, la bouche tordue de terreur et Edward se tenait entre elle et moi. La cicatrice, comme un point d'interrogation, luisait à côté de son œil. Il avait une arme dans la main.

Il se leva.

Il me le fallait vivant.

— Lâche ton arme !

Je tirai et la balle siffla tout près de sa tête. Il posa son pistolet. Je ne vis aucune trace de peur dans ses yeux. Rien que la froideur du calcul.

— Fais-le glisser jusqu'à moi !

Il obéit. C'était un type carré, immense, musclé, plus grand que dans les vidéos.

Je mis le pied sur l'arme.

— À terre, maintenant. Les mains sur la tête.

Yasmin pleurait. Edward s'exécuta en pestant.

— Yasmin, tout va bien. Votre père m'a envoyé. Je vous emmène loin d'ici. Venez.

Elle s'éloigna lentement d'Edward. On aurait dit qu'il l'enchaînait par son regard, rivé sur elle, pas sur moi.

— Je te connais, lança Edward, alors qu'elle avançait lentement vers moi.

— Moi aussi, je te connais.

— Londres.

Sa voix était un serpent se lovant entre les pierres. Il avait un léger accent britannique. L'ordure souriait.

— Tu courais très vite. C'était presque drôle à voir. Tu me faisais penser à une araignée dont la toile prend feu. Nulle part où aller.

— Ma femme. Elle est où ?

Yasmin avait fait la moitié du chemin entre nous, essuyant les larmes de ses yeux.

— C'est ce qui t'intéresse chez moi ? Des informations ?

— Où est ma femme ?

Il rit.

— Ça te titille, je vois, de savoir où elle est. Tu as peur d'apprendre à quel point elle a souffert ?

Des frissons glacés me traversèrent. Non.

— Tu me le dis et je te laisse en vie.

— Même si j'ai tué Lucy ? Tu me laisses quand même en vie ?

Edward s'esclaffa. Je n'aimais pas son rire. Un homme ne rit que lorsqu'il a l'avantage.

— Vous parlez de l'Américaine ? demanda Yasmin en s'arrêtant à deux pas de moi, ses mains attrapant ses coudes.

Elle tremblait. Dans la vraie vie, sa voix était légèrement plus aiguë que sur l'enregistrement.

— L'Américaine avec le bébé ? Lucy, c'est ça ?

Mon regard se posa sur elle.

— Où est-elle ? braillai-je.

— Je ne sais pas… répondit-elle, luttant pour contrôler sa voix. Je ne sais pas…

— Tu veux savoir où est ta femme ? intervint Edward. Alors tu nous laisses partir, Yasmin et moi. C'est le meilleur marché que tu pourras passer aujourd'hui, Sam.

J'entendis des pas derrière moi, sur le seuil de la pièce. J'en avais raté un.

Je me tournai pour tirer.

Le voltage me foudroya comme un train à vapeur dans mes os. Je m'efforçai de garder mon arme à la main, mais le courant dans mon corps, mes tendons, ma colonne vertébrale, m'obligea à la lâcher. Je tombai à genoux. Je fixai les bottes en cuir noir devant moi.

Je levai les yeux.

Lucy. Un taser à la main. Le moindre son résonnait dans ma tête, telle une explosion. Chaque image était un cauchemar. J'essayai de retirer les épingles du taser de mon corps, mais je vis, comme au ralenti, son pouce appuyer sur un bouton et le courant me traversa de nouveau.

Sa botte se rapprocha de ma tête et frappa.

Le noir.

Partie 3
14 – 21 avril

« Les systèmes s'effondrent et sont remplacés par d'autres. L'État n'est là que parce que les gens ont décidé de croire en lui, parce qu'ils font confiance à ses systèmes… Telle est ainsi la menace de la criminalité pour la société moderne : non qu'elle vainque la civilisation avec la violence, mais qu'elle réduise la confiance de la population en elle, et ainsi la viabilité du système. »

Carolyn Nordstrom, *Global Outlaws*

72.

Piet Tanaka ouvrit les yeux et les cligna pour en chasser le sang. Il prit une grande inspiration douloureuse. L'air frôlant sa gencive meurtrie lui fit atrocement mal. Un poids pesait sur lui. Il le repoussa. C'était un homme. Un des larbins d'Edward, blessé, inconscient.

Piet se releva du sol en béton. Les éclats de verre et les coups de feu lui parvenaient de la brasserie.

Le moment était venu de partir. Ça avait affreusement mal tourné. Il se fichait de savoir qui prenait le dessus à l'intérieur : ce pourri qui s'était si bien payé sa tête ou les hommes d'Edward.

Il vit les clés de la camionnette sur la portière du conducteur. Il se hissa dedans, démarra et fonça dans la nuit. Quand il se rendit compte qu'il n'avait plus son épée, une rage incontrôlable submergea son cœur. *Sam, espèce de connard !*

Après deux kilomètres sur la route, une idée germa dans son esprit. Il avait besoin de se réfugier quelque part. Sam travaillait pour quelqu'un. Super. Les employeurs de Sam seraient friands d'informations. Ils pourraient le cacher. Il était temps de se mettre à l'ombre.

Ils s'étaient arrêtés dans un bar à Bruxelles, où la gérante lui avait fourni du matériel. Et Sam s'était servi d'un autre bar à Amsterdam pour attester de sa réputation. Le *Rode Prins*. Ces bars devaient être reliés. C'est là qu'il pourrait trouver les patrons de Sam afin de passer un marché avec eux. Il grimaça de douleur. Sa langue retournait sans cesse sur ses gencives douloureuses, là où autrefois se trouvaient ses dents. Il roulait vers le Prinsengracht. Le bar devait être fermé à cette heure. Mais il en forcerait l'entrée et découvrirait pour qui travaillait Peter Samson.

73.

La douleur, depuis ma tête jusqu'à mes épaules et le long de mon dos, me força à ouvrir les yeux. Je m'assis péniblement. Tout mon corps me torturait. Du sang séchait sur mon crâne, ma joue, de la bave sur mes lèvres. J'étais dans une petite pièce en pierre. Pas de lit, pas de meuble. Ma chemise et ma veste étaient remontées.

Et je vis Lucy, assise de l'autre côté de la pièce.

Je plissai les yeux.

— Bonjour, Sam.

— Tu as coupé tes cheveux…

Ma voix me parut chargée, lourde, cassée.

— Je suis censée te tuer.

Cinq mots pour mettre fin à une conversation avant même qu'elle ne commence. J'entendis le moteur d'un camion gronder au loin. Des cartons qu'on chargeait. Malgré tous ces bruits, c'étaient les mots qu'elle venait de prononcer qui me mobilisaient.

— Lucy…

— J'ai dit à Edward que je m'occupais de toi, mais *s'occuper*, ça veut dire plein de choses.

— Lucy. Où est le bébé ?

Des milliers de questions se bousculaient dans mon esprit, mais c'est celle qui trancha dans le vif.

— Sam. Tu vas mourir si tu ne m'écoutes pas.

Je fixai son ventre plat. Son chemisier noir était soigneusement rentré dans son jean.

— Où est mon fils ?

— Ce n'est pas ton problème, Sam.

— C'est mon seul problème. Maintenant que je sais qui tu es.

Mon cœur bouillonnait de rage.

— Tu vas m'écouter, oui, macaque ? J'essaye de te sauver la vie.

Qu'elle utilise le surnom qu'elle me donnait autrefois me retourna l'estomac. Mais je tentai de garder une voix calme.

— Tu… Je n'ai même pas les mots pour ce que tu es.

— Tu préfères sincèrement te disputer avec moi que rester en vie ?

— Tu es… je sais ce que tu es maintenant.

— Plus intelligente. Plus rapide. Plus forte. Plus riche. Essaye ces adjectifs. Ils me qualifient tout à fait.

La femme que j'aimais. Que je pensais aimer. Elle était assise là, avec le visage et le corps que je connaissais si bien, que je chérissais. Elle parlait avec la même voix qui murmurait des mots d'amour à mon oreille. Elle me regardait de la même façon que lorsqu'elle avait prononcé les mots qui scellaient notre vie ensemble. Et pourtant c'était une étrangère. Je ne l'avais jamais connue.

Jamais !

Ça n'avait été qu'un énorme mensonge et elle avait volé bien plus que trois ans de ma vie. L'étendue du mensonge me révoltait. Elle avait volé jusqu'à la notion de qui j'étais et de ce que je savais du monde. Mon mariage était mort et je n'avais pas le temps d'en faire le deuil. Tout

cela traversa mon esprit en quelques secondes, même pas en mots, juste une grande vague de froid qui déferlait sur moi.

— OK, petite futée bourrée de fric, où est mon fils ?

— Tu ne veux pas savoir pourquoi ?

— Non, si je te demande, tu vas me mentir, ou simplement ne pas me le dire. Tu as fait ce que tu as fait, il n'y a plus rien à en dire. Je ne le comprends pas, mais je n'ai pas besoin de le comprendre. Il faut seulement que je t'arrête.

— Oui, eh bien ça, ça n'arrivera pas.

Elle me gratifiait d'un sourire en coin, celui qu'elle affichait quand je la taquinais et qu'elle me taquinait en retour.

— D'accord. On la joue à ta façon. Dis-moi pourquoi. Manifestement, tu en meurs d'envie. On dirait que tu as tes raisons pour me garder en vie. Pour te foutre de moi ?

— Je ne suis pas cruelle, Sam. J'ai… des sentiments pour toi. Tu cuisinais bien. Au lit, tu étais plutôt bon. Tu étais attentionné. Un bon mari, en somme.

— Un bon camouflage. Un bon pion.

— Je parie que tu as assuré à la Compagnie que j'étais innocente. Très galant.

— Très naïf, corrigeai-je.

— Non. Je suis juste vraiment forte pour tromper les gens.

Une sorte de vide entourait ses mots.

Je me levai, chancelant, la tête dans un nuage.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Lucy ? Qui sont ces gens ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Mystère. Je dois découvrir ce que tu sais et t'abattre. Mais je ne peux pas m'y résoudre. Je ne peux pas t'abattre de sang-froid, Sam. Je pense…

Je fis un pas vacillant vers elle et elle leva son arme.

— Ce n'est pas de sang-froid, si tu m'attaques. Alors je ferai ce qu'on m'a ordonné, Sam. Et je suppose que tu ne veux pas mourir.

Je m'arrêtai.

— En effet.

— Je suis contente de ne pas avoir enrayé ta volonté de vivre.

Je ne lisais aucune émotion sur son visage. Elle ne faisait état d'aucune suffisance, malgré sa vantardise. Elle semblait peu sûre d'elle. Comme si elle n'avait pas l'habitude de constater la conséquence de ses actes.

— Je veux savoir où est notre fils.

— Tu ne dis pas à la police, à la Compagnie, que je suis encore en vie. Tu ne parles pas de moi, et dans une semaine environ, je te recontacte. Je te dirai ce que tu as besoin de savoir pour retrouver le bébé. Tu pourras l'avoir. Dis juste que tu ne m'as jamais vue, d'accord ?

— Le bébé va bien ?

— Il est en sécurité, Sam.

Elle leva les yeux vers moi.

— Un bon petit gars, en pleine santé. On a fait un très beau bébé, Sam.

Elle se leva et je la vis déglutir. Le pistolet était équipé d'un silencieux.

— Il faut vraiment que j'y aille. Maintenant. Alors voilà ce qu'on va faire. Je vais partir. Tu vas rester tranquille sans faire le moindre bruit. Je décampe avec Edward. La police va finir par arriver et tu devras répondre à leurs questions. Tu ne mentionnes pas mon nom, et je saurai si tu m'obéis ou pas. Ensuite, je te dirai où se trouve le bébé. Parle de moi et tu ne le verras jamais.

— Pourquoi tu ne me tues pas ?

— Je t'ai volé trois ans de ta vie. C'est pour me racheter.

Sa voix manquait de fermeté. L'époux sait toujours. August me l'avait dit, Howell aussi. L'époux sait toujours quand la trahison gangrène sa maison. Moi, je ne m'étais douté de rien.

— Ça ne suffit pas comme raison. Pourquoi ?

Elle devait nourrir une autre motivation. Bien évidemment à son propre avantage.

— Ne sois pas ingrat, lança Lucy.

Je pensai à nos trois années ensemble, comment chaque mot, chaque geste avait été

réfléchi pour la protéger.

— M'as-tu jamais aimé ? demandai-je.

Je m'en voulus de lui poser la question. Ça n'avait aucune importance. Elle ne m'aimait plus maintenant. Ce n'était que du sentimentalisme de ma part. J'avais perdu des années de ma vie, aussi sûrement que si j'avais échoué sur une île ou si j'avais été enfermé dans une prison. La seule chose qui comptait était mon fils, pas mon ego.

— Faut croire. Tu respires toujours.

Elle regarda par-dessus mon épaule. Par la fenêtre. Une fusillade éclata. Elle referma la porte à clé derrière elle. Je titubai vers la sortie pour essayer de crocheter la serrure.

Les coups de feu s'interrompirent. Je tournai la tête vers la fenêtre. Une camionnette partait du parking en trombe, renversant trois hommes.

L'un d'eux était Howell.

74.

Piet avait garé sa camionnette dans une petite rue et il longeait péniblement le Prinsengracht. Il se rappelait ses promenades avec sa mère le long des grands canaux, main dans la main, avant que Mama n'aille travailler, à genoux devant les clients répugnants. Il avait rêvé de vivre dans une de ces jolies maisons, avec l'eau scintillant dans la lumière du matin. Il deviendrait un grand artiste et aurait un atelier sur le Prinsengracht ou le Herengracht. Cela n'était jamais arrivé, et maintenant cela n'arriverait plus jamais.

La plupart des fenêtres étaient sombres, mais toutes les lampes de l'appartement juste au-dessus du *Rode Prins* rayonnaient dans la nuit.

Il avança vers la porte du pub. Comment s'appelait le barman déjà ? Henrik. Il pourrait demander à Henrik. Peut-être que Henrik était le gérant, peut-être que c'est lui qui habitait au-dessus du bar.

Le boulot avait pris une tournure catastrophique. Des infos sur Edward pourraient lui valoir une issue de secours. Il se trouverait un endroit calme comme le Panamá ou le Honduras. Chaud, sous le soleil et avec des lois moins sévères. Beaucoup de filles à expédier vers des bordels aux États-Unis ou au Canada. Il recommencerait à zéro. On peut toujours recommencer quand on a les compétences.

De lourds rideaux en velours recouvraient les fenêtres de devant et la porte. Il frappa. La première fois, presque timidement. Il ne voulait pas attirer l'attention de la police. Il n'avait pas vu qu'une petite caméra, cachée sous le porche, observait ses moindres mouvements. Il frappa de nouveau, un peu plus fort, et fut surpris de voir que le rideau sur la porte s'écartait légèrement. Une femme le fixait à travers la vitre et étonnamment, il fut parcouru d'un frisson. Pourtant la nuit n'était pas froide. Peut-être qu'il perdait du sang.

— C'est Samson qui m'envoie. Il a besoin d'aide. S'il vous plaît.

La femme semblait l'étudier. C'était un sacré petit morceau, la trentaine, mais quelques années de plus n'étaient pas forcément un inconvénient. Blonde, menue. Malgré la douleur, il l'évalua, par habitude, comme si elle pouvait lui rapporter de l'argent. Il se souvenait d'elle, maintenant. Il l'avait déjà vue dans le bar, quand il avait pris un verre avec Sam. Un joli petit numéro, avait-il plaisanté.

— Je ne sais pas qui est Samson et le bar est fermé, lança-t-elle.

Elle parlait avec un léger mélange d'accent britannique et de l'Europe de l'Est. Ses mots étaient tranchants et précis. Ça lui plaisait bien. Il avait développé une affection particulière pour l'anglais teinté de prononciation slave, en général crié et implorant. Il savait y faire avec les filles de l'Est.

— Je me fiche que ce soit fermé ! Je veux voir Henrik ou celui qui gère cet endroit. J'ai des infos à vendre.

Il se rappelait le nom que Samson avait utilisé à la *Taverne Chevalier* à Bruxelles.

— Roger Cadet. C'est lui que je veux voir. Ou celui qui travaille avec Roger Cadet.

— Quel genre d'informations ?

— Qui Peter Samson est en train de pister.

— Il ne s'appelle pas Peter Samson, déclara la femme.

En fait, il n'aimait vraiment pas son ton, cassant et impatient. Cette salope avait besoin d'une bonne leçon de respect, songea-t-il.

— C'est juste Sam, affirma-t-elle.

— Ouais, alors Sam si ça vous chante. Il travaille avec vous, n'est-ce pas ? Vous et les gens à Bruxelles, vous gérez la même chaîne de bars ? On passe un marché ou non, minette ?

Elle lui adressa un sourire.

— Oui, je crois que ça m'intéresse.

— Votre gars combat des vrais méchants, là. Il a besoin d'aide, siffla-t-il.

— Et vous voulez qu'on vous protège de ces mêmes méchants ? Avec des types comme vous, ça ne m'étonne pas du tout.

Il ne voyait pas ce qu'elle voulait dire. Mais elle s'en fichait bien.

— J'ai des infos précieuses.

Elle lui adressa un regard sévère.

— Je suis la supérieure de Sam. Entrez.

Elle lui ouvrit et il entra en titubant. Elle referma derrière lui et tira le rideau.

— Bon Dieu, merci ! Je peux avoir quelque chose à boire ?

Elle partit derrière le comptoir pour lui servir un verre de genièvre. Il se posa sur un tabouret et se dépêcha de tout avaler. L'alcool brûla ses gencives meurtries.

— Sam m'a défoncé les dents, pleurnicha-t-il, comme un enfant.

Elle resta derrière le zinc pour le resservir.

— Et pourtant vous êtes venu ici.

— Sam avait des appuis. On entre pas dans un bar pour en ressortir armé jusqu'aux dents.

Il siffla son deuxième verre. Une vague de chaleur l'inonda.

— Je m'appelle Mila. Et je ne compte rien vous offrir du tout. Dites-moi juste où est Sam.

Piet cracha du sang sur le bar, sentant soudain monter la nausée.

— Rien n'est gratuit dans ce monde !

Il se resservit tout seul cette fois-ci et but le genièvre cul sec.

— La douleur, si.

Elle brandit un petit bâton noir. Une matraque. Elle se dépliait d'un mètre. Elle lui assena un violent coup sur le nez et la bouche. Il poussa un hurlement, alors que le verre se fracassait sur son visage. Aveuglé, il se jeta sur elle, mais la rata. Elle passa par-dessus le comptoir et le frappa avec une précision digne d'un chirurgien, ravageant les nerfs, les vaisseaux sanguins et les tissus déjà blessés. Au deuxième coup, il sentit son nez se casser. Il s'élança, essayant de saisir son corps frêle de ses immenses bras, mais elle lui brisa net les genoux. Piet sentit l'air quitter ses poumons.

De son poing, Mila attrapa les testicules du trafiquant et il ne put plus respirer. Elle acheva de détruire son nez et Piet s'effondra.

Il ouvrit les yeux. Son sang pendait sur une boucle des cheveux blonds de son assaillante. Elle semblait à bout de souffle.

— Ne bouge pas ! Ne lève pas les mains. Ne fais rien d'autre que respirer et écouter.

Haletant, il l'écouta.

— Je sais ce que tu as fait avec ces femmes dans l'atelier désaffecté, murmura-t-elle. Je sais qui tu es. Autrefois, Piet, tu aurais été capitaine d'un navire d'esclaves. Ou un commandant nazi, qui fouette des prisonniers à mort. Tu es taillé dans la même pierre. Je sais qui tu es. Je connais tout de toi, je sais comment tu fonctionnes.

Il gémit en se tortillant. Son genou. L'idée qu'il ne pourrait peut-être plus jamais marcher s'insinua dans son esprit, plus vive encore que la douleur.

— Le bar a un sol en béton. Les murs sont insonorisés. Et tout ça, c'est pas par hasard.

Elle passa le bout de la matraque télescopique autour de son genou en miette.

— Tu vas me dire ce que je veux savoir, ou je te viole avec ce bâton.

La terreur s'empara de lui. Il leva la tête vers elle, et sur son visage, il vit toutes les femmes qu'il avait vendues. Par-dessus son épaule, il aperçut le prince rouge, dans son cadre, la tache rouge souillant son visage.

— Tu piges ? demanda Mila.

— Oui.

— Où est Sam ?

Il bredouilla l'adresse de la brasserie et les directions. Elle monta le bâton vers son entrejambe.

— Je vous en prie… je vous en prie.

— Ferme-la. Tu n'as pas le droit de supplier. Tu n'as pas droit à la pitié. Ça c'est pour les humains, et toi, d'humain, tu n'as que la forme.

Elle se leva. Il sanglotait, s'attrapant le genou, souffrant le martyre.

— Lève-toi.

— Je peux pas, je peux pas, espèce de salope !

— Il en faudrait des dizaines comme toi pour faire un vrai mec. Tu as tiré une balle dans le mollet d'une des Moldaves quand elle s'est débattue. Je le sais, elle me l'a dit. Elle a réussi à se relever, elle. Je veux juste voir si t'es aussi fort que ces femmes. Debout. Sinon, le bâton te rentre dans le cul. Dix, neuf, huit…

À deux, il était sur ses pieds, tremblant de peur et de rage.

— Écoutez, gémit-il. C'est pas ma faute, c'est juste un business… Il faut bien gagner sa vie. Mes parents sont malades…

— Ferme-la. Tu es Piet Tanaka. Tu n'as jamais connu ton père et ta mère était une pute. Je me fous que tu aies mal, maintenant. Personne n'en a rien à foutre. Tu as fait tes choix dans la vie. Tes jérémiades me fatiguent.

Des larmes coulaient désormais sur ses joues.

— Je vous l'ai dit, j'ai des infos…

— Ces filles que tu envoies. En Israël, en Angleterre, en Espagne, en Afrique. Personne n'a jamais eu pitié d'elles. Elles n'ont pas le droit de passer des marchés. Elles n'ont pas le droit d'aller voir la police. On les viole des dizaines de fois par jour. On les utilise et après on les tue.

— Je vous en prie…

— Je pense qu'il faudrait que tu voies ce que ça fait. D'être emmené dans une pièce noire en sachant que tu n'es là dans le seul but que d'être abusé. Blessé. Traité comme une bête.

Piet agrippa la barre en métal le long du bar, le serrant de toutes ses forces. Il pleurait.

Elle tira un portable de sa poche et composa un numéro.

— Allô ? Nadia ?

Nadia. Il se souvenait d'elle : la rousse.

— Je le tiens. Il a une jambe cassée, son nez est fracturé et il s'est fait proprement corriger. Il ne peut plus t'échapper. Il ne peut plus te faire du mal. Tu veux que je te l'amène ? Tu pourrais faire de lui tout ce que tu veux.

Une pause qui se prolongeait.

— Tu es sûre ? Tu pourrais te sentir mieux. Non ? D'accord.

Elle raccrocha.

— Ces femmes ne veulent plus jamais te revoir. On dirait qu'elles valent mieux que toi.

Mila haussa les épaules. Elle ferma la matraque.

— Je vous en prie… je vous en prie.

— Elles valent aussi mieux que moi.

Elle sortit un pistolet de l'arrière de son pantalon et tira une balle entre ses jambes. Une douleur foudroyante. Il hurla, se débattit, grogna et s'écroula sur le sol.

Mila se mit à compter. Doucement.

— Un… Deux… Trois…

Tandis que Piet sanglotait et se tordait sur le béton. Quand elle arriva à huit, le nombre de femmes qu'elle avait sauvées de ses griffes, elle le visa entre les deux yeux et tira pour mettre fin à son supplice. Une secousse agita son corps, avant qu'il s'immobilise complètement.

Elle ne le regarda pas. Elle prit le téléphone et appela Henrik. Il répondit à la troisième sonnerie.

— J'ai besoin de toi pour nettoyer un sacré bazar. Tu iras à la décharge derrière l'aéroport… et n'ouvre pas le bar aujourd'hui avant d'avoir mon feu vert.

— Je vois, rétorqua Henrik.

Elle sortit, verrouilla le bar derrière elle et se précipita vers sa voiture, fonçant dans les rues calmes. Elle se mit à trembler cinq minutes environ après être sortie de la ville, pensant aux yeux terrorisés de sa victime. Un regard qui implorait une pitié qu'elle ne pouvait lui offrir.

Tu crois qu'il a pensé aux yeux des femmes qu'il vendait ? se dit Mila. *Jamais. Pas une seule fois. Alors oublie.*

Elle y parvint, continuant à rouler. Elle se demanda si Sam Capra était encore en vie, si elle lui raconterait jamais ce qu'elle avait fait. Sans doute que non.

75.

Je sentis la serrure céder. Je poussai la porte. Mon dos était trempé de sueur.

Je gravis l'escalier. Au loin, j'entendis des tirs. Les hommes gisaient où je les avais laissés, tous sauf un. Il se trouvait contre le mur.

Leurs fronts étaient troués d'une balle.

Je montai vers la salle de brasserie. Le garde que j'avais touché sur la passerelle était maintenant à côté des marches. Lui aussi, une balle dans la tête.

Je remontai le couloir vers la remise. Les portables étaient toujours par terre, le jeu vidéo n'affichait plus qu'un champ de bataille vide. La porte en acier était entrouverte, je la tirai. Les cinq que j'avais enfermés dans la glacière n'avaient pas bougé. Mais ils avaient tous été abattus à bout portant.

Je n'en revenais pas. Edward avait tué toute son équipe.

Pourquoi ?

Je retournai à la zone de déchargement. Ça sentait la bière et le sang.

Je pouvais me rendre à Howell, lui raconter ce que je savais au sujet de Lucy.

Et espérer qu'il me croirait ? Si Lucy était déjà partie, je n'avais aucune preuve. Et Howell ne me laisserait plus m'échapper.

Donc…

Pas question que je me rende.

Il fallait que je sorte sans être vu.

J'entendis la porte de derrière s'ouvrir. Je courus. Ou plutôt, je m'élançai, clopin-clopant. Je jetai un œil aux salles ouvertes, passai à côté des cadavres. Une fenêtre en haut du mur de brique donnait sur un champ vide et un moulin à l'abandon. Le premier que je voyais depuis mon arrivée en Hollande.

Je me hissai jusqu'à la fenêtre, parvins à ouvrir la serrure et poussai la vitre.

— Arrêtez ! Sam Capra !

La voix de Howell résonna comme un coup de tonnerre. Je me figeai. Je n'aurai pas dû, mais ç'avait été plus fort que moi. Je tournai la tête, son pistolet me visait. Deux hommes se tenaient derrière lui, Glock à la main.

— Écartez-vous de la fenêtre, Sam.

— Elle était là, lançai-je. Lucy. Elle était là.

— Reculez de cette fenêtre et nous en parlerons.

Il me voulait vivant.

— Vous ne me croyez pas. Je le sais. Elle était juste là. Je suis venu ici libérer une otage qu'ils détenaient et Lucy était avec eux. Vous aviez raison. J'avais tort.

La voix de Howell était intransigeante.

— Venez pour qu'on en discute, Sam. Venez me dire ce que vous savez et on la retrouvera.

Je le dévisageai, dans son costume parfaitement repassé, et ses lunettes à la monture en acier et sa prestance d'acteur. Je le haïssais.

— Je vais la retrouver tout seul. Elle est vivante. Elle a perdu le bébé.

Je ne voulais pas qu'il m'interroge sur le bébé.

— Descendez, Sam.

Ils allaient m'abattre, c'était la dernière sommation.

— Comment avez-vous su où j'étais ?

Il riait presque.

— Notre indic chez les Ling n'était pas ravie que vous lui ayez volé sa cargaison. Elle nous a appelés. On a suivi le camion avec un GPS que les Ling placent dans chacune de leurs cabines. J'imagine comment vous avez tout découvert sur eux. August a dû faire une longue balade l'autre soir, hein ?

Il secoua la tête.

— Vous devriez avoir honte, détruire ainsi la carrière d'un ami. Descendez de la fenêtre, Sam, ou je vous tire dans le dos.

Je réfléchis aux options qui s'offraient à moi. Me faire abattre, sauter par la fenêtre ou me rendre. Aucune ne me convenait. Il ne me laisserait plus me sauver. Je serais ligoté et menacé d'une arme à longueur de journée. Je n'aurais même pas droit à un simulacre de vie à Brooklyn. Ils me balanceraient dans la même prison, celle qui n'était pas supposée exister, le petit bijou de Howell, Projet spécial au sein de la Compagnie.

Je descendis de la fenêtre. Je trébuchai et levai les mains en l'air. Tous trois m'encerclèrent, armes aux poings.

76.

Ils me passèrent les menottes, me ligotèrent les chevilles et me traînèrent jusqu'à leur camionnette. Ils me jetèrent à l'intérieur. Howell s'assit en face de moi. Il examina rapidement mes blessures. Il me tâta le crâne, la tête, l'épaule.

— Eh bien, Sam, vous êtes dans un bel état, lança-t-il avant d'ordonner à ses deux toutous d'aller examiner les lieux.

La porte de la camionnette claqua. Nous étions seuls.

— Il faut que je voie un médecin, affirmai-je, même si ça allait de soi.

— Je vous amènerai en voir un si vous coopérez. Comment saviez-vous qu'August était en Hollande ?

— Je l'ai vu quand j'ai empêché un type de l'abattre dans l'atelier désaffecté. C'est aussi grâce à moi que les jumeaux fous ne vous ont pas tué. Mais de rien.

Je sentais l'odeur de mon propre sang qui collait à mon dos, mon bras. Mes blessures n'étaient pas soignées. J'avais reçu des décharges de taser et ensuite des calmants. Mes membres étaient lourds, douloureux et comme déconnectés des os et de la chair.

— August a été renvoyé aux États-Unis parce qu'il avait été touché. Je suis content, il aurait influencé mon jugement à votre égard. C'est votre ami en somme, même si cela lui est totalement inutile.

— Je peux vous expliquer tout cela. Enfin, plus ou moins…

— J'écoute.

Je pris une inspiration douloureuse.

— J'ai agi sous couverture. Enfin, plus ou moins…

— Ce sont les gouvernements et la police qui procurent les couvertures. Prendre une fausse identité, c'est juste enfreindre la loi, Sam. Et pas plus ou moins, tout à fait.

— S'il vous plaît, laissez-moi parler à Langley. Ce type, Edward, qui a enlevé Lucy, il fait du trafic d'armes illégales.

— C'est lui qui nous a tiré dessus quand nous sommes arrivés ?

— Oui. Je ne sais pas. C'était un camion ?

— Nous n'avons pas vu de camion partir. C'était un homme dans une Audi.

— Une Audi. Alors c'est lui. S'il vous plaît, écoutez-moi. Appelez les ports.

Mais Edward ne passerait pas par Rotterdam. Pas avec tout ce remue-ménage autour de lui. Il ferait transiter sa marchandise par la France, la Belgique ou l'Espagne.

— Je peux vous dire ce qu'il y avait dans la cargaison des Ling. Vous pourrez l'arrêter. Appelez Langley, demandez une autorisation. Je vais leur parler…

— Peut-être que Langley ne veut pas vous parler, Sam. Peut-être que Langley veut juste que vous dégagiez et que vous arrêtiez d'être un immense embarras pour nous.

— Ce que j'ai dit à propos de Lucy est vrai. Je vous en prie. Elle était ici…

Il leva la main.

— Je vais vous proposer un marché, Sam. Je veux que vous y réfléchissiez posément, parce que en ce moment votre vie est entre mes mains, comme jamais avant. Si je n'aime pas vos réponses, je vous tire une balle dans la tête et on n'en parle plus. J'ai la permission de faire ce que je veux de vous.

— La Compagnie ne peut pas vous permettre de m'exécuter. Ils veulent connaître ce que

je sais. Ils veulent les contacts que je me suis faits ici. Ils veulent des informations et je les ai.

— La Compagnie ne sait pas encore que je vous tiens, Sam. Désormais, vous et moi, il faut qu'on écrive notre propre histoire. On vous a retrouvé dans un bâtiment rempli de cadavres.

— La femme et un des gars, ils ont des tatouages comme celui de l'homme à Brooklyn qui a essayé de m'abattre. *Novem Soles*. Vous m'aviez interrogé à ce sujet, eh bien, les voilà.

Il m'examina, passa l'index sur son menton.

— Et vous les avez tous tués ?

— Non ! C'est Edward qui les a tués parce qu'il n'avait plus besoin d'eux.

Howell se croisa les bras et il me dévisagea avec un regard mauvais que je n'avais plus revu sur son visage depuis que j'étais son prisonnier en Pologne.

— Je pense que vous êtes le seul survivant, Sam, mais je pense aussi que ces gens étaient vos collègues. Je pense qu'ils vous ont aidé à faire exploser le bureau de Londres et je pense qu'ils vous ont aidé à vous enfuir quand vous étiez à New York. Le type à Brooklyn vous a sans doute apporté de l'argent et des papiers pour fuir et vous l'avez étranglé pour qu'il ne parle pas.

— Il a essayé de me tuer. Ces gens l'ont envoyé pour m'abattre.

Et c'est là que je me demandai : Edward ou Lucy ? Cela devait être Edward qui avait envoyé cet assassin. Lucy m'avait laissé vivre deux fois déjà.

— Et où est l'adorable Mme Capra ?

— Elle m'a envoyé des décharges de taser et elle est partie. Regardez mon torse. J'ai les marques.

Il ouvrit ma chemise et inspecta les marques qu'avaient laissées les aiguilles.

— Donc elle travaille avec ces gens. Bon sang, après tous ces mois où vous n'en démordiez pas de son innocence…

Le sarcasme dans son ton ne m'échappa pas.

— Je suis un bon mari. Vous ne soupçonnez pas votre femme d'avoir trahi son pays ou d'être une criminelle. Je l'ai vue emmenée par Edward. Elle m'a sauvé la vie. À deux reprises.

— Je pense que vous travailliez tous les deux pour ce groupuscule, ce gang, appelez-le comme vous voudrez. Je pense qu'elle s'est vendue et qu'ensuite elle vous a convaincu de vous vendre. Moi, j'aime les explications simples.

— C'est parce que vous êtes simpliste. La vie ne l'est pas. Ça, ça ne l'est pas. Je ne comprends pas pourquoi Lucy a fait ce qu'elle a fait.

— Où est votre bébé ?

Je baissai les yeux. Je ne savais pas quoi répondre. Je ne voulais pas qu'il sache qu'elle m'avait offert mon fils contre mon silence. Un silence que j'avais déjà brisé. Je levai la tête.

— Lucy a perdu le bébé.

— Où est Lucy ? demanda-t-il après avoir longuement étudié mon visage. Où va-t-elle aller ?

— Je ne sais pas. Mais je compte bien la retrouver et découvrir la vérité.

— Euh, non. C'est hors de question.

Franchement, les bureaucrates ont une voix hautaine qu'ils réservent pour des moments comme celui-là et qu'ils savourent tout particulièrement.

— Mais si. Écoutez, Howell, si j'étais coupable et que vous m'arrêtiez, j'accepterais de passer un marché. Je ne veux pas de votre marché. Je ne vais rien confesser. Rangez votre couteau et votre supplice de l'eau parce que je n'avouerai pas quelque chose que je n'ai pas fait. Jamais. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Lucy.

— Essayez de m'en convaincre, Sam. Racontez-moi toute l'histoire de ce qui s'est passé depuis New York et peut-être que je pourrai vous aider pour la retrouver. Qui vous a aidé à monter sur le bateau ? Qui vous a apporté ressources et matériels ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous avez aidé à s'échapper un type qui avait tiré sur moi et sur mes hommes.

— Moi, je n'ai pas tiré sur vous. J'ai tué ceux qui tiraient sur vos agents. On donnait des médailles pour ça, à l'époque.

Il m'attrapa par la chemise et me cogna la tête sur la paroi de la camionnette. Aïe. Mon

corps me torturait de tous les côtés.

— Je veux toute la vérité, Sam. Toute la vérité !

— Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Pourquoi ? Pourquoi ? hurlai-je à son visage. Pourquoi n'essayez-vous même pas de me croire ?

Je lui postillonnais dessus. Il se recula.

Je m'efforçai de garder mon sang-froid. La douleur me laminait le corps. J'avais été battu, touché par balle, et le doute implacable que je lisais dans l'expression de Howell me rendait fou de rage. Il me fixait sans sourciller.

— Pourquoi ne sommes-nous pas dans une planque de la Compagnie ? demandai-je. Pourquoi n'enregistrez-vous pas ce que je dis, en présence de témoins ? Où sont les agents secrets hollandais ? Rien de tout cela n'est conforme au protocole.

— Bla, bla, bla… Sam, vous n'êtes pas très bien placé pour me faire la leçon de ce que j'ai le droit ou pas de faire. Toute la Compagnie va bientôt découvrir que vous n'êtes qu'un traître.

Ces mots me firent l'effet d'un fouet sur ma peau.

— Je ne suis pas un traître.

— Vous voulez que je vous croie ? Alors dites-moi tout.

J'expirai longuement. Il fallait que je lui en donne plus pour me retrouver dans une position de force.

— Cet Edward s'est servi de l'attentat de la gare centrale pour tuer le Tsar de l'argent sur lequel nous enquêtions à Londres. On le soupçonne d'avoir financé des réseaux criminels, vraiment importants, qui ont des liens avec les gouvernements. Je ne comprends pas pourquoi Edward l'a exécuté, mais c'est ce qu'il a fait. Il fait du trafic de marchandises dangereuses vers les États-Unis et il avait besoin de la cargaison que j'ai volée pour camoufler ce qu'il doit transporter. Ça peut être une bombe, la peste, des gens, je n'en sais rien. Je l'aurais sûrement découvert si vous n'étiez pas intervenu.

— Disons que vous me dites la vérité et que vous êtes innocent. Comment avez-vous mis la main sur ces gens, Sam ? Comment avez-vous appris leur existence ? Comment connaissez-vous tous ces détails ? Qui vous a aidé à trouver Edward et qui vous a aidé à entrer en Hollande ?

Mauvaise question. Elle me glaça le sang.

— Mais ne voulez-vous pas plutôt savoir ce qu'est cette opération ?

— Je ne crois pas un seul mot de ce que vous avez dit. Je n'accepterai de vous croire que lorsque vous me révélerez qui vous a aidé.

— Vous n'êtes pas curieux de savoir ce qu'Edward cache dans sa livraison ?

— Chaque chose en son temps.

Il poussa une photo vers moi. Mila et moi, à la gare de Rotterdam. Puis une autre, à notre arrivée à Amsterdam.

— Qui est cette femme ?

Je fronçai les sourcils, feignant l'incompréhension.

— Quelqu'un qui a pris le même train que moi. Je ne la connais pas.

— Oh que si. Nous avons interrogé un contrôleur du train, vous avez voyagé ensemble. Vous étiez assis l'un à côté de l'autre et vous avez discuté.

— Oui. Joli minois mais haleine de chacal. Je lui ai proposé une pastille à la menthe. Voilà l'étendue de nos échanges.

— Foutaises. Où logiez-vous à Amsterdam ?

— Dans des auberges de jeunesse. Bon marché, payables en liquide. Je fais assez jeune pour passer pour un étudiant.

— Quelles auberges ?

— Attendez, qu'on soit clairs, là. Je viens de vous révéler que le type qui est responsable de l'attentat de Londres fait passer des armes dangereuses en Amérique, et vous voulez savoir dans quelles auberges je suis descendu ?

— S'il expédie des marchandises aux États-Unis, c'est parce que vous lui avez fourni le camouflage. Ce que je constate, c'est que vous l'aidiez.

Un bruit au dehors nous alerta. Comme si un corps était tombé sur le trottoir. Suivi d'un cri.

Howell sortit son pistolet et visa ma tête.

— Je suis attaché. Ce n'est pas moi la menace.

Il éloigna l'arme de moi et je lui donnai un rapide coup de pied dans la mâchoire. J'espérais la lui avoir cassée parce que j'en avais vraiment assez de l'entendre parler. Qu'il la ferme pendant un moment lui ferait le plus grand bien. Il percuta la paroi de la camionnette et je me jetai sur lui, mes mains liées dans mon dos ne me servant à rien. Mais cela m'était égal. Je ne pensais pas de manière rationnelle. Je voulais juste qu'il se taise et m'écoute. Je voulais qu'il me croie sans rien dire.

Je le frappai violemment avec ma tête, soulevant mon crâne pour l'atteindre sous la mâchoire. Il gargouilla, des giclées de sang sortant de sa bouche. Je balançai la tête contre la sienne et il s'écroula. Je perdis l'équilibre et terminai sur lui.

La porte de la camionnette s'ouvrit et je m'attendis à voir un de ses toutous.

Mila.

— Enfin ! m'exclamai-je.

Elle coupa mes liens en plastique et je l'aidai à monter les hommes de la Compagnie dans la camionnette. Tous les deux avaient perdu connaissance, mais n'étaient pas gravement touchés. Elle referma les portes, les verrouilla et jeta la clé dans le champ derrière la brasserie. Nous montâmes dans sa voiture et partîmes en trombe vers Amsterdam. La journée s'annonçait nuageuse et morne. Exactement comme mon humeur.

— Merci.

— Pas de quoi, répondit-elle d'un ton las.

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Votre copain, Piet.

— Piet n'est pas mon copain.

— Piet est venu au *Rode Prins*. Il était paniqué. Il pensait pouvoir échanger des informations contre un refuge, pour votre employeur.

— Et Piet a parlé.

— Piet a parlé.

Maintenant sa voix était plus froide que de l'acier.

— Est-ce que Piet parle encore ?

— Piet ne parlera plus.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Vous vous faites beaucoup de souci pour un violeur et un esclavagiste.

— Ce n'est pas pour lui que je me fais du souci. Mais pour vous.

Je posai ma main sur la sienne. Elle se dégagea.

— Pas la peine de vous tracasser pour moi, Sam. Épargnez votre pauvre petite tête en sang. Je vais bien. Je ne me suis jamais sentie mieux.

— Vous l'avez tué.

— C'est ce qu'il méritait, affirma-t-elle en levant un sourcil. Vous avez trouvé cet Edward ? Et Yasmin ?

— J'ai trouvé ma femme.

77.

Les ressources de Mila incluaient un médecin. Je me réveillai dans l'appartement au-dessus du *Rode Prins* avec un vieux monsieur qui me tripotait. Chauve, l'haleine parfumée aux œufs durs, il fronçait les sourcils.

— Vous êtes en piteux état, jeune homme.

— Oui.

Et sur tous les plans, songeai-je, mais ça, je n'allais pas le lui confier.

— Je vous ai recousu la tête et je l'ai bandée. J'ai également lavé votre blessure à l'épaule. Le muscle sera douloureux, vous devriez le mettre au repos. Il a fallu plusieurs points dans le dos, ça faisait comme un sillon. Alors buvez beaucoup. Reposez-vous. Je vous laisse quelques analgésiques, n'en abusez pas.

Il se tourna vers Mila.

— Je sais que vous n'êtes pas infirmière, mais assurez-vous qu'il se ménage.

Il brandit l'index, mais ne l'agita pas.

Mila hocha la tête. Le docteur rangea dans sa mallette toute une panoplie d'équipement médical. Je l'observai. Ou plutôt, je fixai le vide, me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire à présent.

— Vous avez faim ? demanda Mila. Henrik a préparé de la soupe de pommes de terre, c'est très bon.

— J'ai surtout soif.

Elle m'apporta de l'eau et je bus goulûment. J'avais l'impression d'être passé sous un bus. Je pris encore un peu d'eau et constatai que oui, j'avais faim. Je dévorai un grand bol de soupe de pommes de terre, agrémenté de cubes de gruyère et de morceaux de jambon.

Mila me regarda manger sans rien dire. Mais égale à elle-même, elle attendit que ma cuillère racle le fond du bol.

— Je suis désolée, Sam, lâcha-t-elle, comme si les mots lui paraissaient étranges dans sa bouche.

— Je sais.

— Vous pouvez me dire ce qui s'est passé ?

Je lui expliquai. Mila m'écoutait en silence. Quand j'eus terminé, elle prit la parole.

— Votre Lucy est une traîtresse.

— En effet.

Dehors, le canal était très calme. J'écoutai mon cœur imbécile continuer à battre. D'accord, elle avait trahi son pays. Elle m'avait trahi. D'accord, il fallait que je l'accepte. J'avais entendu ces mots pendant des mois, par Howell et même par August, et je ne les avais pas crus. Je n'avais pas voulu les croire. L'amour rend aveugle.

J'accepte qu'on me traite d'imbécile. Il nous arrive à tous au cours de notre vie d'agir en imbéciles. Mais j'avais été si sûr de la connaître…

Pourquoi ne vous a-t-elle pas tué ?

Même faible et alité, je me sentais encore la force de descendre dans le bar, d'exploser tous les robinets, d'éclater les fenêtres, de détruire les murs bruns. Ma rage me donnait la force. Malgré la douleur dans mon corps et ma tête.

Pourquoi ne vous a-t-elle pas tué ?

Cette question défiait tout entendement. Elle aurait pu me tirer une balle dans la tête. Et pourquoi ne m'avait-elle pas laissé mourir dans l'attentat de Londres ? Impossible que ce fût par amour. Toute cette vie n'avait été qu'une pure fiction, vendue avec maestria et force sourires, baisers et longues nuits, enlacés l'un contre l'autre, cœur contre cœur.

— Pourquoi vous a-t-elle épargné ? demanda Mila, comme si elle avait vu mes pensées voler autour de ma tête.

— Il y a sûrement une raison.

— Votre enfant ?

— Elle l'a caché quelque part. Si je ne dis pas à la Compagnie qu'elle est en vie, elle m'appellera pour me dire où il est.

Je gardai un ton neutre.

— Sam. Mes employés et moi… on peut vous aider… à retrouver votre enfant.

— Elle n'appellera jamais. Elle se sert de mon fils comme bouclier. C'est terminé. Edward et elle ont pris Yasmin. Je vais la retrouver.

— Où ça ?

— Je vais prévenir la Compagnie et alerter les douanes. Peut-être qu'ils trouveront la cargaison d'Edward. Ils ont les moyens pour le faire. Howell ne m'a pas cru. Quelqu'un finira bien par me croire. Peut-être August Holdwine.

— Essayez si ça vous chante, mais cet Edward est loin d'être bête. Il va désactiver les GPS. Il éditera un tout nouveau manifeste pour ses cigarettes et ce sera impossible de les pister. Leurs caisses recevront un autre nom. Les douanes ne vont pas fermer le port de Rotterdam pour ce qu'elles vont considérer comme un canular. Et si la Compagnie pense que vous êtes un traître, ils vont se dire que vous essayez simplement de faire diversion. Votre ami sera du même avis.

Elle avait raison.

— Howell était bien plus intéressé par savoir qui m'avait aidé que par ma cargaison fantôme. Il recherche un groupuscule appelé *Novem Soles*. Il pense sans doute que c'est vous.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Non, jamais.

— Je ne pensais pas que vous le feriez. Je suis contente de ne pas avoir à vous tuer.

— Moi aussi, j'en suis ravi, Mila.

— Reposez-vous, maintenant, comme l'a prescrit le docteur.

Je fermai les yeux. Les pensées continuaient à se bousculer. Dans le tourbillon des informations que j'avais reçues, il me manquait encore un élément vital. Je me triturai les méninges pour trouver une réponse. Tout remontait à Londres. L'attentat pour protéger l'homme qu'Edward avait lui-même tué. La clé se trouvait là. Le travail que j'avais accompli à Londres avait valu toute cette horreur causée par Edward et ses hommes.

— D'accord. Mais un moment seulement. Après nous irons à Londres.

— Pourquoi Londres ?

— Je veux voir Zaid. Il nous a confié cette mission et depuis il nous évite. Il en sait bien plus qu'il ne nous le dit. Il a donné à Edward des armes à passer en contrebande. Maintenant que la cargaison est arrivée chez Edward, peut-être que Zaid s'attend à récupérer Yasmin. Alors on va lui rendre une petite visite à l'improviste, ça lui fera une surprise.

— On verra.

— Vos employeurs ne seront pas d'accord ? Zaid est l'un d'eux ?

Elle marcha vers la table et posa mon verre dessus.

— Non, mais il est lié à eux.

— Je travaille pour qui, Mila ?

— Pour moi.

— Je pense que je me suis assez investi pour mériter une réponse. J'aurais pu parler de vous à la Compagnie. Je ne l'ai pas fait. Je ne le ferai pas.

— Vous feriez n'importe quoi pour récupérer votre enfant.

Elle leva la main pour que je ne l'interrompe pas.

— Sam, vous travaillez pour moi. Laissez cela ainsi. Si vous voulez arrêter, vous pouvez

vous reposer ici, le temps que vous voudrez, jusqu'à ce que vous vous sentiez assez bien pour partir. Et nous ne vous embêterons plus, si vous ne nous embêtez pas.

— Vous avez les ressources qui m'aideront à trouver mon fils.

— C'est vrai. Même si ça ne vous plaît pas.

Je regardai par la fenêtre.

— Vous m'avez lâché pendant un moment, Mila.

— J'étais occupée.

— Comment vont les femmes ?

— Elles sont en sécurité. Nous allons les ramener auprès de leurs familles, ou leur trouver un endroit sûr.

— Je suis content que vous les ayez aidées. Mais vous auriez pu laisser cela à la police.

— Je ne pouvais pas laisser la police se charger de cela. Il fallait que je le fasse moi-même. La police les déporte, elles retournent simplement en Moldavie où elles redeviennent la cible de recruteurs et de trafiquants qui se vengent. C'est déjà arrivé. Elles ont besoin qu'on les protège, elles et leurs familles. Il fallait que j'arrange cela.

— Je comprends, dis-je en fermant les yeux. Je vais retrouver Bahjat Zaid. J'irai à Londres dans la matinée. Soit vous m'organisez le voyage, soit j'utilise un de mes faux passeports au risque de me faire arrêter à l'aéroport ou sur le ferry. Howell va partir à ma recherche. Faites-moi entrer en Angleterre, si vous êtes si maligne.

— Vous ne renoncerez jamais, n'est-ce pas ?

— Je dois retrouver mon enfant. Je ne peux pas renoncer, Mila. Mon fils est pour moi ce que ces femmes sont pour vous. Un innocent qu'on ne peut pas abandonner. Je ne peux pas faire machine arrière.

Elle se leva et ferma la porte. Je m'assis sur le lit pour avaler un des comprimés que m'avait laissés le docteur en partant. Puis je sombrai dans un sommeil sans rêves.

78.

Lundi à Londres. Gris, maussade, le ciel menaçait d'éclater. Mon corps me faisait mal, mais pas autant que la veille. J'avais dormi le reste de la journée, jusqu'aux petites heures du matin, et j'avais enfilé les habits neufs que Mila avait achetés pour moi. Nous avions pris un jet privé pour Londres. Très chic. Les employeurs pleins aux as de Mila avaient dû nous donner le feu vert pour partir en chasse après Bahjat Zaid. Elle utilisa un de mes nouveaux passeports et nous n'eûmes pas de problème à l'immigration. Une Jaguar nous attendait à l'aéroport.

C'était une sensation étrange de me retrouver sur le sol britannique, là où j'avais été le plus heureux de toute ma vie et où avaient commencé mes cauchemars.

Le bureau de Zaid se situait à côté du Bank of England Museum, dans une tour moderne. Nous étions tous les deux habillés détendus : pantalon, chemise, veste. Je portais une casquette noire pour dissimuler le bandage sur ma tête. La secrétaire de Zaid à Militronics nous gratifia d'un sourire glacial.

— M. Zaid n'est pas disponible, lança-t-elle. Il a été appelé à l'extérieur pour une question de la plus pressante importance.

Je jetai un œil à Mila.

— De la plus pressante importance ? répéta-t-elle. Vous parlez vraiment comme ça ?

La secrétaire fronça les sourcils.

— Si vous voulez bien prendre la peine de lui laisser un message.

— Dites-lui que Sam et Mila sont venus lui toucher deux mots au sujet de sa fille. Nous savons où elle était.

Le froncement de sourcils de la secrétaire se creusa encore.

— Il est parti retrouver sa fille, mais je lui transmets le message.

— Quand est-il parti ?

— Il y a dix minutes environ.

Nous sortîmes pour nous planter sur le trottoir bondé.

— Yasmin a pris contact avec lui, dis-je.

— Ou ils ont fini par se mettre d'accord sur un échange.

— Il faut qu'on découvre où il est. Parce que s'ils lui rendent Yasmin, Edward et Lucy y seront également.

Nous retournâmes à la Jaguar.

— C'est vous qui conduisez, lança Mila.

Je me glissai derrière le volant et elle ouvrit la boîte à gants. Elle s'empara d'un netbook modifié, branché dans le système satellite de la voiture. Elle l'ouvrit et se mit à pianoter furieusement sur le petit clavier.

— Toutes les rues de Londres sont équipées de caméras de surveillance. Pour la circulation et la sécurité. Nous avons un accès limité au réseau national. Voyons si on peut trouver dans quelle direction Bahjat est parti.

Elle trouva une vidéo qui montrait la façade de l'immeuble de Zaid, et remonta jusqu'au moment où il avait quitté son bureau. Une Mercedes était arrivée devant la porte, le chauffeur en était sorti, Zaid l'avait remplacé. Il se dirigeait vers Princes Street.

Mila ouvrit une autre fenêtre sur son netbook. Elle vit qu'il tournait sur Gresham Street. Elle suivit sa trace alors qu'il prenait Martin's Le Grand, et dépassait le Museum of London.

Ensuite, il semblait qu'on l'avait perdu. Elle vérifia de nouveau les images. Il partait vers le nord, sur Aldersgate Street. Elle tapa quelques touches et une carte de Londres apparut dans le coin, indiquant en rouge les caméras qui l'avaient filmé pour qu'on voie son itinéraire à travers la ville.

Cela prenait un temps fou d'essayer de le repérer parmi les milliers de véhicules, de revenir au moment où elle l'avait perdu, d'espérer qu'il n'ait pas tourné juste au moment où les images ne passaient plus.

— Il est parti à la gare de St. Pancras, affirma-t-elle, après quelques instants. Vite, maintenant, allez-y !

— Qu'y a-t-il à St. Pancras ?

— C'est là que l'Eurostar arrive. Le train. De Hollande et de Belgique. Edward a peut-être décidé de rendre Yasmin.

Rouler dans Londres est souvent un fol exercice de patience. Je conduisis comme un dément.

— Ça n'a aucun sens ! Disons qu'Edward ait décidé de rendre Yasmin, ils auraient facilement pu exiger de Zaid qu'il vienne en Hollande, déclarai-je. Mais ils prennent le risque de la déplacer ? Une jeune femme kidnappée ? Donc ils veulent quelque chose de la part de Zaid, quelque chose qu'il n'a pas pu leur apporter.

— Sam, si Lucy est avec eux et que nous les attrapons, est-ce que vous voulez que je la tue pour vous ? Je sais que ça pourra vous être difficile de le faire.

C'était la proposition la plus étrange qu'on m'ait faite et j'ai pourtant vécu des situations insolites.

— Merci, mais non merci. Je ne veux pas que vous lui fassiez du mal. Je m'occupe de Lucy.

— Pas malin. Je n'ai pas d'antécédents avec elle qui pourraient me freiner. Je m'inquiète de savoir si vous êtes suffisamment stable d'un point de vue émotionnel pour cela, sachant que c'est une sale garce malade.

— Je n'hésiterai pas, s'il le faut.

— Dire « s'il le faut » prouve déjà que vous hésitez, répliqua-t-elle, et elle avait raison.

— Il faut que je lui parle.

— L'enfant. Excusez-moi, je ne veux pas paraître cruelle, mais vous ne savez même pas si elle l'a eu, ce bébé. Vous n'avez aucune preuve que l'enfant est en vie.

— Je ne pense pas qu'elle mente à ce sujet.

— Elle vous a menti chaque seconde de chaque jour de vos trois années de vie commune. Maintenant, elle dit la vérité ?

Mila ponctua sa remarque d'un claquement de langue méprisant. Les pneus perdirent leur prise sur l'asphalte, crissèrent sur la route mouillée pour retrouver le contact. Je lâchai la pédale et la voiture retrouva sa stabilité, alors que nous nous engagions dans un carrefour.

— Elle aurait pu me tuer. Pourquoi m'épargnerait-elle pour me mentir ?

— Un millier de raisons. Elle voulait qu'on vous retrouve, vivant, au milieu de tous ces cadavres. Encore une fois, vous avoir en vie fait perdre du temps à la Compagnie. L'enquête se penche sur vous et tout vous désigne. Elle voulait vous donner de fausses informations. Elle est cruelle et s'amuse à vos dépens… Laissez-la-moi.

— Ne la touchez pas, Mila, ordonnai-je. Ne la touchez pas. Je veux savoir où est mon enfant. Elle le sait.

— Avec ce mensonge, votre femme s'est arrangée pour que vous ne puissiez plus la tuer, Sam, affirma Mila, exprimant une vérité imparable. Vous ne savez même pas si le bébé est toujours vivant. Ou même s'il est de vous.

— Il est de moi.

— Elle vous a menti sur tout le reste. Peut-être qu'elle et cet Edward étaient amants, à Londres.

— Sympa de m'enfoncer.

Je fis mes mots plus lourds que de la pierre et plus tranchants qu'un poignard.

— J'ai déjà réfléchi à toutes ces possibilités, bien avant vous. J'ai compris qu'elle s'était moquée de moi, qu'elle était une traîtresse quand j'en ai vu la preuve. Mais tout cela, c'est circonstanciel. Elle m'a sauvé à l'époque, et elle m'a sauvé encore cette fois. Elle sait où est mon enfant. C'est sa police d'assurance ultime et elle ne va pas perdre cet avantage facilement.

— C'est sa police d'assurance, si vous la croyez, contesta Mila. Vous ne pourrez pas l'interroger correctement, moi si. Je lui ferai cracher la vérité.

La bouche de Mila formait un trait parfaitement droit.

— Vous ne me servez pas à grand-chose si vous vous laissez distraire par cet appât que représente votre fils, conclut-elle.

À quoi bon discuter ? Je me demandai ce que Mila avait vécu pour devenir aussi impitoyable. Je n'osais pas imaginer. Sa sollicitude vis-à-vis des jeunes filles moldaves à Amsterdam. Elle pouvait se montrer généreuse et cruelle. Je me dis que Piet avait sacrément dû souffrir entre ses mains. Mais elle avait peut-être raison, Lucy pouvait facilement me mener en bateau. Elle pouvait jouer sur notre vie commune, sur les braises de mes sentiments pour elle, sur le désir profond que j'avais encore qu'elle m'ait aimé. Mila ne jouait pas, elle. Je ressentis un frisson de peur, mal placé et imbécile, en pensant à ce que lui ferait Mila si elle se retrouvait à sa merci.

Lâcher Mila sur elle serait sûrement le moyen le plus rapide de retrouver mon enfant.

Mon enfant. Je ne voulais pas penser à ce que Mila venait de dire. Il fallait que je sache. Je ne pouvais fermer les yeux sur la possibilité que mon fils soit perdu dans le monde, ou pire encore, élevé par une femme comme Lucy Capra. Lucy et Mila étaient toutes les deux prêtes à utiliser mon fils pour arriver à leurs fins. Je leur laisserais croire qu'elles pouvaient se servir de moi, mais c'est moi qui les utiliserais. C'est un monde ignoble, celui où on se bat pour des enfants.

Je garai la Jaguar dans un parking. Nous y étions.

79.

St. Pancras est une immense gare aérienne et souterraine. Elle avait connu de gros travaux de rénovation au cours des dernières années : des voûtes immenses en acier bleu pâle rejoignaient les briques d'origine. Le plafond en verre procurait un sentiment d'ouverture. Des boutiques haut de gamme et des restaurants bordaient le passage. Une pancarte indiquait le plus long bar à champagne du monde. Des milliers de voyageurs se croisaient dans la gare, mais moi, je la traversai seul.

Mila était restée avec son netbook dans la voiture, j'avais un micro branché dans l'oreille. Elle observait Bahjat Zaid sur la vidéo, ayant piraté le système de surveillance de St. Pancras. Nous courions un risque immense. La police pouvait se rendre compte que leur système avait été cracké et décider d'enquêter si elle remarquait que l'attaque avait lieu si près de la gare. Les mesures de sécurité à cette heure étaient largement déployées, même si elles restaient discrètes.

— Je l'ai trouvé, annonça Mila. Il est au bar à champagne sur le niveau supérieur.

— Il est seul ?

— Oui.

— Quelqu'un a l'air de le surveiller ?

— Non.

Je me dirigeai en haut du pub immense. Il était rempli de clients élégants ainsi que de quelques voyageurs épuisés. Le comptoir était long de plusieurs mètres, interrompus seulement par quelques postes de serveurs. De hauts tabourets en bois attendaient ceux qui voulaient travailler sur leur ordinateur, mais on pouvait également s'installer à quatre dans des box. Son seul mur, tout au bout, était en verre et acier et il donnait sur le quai de l'Eurostar où des trains du continent arrivaient et partaient.

Zaid était assis dans un box, seul, vêtu de son costume Armani et de ses chaussures cirées, serrant une mallette entre ses cuisses. Fermement. Il avait l'air aussi courbé et ravagé que s'il souffrait d'un cancer. Sa superbe avait disparu. Il essuya la sueur sur son front et je m'assis à sa gauche, là où il ne pouvait pas me voir si facilement, où un bar carré indiquait l'entrée et où les serveurs, pimpants, rassemblaient les flûtes de champagne pour les distribuer sur les tables. Je restai à l'autre bout du comptoir, espérant que mes lunettes de soleil et ma casquette l'empêcheraient de me reconnaître. Je commandai la coupe la moins chère de la carte, mais n'y touchai pas.

Zaid scrutait la foule sans arrêt. Nerveux, impatient. Il tendait le cou quand des groupes arrivaient de l'Eurostar. Des vagues de personnes entraient et sortaient. Sur ma gauche, les clients devenaient un peu bruyants, éméchés par un magnum de champagne. Zaid lançait sans cesse des regards dans leur direction. Je me détournai, il ne fallait pas qu'il me voie.

— Vous le voyez encore ? demandai-je dans le micro.

— Oui, répondit Mila dans mon oreille.

— Il est nerveux, il épie la foule. Je ne veux pas qu'il me voie.

— Vous ne pensez pas que vous devriez aller lui parler, au contraire ?

— Pas s'il est là pour récupérer Yasmin. Edward pourrait me voir.

— Vous avez peur d'Edward ?

— J'ai peur qu'il tue Yasmin s'il me repère.

Mila ne dit rien, mais je crus percevoir son rictus méprisant.

Je sentis une tape sur mon épaule. Je me tournai. Bahjat Zaid avait l'air sur le point de s'écrouler sur son lit de mort : en sueur, pâle, la bouche déformée dans un tremblement de rage.

— Foutez le camp d'ici ! gronda-t-il. Vous devez partir maintenant !

— Edward vous ramène Yasmin ?

— Je vous ordonne de partir ! siffla-t-il.

— Je sais que vous avez fourni à Edward des armes pour qu'il ne rende pas ses vidéos publiques. Vous échangez votre bel attaché-case contre votre fille ?

On aurait dit qu'il allait vomir sur mes chaussures.

— Partez ! Sur-le-champ !

— Répondez-moi, et après peut-être que j'obéirai.

— Je leur donne la valise, ils me rendent Yasmin et ce cauchemar est terminé.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la mallette ?

— De l'argent. Rien de plus.

— Après tout ça, ils se contentent d'argent ? Qu'est-ce que vous leur avez donné à Budapest, monsieur Zaid ? Quelle arme expérimentale ?

De la haine pure brillait désormais dans son regard.

— Je n'ai plus besoin de vos services. Je vais retrouver ma fille et la mettre en sécurité. Personne ne doit plus parler d'elle. Ils vont arriver d'un moment à l'autre. Ils nous regardent peut-être. Votre présence ici pourrait lui coûter la vie.

Il se retenait de hurler. De me frapper. Il ne pouvait pas se le permettre, il ne pouvait attirer l'attention sur nous.

— Vous alertez les flics, et je leur raconte tout ce que votre fille a fait depuis qu'elle a été enlevée, menaçai-je. Vous m'avez menti, vous avez menti à Mila. Et quand on a eu besoin de vous, pour aider votre propre fille, vous aviez disparu.

— J'ai fait ce qu'il fallait. Si vous voulez vraiment aider Yasmin, partez, maintenant.

Je pris une petite gorgée de champagne pour lui montrer que je n'avais pas l'intention de quitter ma place.

— Je vais peut-être partir, ou peut-être pas. Coopérez et je vous obéis. Qui va venir ? Edward ?

Il hocha la tête et ce geste parut lui provoquer une violente douleur.

— Oui. On m'a dit que vous étiez mort.

— Alors, il ne s'attendra pas à me voir, n'est-ce pas ? Retournez à votre table, Zaid. Allez boire du champagne pour fêter les retrouvailles. Vous allez la ramener en vitesse chez vous ?

— Je l'emmène dans un centre psychiatrique pour qu'elle se soigne et oublie ce qu'on l'a forcée à faire.

— Bonne chance.

— Partez. C'est du suicide pour nous deux. Cet Edward, il est fou et calculateur à la fois. Vous ne pourrez pas le battre. Je vous en conjure !

— Allez vous asseoir. Maintenant.

Ma voix était froide et posée.

Il se retira doucement, pas habitué à avoir devant lui quelqu'un dont il ne pouvait se débarrasser. Il retourna à sa place et s'assit. Il faisait des efforts évidents pour ne pas regarder dans ma direction. Je changeai de place au comptoir, plus loin de l'entrée et de Zaid, pour ne pas être facilement repéré.

Combien d'hommes Edward et Lucy avaient-ils ici ? Je devais bien supposer qu'ils avaient des contacts à Londres pour les aider. Mais s'ils arrivaient avec l'Eurostar… quoi, avec Yasmin à leur côté ? Non. Yasmin devait être cachée quelque part et Zaid allait échanger sa mallette contre une adresse.

— Zaid a fait signe à quelqu'un ? demandai-je dans le micro.

Il pouvait très bien avoir ses propres agents de sécurité avec lui.

— Rien vu.

Il ne voulait pas faire courir de risque à sa fille. Sauf que maintenant, j'avais changé la donne.

Vingt minutes passèrent. Les buveurs de champagne allaient et venaient. Les amis se rencontraient, les amoureux trinquaient et les hommes d'affaires négociaient. Un murmure constant régnait dans le bar, interrompu par le pop des bouchons de champagne qu'on faisait sauter. Dans mon oreille, Mila, qui s'ennuyait à mourir, chantait des chansons de Coldplay, jusqu'à ce que je lui demande d'arrêter. Zaid avait un verre devant lui et un deuxième à l'autre bout de la table. Il revenait sans arrêt sur sa montre, comme s'il essayait de faire apparaître Yasmin.

Et elle apparut. Je la vis avant lui. Elle chancelait comme si elle avait été droguée. Edward la tenait par le bras, il la portait presque. La moitié du visage de Yasmin était cachée par une écharpe.

Je jetai un regard autour de moi. Celui qui avait du soutien ici, ce n'était pas Zaid.

Derrière moi, Lucy.

80.

Elle s'installa à côté de moi. Et l'espace d'un instant, je crus qu'elle allait me tuer sur place.

— Tu es un mauvais père, lança-t-elle. Je t'avais dit, si tu veux le bébé, dégage.

— Tu es bien placée pour parler.

— Tu vas me rendre la tâche difficile, hein, Sam ?

— Tu n'imagines même pas.

— N'ouvre pas le feu ici, Sam. Tellement d'innocents. Sans parler des bouteilles de champagne hors de prix et si fragiles.

— Edward pense que je suis mort.

— Plus maintenant. Il t'a vu. Tu vas laisser cet échange se faire, ou je ne te dirai jamais où est Daniel.

— Daniel…

Ce prénom me déchira le cœur.

— Notre fils. Je lui ai donné le nom de ton frère. Je t'avais dit que ce serait bien.

C'était comme si un poignard s'était enfoncé dans mon torse.

— Ne te mêle pas de ça, ordonna-t-elle.

— Qu'est-ce que Zaid vous donne en échange de sa fille ?

À présent, à quelques mètres de nous, Edward et Yasmin approchaient de Zaid. Ils se plantèrent devant lui.

— Il nous donne tout ce à quoi il a consacré sa carrière. Que ça te serve de leçon, Sam. Il fait ce qu'il faut pour protéger son enfant. Pars d'ici et tu récupéreras Daniel.

Yasmin clignait des yeux. L'écharpe camouflait le reste de son visage.

Zaid tendit à Edward la mallette. Edward parla doucement et Yasmin s'assit à côté de son père, se tassant dans le box. Edward, lui, resta debout.

— Ne bouge pas, Sam, et je te dirai où est Daniel. Ne te mêle pas de ça, ordonna Lucy.

Edward se tourna et se dépêcha de partir, la mallette à la main. Zaid enlaça sa fille. Elle paraissait toute petite dans ses bras. Elle ne lui rendit pas son étreinte.

— Charmant les réunions de familles, commenta Lucy. Je me retins de lui dire de la fermer. Toi et ton fils, vous pouvez aussi être réunis. Reste assis, tout simplement.

Elle se pencha, arracha mon oreillette et l'écrasa sous son talon.

— Tu travailles pour qui ?

— Une folle. Je ne le dis que parce qu'elle ne peut plus m'entendre.

— Sam, viens avec moi. Daniel est tout près. Je peux te le donner maintenant. Et on en restera là.

Elle m'avait protégé deux fois par le passé. Je voulais tellement croire qu'elle me donnerait mon fils. Et pourtant, je savais bien que ce n'était que l'expression d'une folie pure et d'un optimisme démesuré.

Je jetai un œil derrière moi. Zaid tenait toujours Yasmin contre lui, soulagé que sa fille soit en sécurité.

Yasmin gardait son écharpe sur sa bouche et son nez. Ils attendirent, peut-être qu'Edward soit loin. Je me souvins que personne n'était au courant de la disparition de Yasmin. Elle hocha la tête en réponse à ce que son père lui disait. Des larmes coulèrent sur les joues de Zaid.

— Je peux t'obtenir l'immunité, affirmai-je. Tu pourrais passer un marché. Tu n'auras pas à fuir. C'est ce que tu veux pour ta vie, maintenant ? La cavale permanente ?

— L'immunité ? Tu vas me faire rire, là. J'ai fait mes choix, Sam. Je le sais.

J'entendis une fêlure dans sa voix, pour la première fois une pointe de regret.

Zaid tenait la main de sa fille. Il prit son verre de champagne et l'avala d'un trait en un geste nerveux. Yasmin restait plus immobile qu'une pierre. Je n'imaginais pas les heures de thérapie qu'il lui faudrait pour retrouver une vie normale.

— Lucy. Pourquoi tournerais-tu le dos à toute ton existence ?

Mais soudain, sur son poignet, j'aperçus le soleil dans le neuf. Le même que celui des malfrats en Hollande, le même que mon tueur à gages à Brooklyn.

— Lucy, mon Dieu ! m'écriai-je en effleurant son tatouage.

— Lève-toi, on sort maintenant.

Je vis Edward passer à toute vitesse à côté de la statue d'un homme dans un manteau agité par le vent. Il s'arrêta et leva la tête vers le plafond en verre, comme s'il attendait une tempête. J'espérais que Mila le suivait. Je voulais qu'elle m'oublie, Yasmin était saine et sauve.

Nous nous levâmes et quittâmes le bar. J'osai jeter un regard en arrière vers Zaid, une fois que nous l'eûmes dépassé. Il eut une légère secousse alors qu'il posait son verre. Il toussa. Et encore une fois. À cet instant, Yasmin se faufila hors du box et se précipita vers l'entrée.

Je m'arrêtai. Pas Yasmin. Dans ses yeux se lisait une détermination froide. Elle nous devança sans le moindre regard dans notre direction, ni vers son père. Elle descendit l'escalier comme Edward quelques minutes plus tôt.

Je fis un pas et sentis le pistolet s'enfoncer dans mes côtes.

— Par ici, Sam. Tu veux voir ton fils ? Par ici.

Zaid était toujours assis, mais sa tête pendait en avant. Personne autour de lui ne le remarqua, tout le monde était trop occupé avec son champagne, ses plaisanteries ou son téléphone. Je n'arrivais pas à savoir s'il respirait ou pas. Poison, me dis-je.

— Il est mort, déclarai-je. Elle l'a tué.

— Oui, confirma Lucy.

Sa propre fille.

— Qu'est-ce qu'Edward lui a fait, bon Dieu ?

Ce monde où les femmes trahissent leurs maris, où les enfants empoisonnent leurs parents. Ma poitrine se serra.

— Edward l'a faite sienne. Franchement, il vaut mieux que tu ne saches pas comment. Allez, on avance, Sam.

Une serveuse s'arrêta à côté de Zaid, remarquant son état. Elle s'agenouilla à côté de lui et poussa un hurlement.

— Ton fils, lança Lucy. Ton fils.

Comme si c'était une formule magique pour m'obliger à marcher. Je continuai.

Plus bas, Edward attendait Yasmin. Elle arriva à sa hauteur et il la prit par le poignet. De son autre main, il tenait sa mallette.

— Ne t'éloigne pas, ordonna Lucy alors que nous descendions l'escalier. Et tu récupéreras ton fils.

— Non, m'écriai-je, et je me tournai pour lui arracher son pistolet, alors qu'il était collé contre moi, sous ma veste.

La police des transports grouillait autour de nous, accourant vers le bar à champagne.

— Tu m'abats maintenant, tu n'auras pas le temps de te sauver.

Nos lèvres se touchaient presque, comme des amants qui se quittent sur le quai d'une gare dans un film en noir et blanc.

— Sam, non. Pourquoi refuses-tu de leur échapper ? Pour ton propre fils ? me supplia-t-elle.

Je regardai en bas. Edward et Yasmin levaient les yeux vers nous, examinaient notre étreinte. Je pris le risque, la main sur le canon du pistolet, je l'orientai vers l'étage inférieur.

81.

Par-dessus l'épaule de Lucy, je vis Edward lâcher la mallette de Zaid pour sortir de son manteau un gros pistolet d'un autre âge. Plus lourd qu'un revolver, il avait une étrange partie noire, avec une grille métallique qui me semblait familière et qui luit un moment dans la lumière vive du hall.

La détonation fut assourdissante et la balle passa entre Lucy et moi. Nous tombâmes tous les deux dans l'escalier, sans qu'aucun lâche le pistolet de Lucy. Après le silence glacé qui suivit la déflagration, des cris résonnèrent dans la gare, la panique s'emparant de la foule.

Edward tira une nouvelle fois. La balle frappa l'escalier vert, tout près de la tête de Lucy, et nous finîmes de dégringoler, toujours agrippés à son arme.

— Lâche ou tu peux oublier Daniel ! hurla-t-elle.

Je m'accrochai encore plus fort.

— Peut-être qu'ils t'échangeront contre lui, lançai-je.

Elle me frappa de nouveau, alors que la foule s'éparpillait, personne n'osant nous regarder. Je la fis alors basculer par-dessus ma jambe. Elle heurta violemment le sol et me donna un coup dans la cuisse. J'atterris sur elle. L'affolement à St. Pancras avait atteint son paroxysme, des centaines de personnes couraient dans tous les sens, essayant de trouver un refuge. Si nous restions là, à terre, nous allions nous faire piétiner.

Je la relevai. Le pistolet avait disparu, perdu dans la bataille. Je ne devais pas baisser ma garde et imaginer qu'elle n'avait plus d'arme sur elle.

— Écoute-moi ! sifflai-je à ses oreilles. Tu n'es plus rien pour moi maintenant. Rien ! Et tu n'es plus rien pour ton petit ami, parce qu'il vient de t'abandonner et cela lui était bien égal de te faire sauter la cervelle en essayant de me tuer. Donc, je suis ton seul espoir.

— Va te faire foutre !

La colère et la peur déformaient sa voix. Elle tenta de se dégager, mais j'étais plus fort et beaucoup plus enragé. Son visage était livide. Elle réalisait qu'Edward n'avait pas hésité à prendre le risque de la tuer.

Je la redressai et lui tordis le bras derrière le dos. Dans l'agitation ambiante, personne ne prêta attention à nous et nous fûmes emportés par la foule en dehors de la gare.

Je l'attirai contre moi, nos visages aussi proches que le jour de notre mariage.

— Si tu essayes de m'échapper, je te rattrape et je te tords le cou.

— Alors tu n'auras jamais ton fils, riposta-t-elle en secouant la tête.

— Non, même si tu meurs, je le retrouverai. Il n'existe pas d'endroit sur cette terre où tu puisses me le cacher, Lucy. Tu comprends ce que je te dis ? Je ne renoncerai jamais. Jamais ! Je le retrouverai, et toi tu seras dans un cercueil !

Elle glissa une main derrière son dos. Je ne l'avais pas encore fouillée, entraîné dans la vague des voyageurs hystériques. Je vis une lame scintiller dans son poing : un couteau, petit, courbé. J'évitai le coup, le sentant passer tout près de mon oreille.

— Sam, arrête, s'il te plaît ! Laisse-moi partir !

Pour que tu puisses me tuer ? songeai-je. Je la frappai au ventre et elle se plia en deux, lâchant le couteau. Je l'attrapai.

— Pourquoi voudrait-il te tuer ? demandai-je.

Elle était sonnée et crachait ses tripes de douleur. Les émotions se bousculaient en moi.

J'étais perdu. Je l'avais aimée. À la folie, un amour de conte de fées, plus fort que la mort. Mais maintenant, l'aimer impliquerait de la laisser me tuer. Je me blindai.

— Je ne sais pas. Il m'a trahie, parvint-elle à articuler.

— Il n'a plus besoin de toi. C'est presque drôle. Tu trahis tout pour ce type et il te trahit. C'est excellent.

— Je ne travaille pas pour lui.

— Alors pour qui ?

— Pas Edward. Nous avons le même boss.

Elle m'adressa un regard complice.

Je sentis qu'elle voulait passer un marché.

— Qui ? Celui pour qui tu t'es fait tatouer ?

Je voyais bien qu'elle n'avait pas encore abandonné le combat. Ce n'était pas facile de la faire ployer et c'est un des traits que j'avais le plus aimé chez elle. Je pressai le couteau dans son dos, sous sa veste. Nous nous remîmes à marcher.

Je tournai la tête vers elle et vis des larmes sur ses joues.

— Ne pleure pas, lançai-je, de façon presque mécanique.

Je le lui disais quand j'étais son mari. Les larmes de Lucy, si rares fussent-elles, me faisaient l'effet de griffes sur la peau.

— Ça ne prend plus avec moi.

Nous approchions du garage. Je la poussais, elle avançait.

— Pourquoi s'en prend-il à toi ?

— Je ne savais pas que Yasmin tuerait son père. Il devait simplement la rendre.

— Contre quoi ?

— L'autre partie des armes. Les puces.

— Quelles armes ? Quelles puces ?

Elle se tut. Il était clair qu'elle détenait les informations critiques que je cherchais.

J'insistai.

— Et pourquoi Yasmin vient-elle d'assassiner son père ?

— Je ne peux me l'expliquer à moi-même, alors tu crois que je pourrais l'expliquer aux autres ?

— Il lui a fait le même coup qu'à Patty Hearst ? Du lavage de cerveau pour qu'elle rejoigne ses ravisseurs ?

— C'est un mécanisme de survie. Crois-moi, je sais de quoi je parle.

Elle venait de comparer notre mariage à un enlèvement. Je secouai la tête.

— Ta petite comédie est terminée.

— Oui, mais c'est autre chose de tuer son père. Ou son mari. Je les ai convaincus de t'épargner, à Londres. On avait passé un marché.

— Tu vas le regretter…

Nous montâmes la pente du parking.

— Non, je ne crois pas.

Ses mots me glacèrent, parce que si elle avait Daniel, elle avait le joker. C'est elle qui gagnait.

Mila se tenait à côté de la voiture. Elle nous regardait approcher. Elle ne laissait rien transparaître.

— Vous l'avez attrapée ? Félicitations. Bonjour, Lucy. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Pas moi, répliqua Lucy en toisant Mila.

— Patience…

Mila avança et attacha les poignets de Lucy avec des sangles en plastique. Je la fis entrer à l'arrière de la voiture et me glissai à ses côtés pour la surveiller. Mila sortit en trombe du garage et je lui expliquai le carnage qui venait de secouer St. Pancras.

— Aucune idée d'où ils sont allés, lança Mila. Je les ai perdus sur les vidéos.

— Je sais où ils se rendent, lâcha Lucy tout bas.

— On t'a capturée, je suppose que leurs projets vont changer.

— Ce n'est pas Sam qui va s'occuper de vous, mais *moi*.

— Je te l'ai dit, Sam. Daniel est tout près. Laisse-moi partir et tu l'auras dans quelques heures.

— Je ne te crois pas. Tu ne savais pas que j'allais me trouver à la gare. Tu pensais que j'étais en Hollande, sans doute dans un lit d'hôpital. Tu n'as pas pu l'emmener avec toi. J'imagine que tu ne trimballes pas un nourrisson pendant que tu joues aux tueurs à gages. Tu l'as caché quelque part, Lucy, et le marché, c'est que tu vas me dire où, si tu ne veux pas que je te livre à Howell et à la Compagnie pour trahison et meurtre. Howell avait vu juste sur ton compte.

— Tue-moi maintenant, alors, parce que je ne te dirai rien comme ça. Il faut que tu me laisses partir.

— Vous ne lui direz peut-être rien, mais à moi vous parlerez.

— Elle est charmante, ironisa Lucy. Mais il ne va pas me tuer, petite miss Russie. Vous avez un nom, au fait ?

— Vous pouvez m'appeler Mila. J'envisage de vous démolir votre beau visage, au fait. Et que vous le sachiez, j'y prendrai du plaisir.

— Elle parlera sans violence, rétorquai-je à Mila.

— C'est là que tu voulais finir ? demanda Lucy. Je veux dire, tu as rejoint la Compagnie pour venger ton frère et maintenant tu es un chien traqué et tu n'as pas ton fils. Tu as tout perdu.

— Non, je t'ai toujours, toi, affirmai-je en regardant la route devant moi.

— Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

— Tout d'abord, vous allez nous dire où sont partis Edward et Yasmin, répondit Mila. Sam, taisez-vous, c'est un ordre !

— Oui, Sam, c'est un ordre, s'amusa Lucy.

Mila freina sèchement, faisant hurler la Jaguar. Elle se jeta vers la banquette arrière et cogna Lucy. Deux grosses gifles sur le nez et la bouche. Du sang perla de ses narines et au coin de ses lèvres.

— Écoutez bien, madame Capra. Qu'on soit très clairs. Vous n'êtes rien pour moi. Vous ne vous adressez pas à Sam à moins que je ne vous y autorise. Vous allez nous dire tout ce que vous savez, ou je vous abats.

— Je doute que vos supérieurs veuillent ma mort, cria à moitié Lucy, du sang se mêlant à ses postillons. J'ai des informations à troquer !

— Vous ne comprenez pas pour qui Sam et moi travaillons désormais. Je ne suis pas sous la coupe d'un gouvernement qui a des comptes à rendre à ses électeurs qui n'ont aucune idée de ce qui se passe vraiment. Je ne travaille pas pour une agence inquiète de respecter ses budgets contrôlés par de médiocres politiciens. Ma seule règle, c'est que la voiture soit propre quand je la rends, déclara-t-elle en souriant. Je n'ai pas besoin d'être un bon exemple pour qui que ce soit. Je ne vous aime pas. Je n'aime pas ce que vous avez fait à mon ami Sam. Je n'aime pas une femme qui utilise son propre enfant comme un pion. Vous êtes une horrible mère et une personne encore bien pire.

— Je sais ce que je suis, se défendit Lucy entre ses lèvres meurtries. Et je vais passer un marché avec vous. Je vais vous conduire là où je pense que Yasmin et Edward se trouvent. Je vais répondre à vos questions. Je vais vous dire où est Daniel.

— Et votre prix pour ce jackpot ?

— Vous me laissez partir. Quand vous aurez récupéré Edward et ses marchandises, qui vont beaucoup vous intéresser, j'en suis sûre. Donnez-m'en la garantie. Si c'est Sam qui me le dit, je saurai que je peux lui faire confiance.

Les voitures klaxonnaient furieusement et Mila retourna dans le flot.

— Tu n'as aucune raison de me croire, déclarai-je.

— Mais si. Je te connais. Je sais qu'on peut se fier à ta parole.

Lucy me regarda et l'espace d'un instant, je retournai dans notre appartement de Bloomsbury. Un jeune couple amoureux, un bébé à venir.

— Si on la libère, elle ne pourra pas témoigner devant la Compagnie que vous êtes

innocent, avertit Mila. Ils ne vous reprendront jamais. Ils vous traqueront jusqu'à la fin de votre vie. Vous allez emmener votre enfant avec vous dans votre cavale ?

Quel échange ! Mon fils contre ma liberté. Au moins, ainsi, je pourrais trouver mon enfant, le voir, le tenir dans mes bras, être un père. Lucy devrait traiter honnêtement avec moi, sinon, elle mourrait. Elle le savait. Elle n'avait plus la main. Elle n'irait nulle part avant que j'aie mon fils sain et sauf avec moi.

Je jetai un œil vers Mila. Elle hocha la tête discrètement. Je m'adossai contre la banquette.

— D'accord, coopère et on te laisse partir.

— Si tu survis, lança Lucy.

— Où sont-ils partis ? demanda Mila.

— À New York. On devait retrouver mon patron.

— Pour quelle raison ?

— Attrapez Edward, il vous le dira.

— Ce patron. Votre tatouage. C'est *Novem Soles*, les neuf soleils ?

Lucy fit oui d'un signe de tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un groupe qui veut le pouvoir à n'importe quel prix. Je ne peux pas vous donner de nom. Je n'en connais aucun.

— Mais vous avez leur tatouage.

— Ils vous y obligent, expliqua-t-elle dans un haussement d'épaules. Ça fait partie de leur méthode pour que vous leur apparteniez. Ils m'y ont forcée, comme ils m'ont forcée à faire tout le reste.

— Forcée ? Comme si vous n'aviez pas de libre arbitre ? Qu'est-ce qu'Edward essaye de passer en contrebande ?

— Seuls lui et Zaid, et peut-être aussi Yasmin le savent. Moi, je n'en sais rien.

— Où est-ce qu'ils vont là ? À New York, sur le prochain vol ?

— Je pense que Yasmin va rentrer chez elle. Elle et Edward ont des affaires à régler.

82.

L'*Adrenaline Bar* de Londres était construit sur une ancienne station-service à la limite entre Hoxton et Shoreditch. Il était spacieux, aux murs en brique, avec un long bar splendide en acier, bien plus grand que ses frères, le *Rode Prins* et la *Taverne Chevalier*, et le barman servait enfin des cocktails, précis sur les mesures et n'utilisant que des produits frais. Je le vis secouer un martini comme il se doit (le shaker est la méthode la plus rapide pour le réfrigérer, et abîmer l'alcool est un mythe), préparer un *bull and bear* à base de pur bourbon Kentucky, et ouvrir une excellente bouteille de bordeaux. Il connaissait son travail. Mon genre de bar. Les tables étaient basses, longues et rustiques, plus le type ferme française qu'élégantes, mais très sympa. Vu le nom, j'avais pensé que ce serait une boîte de nuit épileptique. En fait « adrenaline » sonnait presque ironique dans ce cadre détendu et relaxant.

Nous le traversâmes, Lucy entre nous. Cela faisait du bien de se laisser bercer par l'atmosphère du bar, plutôt que de penser à ma femme, la traîtresse.

L'espace ouvert me plaisait par son aspect chaleureux et accueillant. Des œuvres d'art résolument modernes et flamboyantes, ainsi que des photos audacieuses égayaient les murs, toutes réalisées, à ce qu'expliqua Mila, par des artistes du coin, pour la plupart, des clients du bar.

— On trouve aussi des stars du cinéma, ajouta-t-elle. Je dois faire des pieds et des mains pour échapper aux guides touristiques pour qu'on ne soit pas envahis.

Je savais que des artistes avaient autrefois demandé que Hoxton devienne leur quartier et les entrepreneurs avaient suivi, rendant vite inaccessibles pour eux les immeubles qu'ils auraient voulu habiter. Sur une grande terrasse extérieure étaient exposées des statues et des agrandissements de photos. Au centre, une scène circulaire, pour l'instant vide parce que nous étions en pleine matinée, attendait des musiciens.

Un homme mince et bien habillé vint à notre rencontre. Très beau, la trentaine, il portait un costume parfaitement taillé et s'exprimait avec un accent d'Afrique de l'Ouest.

— Bonjour, Mila. Ça fait plaisir de vous voir.

— Voici Kenneth, annonça Mila.

— Kenneth, aidez-moi ! lança Lucy. Ils me retiennent prisonnière !

Il ne fit aucun cas d'elle. Mila me présenta simplement comme Sam, et il me serra la main.

— Donnez à Sam tout ce dont il aura besoin.

Il hocha la tête et examina Lucy.

— Je vais hurler ! menaça-t-elle.

— Je suppose que vous n'avez aucun intérêt à parler à la police britannique, mit en garde Kenneth.

Lucy se tut.

À l'étage, nous trouvâmes un bureau bien plus vaste que ceux d'Amsterdam ou de Bruxelles, rempli d'écrans d'ordinateurs. Mila referma la porte à clé derrière nous et s'installa devant un poste pour pianoter sur le clavier. Le dos de son écran nous faisait face. Je poussai Lucy sur un fauteuil, l'attachai et m'assis devant elle.

— Tu veux qu'on coince Edward pour que tu sois en sécurité ? Alors parle-moi.

— Allez dans la maison. Chez Zaid. C'est là qu'ils sont allés.

Elle se tourna vers Mila.

— Puisque le bar est ouvert, j'aimerais bien un scotch.

Mila l'ignora. Je fis le tour de l'ordinateur pour voir ce qu'elle faisait. Elle éteignit son poste.

— Votre femme a raison. Il faut qu'on aille chez Zaid.

— Pourquoi ?

Elle jeta un regard à Lucy.

— Venez avec moi servir un scotch à votre femme.

Elle se pencha tout près de Lucy et fit rouler son fauteuil vers une petite pièce vide, sans fenêtres. Elle claqua la porte et la verrouilla.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Mes employeurs me demandent de me rendre dans la maison de campagne de Zaid pour m'assurer qu'il n'y a rien chez lui qui le relie à nous.

— Comment ça ? Effacer les données sur son ordinateur ?

— Oui.

— Il vient de se faire assassiner en pleine gare au vu et au su de tous. La police doit déjà fouiller les moindres recoins de sa résidence.

— C'est pour ça qu'il faut qu'on fasse vite. Souvenez-vous que Zaid nous avait expliqué que la maison est équipée de bunkers au cas où l'Angleterre se ferait envahir pendant la guerre. Je pense qu'il y a gardé des informations secrètes au sujet de ce qu'il a donné à Edward. C'est sa meilleure cachette.

— Mais pourquoi iraient-ils là-bas ?

— C'est une façon de se cacher en se montrant. Zaid n'a rien dit de l'enlèvement de sa fille. Il nous a confié, souvenez-vous, que personne n'était au courant de sa disparition. Quoi qu'ils manigancent, il faut qu'on la voie maintenant, pour ne pas éveiller les soupçons.

Je passai la main dans mes cheveux.

— Vous avez raison. Son complexe souterrain est la cachette idéale. Vous savez qui habite dans cette maison ?

— Le personnel, sans doute pas trop de monde. Il a une écurie de taille moyenne.

— J'adore les chevaux…

83.

La mort de Zaid et la fusillade de St. Pancras dominèrent l'actualité tout le reste de l'après-midi. Personne n'avait été sérieusement blessé et les tireurs avaient réussi à s'enfuir. La police inspectait déjà la demeure londonienne de Zaid, interrogeant sa famille. Je vis des images de sa femme blonde, qui entrait dans sa maison de Londres à Belgravia, filmée de loin. Yasmin, sans écharpe pour masquer son visage, cette fois, accompagnait sa mère, un bras autour de ses épaules frêles pour la soutenir dans l'adversité. Mme Zaid avait expliqué à la police que son mari était parti retrouver leur fille, qui rentrait de voyage, et que Yasmin l'avait appelée pour lui dire qu'elle serait en retard. Quand elle était arrivée, son père avait apparemment succombé à une crise cardiaque.

Elle l'avait tué, avait fui, puis était revenue, le visage découvert, pour leur « réunion ».

— Elle a empoisonné son père et maintenant elle joue les filles aimantes.

Cela me révulsait. Yasmin allait disparaître avant qu'on ne décèle le poison dans le sang de son père. Nous n'avions pas beaucoup de temps.

À la télévision, je regardai Yasmin et sa mère s'éloigner des caméras pour rentrer dans leur parfaite maison. *Ma fille m'appartient*, avait dit Zaid, il y a des années-lumière, à Amsterdam. Il avait eu vraiment tout faux.

Tôt, le lendemain matin, je longeai la propriété de campagne de Zaid, dans le Kent, non loin de Canterbury. De hauts murs de pierre montaient et descendaient au gré des dénivelés du paysage. Je suivais la route à l'affût de caméras cachées dans les arbres ou dans la clôture. Je dépassai de quelques mètres la demeure pour revenir sur mes pas. Je voulais me faire une idée concrète du terrain, après avoir vu les images satellites que Mila m'avait montrées, en même temps que le plan de la maison qu'elle avait récupéré, je ne sais comment, la nuit précédente. Le complexe s'étendait sous la maison géorgienne, jusqu'à son extrémité ouest. Tout au bout se trouvait l'écurie. Une piste de décollage privée occupait le côté ouest du domaine et à mi-chemin sur le grand terrain, coulait une rivière, qui semblait prendre naissance dans le sol, ainsi que de nombreuses petites criques. Il semblait qu'un tunnel aboutissait tout près des écuries, à environ deux cents mètres du mur. Une route privée, à partir du mur, passait à côté des écuries. Pas de gardes, du moins pour le moment, mais un imposant portail avec un lecteur de cartes.

Je roulai une nouvelle fois à côté, puis partis vers le village le plus proche.

Je composai le numéro.

— Allô ?

Une voix de femme, brusque, apparemment pas le moins du monde ébranlée par la tragédie qui venait de frapper son maître.

— Les écuries, s'il vous plaît.

J'espérai que ça marcherait. Même après la mort de Zaid, il fallait bien quelqu'un pour s'occuper de ses chevaux. Il y aurait bien quelqu'un de service.

— Un moment.

Une autre voix résonna à l'autre bout du fil.

— Oui ?

Un homme, cette fois, grincheux.

— Bonjour. J'aimerais parler avec celui qui est responsable des achats pour les écuries de M. Zaid, s'il vous plaît.

— Ce n'est pas du tout le bon moment, jeune homme. Nous avons eu un décès dans la famille, gronda l'homme.

— Oh, navré, je ne savais pas. Je suis désolé.

Je n'aurais pas pu apparaître plus contrit.

— Au revoir…

— Monsieur ? Pourriez-vous m'indiquer à qui m'adresser la prochaine fois que j'appellerai ?

— Gerry, mais il n'est pas ici aujourd'hui. C'est de la part de qui, s'il vous plaît ?

— Mike Smith, de Service-First Equestrian. Nous sommes une toute nouvelle compagnie, et je pense que nous pourrions proposer à Gerry des services de qualité pour des prix très intéressants.

Il me surprit en riant.

— Vous feriez bien de donner à Gerry le meilleur des services, sinon il vous étripe. Juste un avertissement.

Je partis d'un rire faux de vendeur.

— Oui, monsieur, j'apprécie la franchise. Puis-je vous demander si vous savez qui fournit M. Zaid en chevaux pour le moment ?

— Euh, oui. Blue Lion Horse. Ils sont dans la région.

— Excellente compagnie. Mais nous avons de meilleures offres auprès de nos fournisseurs dont nous pourrions vous faire profiter.

— Gardez votre laïus pour Gerry. Vous voulez laisser un numéro ?

— Non, monsieur, je rappellerai la semaine prochaine pour fixer un rendez-vous avec Gerry. Désolé de vous avoir dérangé.

— Pas de problème. Au revoir, et bonne chance.

Il raccrocha.

Une recherche sur mon portable me donna une liste d'adresses pour Blue Lion Horse, et je parcourus les trois kilomètres qui me séparaient de la succursale la plus proche : un bâtiment en vieilles pierres avec un parking pavé.

J'entrai. De la nourriture pour chevaux et des équipements équestres encombraient les murs et les étagères. Un jeune homme se tenait derrière le comptoir, pianotant sur un clavier et fronçant les sourcils devant son écran.

— Bonjour, saluai-je. Je viens de la propriété de M. Zaid. C'est Gerry qui m'envoie.

Il hocha la tête.

— On devait recevoir une livraison hier, mais elle n'est pas arrivée. Gerry m'a demandé de la chercher.

— On vous a livré il y a deux jours, rétorqua-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui, eh bien, on n'a rien eu et Gerry n'est pas là aujourd'hui. Donc je suis venu chercher l'avoine.

— Attendez, c'est mon frère qui a livré les Zaid. Alec ?

— Quoi ? répondit une voix depuis le bureau.

— Il y a un type qui vient de chez les Zaid et…

Il se tourna et je pointai un pistolet sur son visage, un sourire penaud derrière le Glock.

J'attachai les frères dans le bureau, les bâillonnai, suspendis le panonceau « Fermé » sur la vitrine et trouvai le pick-up de livraison. Il était déjà chargé pour un autre client. Tant mieux, cela me faisait gagner du temps. Je piquai à Alec son bonnet avec les mots Blue Lion.

— Les gars, dis-je en m'agenouillant à côté d'eux.

Il fallait que je les effraye un peu.

— J'ai fouillé dans vos portefeuilles. Je sais où vous habitez. Alors vous allez rester ici bien sagement et si quelqu'un vous trouve avant que je revienne, vous allez dire qu'un type qui ne me ressemble pas du tout a volé votre pick-up. Pas un mot à propos de Bahjat Zaid. Vous ne me décrirez pas. Parce que je vais disparaître. Mais si au bout de cinq jours, cinq mois ou cinq ans, vous m'énervez, je reviendrai et vous vous en mordrez les doigts. Compris, les gars ?

Les frères hochèrent la tête.

— OK. Je vais revenir très bientôt avec votre pick-up. Soyez sages.
J'appelai Mila depuis le parking.
— Je suis prêt.
— J'entre maintenant.

84.

Mila avait réussi à entrer dans le domaine en brandissant un badge attestant qu'elle appartenait à Scotland Yard. Les équipes de journalistes qui grouillaient là la nuit d'avant étaient déjà parties.

Mila se tenait dans le hall d'entrée après avoir été accueillie par la gouvernante au teint cireux, Mme Crosby, qui affichait un air affligé et tenait dans la main un mouchoir.

— Deux inspecteurs de police viennent à peine de partir…

Mila la gratifia d'un léger sourire poli.

— Je suis désolée de faire irruption dans votre douleur, mais je suis l'experte médico-légale, spécialisée en informatique, et il me faut l'accès aux ordinateurs de M. Zaid. Nous devons vérifier ses contacts, savoir s'il avait été menacé.

— M. Zaid était un homme bien, assura Mme Crosby. Il ne méritait pas ce qui lui est arrivé.

— Vous étiez à son service depuis longtemps ?

— Oui, mon mari et moi-même. Nous travaillions pour lui depuis près de trente ans.

— Excusez-moi, lança une voix depuis le hall d'entrée.

Mme Crosby se tut instantanément.

Mila se tourna et vit Yasmin et Edward qui sortaient du salon. Mila fit comme si elle les voyait pour la première fois, mais son estomac se crispa.

— Bonjour, je suis Edward Maxwell, agent de sécurité de M. Zaid. En quoi puis-je vous aider ?

La gouvernante serrait son mouchoir en soie.

Elle a peur, songea Mila. *Cette femme est complètement terrorisée.*

— J'espère bien, répondit Mila. Je suis l'inspectrice Mila Smith, de Scotland Yard.

— Excusez-moi, mais c'est la première fois que je vois une inspectrice de Scotland Yard avec un accent russe.

— Je suis citoyenne britannique naturalisée et mariée au plus grand fan des Manchester United.

Elle gloussa, alors qu'Edward lui serrait la main en souriant.

— Madame Crosby, lança Edward en direction de la gouvernante, c'est bon, je vais aider l'inspectrice. Je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi la police s'intéresse tant à la crise cardiaque de M. Zaid.

— Nous ne sommes pas convaincus qu'il s'agissait réellement d'une crise cardiaque, monsieur, expliqua calmement Mila.

Edward ne cilla pas. Mme Crosby laissa échapper une petite exclamation.

— Vous devriez rentrer chez vous, madame Crosby. À moins que l'inspectrice ait besoin de vous interroger.

— Non, affirma Mila doucement. Ce ne sera pas nécessaire.

C'était comme un accord tacite. Pas de civils sur le champ de bataille.

Edward fit un pas vers Mila. Elle se força pour ne pas fixer la cicatrice en point d'interrogation.

Yasmin ne souriait pas. Elle ne parlait pas. Elle ne suivit pas la femme du regard quand elle prit congé.

Mila attendit d'entendre le cliquetis des clés de la gouvernante et la porte de derrière claquer.

— Donc. Les ordinateurs de M. Zaid.

Le ton d'Edward lui glaça le sang.

— Je suis navré, mais je ne peux pas vous laisser l'accès à son système informatique. Il s'y trouve des informations confidentielles concernant Militronics.

— Je comprends, monsieur, mais j'ai un mandat de perquisition, déclara Mila en fouillant dans son sac à main.

Je me coiffai du bonnet et tournai vers le portail. J'agitai la carte devant la grille.

Rien ne bougea. Peut-être parce que les gens dans la maison étaient occupés à vérifier l'identité de Mila. Ou à se battre contre elle.

Une voix grésilla dans le haut-parleur.

— Ouais. Qui c'est ?

Je pris mon plus bel accent britannique.

— Alec du Blue Lion Horse m'a envoyé. Il n'avait pas toute la quantité de nourriture dans la dernière livraison pour M. Zaid. Je vous apporte le reste.

Je ne regardai pas directement la caméra. Je consultai mes notes, faisant mine de m'assurer des détails de la livraison. Ce que j'apportais n'était pas de la nourriture pour chevaux, mais une histoire à faire gober à un garde probablement déjà nerveux, vu que son boss venait de passer l'arme à gauche. Mais c'est dans la nature humaine de croire ce qu'on voit, et je portais le bonnet de la compagnie et conduisais le pick-up avec le logo Blue Lion sur la portière.

Silence pendant dix secondes.

— J'envoie quelqu'un pour vous accueillir à l'écurie. Attendez là-bas.

— Ça ne prendra pas trop de temps, hein ? Parce que j'ai d'autres livraisons, moi.

— Je vous rejoins tout de suite.

— Merci.

Je remontai la vitre.

Le portail s'ouvrit et je le franchis.

85.

Mila posa la main sur son pistolet, mais Edward s'avançait vers elle. Elle leva les yeux. Il la menaçait avec une arme.

— Allez, lâchez ce sac, ordonna-t-il. Vous n'êtes pas de Scotland Yard. Honnêtement, ils pouvaient pas trouver une rosbif pour jouer une rosbif ?

— Non.

— Edward… commença Yasmin.

— Une seconde, mon cœur, l'interrompit-il avant de se tourner vers Mila. Qui êtes-vous, mademoiselle Smith ? Une amie de Sam Capra ?

— Oui.

Très habilement, ses doigts appuyèrent sur le bouton d'un petit appareil dans son sac. Dans sa tête, elle commença un compte à rebours précis.

— Et vous travaillez pour qui ?

— Pour M. Zaid.

— Ah. Retirez vos mains du sac et jetez-le par terre.

Lentement, Mila prit son temps pour glisser la bandoulière le long de son épaule. Elle fixait les yeux cruels d'Edward et son regard ne le quitta que pour évaluer où elle devrait le frapper : la gorge, les yeux, la base de son nez où l'os transpercerait le cerveau si l'on s'y prenait bien.

— Yasmin, appelle les gardes sur leur radio.

Elle partit en chancelant dans le couloir.

— Je t'ai dit de lâcher ton sac, pétasse !

Mila obéit. Edward se pencha, son arme toujours pointée sur elle, pour ramasser le sac, et cinq secondes plus tard, il explosa dans un éclat de lumière aveuglante.

Pas de comité d'accueil pour m'attendre à l'écurie quand je garai le pick-up. Je ne vis personne.

J'attrapai mon sac et sortis, puis ouvris la porte du hayon pour en prendre un paquet de nourriture et en tirer un second vers moi. Il fallait que j'aie l'air d'un livreur soucieux de bien faire son travail, ou pressé de passer au client suivant. J'entrai dans l'écurie, le sac sur mon épaule, et attendis. Les splendides chevaux de Zaid s'ébrouèrent, anticipant une balade ou un peu d'exercice. *Désolé de vous décevoir.*

Trois minutes plus tard, un camion arriva au sommet de la colline. Trois hommes à l'intérieur. Ça fait beaucoup pour réceptionner une livraison. Soit Mila avait déjà échoué, soit ils étaient prudents.

Trois contre un, et moi déjà blessé. Je me précipitai vers chaque stalle pour ouvrir les portes et laissai les étalons arabes s'enfuir par la porte de derrière. Je les tapotai gentiment sur le flanc pour les inciter à partir au galop. Deux d'entre eux s'emballèrent vers le corral, les autres trottèrent paisiblement. Je vis deux chevaux vraiment magnifiques. Mon père nous avait appris à mon frère et à moi l'équitation, au cours d'un été humide, quand nous étions en Virginie, et pas à suer sang et eau dans un projet de logements perdus dans un pays du tiers-monde. Le plaisir qu'on peut ressentir, le vent sur le visage, emporté par la puissance d'un cheval…

Je repartis dans l'écurie et attendis. Le camion s'arrêta avant d'atteindre le bâtiment, les

gardes ayant aperçu les chevaux qui s'échappaient. Un homme, un rouquin, sauta de la cabine pour essayer de les rattraper. Les deux autres, avec leurs holsters, roulaient vers les écuries. Ils se garèrent à côté du pick-up de Blue Lion. Ils sortirent, leurs pistolets toujours dans leurs holsters. Ils se déplaçaient comme des professionnels et je me demandai s'ils étaient juste des agents de la sécurité ou s'ils faisaient partie du gang d'Edward. Je ne voulais pas vraiment tuer des braves gars qui avaient simplement choisi le mauvais boulot en surveillant une paisible demeure anglaise.

Leur manière de combattre m'indiquerait qui ils étaient.

Alors qu'ils entraient dans l'écurie, je balançai le lourd sac dans le visage du premier. L'homme tomba en arrière sous le poids de la charge et je décochai un coup de pied dans la gorge du deuxième qui partit valser sous le porche. Mon épaule me torturait et je vacillai après avoir assené le coup.

Le premier homme, un balèze avec une épaisse touffe de cheveux blonds, fit une roulade impressionnante et sortit un petit canif de sa ceinture. Pas un agent de la sécurité, celui-ci. Ça me simplifiait la tâche. Il m'attaqua avec le couteau et je lui enfonçai ma paume dans le visage, avant de lui saisir les deux poignets et de les marteler dans une porte de box. Ils se brisèrent. Il hurla et chancela en arrière.

Le deuxième, un Black maigrichon, se jeta sur moi tout en crachant du sang. Il tira son pistolet et me hurla de me rendre. Je l'ignorai et cognai sa main avec mon poing, lui faisant lâcher l'arme. Une vive douleur descendit dans mon bras depuis mon épaule blessée et je fus trop lent à reculer. Le type m'envoya trois coups dans les côtes. Les hématomes encore frais se rappelèrent à mon bon souvenir. Je n'allais pas pouvoir tenir longtemps.

Je me lançai sur lui pour l'assommer d'un coup de tête. Il tomba à genoux et je le frappai du pied, droit dans l'entrejambe, avec toute ma hargne. Il s'écroula. Il leva les yeux vers moi, tel un homme attendant la mort, la peur brillant dans ses yeux.

Je le soulageai de son pistolet et arrachai un micro de son oreille. Ils étaient branchés. Les renforts n'allaient pas tarder. L'homme aux deux poignets cassés me fixait, choqué. Je lui décochai un coup de pied qui envoya sa tête fracasser la porte de la stalle.

Je sortis mon pistolet.

— Où est l'entrée ? demandai-je. Vers les souterrains ?

Le Black me fit un doigt d'honneur. *Franchement*, songeai-je. Je m'agenouillai et lui tordis le doigt à un centimètre de le casser. Il grogna.

— Ils te payent assez ? Sérieusement ?

— Par l'arrière… la cuisine.

Je le soulevai, l'entraînai vers la cuisine.

— Le garde-manger, ajouta-t-il.

Sa voix était encore mordante. Il n'allait pas se montrer très coopératif. Mais j'avais besoin de lui.

Au fond de la petite cuisine se trouvait en effet un garde-manger, j'ouvris la porte, mon pistolet toujours pointé sur le gars. Une autre était dissimulée derrière les étagères étroites. Elle était en béton armé. J'essayai de la pousser. Fermée à clé.

— Ouvre-la ! ordonnai-je.

— Elle ne s'ouvre que de l'intérieur, lança-t-il.

Il avait raison. Il n'y avait ni poignée, ni barre.

— OK.

Je frappai la tête du garde contre les étagères une fois, deux fois et le pauvre type s'évanouit. Je jetai un œil par la fenêtre, aucun signe du rouquin. Il ne tarderait pas à revenir ou tenterait de joindre par radio ses collègues qui étaient entrés dans l'écurie et se demanderait pourquoi ils ne répondaient pas.

J'ouvris mon sac, trouvai les bandes d'explosifs et les câbles et commençai à les installer autour de la porte.

86.

L'explosion dégagea plus de lumière que de chaleur et alors qu'Edward hurlait en reculant, Mila sortit sa matraque. Le premier coup érafla la mâchoire d'Edward, le bout du bâton lui déchirant la peau. Mila visa son torse, mais il lui attrapa le bras et le tordit sauvagement. Elle lui cogna le visage du plat de sa main libre. Une droite atteignit Mila et elle tomba à genoux, Yasmin l'attaquait avec ses poings et ses pieds. Edward saisit Mila par les cheveux, lui cracha sur la joue et cogna deux fois sa tête contre la table, avant de lui arracher la matraque.

Yasmin, à bout de souffle et pleurnicharde, écrasa la matraque sur le crâne de Mila qui s'écroula sur le tapis persan.

— Elle m'a blessé, s'offusqua Edward.

Le sang coulait abondamment, perlait sur sa chemise. Mila leva la tête. Yasmin Zaid la menaçait d'un pistolet. Sa fine bouche, les lèvres pincées, d'abord agitées de secousses, s'immobilisa en une ligne droite. Sa main tremblait légèrement. Ses yeux ne trahissaient strictement aucun sentiment. La personnalité qui autrefois habitait cette femme avait complètement disparu. Effacée, elle était remplacée par un vide qui bouleversa Mila.

— Lève-toi ! ordonna Yasmin.

Lentement, Mila obéit.

— Où est Sam Capra ? demanda Edward.

— Parti retrouver sa femme.

— Elle lui a échappé ? Je suis censé croire ça ? Et vous êtes venue ici seule pour m'affronter ? Sérieusement, je vous parais aussi bête que ça ?

— Pas très intelligent, en tout cas.

— Est-ce que Sam Capra est ici ? insista-t-il.

— Non, je suis venue seule.

— Ces gens pour qui vous travaillez, qui sont-ils ? La CIA ? Ou le MI5 ? C'est quoi ?

— Ce serait trop beau pour vous. Nous sommes bien pires. Nous sommes tenaces et fixés sur notre objectif. Vous n'apprendrez jamais comment lutter contre nous.

Edward la gifla du dos de la main. Elle ne bougea pas d'un pouce et sa force sembla l'enrager.

— On ne peut pas me dresser, moi, espèce de misérable ordure, lança Mila dans un murmure rauque.

— C'est ce qu'on va voir. Yasmin, amène-la avec nous. Où sont les gardes ?

— Ils sont partis réceptionner une livraison dans les écuries.

— Ils sont revenus ? demanda Edward en se figeant.

— Non.

— Appelle-les sur leur radio. Toi, viens avec moi.

Il agrippa Mila et enfonça le pistolet dans sa gorge. Il l'entraîna dans le couloir au pas de course.

— Votre ami, Piet. Quand je l'ai exécuté, c'était comme frapper dans un sac de farine en pleurs.

— Vous m'avez rendu service, déclara Edward sans ralentir.

— Ah oui. Vous avez tué tous vos propres hommes dans la brasserie.

Mila tourna la tête pour cracher au visage d'Edward. Il la cogna contre le mur et balança

son poing dans son ventre de toutes ses forces.

— Tu essayes de me retarder. Ça ne marchera pas.

— Je sais qui vous êtes. Vous travailliez avec un esclavagiste. Vous n'êtes pas mieux que lui.

— Ça ne te plaît pas ce que faisait Piet pour vivre ? s'esclaffa Edward. Quand j'en aurai fini avec toi, quand tu auras lâché tous les secrets que tu détiens, je vendrai ton beau petit cul à un type que je connais. Tu n'es pas trop vieille pour entrer sur le marché.

— On n'a pas besoin d'elle, intervint Yasmin en arrivant derrière eux.

Elle pointa son arme au milieu du front de Mila.

— J'ai vraiment pitié de vous, affirma Mila, et la main de Yasmin trembla légèrement. Ce qu'il vous a fait, le temps peut le guérir. Je connais des gens qui ont vécu bien pire et qui ont réussi à surmonter.

— Il m'a libérée.

— S'il reste ne serait-ce qu'une bribe de Yasmin Zaid derrière le lavage de cerveau, vous savez que c'est faux.

— J'ai atteint le but que je m'étais toujours fixé : ne plus être sous la coupe de mon père, assura Yasmin, mais ses lèvres tremblaient et elle n'arrivait plus à stabiliser sa main.

— Vous n'avez pas gagné au change.

— Ne tire pas ! ordonna Edward. Je veux lui parler. Les gardes ont rapporté un problème ?

— Des chevaux se sont enfuis. Ils essayent de les rattraper.

— Je n'aime pas ça, gronda-t-il dans un froncement de sourcils.

Yasmin, le pistolet toujours pointé sur Mila, se dirigea vers un coin du mur. Edward appuya dessus et une porte s'ouvrit. Une faible lumière éclairait des marches qui descendaient.

— Churchill envisageait d'utiliser cet endroit comme une base pour la résistance, si le besoin s'en faisait sentir, expliqua Edward. La résistance est bien là, mais pas celle qu'il imaginait.

Il poussa Mila dans l'escalier.

Les explosifs étaient mous comme de la craie sous mes doigts et étrangement, la sensation me fit repenser à la rivière en Thaïlande, au bord de laquelle mon frère Danny et moi jouions dans la boue, quand nous étions jeunes.

J'entendis des pas derrière moi.

— J'ai une belle quantité de dynamite dans la main, alors j'imagine que tu n'as aucune envie de tirer.

Pas de coup de feu. J'avais insufflé le doute dans son esprit. Je tournai la tête et vis le rouquin, un pistolet dirigé sur moi.

— Pose tes explosifs ! ordonna l'homme avec un accent serbe.

— Tu es le type le plus futé que j'aie vu ici.

— Quoi ?

— Lâche ton arme, tu me rends nerveux. Et il vaut mieux pas que je sois nerveux. Tu peux me tuer, mais alors je nous tue tous les deux.

Sa voix se teinta d'un stress manifeste.

— Pose ta dynamite et lève-toi, les mains sur la tête.

J'avais tout installé, je glissai le détonateur dans ma manche.

— Maintenant ! hurla le rouquin.

Il me fixait comme si j'étais un prix, une promo ou un bonus. En général, je suis pour l'ambition. Pas dans ce cas.

Doucement, je m'exécutai.

— Éloigne-toi de la porte.

J'obéis, reculant de cinq pas.

— Où est le détonateur ?

Vraiment le plus malin.

— Dans le sac, répondis-je.

Je sentais le bord froid de l'amorce sur mon poignet. Je fis encore un pas, le rouquin désormais entre la porte et moi. Le pauvre type avait tout faux, mais je n'allais pas le détromper. Quand même pas à moi de le faire.

Il s'agenouilla à côté du sac. Apparemment les bombes le rendaient fébrile. Pas étonnant.

— Ça a l'air d'un cylindre en argent, déclarai-je sans mentir.

Mais le gars ne fit pas ce que j'aurais souhaité. Il souleva le sac au lieu de fouiller dedans et me fit signe avec son arme.

— Allez, on sort.

— Ne remue pas le sac ! m'exclamai-je, feignant la panique. Surtout pas ! Le bouton est très sensible, on le bouscule et boum !

Le rouquin s'arrêta. Je tournai les talons et fis semblant de trébucher sur le bras étendu du grand Black. Le détonateur glissa dans ma paume.

— Alors venez le chercher. Je ne touche plus à ça.

— OK, lançai-je, avant de me jeter au sol en me couvrant la tête et en appuyant sur le bouton.

L'explosion délogea la porte de ses charnières. La déflagration résonna dans tout mon squelette alors que j'enfonçais le poing dans la tête du rouquin. Déjà sonné et blessé, il s'effondra.

Je détalai à travers le nuage de poussière pour me précipiter dans l'escalier en pierre vers le tunnel noir.

87.

Je me projetai dans l'esprit la carte que Mila m'avait montrée. Elle m'avait expliqué qu'après l'entrée du souterrain il fallait tourner dans un virage serré, et c'est là que l'ancien complexe commençait. C'est là que Zaid avait dû accomplir ses travaux secrets, et que je trouverais la vérité sur ses armes mystérieuses.

Je courus. De faibles ampoules éclairaient le tunnel, et l'humidité saturait l'air. Au loin, j'entendis des cascades d'eau. Plus j'avançais, plus le bruit était fort. Mais il diminuait à mesure que je descendais dans les profondeurs. Le passage aboutissait à une grande salle, taillée dans la roche. Des blocs de béton, rendus gris par le temps, constituaient le sol. Il faisait frais. Des néons pendaient au plafond. Une table en métal accueillait toute une panoplie de PC. Des photos personnelles égayaient le poste de travail : Bahjat Zaid et sa famille, Yasmin, petite fille debout à côté de son père, un visage caressant l'autre.

Je fermai la porte derrière moi et tournai le verrou. Ensuite je m'installai devant l'ordinateur au centre de la table. Ce qui ressemblait à des disques durs externes était relié aux machines. Chaque lecteur était fendu d'une fine ouverture, comme pour une carte mémoire. Tous étaient marqués du logo de Militronics.

Je bougeai la souris, le moniteur s'éveilla. Quelqu'un s'était trouvé ici, récemment. L'écran affichait une sorte de code-barres géant, rempli de données encodées qui ne signifiaient rien pour moi.

Je lus le nom du fichier : ADN 017. L'analyse ADN de quelqu'un ? Le logiciel proposait d'ouvrir les derniers fichiers utilisés.

Une liste apparut : ADN 001 jusqu'à ADN 015. Je frappai l'option Plus sur le dernier nom. Encore une liste rangée dans un ordre numérique, jusqu'à ADN 050. Cinquante dossiers, cinquante ADN.

Une photo dans un coin illustrait chaque ADN. Pour ADN 050, celle d'une petite fille d'environ douze ans.

Ils analysaient le profil génétique d'enfants ? Mais pourquoi ?

Je parcourus les dossiers. Il s'agissait en majeure partie d'enfants, quelques hommes et des femmes, dans les quarante, cinquante ans. Des gens ordinaires, rien de particulier. Certains des clichés avaient été pris sur des passeports, mais pas tous. Des gens bien habillées, qui marchaient dans la rue, parfois souriant à l'objectif. Je n'en reconnus aucun et aucun nom n'était relié à un fichier.

Qui étaient ces gens ?

Je jetai un œil aux disques durs. L'un d'eux était branché sur un écran. Peut-être que les réponses se trouvaient sur les disques externes. Je décidai de les emporter. Je pressai sur le bouton eject, mais c'est alors une petite puce qui sortit de la fente. Je m'en emparai. Elle avait une surface plane et brillante, et dessus, une grille qui rappelait celle du pistolet étrange d'Edward et des restes de la bombe de l'attentat de la gare centrale. Sur la table, je trouvai un petit boîtier en plastique destiné à ranger la puce. Je glissai le tout dans ma chaussure.

La porte s'ouvrit soudain alors que je retournais à l'ordinateur.

Edward et Yasmin avancèrent dans la salle, un pistolet sur la tête de Mila. Le même genre de flingue que celui de St. Pancras.

— Les mains en l'air, Sam ! ordonna Edward.

Je ne me fis pas prier.

— Enfin. Face à face, dit-il en souriant. Waouh, vous êtes un sacré dur à cuire, mon vieux !

Je ne parlai pas. Je le revis giflant Lucy dans la voiture. Je repensai à sa fuite dans les rues de Londres, alors que mes amis brûlaient vifs.

— Je ne peux pas vous le reprocher. Je vous sous-estimais. On pensait que vous ne juriez que par PowerPoint. Mais non, vous savez faire bien plus que cela et je dois dire que vous m'avez impressionné.

Mon pistolet était sur la table à moins d'un mètre de moi. Même s'ils nous tuaient, Mila et moi, je ne pouvais pas les laisser s'en tirer. Ce qu'ils projetaient de faire contre des innocents, mon Dieu, contre des enfants…

— Si vous bougez ou que vous résistez, votre bébé meurt. Il me suffit de passer un coup de fil.

Il savait où était mon fils.

— Pas un geste. Yasmin, prends son arme.

Elle s'exécuta. Elle apporta le pistolet et le couteau à Edward.

— Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi ma femme ? Pourquoi avez-vous tué tous vos collègues en Hollande ?

— Pourquoi devrais-je me justifier ? Je me fiche que vous mouriez l'esprit embrouillé. Yasmin, fouille-le.

Elle revint vers moi et ses mains, tremblantes, se déplacèrent sur mon corps. Elle ne pensa pas à vérifier mes chaussures…

— Pour qui travaillez-vous, Sam ?

Je fis un signe de tête vers Mila. Elle ne dit rien.

— Et pour qui travaille-t-elle ?

— Elle refuse de me le dire.

— Où est notre turbulente Lucy ?

— Partie.

— Morte, mentit Mila. Elle ne voulait pas dire à Sam où se trouvait son enfant.

— Je vais calmer votre foisonnement d'interrogations sur un point, Sam. J'ai vendu votre fils.

Ces quelques mots s'enfoncèrent en moi comme un poignard dans mon cœur. Ce fut pire que « regarde ce qui arrive à des mecs comme lui », quand mon frère avait été tué. Pire que « je suis censée te tuer », prononcé par ma propre femme. L'espace d'un instant, je pensai que mes genoux allaient me lâcher.

— Je l'ai vendu à une bonne femme qui fait du trafic. Elle me le garde sous la main. Elle le tuera si Lucy ou vous me causez des soucis.

Je n'ai aucun mot pour la colère, la rage qui s'empara de moi. Brûlante, aveuglante, comme si j'avais été frappé par la foudre.

— Je vais vous tuer ! laissai-je échapper.

J'aurais dû négocier. Dire que je ferais tout ce qu'il voudrait. Mais qu'il ne fasse pas de mal à mon bébé. Il l'avait vendu. Un jet de vomi monta dans ma gorge. Je ravalai l'acidité.

— Mais non, s'esclaffa Edward.

Il me fit signe de m'éloigner de l'ordinateur. Je m'écartai de quelques pas. Et là, il retira une puce de là où se trouvait la grille sur son pistolet et il en inséra une autre qu'il venait de prendre dans sa chemise. La puce était exactement comme celle dans ma chaussure, le pistolet, légèrement plus grand que le Glock classique, lourd, brillant et très menaçant.

— Tu vas faire une démonstration ? demanda Yasmin. Tu as son… ?

— Tais-toi. Je vais les emmener au puits.

L'idée ne me plut pas vraiment. Mila était menottée. Yasmin me prit par le bras, pressant son arme dans mon cou et elle m'entraîna hors du labo. Yasmin et moi ouvrions la voie, Edward et Mila derrière nous. Le couloir était étroit, pas assez de place pour se battre. Et si je me battais, il ferait tuer mon fils.

— Votre père voulait juste vous sauver, dis-je à Yasmin. Il a tout abandonné pour vous sauver.

— Mon père voulait me contrôler, répliqua-t-elle, comme si elle crachait les mots.

— Quelqu'un vous contrôle maintenant bien plus fort que votre père.

— La ferme ! lança Edward.

Je voulais le faire parler. Il ferait bien une erreur.

— L'analyse ADN des enfants et des quelques adultes, c'est quoi ?

— Vous serez soulagé de tout problème, quand le moment sera venu. Ne vous en faites pas.

Ma vie touchait à sa fin. Plus d'issue. Fini. Nous avançâmes vers une pièce sombre là où le couloir s'élargissait. Le parfum terreux de l'eau artésienne me taquina les narines.

— Tue-les, le pressa Yasmin, d'une voix mal assurée.

Nous savions ce qu'il lui avait fait et cela la perturbait de nous voir là. Nous appartenions à sa vie d'avant, en dehors du cocon dans lequel Edward la tenait prisonnière.

La pièce donnait sur une porte en acier que nous franchîmes pour aboutir dans une salle en pierre toute ronde. Un grand trou était creusé dans le sol devant nous. Un puits de près de deux mètres de diamètre, d'où nous parvenait un déferlement d'eau. Je me souvins d'avoir vu le début d'une rivière sur la carte du domaine. Ce devait être son lit souterrain.

— Emmène-le au bord, Yasmin.

Elle me poussa. Edward maintenait un pistolet sur le cou de Mila, l'autre rivé sur moi.

— Vous avez été très sage. Votre fils vivra. Quel bon père, s'amusa Edward.

— Ne lui faites pas de mal ! Jamais !

J'allais mourir pour un enfant que je n'avais jamais vu. Très bien. C'était comme ça. Mais j'aurais tant aimé le tenir dans mes bras, voir son visage, déceler dans ses traits les miens et ceux de Lucy – eh oui, ceux de Lucy également, la Lucy de mes rêves, la Lucy honnête.

— Je suis certain qu'il aura une belle vie, assura Edward, railleur.

Ma course s'arrêtait, je ne pouvais plus lutter. Dans mes derniers instants, je décidai que la dignité était tout ce qu'il me restait.

Laisse-moi partir, m'avait supplié Lucy, mais j'avais refusé. Je n'avais pas pu. Et c'est ce qui m'avait conduit là.

— Je suis désolé, Mila.

Elle hocha la tête.

Edward leva son gros flingue et visa mon torse. Il était à deux mètres de moi. Je me demandais si j'allais mourir avant de toucher l'eau. Je ne voulais pas me noyer. Je pensais à mon père, à ma mère, à la vie inhabituelle qu'ils nous avaient réservée à mon frère et à moi. Je pensais à Daniel. Je m'accrochais à lui.

Le canon pointait droit sur ma poitrine.

Il tira.

Je restai debout et comme un imbécile, je baissai les yeux vers mon torse, où un trou béant aurait dû apparaître. Mon tee-shirt était immaculé.

À un mètre de moi, Yasmin chancela, stupéfaite. Du sang jaillissait de son ventre.

Impossible. Le pistolet me visait directement. Je n'en revenais pas. Elle était à un mètre de moi, sur ma gauche, et rien n'avait pu dévier la trajectoire du pistolet.

Edward riait à gorge déployée. Mila ouvrait de grands yeux. J'attrapai Yasmin au bord du puits, sentant la vie quitter son corps.

— La science d'un homme est la magie d'un autre, déclara Edward.

— Comment… comment ? bredouillai-je.

Elle ne pouvait pas être morte. C'est moi qu'il visait.

— Je n'ai plus besoin d'elle, expliqua-t-il en relevant son arme. Pendant que vous agoniserez dans les eaux noires, je tuerai votre bébé, siffla-t-il. Simplement parce que je le peux.

Il tira deux autres coups. Tenant Yasmin contre moi, je me tournai pour me protéger, mais je n'avais nulle part où aller. Les balles s'enfoncèrent en elle et je tombai dans les ténèbres. Je chutai vers les eaux sombres, Yasmin toujours dans mes bras.

88.

Je restai sous l'eau. Si je refaisais surface, il m'abattrait. Le froid fut un choc. Illuminée par les lumières tordues au-dessus du puits en pierre, l'eau était grise.

Je me cramponnai au fond, me collant contre le mur en pierre, essayant de ne pas remonter. S'il me voyait, il n'hésiterait pas. Il fallait qu'il me croie mort.

Mes poumons étaient sur le point d'exploser. J'entendis un cri au loin, peut-être Mila. Ou Edward, espérai-je. Mila n'était pas du genre à crier, mais Edward, si, j'en étais sûr. Une pensée folle et irrationnelle pour empêcher mes poumons de partir en lambeaux. Mais Mila ne plongea pas pour nous sauver. Le visage de Yasmin se tourna vers moi, à quelques centimètres, les yeux mi-clos dans l'eau. Je touchai sa gorge. Pas de pouls. Une petite colombe en bois flottait sur un collier entre nos deux têtes.

On coupa les lumières. Au loin, j'entendis la lourde porte en pierre se refermer. L'obscurité totale. Tout mon corps brûlait du manque d'oxygène. Je remontai à la surface, essayant de respirer le plus calmement possible. Je n'y parvins pas. Mes halètements résonnèrent sur la pierre. Aucun coup de feu. Edward était parti, et moi, enterré dans ces ténèbres affreuses et étouffantes.

Je tâtai de la main la paroi du puits. Ce n'était pas du béton lisse. Ce devait être un puits plus ancien avec de la pierre taillée qui me permettrait d'escalader.

Je ne pensais pas avoir été sévèrement touché. Mes poignets étaient éraflés par la balle quand je tenais Yasmin, et mon épaule m'élançait méchamment.

Au premier essai, je parvins à me hisser d'un mètre et demi avant de retomber dans l'eau. Je ne pris pas le temps de me reposer. Je recommençai l'ascension.

Je tuerai votre bébé. Simplement parce que je le peux.

Trois mètres cette fois. Du moins, c'est ce que j'évaluai. L'obscurité totale pouvait bien me jouer un vilain tour. Mais je n'avais plus de prise. J'en trouvai une, la perdis. Une pierre heurta mon menton et m'ouvrit la peau. Du sang jaillit.

L'eau froide me vivifia. J'escaladai une nouvelle fois la paroi. Retombai. Remontai, et désormais, je reconnaissais chaque rocher au toucher. Je pris le même chemin et après une demi-heure de lutte, je sentis le rebord lisse en haut du trou.

Je me hissai sur mes bras, mes côtes incendiées de douleur, le reste de mon corps tremblant et gelé. À tâtons, je longeai le mur jusqu'à trouver la porte en pierre.

Elle était verrouillée, ne bougeait pas d'un pouce et la serrure était renforcée par une plaque en métal. De l'autre côté, elle était bloquée. Pas moyen de la crocheter et aucune lumière pour m'aider. Yasmin m'avait confisqué ma torche quand elle m'avait fouillé.

Je suis dans ma tombe.

Cette pensée faillit me paralyser. Quelqu'un viendrait. Mais dans combien de temps ? Combien de jours ? Peut-être jamais ? Est-ce que quelqu'un connaissait seulement l'existence de ce complexe ?

Je tuerai votre bébé. Simplement parce que je le peux. Et les enfants sur l'ordinateur. Ils faisaient partie des projets de dément d'Edward.

Je rampai vers le bord du trou. J'entendais le grondement de l'eau. La rivière devait bien refaire surface quelque part. Mais je n'avais aucun moyen de savoir quels détours le courant prendrait.

Combien de minutes peut-on retenir sa respiration ? Combien de temps ?

— Assez longtemps ! répondis-je aux ténèbres. Assez longtemps.

Je passai les jambes par-dessus le trou. Je n'avais rien fait de plus difficile de toute ma vie. Je ne voulais pas retomber dans l'affreuse obscurité d'encre. J'avais eu tellement de mal pour remonter. Je pouvais simplement attendre. Rester assis là et espérer que quelqu'un me trouverait.

Je pensais à Daniel.

Il a besoin de moi.

Cela me faisait bizarre que quelqu'un ait besoin de moi. Cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps. Le besoin que Lucy exprimait pour moi était feint, un besoin lové dans le mensonge tel un serpent. Mes parents n'avaient plus eu besoin de moi après la mort de Danny. Ils me détestaient d'être encore en vie. Daniel, lui, même s'il ne le savait pas, avait besoin de moi.

Je plongeai dans le noir.

89.

Je m'enfonçai dans les eaux. Le corps de Yasmin n'était plus là. Je sentais la pression du courant sous le calme relatif du puits.

Elle avait sombré et avait été emportée.

J'emplis mes poumons d'oxygène en respirant lentement et profondément. Tout au fond de mon esprit, je repoussai ma peur de l'eau.

Puis je redescendis sous la surface. L'eau noire était froide et pénétrante. J'avais l'impression que la mort m'enveloppait. Je restai près de la paroi supérieure de la grotte qui touchait le bord du puits. C'était de la pierre lisse, usée par les coups de canif de l'eau. Le courant me poussait en avant. Je frottai les rochers qui me râpaient le dos et la tête. Mes côtes me torturaient.

Dix secondes sous l'eau.

Pas de douleur. Pas de peur. J'avançai plus vite. J'essayais de ne pas céder à l'affolement, de me laisser guider par la force du flot comme une torpille. Je n'avais jamais connu d'obscurité plus totale. Je battais des jambes, les mains toujours devant moi pour éviter un éventuel obstacle, essayant de me convaincre que j'avais tout mon temps.

Cinquante secondes. À vue de nez. Mes poumons commençaient à brûler. La panique menaçait d'éclater. Une petite étincelle et c'était l'explosion.

Je vis une lueur vers ma gauche et partis dans cette direction. La lumière devenait plus importante. Je déviai à grands coups de pied, coupant le courant vers cette source de clarté inattendue. Je vis un cercle en pierre, les contours légèrement éclairés, comme dans le puits que je venais de fuir. Je me propulsai à la surface, combattant le besoin de laisser l'air vicié, mais si précieux, s'échapper de mes poumons. Le trou était plus étroit. Je montai.

Et je pris un violent bol d'air.

Je pris plusieurs grandes respirations. À cinq cents mètres au-dessus de ma tête, une grille, rongée par la rouille fermait l'accès. Je respirais comme jamais avant cela. J'essayai de la forcer. Elle était fermée par de gros verrous en fer. Je ne pouvais pas escalader le puits vers le reste du complexe.

Mais le bruit de l'eau était fort. Cela devait être le fracas de la cascade que j'avais entendu quand j'étais entré depuis les écuries. J'essayai d'arracher la grille à la pierre, jusqu'à ce que je comprenne que je n'y arriverais pas et que je gaspillais une précieuse énergie.

Je voulais rester dans cette poche d'air et de lumière, mais c'était impossible. Mon fils avait besoin de moi. Mila avait besoin de moi. Est-ce qu'Edward l'avait tuée ? Je ne pensais pas, il voulait connaître le nom de ses employeurs.

Il fallait que je retourne dans les ténèbres.

Je pris plusieurs profondes inspirations, levant les yeux vers le puits en pierre, comme un fœtus percevant un autre monde au bout du canal le jour de sa naissance. J'emplis mes poumons d'air et replongeai une nouvelle fois.

La rivière froide m'entraîna. Je sentis soudain une légère descente dans l'angle du plafond. Plus bas encore, vers les entrailles de la terre, plus loin de la surface et de la vie. Pas de panique. Quoi qu'il se passe, pas de panique.

Je luttai contre le désir de repartir en arrière vers le dernier puits. Puis je sentis la pierre, non seulement au-dessus de moi, mais sous moi également. Le tunnel s'était transformé en

cercueil. J'essayai de revenir sur mes pas, la panique me saisissant désormais complètement, les bulles sortant par milliers de ma bouche et l'eau me fouettant entre les mâchoires de pierre.

Des rochers m'égratignaient de toutes parts. Ma mère, mon père. Mon frère, fixant la caméra, implorant en silence qu'on le laisse en vie. Je serais bientôt avec Danny. Mon enfant. Lucy. Je ne voulais pas que ma dernière pensée soit pour Lucy. Je pensai à mon frère, imaginai ses fortes mains agripper les miennes.

Et soudain, plus aucun rocher ne me comprimait. Au-dessus de moi, plus rien. La lumière, vive et intense. Je battis des jambes. Faiblement. Mes muscles allant au bout de leurs forces. Puis ma tête déchira la surface de l'eau. Je pris de grandes bouffées d'air, toussai, me tournai dans l'eau et vomis. J'étais arrivé dans la rivière, limpide, le ciel au-dessus de ma tête.

J'entendis un bourdonnement. Un avion. Je me souvins de la piste de décollage privée sur la carte. Et étendu sur l'eau grise et froide, je levai les yeux pour voir le jet de Zaid s'envoler.

Edward était parti.

90.

Je restai allongé sur la rive jusqu'à trouver la force nécessaire pour me lever. Je partis alors vers les écuries. Les gardes n'étaient plus là, emmenés à l'hôpital ou retournés dans la maison. Je me dirigeai vers le complexe.

Je vérifiai tous les ordinateurs. Tous les disques durs envolés, ainsi que les lecteurs de sauvegarde et les lecteurs de puces. Plus de puces non plus.

Je jetai un œil dans ma chaussure. La puce que j'y avais mise s'y trouvait encore.

Edward en avait inséré une dans son pistolet avant de tuer Yasmin. Donc la puce et l'arme fonctionnaient de concert. L'étrange pistolet qui avait servi à abattre Yasmin, alors qu'il me visait directement. Le pistolet qui avait la même grille métallique que la bombe de la gare centrale et qui avait tué le Tsar de l'argent.

Je ressortis vers le camion de livraison pour aller inspecter le hangar vide. Aucune trace de Mila.

Il l'avait emmenée, parce qu'il voulait savoir qui le recherchait.

Je roulai vers le canal, longeai l'endroit que j'avais escaladé et une centaine de mètres plus loin, je trouvai le corps de Yasmin. Je courus vers l'eau et l'extirpai des épaisses broussailles pour ensuite porter la dépouille vers le camion. L'idée de retourner à Londres ne m'enchantait pas : sans permis à mon nom, dans un pick-up volé, avec un cadavre à l'arrière. Mais je ne pouvais pas laisser le corps.

L'arme qui avait servi à exécuter Yasmin ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu voir dans ma vie. Il fallait que je fasse analyser les balles.

91.

L'*Adrenaline* vibrait au son des guitares et de chants androgynes. Les clients remplissaient la terrasse pour écouter un groupe hyper à la mode. Je garai le pick-up derrière le bar sur la place de stationnement réservée et composai le code que Mila m'avait donné pour ouvrir la porte de derrière, le corps de Yasmin pesant sur mon épaule. Personne ne m'aperçut. Lucy était toujours enfermée dans sa pièce sans fenêtres. Je la laissai où elle était. À cet instant, si je posais les yeux sur elle, je pourrais la tuer. Il fallait que je reste concentré. Je fermai à clé derrière moi. La pièce était insonorisée, mais je sentais tout de même les battements de la musique plus loin.

Je trouvai une trousse de survie dans le placard, tout comme à Amsterdam. Je sortis un scalpel et étendis une bâche en plastique sur le sol pour y allonger Yasmin. Avec précaution, je coupai la chair au niveau des impacts de balles. Je ne pouvais chasser de mon esprit ni l'image de la fille tant aimée qu'elle était pour son père, ni celle de la coquille vide qu'elle était devenue.

Je trouvai une des douilles et m'appliquai à l'extraire. Je l'essuyai, la lavai et la plaçai sur la table.

La balle était plus longue et plus fine que la normale. Légèrement déformée par l'entrée dans le corps de Yasmin, elle portait sur le bout une minuscule grille, du même type que sur la bombe et le pistolet. Je parvins à l'ouvrir, pour découvrir un assemblage complexe de technologie miniature.

Je pris des photos de la balle démontée que je chargeai dans l'ordinateur sur le bureau.

Ensuite, j'attrapai un des téléphones sur l'étagère, et appelai un numéro à New York.

J'attendis trois sonneries.

— Howell.

— C'est Sam Capra.

— Sam !

— J'ai ma femme.

— Vous *quoi* ?

— J'ai capturé ma femme.

Une longue pause choquée.

— Vous aviez raison, Howell. Elle m'a trahi, elle a trahi la Compagnie. J'en ai la preuve.

— Doucement.

— Vous avez intercepté cette cargaison de cigarettes de contrefaçon ?

— Non. Les douaniers à Rotterdam ne l'ont pas saisie.

— Écoutez. Lucy est de mèche avec un groupuscule, vos *Novem Soles*, qui a volé un prototype expérimental de pistolet. Je voudrais vous envoyer une photo de la balle. Il faut l'analyser.

— Non, il faut que vous reveniez ici, Sam. Il faut faire les choses correctement.

— Non. Je vous envoie les photos. Je pense qu'ils ont pour cibles des enfants.

— Des enfants ?

— J'ai trouvé une liste de cinquante personnes visées. Surtout des enfants, quelques hommes et femmes. Donnez-moi une adresse mail où je pourrais vous communiquer toutes ces informations.

— Apportez-moi les preuves en main propre. Tout de suite, Sam ! ordonna Howell avant de baisser le ton. Tout sera oublié si vous détenez vraiment Lucy.

Mais si je lui disais tout, il faudrait aussi que je parle de Mila. Je n'étais pas prêt pour ça.

— Donnez-moi une adresse. Un point c'est tout.

À contrecœur, il obtempéra. Je raccrochai. Au moyen d'un programme d'anonymat, j'accédai à une série de serveurs, et optai pour un qui abritait un site célèbre de commérages en Afrique du Sud. La Compagnie s'en servait comme couverture. Je passai par un compte inactif que j'avais à l'époque de Peter Samson, afin d'envoyer les photos. Je donnerais à Howell deux heures avant de rappeler.

J'enfilai des vêtements secs que je trouvai dans le placard, puis ouvris la pièce sans fenêtres. Lucy était étendue sur le sol, enchaînée.

Je la dévisageai comme si elle était une parfaite inconnue.

92.

Lucy se blottit contre le mur.

— Tu n'as pas l'air en forme.

— Edward a un pistolet étrange. Tu vises quelqu'un et ça tue quelqu'un d'autre. Explique-moi.

Elle secoua la tête

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Il marche avec une puce.

— Je ne sais pas, Sam.

— Il a une liste d'enfants qu'il va prendre pour cibles. Des enfants, Lucy !

— Vraiment, je ne sais pas.

— Il a dit qu'il allait tuer notre fils. Simplement parce qu'il le peut.

Je vis le prochain *je ne sais pas* se former sur ses lèvres. Puis sa bouche se figea. J'attendis de voir ce qu'elle allait dire. Mais rien.

— Il va tuer notre fils, Lucy. Est-ce que c'est vrai ?

Elle essaya de se lever.

— Il faut que tu m'écoutes, Sam, je t'en prie…

— *Est-ce que tu l'as aidé à vendre notre enfant ?* hurlai-je.

Elle secoua la tête. Puis elle fit oui. Mais la secoua de nouveau.

Le nombre de personnes que j'avais voulu exterminer, pas celles que j'avais dû tuer, mais celles qui m'avaient donné envie de le faire, se comptaient sur les doigts d'une main. Les hommes qui avaient tué mon frère, qui avaient donné sa direction à ma vie. Piet, parce qu'il violait et vendait ces filles et que ça le faisait sourire. Edward. Mais maintenant, c'est Lucy que je voulais abattre. Je sentis mes doigts se resserrer autour de son cou, et elle ne se débattit pas. Elle se contentait de me fixer dans les yeux.

J'appuyai plus fort, puis je la projetai loin de moi.

Elle ferma les yeux.

— Edward m'a pris Daniel pour que je coopère.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas. Après sa naissance, ils me l'ont retiré… Je ne l'ai tenu dans mes bras qu'une seule fois. Juste une fois et je l'ai embrassé et je lui ai donné son nom… Je n'ai pas pu les en empêcher. La naissance a été difficile, Sam. Je n'avais plus la force.

— Et ? demandai-je en m'agenouillant à ses côtés.

— Et. Il a dit qu'il avait confié Daniel à un trafiquant. Qu'il allait le vendre à un couple d'Américains. Que je ne le reverrais jamais si je n'obéissais pas.

Elle se détourna de moi. Je lui pris le visage.

— Je ne crois pas le moins du monde que tu sois une victime innocente, Lucy. Tu ressens peut-être de la culpabilité pour moi, peut-être même pour notre enfant. C'est pour cela que tu m'épargnes. Mais tu es restée avec ces gens…

— Parce qu'ils avaient Daniel ! Edward est très fort pour trouver ton point faible et jouer dessus.

— Tu as placé la bombe dans le bureau ! Tu as fait circuler de l'argent sur des comptes que la Compagnie pensait fermés. Tu n'es pas l'innocente victime d'un enlèvement. À l'époque,

ils n'avaient aucun moyen de pression sur toi.

— Je ne savais pas que c'était une bombe. Je me suis laissé dépasser. C'était censé être un disque dur externe pour copier les données. Edward voulait les dossiers du bureau. Tous.

— Comme ceux sur mes enquêtes.

Elle hocha la tête.

— Je ne savais pas que c'était une bombe jusqu'à ce qu'Edward me le dise. J'étais dans la voiture. Je savais que tu étais à l'intérieur. Il est sorti de la voiture parce que le détonateur ne fonctionnait pas et il fallait qu'il s'approche du bâtiment. Ça m'a laissé quelques minutes. Il a réussi à la déclencher, il est remonté dans la voiture et s'est rendu compte que je t'avais appelé. Ensuite tout a explosé. Je t'ai sauvé la vie, Sam.

— Et tu as laissé les autres mourir.

— J'avais un choix difficile à faire, tout comme toi.

Je pris une profonde inspiration.

— Si tu veux m'aider, dis-moi juste ce que j'ai besoin de savoir. Cette arme. Elle marche avec une puce. La puce que j'ai prise est reliée à un ordinateur sur lequel j'ai vu une liste de profils ADN. On insère la puce dans l'arme, elle utilise la nanotechnologie pour viser un ADN en particulier avec une balle.

Elle hocha la tête lentement.

Je m'assis en face d'elle.

— Je pense que c'est ce qui s'est passé, lançai-je.

Elle serra ses genoux sous son menton.

— Edward est britannique, mais il travaille en Europe de l'Est, commençai-je. Il appartient à un des réseaux criminels internationaux sur lesquels le bureau enquêtait. Il découvre que ces pistolets expérimentaux sont développés en Hongrie, sans doute grâce à l'informateur scientifique qui aurait pu me livrer le Tsar de l'argent. Il kidnappe Yasmin pour faire pression sur son père. La rançon, c'était les armes, mais Zaid ne fournit que les pistolets et pas les puces qui les font marcher.

Lucy leva les yeux vers moi.

— Oui, il s'est foutu d'Edward.

— Et Edward comprend qu'il a en main une marchandise d'une inestimable valeur. Donc, il veut tout pour lui. Je pense que toute cette opération a été financée par le Tsar de l'argent. Edward voulait qu'il dégage de la scène, donc il fait en sorte que Yasmin l'élimine pour montrer qu'elle s'est ralliée à ses ravisseurs et assurer le silence de son père. Mais personne dans le gang d'Amsterdam ne connaissait le Tsar de l'argent, seul Edward était au courant de son existence. Le gang d'Edward l'a aidé à l'exécuter et aucun des membres ne s'est douté que cet attentat avait pour but de montrer aux éventuels acheteurs que la technologie était au point. Eux pensaient que c'était un simple attentat. Et quand il n'a plus eu besoin de ses hommes, il les a tous tués.

Je levai la mâchoire de Lucy avec deux doigts.

— *Novem Soles*. Neuf soleils. Qui sont-ils ? Est-ce qu'Edward est seul ?

— Ce sont ceux qui m'ont demandé de travailler pour eux.

— Tu n'avais pas de bébé pour faire pression sur toi, à ce moment-là.

— Non. Je t'avais, toi.

— Faux, dis-je en secouant la tête. Tu n'as pas fait ça pour me protéger.

— Et pourtant je t'ai fait sortir de l'immeuble, tu l'oublies ? Quoi que j'aie pu faire, Sam, ça je l'ai fait. Pas la peine de me remercier.

Je serrai le poing, mais le gardai sur mon genou.

— La bombe à Amsterdam. La police n'a pas réussi à découvrir comment elle avait été enclenchée. Mais elle avait une sorte de grille sur elle, la même que sur le pistolet, la même que sur la balle. La bombe explose si la personne avec le bon ADN s'approche.

Elle hocha la tête.

— Notre bureau n'a pas été attaqué à cause du Tsar de l'argent. La plus grande menace était le type qui nous avait indiqué le Tsar de l'argent : le chercheur qui travaillait sur la

nanotechnologie. Nous avons été pris pour cible parce que nous enquêtions sur ce lien avec un chercheur en ADN et nanotechnologie. Quand il a dû éliminer ce scientifique à Budapest, la prochaine proie qui pouvait l'aider avec cette technologie était Yasmin. Est-ce que ce chercheur travaillait avec elle ?

Elle hocha la tête.

— Ces pistolets, ces balles, cette bombe, ils marchent tous avec la nanotechnologie qui relie l'arme à l'ADN d'une personne en particulier, c'est ça ?

— Oui.

— Le Tsar de l'argent donne à Edward les fonds pour l'attentat de Londres, dans le but de mettre fin à mon enquête. Ensuite il utilise l'argent pour monter le groupuscule d'Amsterdam. Il paye Piet et Nic pour monter une opération de contrebande afin de voler la marchandise à Zaid et de l'envoyer aux États-Unis.

Lucy s'essuya le visage.

— Oui. Une balle encodée avec l'ADN ne peut pas rater sa cible. Les snipers peuvent tirer dans une foule sans jamais mal viser.

— Et alors, qui sont ces cinquante personnes listées ? Qui sont ces mômes ?

— Je ne sais pas. Honnêtement. Je ne sais pas ce qu'il a l'intention de faire. Edward a essayé de me tuer, tu as oublié ? Je ne peux pas t'aider, Sam, je ne peux pas.

Rencontre avec le diable, deuxième partie, songeai-je.

93.

La lune transperçait les nuages sur Brooklyn, comme un sourire dans la nuit.

Pas de temps à perdre. Le cambrioleur devait garder en tête la possibilité qu'il y ait des caméras de surveillance dans l'appartement vide, qui enregistraient tout. Il n'avait que quelques minutes pour trouver ce qu'il cherchait.

Il se rendit directement dans la salle de bains. Un peigne, une brosse et une brosse à dents attendaient sur la tablette sous le miroir. Le cambrioleur s'empara de la brosse et l'examina. Sam Capra avait une sacrée tignasse blond cendré. Plusieurs cheveux restaient accrochés dans les picots.

Le cambrioleur espérait qu'il pourrait en extraire des follicules survivants. Il mit la brosse dans un sachet en plastique et ajouta également le peigne et la brosse à dents. Il referma le sachet de ses doigts gantés et l'affaire était jouée.

Il ressortit par la porte, descendit l'escalier et retourna dans le clair de lune. Il retira la grosse cagoule qui cachait son visage et avança dans la nuit. La clé pour en terminer enfin avec Sam Capra attendait dans ce sachet en plastique.

94.

Je rappelai Howell trois heures plus tard.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Sa voix était sinistre.

— Les photos correspondent à des armes expérimentales que la Compagnie développe.

La Compagnie ? Oh, mon Dieu.

— Bahjat Zaid les développait pour vous ?

Dieu, la nature, ou un accident biologique peuvent donner des cerveaux incroyables et voilà ce que les gens décident d'en faire. Ils cherchent des façons plus efficaces pour tuer. Des façons qui rendent le meurtre simple comme bonjour.

Ces armes allaient changer l'histoire. Tuer un homme politique, le président, le pape, tuer un type bien, un méchant, avec l'assurance que la balle atteindra sa cible.

— Sam, savez-vous quel est son but ? À l'homme qui fait le trafic de ces armes ? Pourquoi fait-il tout cela ?

— L'argent, j'en suis sûr. Il doit revendre ces armes à quelqu'un qui a des projets. Il possède l'ADN de cinquante personnes. Un de mes contacts, Piet, m'a dit qu'il y avait cinquante paquets. Edward en expédiait cinquante. Ce n'est pas par hasard. Et ces cinquante personnes sont toutes des anonymes.

— Les reconnaîtriez-vous si vous les revoyiez ?

— Peut-être, je ne sais pas.

Ma tête lancinait.

Les pistolets étaient mes billets pour un retour à une vie normale. Si la Compagnie me disculpait, j'avais une chance de retrouver ce que j'avais perdu, de retrouver mon fils, sans avoir à regarder par-dessus mon épaule jusqu'à la fin de mes jours.

— New York, dis-je. Les armes sont expédiées à New York.

C'est Piet qui me l'avait dit.

— Pourquoi ? Et à qui ?

— Je ne sais pas.

Silence.

— Écoutez-moi bien. Si vous me tendez un piège, vous le regretterez.

— Vous êtes le cadet de mes soucis, Howell. Je sais que vous ne faites que votre boulot ingrat. Je suis navré d'être une source de tracas pour vous. Sincèrement.

— Sam…

— Quand j'en saurai plus, je vous appelle.

— Vous êtes toujours un employé de la Compagnie.

— Non.

— Mais si… et je vous ordonne de venir.

Je raccrochai. Je descendis et trouvai Kenneth, le gérant de l'*Adrenaline*. Il retourna dans le bureau avec moi. Il sursauta en voyant le corps de Yasmin.

— Je ne l'ai pas tuée, lançai-je.

— OK.

Je lui expliquai ce qui s'était passé, sans lui révéler la nature spécifique des pistolets. Mieux valait garder cela pour moi. Quand je lui racontai que Mila avait été capturée, il ouvrit de

grands yeux.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda-t-il.

— Kenneth, qui dirige cet endroit ? Pour qui travaillez-vous ?

— Pour Mila.

— Et Mila, pour qui travaille-t-elle ? Cette technologie, ces ressources, vous êtes une organisation colossale.

— C'était à Mila de vous expliquer, répliqua Kenneth.

— Mila est peut-être morte.

Il s'assit.

— Elle travaille pour la Table Ronde.

— La Table Ronde ? Les chevaliers du roi Arthur ?

— Mila aime dire qu'ils remontent aux temps anciens, mais c'est simplement un nom. C'est un groupe de gens riches et puissants qui se sont réunis il y a plusieurs années. Je n'en sais pas plus. Je sais que je peux passer des coups de fils, et Mila ou quiconque travaillant pour elle, arrivera.

— Donc, je bosse pour le roi Arthur.

Je me retins d'éclater de rire. Avec toute l'agitation de la journée, j'étais sur les nerfs.

— Non, monsieur, corrigea Kenneth, inquiet que je puisse vraiment penser une chose pareille.

— Et les bars appartiennent à la Table Ronde ? L'*Adrenaline*, le *Rode Prins* à Amsterdam, la *Taverne Chevalier* ?

Il hocha la tête.

— Sous une société de façade.

— Pourquoi travaillez-vous pour eux ? Quel fardeau portez-vous ?

Il m'examina un moment.

— Il y a dix ans, j'ai été accusé du meurtre d'une ancienne petite amie, expliqua-t-il, très sérieux. J'étais innocent, mais j'ai été condamné et j'ai fait de la prison. Les employeurs de Mila m'ont aidé à prouver mon innocence et ils ont retrouvé le vrai coupable. Je leur dois tout. Et désormais, je nourris un intérêt pour la justice que je n'avais jamais eu avant.

— C'est la même chose pour Mila ? Accusée à tort et sauvée par la Table Ronde ?

Comme moi aussi.

— Je ne peux pas vous le dire, parce que je n'en sais rien. Quelle importance, franchement ? Nous devons aider Mila.

— D'accord. J'ai besoin de partir pour les États-Unis avec ma prisonnière qui est enfermée dans cette pièce. Je ne peux pas la balader en première classe avec des menottes. Vous pouvez m'organiser cela ?

— Oui. Vous pouvez prendre un jet privé.

Kenneth s'élança pour passer un coup de fil. Il hésita.

— Vous pensez que Mila est morte ?

— J'espère que non. J'espère que je vais la retrouver. Parce que je pense que celui qui la détient veut en savoir plus sur la Table Ronde.

— Ils ne pourront pas la faire parler.

Il parlait avec une certitude indéniable.

Mila était le bonus d'Edward. Il savait que ses employeurs et lui avaient contre eux un ennemi de poids. C'est la seule raison qui pouvait la garder en vie. Edward, après tout, n'était qu'un opportuniste.

Je partis voir Lucy.

— Nous allons prendre un avion très bientôt. Si tu essayes de t'échapper ou que tu fais une scène, je t'abats. Tu piges, mon cœur ?

— Oui, macaque, dit-elle en se frottant les poignets. Je pige.

95.

La cabine était simple, mais fonctionnelle. Lucy, le pilote, le copilote et moi. Ils ne posèrent aucune question sur les chaînes.

— On leur a dit que c'était une prisonnière de la CIA, expliqua Kenneth. Je me disais que l'ironie vous amuserait.

— Merci.

Lucy mangeait un sandwich que je lui avais donné avec une bouteille d'eau.

L'avion laissa l'Angleterre derrière lui, s'envolant au-dessus de l'Atlantique, immense étendue noir acier.

— J'ai une question pour toi. Comment exactement la puce reconnaît l'ADN ?

— Je pourrais te bassiner pendant des heures avec les détails techniques, mais tu places un cheveu ou une goutte de sang sur la puce et elle encode la balle avec l'ADN ciblé. Ensuite la balle fonctionne comme un missile guidé.

— Mais il t'a tiré dessus et il t'a ratée.

— Il ne devait pas avoir mon ADN sur la puce. Le pistolet peut aussi être utilisé comme une arme traditionnelle sans la puce.

— Il n'a pas de puce avec ton ADN ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa.

— C'est possible qu'il l'ait, mais que tu l'ignores.

— S'il est intelligent, il l'a. Edward ne laisserait personne le trahir.

— J'ai beaucoup réfléchi à ce qui avait pu te pousser à trahir, j'ai essayé de comprendre comment quelqu'un comme Edward, un tel psychopathe, avait pu t'attirer pour que tu lâches ta vie avec moi.

— Quand tu enquêtais sur ces réseaux criminels, je voyais les chiffres que tu traitais. Quand tu examines ces réseaux, tu vois tout l'argent qu'ils se font. Des milliards et des milliards. Vingt pour cent de l'économie mondiale proviennent des marchandises illégales, de nos jours. C'est de l'argent facile. Tout ce qu'il faut, c'est le bon mélange de compétences. Des contrebandiers, des tueurs à gages, des pirates. Le bon réseau. Et ensuite…

Elle me fixait froidement.

— Je suis une femme pragmatique. Ils m'ont proposé de l'argent. Je savais que je pourrais le blanchir en le passant par les comptes de la Compagnie et le faire disparaître. Du moins, je pensais que ce serait possible. Leur donner les fichiers ne faisait de mal à personne.

— Parle-moi de *Novem Soles*.

— J'ai un contact. C'est lui qui m'a payée, mais je ne l'ai jamais rencontré.

Elle termina son sandwich.

— Je ne sais même pas comment ils ont choisi leur nom. Mais j'ai trouvé une vieille légende sur les neuf soleils sur Internet. Chinoise. Elle raconte qu'il y avait autrefois dix soleils, mais qu'ils ne voulaient pas sortir l'un après l'autre pendant la journée. Tous les dix apparaîtraient en même temps, et leur chaleur brûlerait la terre.

Sa voix était devenue très douce.

— L'empereur pria le père des dix soleils, Di Jun, de demander à ses fils de ne sortir qu'un à la fois, pour éviter que le monde ne se transforme en torche de feu. Mais les soleils refusèrent. Alors, Di Jun envoya un archer, du nom de Yi, avec un arc et des flèches magiques,

pour effrayer les soleils, pour les faire obéir. Au lieu de cela, Yi en tua neuf, afin qu'il n'en reste qu'un.

Elle esquissa un sourire.

— Parce que le retour des neuf soleils détruirait le monde, éliminerait tous ceux qui essayeraient de les dompter. Je ne sais même pas si cette histoire a un quelconque rapport avec *Novem Soles*, ou pourquoi ils ont pris un nom latin, si c'est une légende chinoise.

Son sourire était totalement dénué de joie.

— Neuf personnes qui peuvent détruire le monde, c'est ainsi qu'ils se considèrent.

— Est-ce qu'Edward est un des neuf ? Ou est-il un simple larbin ?

— Je ne sais pas.

— Ces cinquante personnes, qu'est-ce qu'elles ont de spécial ?

— Je t'ai dit que je ne savais pas.

— Tu mens.

— Non, c'est la vérité.

Lucy remonta encore une fois les genoux sous le menton. Elle me défiait du regard.

— Quand tu m'as demandé de t'épouser, j'ai failli refuser. Pas parce que je ne t'aimais pas. Je t'aimais. Mais je sentais que tu ne me suffirais pas. Je voulais beaucoup plus de la vie. Je voulais de l'argent. Je voulais du respect. Je voulais travailler dur pendant dix ans et ensuite avoir le reste de ma vie pour profiter. Pas m'user les doigts à entrer des données dans un bureau dirigé par des hommes, pas me mettre en danger pour une bande d'idéalistes.

Elle tendit les jambes devant elle et l'espace d'un instant, nous étions de retour à Londres, à boire de la bière dans notre appartement tout en parlant de l'avenir.

— Je savais que rien de tout cela ne t'intéressait. Pendant un temps, j'ai pensé que j'arriverais à vivre sans argent. Mais j'en suis incapable.

Je ne dis rien. Elle se tut pendant près de quarante minutes et je pensai qu'elle s'était endormie.

— Je crois que je vais t'en dire un peu plus sur les gens pour lesquels je travaille, déclara-t-elle soudain.

— Qu'est-ce qui t'a décidée ?

— Tu crois vraiment que la Compagnie va te reprendre les bras ouverts ? Même si tu les aides ? Peut-être qu'ils t'accorderont une grâce. Peut-être. Mais ils ne te laisseront plus jamais travailler pour eux. Ils ne te feront plus confiance. Ils penseront que tu ne peux pas suivre les ordres. Les ordres, c'est sacré.

— Tu es en train de me proposer du boulot ?

Elle étira une jambe.

— Prends-le comme une bouée de sauvetage. Je pense que la Compagnie va tout simplement nous tuer quand tout sera terminé.

— Non.

— Oh, pas eux officiellement. Mais ils ont des groupes de malfrats qui travaillent pour eux.

Je la dévisageai sévèrement. Comment avais-je pu me tromper à ce point pendant si longtemps ? Cette pensée me fit l'effet d'un coup de poing dans le ventre, dans le cerveau.

— Je ne te suffisais pas. M'épouser ne t'a pas suffi…

— T'épouser, c'était… c'était la bonne chose à faire. Je t'aimais. C'était un acte d'optimisme.

— Je ne te crois pas quand tu dis que tu m'aimais.

Elle leva le bras, retroussa sa manche et je vis trois cicatrices de brûlure.

— Voilà ce que m'a coûté ce coup de téléphone que je t'ai passé dans le bureau de Londres. Edward pensait que je les avais trahis en te laissant vivre. Même comme bouc émissaire, vivant tu risquais d'enrayer la machine.

— Mais tu m'as piégé.

— Tu étais en vie. Je savais qu'ils finiraient par te libérer, il y avait une chance. La prison, c'est tout de même mieux que la tombe.

— Pourquoi ne te suffisais-je pas ? Je n'étais pas un bon mari ?

— Qu'est-ce que tu en as à faire de mon opinion ?

J'allai répondre, mais elle leva la main pour m'interrompre.

— Non, tu n'en as plus rien à faire de moi. Je vois clair dans toute cette discussion. C'est le bébé, affirma-t-elle dans un sourire vite effacé. Mon joker.

— Ne parle pas de Daniel comme ça.

— Je sais. C'est une personne. Qui a grandi en moi pendant neuf mois.

Elle passa le dos de sa main sur sa bouche.

— Quand on a appris que j'étais enceinte… tu t'en souviens ?

Qu'elle ait besoin de poser la question me paraissait dément.

— Je m'en souviens.

C'était juste après le dîner, elle avait fait le test sans m'en parler. Elle me l'avait apporté avec son petit plus affirmatif. J'avais bondi de joie et elle m'avait regardé, stupéfaite.

— Je m'étais dit, c'est bon, j'arrête avec *Novem Soles*. Je les quitte. Je vais supprimer les traces qui me relient à eux et personne ne saura jamais que je leur ai vendu des informations. Je vais avoir ce bébé, je vais aimer Sam et ce sera ma vraie vie.

Elle se frotta de nouveau les lèvres et détourna le regard.

— Mais ils ne te permettent pas de les quitter comme ça. Tu ne peux pas leur adresser une lettre de démission. Ils m'ont menacée de te tuer.

Je fermai les yeux et sentis une partie de mon cœur mourir. Je ne pourrais jamais démêler la vérité dans ce que me disait Lucy. Elle m'avait sauvé la vie à Londres, mais pourquoi, je ne le saurais jamais. Peut-être que même elle l'ignorait. L'amour ? La culpabilité ? Une raison plus égoïste, pour m'utiliser à l'avenir ? Cela n'avait aucune importance. Elle mentait comme elle respirait, alors, c'était impossible de savoir quand elle disait la vérité.

Je ne dis rien.

— Donc, mes choix se résumaient à te laisser mourir et être confrontée à une vie que je ne voulais pas, avec un enfant, ou continuer à travailler pour eux et trouver un moyen de me libérer et de te sauver.

— Tu aurais pu venir nous trouver pour nous dire que tu avais des ennuis. Coopérer avec nous. Tu t'es servie de moi, tu t'es servie de notre enfant.

— Je ne pouvais plus revenir après l'attentat. Je ne voulais pas faire de la prison.

— Il y a pire que la prison.

— C'est une menace ? Tu ne me toucheras pas.

Un demi-sourire s'était dessiné sur ses lèvres.

— Je le sais. Tu es un type bien. Je suis la mère de ton enfant.

— Où as-tu accouché ? Tu me dois bien cette réponse, Lucy. Dis-le-moi.

— Je ne te dois rien. Je t'ai sauvé la vie. On est quittes.

— La Compagnie a une piste d'atterrissage dans le Maine, à côté de Damariscotta. Si je dis au pilote de se poser là, il le fera.

— Je croyais qu'on allait à New York.

— Non. Je pense que je devrais te livrer à la Compagnie.

— Sam, on avait passé un marché. Tu arrêtes Edward et je m'en vais.

— Tu ne sais pas où il est, tu l'as dit toi-même. Sauf que je parie que tu le diras à la Compagnie. Aucun doute qu'ils sauront te faire parler.

— Mais les pistolets…

— Mon fils a la priorité. Peut-être que ces gens n'ont pas encore choisi leur cible. Peut-être que les cinquante personnes ne servent qu'à vérifier qu'ils arrivent à encoder l'ADN sur une puce. Après tout, peut-être que ce ne sont pas du tout des cibles, juste des échantillons d'ADN qu'ils ont volés.

Je me croisai les bras.

— J'ai hâte de voir ce que fera Howell quand il mettra la main sur toi. Oh, avec moi, ce n'était qu'un échauffement, mon cœur. Tu es le plat principal. Tu l'as vraiment fait passer pour un nul. L'enfer n'est rien à côté d'un bureaucrate en colère.

— Il te tuera, toi aussi.

— Non, je recevrai son absolution. Il a dit que je pourrais retravailler en secret, ou une foutaise du genre. Il sera apaisé avec son traître derrière les barreaux.

— La Compagnie ne te laissera pas atterrir sur leur piste.

Je me levai.

— Je peux joindre Howell en moins de cinq minutes. Il me donnera le feu vert.

— Tu n'as pas toujours été si borné.

— Où as-tu accouché de mon bébé ? Dis-le-moi et on continue notre route jusqu'à New York.

Elle décida de me croire.

— À Strasbourg. Une clinique privée, Les Saintes. Le 10 janvier. Je l'ai appelé Julien Daniel Besson.

— Qui l'a pris ?

— Une femme.

C'est ce que j'avais compris.

— Daniel ressemble à qui ?

— Les bébés ressemblent tous à Winston Churchill. Mais il a tes yeux, Sam.

— Comment s'appelle la trafiquante ?

— Edward ne me l'a pas dit. Je ne sais pas. C'est comme ça qu'ils me tenaient. C'était leur assurance.

— Et ils t'ont donné de l'argent pour mon fils ?

— Notre…

— Tu as perdu le droit de l'appeler le tien, Lucy. Ne dis plus jamais que c'est le tien.

— Non, ne dis pas ça !

— Tu les as laissés le prendre pour le *vendre*, bon Dieu !

Elle me regarda et elle comprit que le marché entre nous n'existait plus, que je ne la laisserais jamais s'en aller sans avoir d'abord récupéré mon fils.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Tu me racontes tout et ensuite tu le redis à la Compagnie. Je veux que mon nom soit blanchi.

— Ton nom ne sera jamais blanchi. Jamais, Sam. Il y aura toujours quelqu'un pour penser que tu savais. Que tu n'as peut-être rien fait de mal, mais que tu étais au courant et que tu t'es tu. Parce que tu espérais soit que j'arrêterais, soit que je ne me ferais pas prendre. Tu es un bon mari. Ça fait de toi un mauvais agent.

— Alors je me concentrerai uniquement sur mon travail. Où est-ce qu'Edward livre les armes ? Où ça, à New York ? Coopère et je plaiderai ta cause auprès de la Compagnie.

Elle réfléchit et pendant un long moment, nous n'entendîmes plus que le ronronnement des moteurs.

— Au New Yankee Stadium. Comme Edward a essayé de me tuer, je suppose qu'il pensait que tu allais me faire parler. Il ne changera pas son projet s'il me croit morte.

— À quelle heure, le rendez-vous ?

— À huit heures. Au début du match. La saison vient de commencer.

Je la fixai. Je repensai à notre dernière matinée ensemble, nos vies si normales, un mensonge tellement énorme que j'en avais le souffle court.

— Tu te souviens ? Une fois je t'ai demandé : si nous savions que c'était notre dernière journée ensemble, qu'est-ce que tu me dirais ? demanda-t-elle tout doucement.

Je m'en souvenais.

— Tout sauf au revoir. Je ne pourrai jamais te dire au revoir.

Elle me regardait et je ne saurais dire si c'était des larmes dans ses yeux, ou l'éclairage de la cabine.

— Je pense que je vais te faire mes adieux maintenant, Sam.

96.

Lucy et moi descendîmes de l'avion privé. Nos passeports avaient reçu le tampon officiel de la douane. Merci, Kenneth et l'équipage. Les frontières… est-ce qu'elles valent encore quelque chose aujourd'hui ?

Nous sortîmes de l'aéroport et avançâmes dans la petite voie de service. Une voiture s'arrêta à côté de nous. Je poussai Lucy sur la banquette arrière, avant de m'installer à mon tour. J'avais prévenu de notre arrivée.

— Bonjour, salua August Holdwine.

— Monsieur Brave Type. Tu viens de mettre fin à ta carrière, se moqua Lucy, alors qu'il redémarrait.

— C'est toi qui donnes des conseils en stratégie de carrière ? ironisa-t-il. Comment vas-tu, Lucy ?

— J'aurais dû me marier avec toi, pas avec lui.

— Sois gentille, c'est August qui va recueillir les lauriers pour ta capture, dis-je.

— Tu ne te rends pas à la Compagnie ? s'étonna-t-elle en tournant la tête vers moi.

— Non, je vais retrouver mon fils. Merci, August.

August jeta un œil à Lucy dans le rétroviseur.

— J'ai toujours pensé que ce n'était pas une bonne idée de te faire confiance. Parfois je suis vraiment navré de ne pas me tromper.

Je sentis qu'elle se tenait de plus en plus sur la défensive.

— Tu trahis toi-même la Compagnie, tu le sais ? En aidant Sam.

— Tu as une imagination limitée, Lucy, répliqua August. Il se peut fort que certaines personnes approuvent totalement ce que je fais. Du moment que c'est contre toi.

Lucy ouvrit la bouche, mais la referma aussitôt.

— Tu veux dire qu'on a des alliés ? demandai-je à August.

— Non. Tu n'as que moi.

Je ne savais pas si on pourrait faire le poids. J'étais blessé et August avait été touché au bras. Nous n'étions pas exactement un duo de choc.

Lucy semblait analyser ce que nous venions de dire, comme si nos paroles restaient suspendues dans les airs au-dessus de la tête d'August.

— Où est Howell ? interrogeai-je.

— Il a été convoqué à Langley. Ce que tu as découvert a déclenché un mini-cataclysme.

— Le rendez-vous est dans une heure, annonça Lucy. À ta place, je conduirais un peu plus vite, vu que tu es si pressé de devenir un héros.

— Il doit bien y avoir une raison pour qu'ils se retrouvent au Yankee Stadium, déclara August.

— Une démonstration, rétorquai-je. Ils veulent prouver que la balle atteindra vraiment sa cible au milieu d'une foule d'un millier de personnes. Ils ont l'occasion idéale de le montrer. Alors, qui est visé ?

— Un des joueurs phares, sûrement, suggéra August. Et le gouverneur devait réaliser le premier lancer, j'ai vérifié. Mais il s'est décommandé.

Je regardai Lucy, pensant aux photos des enfants que j'avais vues sur l'ordinateur de Zaid.

— Des gamins. Est-ce qu'ils ont l'intention de tuer un enfant pendant le match ?

— Je te l'ai déjà expliqué, je ne sais même pas s'il y aura une démonstration, comme tu dis. C'est entre Edward et l'acheteur. Personnellement, ça me semble trop risqué.

— Tu as un contact auprès de la sécurité des Yankees ou de la police ? m'enquis-je, m'adressant à August.

— Oui, mais si je leur demande quoi que ce soit, ils voudront connaître ma source. Et je suis censé être en congé.

— Ils le savent ?

— J'imagine.

— Dis-leur que c'était un appel anonyme. Renseigne-toi pour savoir si des groupes d'enfants assistent au match.

August téléphona à son contact.

— Bonjour, lieutenant Garcia, c'est August Holdwine du bureau de la CIA de Manhattan.

Une pause.

— Oui, je vais bien, merci. Je n'emprunte pas vraiment le canal traditionnel, mais j'ai préféré vous appeler directement. Attendez-vous des groupes d'enfants pour le match d'aujourd'hui ? Nous avons capté des conversations téléphoniques laissant entendre qu'un enfant serait visé.

Il écouta.

— D'accord, non, je n'en sais pas plus.

De nouveau, il se tut.

— Vous pouvez me faire le récapitulatif ?

— Si Edward t'aperçoit, notre fils est mort, déclara Lucy. Sache-le.

— Pas si je l'attrape d'abord.

— Je ne prendrais pas le risque, si j'étais toi, lança-t-elle comme pour dire que j'étais un mauvais père.

August raccrocha.

— Vingt-sept groupes d'enfants au stade aujourd'hui. Un peu de tout, orphelinat catholique du Queens, boy-scouts, girl-scoutes, et groupes scolaires. Ils vont augmenter la sécurité autour d'eux, mais Garcia veut en savoir plus.

— On n'a rien d'autre pour lui.

— On est en train d'attirer l'attention, Sam, lâcha August en me jetant un regard. J'imagine que la police voudra me parler dès que j'aurai mis les pieds dans le stade. Je ne peux pas te couvrir si je papote avec Garcia. Ils vont vouloir des preuves qu'il y a bien menace…

— OK, ponctuai-je en levant les mains.

— Comme si un flic pouvait arrêter la balle une fois qu'elle sera tirée. Rien ne le pourra, assura Lucy.

— On le trouvera avant qu'il n'ait le temps de dégainer.

— Tu risques la vie de notre fils pour sauver un inconnu, gronda Lucy, méprisante. J'aurais dû t'abattre à Amsterdam, Sam. Au moins, notre fils serait en sécurité. Si tu échoues…

J'avais tellement tout raté jusque-là. Je n'avais plus droit à l'erreur.

97.

— J'imagine qu'il sera seul, déclara Edward au téléphone. Tu as l'échantillon pour lui ? Au cas où j'en aurais besoin ?

— Oui. J'y ai pensé. À très bientôt, Edward. J'attends avec impatience.

— Oui, je suis sûr que le monde entier sera très impressionné.

Un soleil éclatant illuminait le ciel bleu limpide de New York. Il était heureux. Il en avait presque terminé avec sa mission, malgré toutes les difficultés qu'il avait rencontrées. À sa grande surprise, Yasmin lui manquait. Il l'avait créée, façonnée en une personne qui servait ses objectifs. Maintenant il se demandait s'il n'avait pas renoncé trop vite à elle. Ah… Bientôt, il aurait assez d'argent pour attirer une femme qui demanderait bien moins d'efforts à faire ployer.

Une splendide journée, songea-t-il, pour démontrer que la peur fait des miracles.

98.

C'était un après-midi radieux à New York. Le soleil souriait comme un saint à la ville. August avait déjà pris nos billets et nous traversions la foule.

Son téléphone sonna. Il décrocha et écouta.

— Oui, je n'ai pas beaucoup d'informations, Garcia. Des enfants. Crédible, je ne sais pas à quel point. Mais on ne peut pas prendre le risque… oui. Quoi ? Pardon ? Hmm, d'accord.

Il raccrocha.

— Garcia devait partir. Il s'occupe des détails de l'encadrement du gouverneur.

— Tu avais dit…

— Oui, ben, finalement il a reconfirmé. Il est ici pour le premier lancer. Son fils, apparemment, l'a supplié de le faire.

Hapscomb, le gouverneur de New York, avait dans les quarante-cinq, cinquante ans. Il était populaire, mais ne visait pas un poste plus élevé.

— Alors c'est ça, déclarai-je. Rien de tel qu'une personne haut placée pour le maximum d'impact.

Mais tuer un gouverneur, ça n'avait pas le même poids qu'éliminer un président ou un leader religieux. Ça ne semblait pas à la hauteur des ambitions d'Edward, surtout avec une arme aussi puissante. Et aucune des personnes sur les photos n'était une personnalité politique, en tout cas, je n'en avais reconnu aucune.

Nous regardâmes les dizaines de spectateurs qui prenaient place. Le match n'allait plus tarder à commencer. Je scrutai les tribunes, cherchant l'endroit idéal pour un sniper. Mais c'est probablement sur ces endroits que se concentrent les agents de la sécurité.

Lucy m'observa et secoua la tête.

— Edward n'a pas besoin d'être trop bien placé. Il suffit qu'il soit à une distance raisonnable, expliqua-t-elle. Il doit simplement tirer. C'est la balle qui fait le reste, si elle ne rencontre rien sur sa trajectoire.

— S'il livre les armes ici aussi, il le fait dans un endroit isolé, dis-je en la gardant entre nous deux, la saisissant fermement par le bras et la guidant parmi la foule.

Cinquante pistolets. Cinquante balles. Cinquante États. Cinquante gouverneurs ? Mais aucune des personnes dans le dossier n'était gouverneur.

— Et ce n'est que la démonstration de vente, hein ? Ensuite l'acheteur passera aux « vraies » victimes.

— Tu n'as pas pensé non plus à l'avantage de timing qu'offre cette arme, lança Lucy. Bon Dieu, je te croyais plus intelligent que ça.

N'importe quel idiot peut commettre un meurtre. Les idiots ne s'en privaient pas depuis des siècles. Mais maintenant…

— Avec cinquante pistolets, on peut frapper plusieurs cibles en même temps, développai-je. Tuerie de masse. On tue un gouverneur, la sécurité se dépêche de protéger les autres. On les tue tous en même temps…

— Qu'est-ce que ça pourrait faire à ce pays ? interrogea Lucy. Une onde de choc. Comment combattre une telle arme ? Et sur un plan psychologique, tu imagines les dégâts ? Tous les gouverneurs assassinés en même temps. Leurs remplaçants, morts le mois suivant. Plus personne ne se pressera pour avoir le poste. Ça fait un sacré coup au monde politique si on n'est

plus sûr que les leaders puissent rester en vie. Que devient l'Amérique si elle n'a plus de politiciens, si plus personne n'ose prendre les rênes du pays de peur de se faire tuer ? Cela affaiblit le monde entier. Cela rend la tâche plus aisée aux réseaux criminels. Même peut-être pour diriger le pays.

Elle sourit.

— Tu sais, les malfrats contrôlent déjà une partie de la Moldavie et du Pakistan. Pourquoi pas ici ? Pourquoi pas en Occident ?

— Qui est cet acheteur ?

Je regardai August qui se pressait vers le terrain. Il n'avait pas attendu d'en entendre plus. Il courait vers les responsables de la sécurité du gouverneur Hapscomb.

Je scrutai le stade.

— Laisse-moi partir et je te dis où il est.

— Le bébé ?

— Non, Edward. Tu ne peux pas avoir les deux, Sam. Je garde secret où se trouve le bébé.

Elle le savait. Et elle savait où aurait lieu le rendez-vous. Bon Dieu !

— Dis-le-moi !

Je l'attrapai par les épaules.

— Lucy, pour l'amour du ciel, arrête ça ! Dis-le-moi !

— Eh, mec !

Une grosse voix derrière nous m'interpella. Je tournai la tête. Trois balèzes, les cheveux ras. Deux cent trente kilos de muscles qui me fixaient.

— Tu parles pas à la jeune femme comme ça. Lâche-lui le bras, lança le bon citoyen.

— Elle est en état d'arrestation, mentis-je.

La dernière chose dont j'avais besoin, c'était attirer l'attention. Je pris une voix calme, autoritaire, assurée.

— Tu lui parlais pas comme un flic. Lâche-la, insista-t-il.

Lucy se mit à gémir comme si je lui faisais mal.

La brute me cogna. Fort. Je l'avais vu venir et j'avais paré le coup, mais il me toucha tout de même. Lucy s'y mit aussi, m'atteignant à la clavicule.

Je la lâchai. Elle courut. Elle se dirigeait vers la grande section des loges privées.

L'endroit idéal. En hauteur. Isolé. On baisse une vitre, on tire et on met le chaos.

Le bon citoyen m'agrippa.

— Enculé, on va te faire la peau !

Je vis deux officiers de police qui accouraient dans notre direction. À mon tour de jouer les victimes. Je hurlai.

— Au secours ! Au secours ! Ce type est complètement fou !

La subtilité paye. L'attitude des policiers changea légèrement. C'était le type qui me tenait qui devenait désormais la plus grande menace. Mais bien évidemment, les policiers allaient nous embarquer tous les deux. Ils ne pouvaient pas faire autrement.

Les flics, un gras, l'autre chétif, se jetèrent sur nous. Je décochai un violent crochet au plus mince et il tomba à genoux. Je pris le pistolet dans son holster, enfonçant mon poing dans sa gorge et m'élançai dans la foule, maintenant l'arme en l'air. L'autre policier n'osa pas prendre le risque de me voir tirer, pas avec tant de civils entre nous.

Je vis Lucy. Et j'entendis un grondement s'élever des tribunes.

Je jetai un œil au terrain. August le traversait en trombe, alors que le gouverneur se tenait sur un talus avec un adolescent à ses côtés, sûrement son fils, prêt à lancer.

C'est alors que je compris.

Son fils. *Son fils*. Ce n'était pas du tout le gouverneur qui était visé. Et ce ne serait pas tous les gouverneurs de tous les États.

Ce serait leurs enfants. Leurs maris. Leurs femmes.

99.

À côté de la porte principale du stade qui donnait sur les loges privées, un bar intérieur avec une vue sur la première base était fermé pour travaux. Rien n'est plus désert dans un stade qu'un bar fermé. Là, l'acheteur regardait le terrain.

— Commençons, lança-t-il.

L'heure était arrivée pour la plus belle audition d'Edward. Une première pour lui, sous les projecteurs. Son cerveau était en effervescence, entre le texte qu'il avait répété et le personnage qu'il s'était confectionné.

Edward baissa légèrement la vitre du bar fermé pour placer l'arme dans l'ouverture. Pas de viseur. Il n'en avait pas besoin. Mais il ne voulait pas tout faire capoter, alors il dirigea tout de même le pistolet vers le talus. Il vit alors le grand gaillard blond débouler sur l'herbe, bousculant un policier qui tentait de l'arrêter.

Une interférence. Non. Edward appuya sur la gâchette sans hésiter.

100.

Le gouverneur Hapscomb vit l'homme qui courait vers lui, hurlant qu'il était un agent de la CIA, renversant les gardes au passage. Il entendit le murmure grandissant de la foule. S'il avait été seul, il se serait contenté de fixer son assaillant. Mais il était accompagné de son fils de treize ans, Bryant, et il ne supportait pas l'idée qu'on puisse lui faire du mal. Alors il se jeta sur un Bryant stupéfait, au cas où le gars dans son élégant costume serait armé, juste au moment où la balle fusait au milieu des spectateurs, ses nanodétecteurs à l'affût de la bonne correspondance parmi les milliers d'autres.

Je vis un flash de lumière depuis les portes des loges privées. À travers une fenêtre à peine ouverte à côté des tribunes. Là où Lucy se dirigeait, quelques rangées au-dessus de nous.

Je l'attrapai et pressai l'arme du policier contre ses côtes.

Je l'écartai pour voir le talus. Des cris s'élevaient des spectateurs. Le gouverneur et son fils étaient couchés sur le talus. Ils ne bougeaient plus et August avait disparu sous une montagne de policiers.

— Laisse-moi partir ! hurla-t-elle. Laisse-moi partir et je te dirai où est le bébé !

— Dis-le-moi maintenant !

Je n'avais pas arrêté la balle d'Edward.

J'avais échoué.

Elle me décocha un coup de poing dans la mâchoire. Je ne la lâchai pas pour autant et nous percutâmes la rambarde.

— Sam Capra ! s'écria l'acheteur. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Edward détourna son regard du talus. Il n'arrivait pas à savoir si le fils Hapscomb avait été touché. La sueur coulait le long de son dos. Il se dépêcha de sortir la puce pour en insérer une autre. Le pistolet enregistrait le changement, fournissant à la balle les informations nécessaires. La lumière verte indiquerait que le processus était achevé.

Il n'eut pas la patience d'attendre. Edward leva l'arme et tira.

— Dis-le-moi ! ordonnai-je en l'étreignant.

Nous pivotâmes, Lucy se débattant de toutes ses forces.

— Daniel est…

Puis elle se raidit. J'entendis l'impact d'une balle déchirant sa chair et elle s'écroula dans mes bras.

— *Non !* hurlai-je. *Non !*

— Ça a mal tourné, admit Edward, choisissant ses mots avec soin pour ne pas compromettre le marché. Je pense que c'est le gouverneur qui a pris la balle destinée à son fils. Il s'est jeté sur lui au moment où je tirais. Ce n'est pas une situation habituelle, parce que nous frapperons sans prévenir…

Il se tourna vers son acheteur et le couteau s'enfonça dans sa gorge. Il chancela, essaya de refermer la plaie avec sa main, alors que le sang jaillissait. Inutile. Il s'affaissa contre le mur et songea : *Non, non, ça fait mal et j'ai peur, j'ai peur…*

L'acheteur enjamba la mare de sang. Il vit la panique monter, dans les yeux d'Edward comme sur le terrain, ainsi que dans la section voisine, là où la deuxième balle d'Edward avait été tirée. Aucun signe de Lucy. De Sam Capra non plus.

Il ramassa la mallette de puces d'ADN. La technologie pouvait toujours être améliorée.

Cette démonstration avait sans doute été trop extrême. Aucune importance : il avait tout le temps. Et les ressources. Ce ne serait pas un problème de trouver des réseaux de programmeurs véreux, de pirates, de scientifiques, d'assassins, tous désireux de travailler sur le prototype de Zaid.

Il avait les puces, et le reste des armes arriverait dans les jours à venir. Il récupérerait la cargaison et même si elle se perdait, il pourrait recréer autant d'armes qu'il le voudrait grâce à celle qu'il détenait. Et il n'avait pas transféré les fonds. Il replia le pistolet en un large tube métallique et le rangea dans sa mallette.

Il avait connu pire.

Il sortit, la foule s'agitant dans tous les sens, et personne ne le remarqua alors qu'il se précipitait vers le parking. Des milliers de personnes se déversaient des stands, la police s'efforçant d'organiser l'évacuation.

Il était tout près de la grille quand il entendit une voix familière.

— Bonjour, Howell.

101.

Howell serrait ses mallettes tout contre lui. Son froncement de sourcils me prouvait qu'il sentait bien mon pistolet dans ses côtes.

— Bougez et je vous tue, menaçai-je.

— Alors, vous vous rendez enfin ?

— Arrêtez vos conneries. C'est vous l'acheteur.

Howell prit une profonde inspiration.

— Tuez-moi et Mila meurt.

— Elle appellerait ça un marché équitable.

Il marchait toujours. Je lui emboîtai le pas, faisant bien attention de maintenir le pistolet caché dans un repli de ma veste.

— Vous avez laissé mourir votre femme ? demanda-t-il.

— Elle n'est plus ma femme.

— Ah.

— Qui êtes-vous ?

— Howell.

— Qui êtes-vous vraiment ? Pour qui travaillez-vous ?

— La Compagnie.

— C'est faux. La Compagnie a engagé Zaid pour développer ces armes. Vous auriez pu les avoir sans les voler.

Il s'était payé les services d'Edward pour dérober les armes. Bien sûr. Si les pistolets étaient volés avant même d'être livrés, alors personne n'irait soupçonner Howell. Il m'avait traqué pour mettre la main sur les pistolets, ou peut-être espérait-il doubler Edward afin de ne pas avoir à le payer. Il s'était servi de moi pour retrouver sa piste, faire le sale boulot.

— À mi-temps, concéda-t-il. J'ai un autre boulot. Un homme tel que vous nous serait utile.

— *Novem Soles*. Vous m'aviez demandé si j'en avais entendu parler parce que vous vouliez savoir si elle avait parlé, pas parce que vous étiez à leur recherche. Vous protégiez *Novem Soles*.

— Sam, ce marché…

Bon Dieu, tout le monde voulait passer un marché. J'en avais ma dose.

— Non. Où est Mila ?

Nous étions sortis du stade et nous nous engagions sur le parking.

— On l'interroge. Nous voulons en savoir plus sur vous, comme vous voulez en savoir plus sur nous.

— Vous avez réussi à acheter Lucy. Elle travaillait pour vous.

Et c'était pire encore. Il s'était servi d'elle. Elle avait reçu ses ordres de quelqu'un au sein de la Compagnie. Je la croyais, à présent. Elle n'avait pas su qu'il s'agissait d'une bombe qu'elle avait placée dans le bureau de Londres, jusqu'à cette dernière minute fatale, quand Edward était sorti activer le détonateur et où elle m'avait appelé…

Howell haussa les épaules.

— Où est mon fils ?

— Je ne sais pas.

— Ne me mentez pas. Dites-moi simplement où il est.

— Vraiment, je n'en sais rien. Votre femme a tout arrangé avec la trafiquante.

— Ce n'est pas ce qu'elle a dit.

— Et vous l'avez crue ? s'étonna Howell en se raclant la gorge. Voilà ma voiture.

Nous entrâmes, lui se glissant sur le siège passager pour se placer devant le volant, moi m'installant à l'arrière, le pistolet toujours pointé sur lui.

— Oui, maintenant je la crois. Vous êtes un pourri, Howell. Le roi des pourris.

— Je peux effacer tous vos soucis, Sam. Je peux blanchir votre nom. Je peux arrêter d'être votre pire cauchemar pour devenir votre défenseur. On se débarrasse de Mila. Vous oubliez tout sur les armes. Je raconte à la Compagnie que vous avez infiltré un dangereux réseau de malfaiteurs en Hollande, nous dirons que vous étiez sur une mission secrète et que nous avons la preuve que votre femme nous a trahis.

Il posa son regard vide sur moi.

— Je peux même vous aider à retrouver votre fils. En d'autres termes, on fera comme si rien de tout cela n'était jamais arrivé.

Sa phrase préférée qu'il n'avait cessé de me répéter dans la prison isolée où j'avais été le seul prisonnier.

— D'accord ?

— Non.

J'appuyai sur la gâchette. La balle se logea dans son cœur et il tressaillit. Le coup de feu fit un bruit terrible, mais personne ne se trouvait dans les parages. Juste après, un groupe de scouts passa à côté de nous, jetant un œil en direction de la voiture de Howell. Il restait assis, sa tête légèrement penchée comme s'il était sur le point de piquer un somme, comme si le tir n'était jamais arrivé, pour utiliser son expression préférée. Je sortis et m'éloignai, me fondant dans la foule.

Laisse-moi partir. Je les avais tous laissés partir. Tout était parti. Disparu.

102.

Quand un agent haut placé de la Compagnie meurt sur un parking d'un stade de base-ball, juste après l'assassinat d'un leader élu, l'affaire est retirée à la police de New York pour être prise en charge par la CIA. La Compagnie s'intéressa de près aux nanoballes et au pistolet et déploya des moyens importants pour saisir le manifeste de la cargaison de cigarettes de contrefaçon.

Les cinquante personnes que j'avais vues sur l'ordinateur de Zaid étaient en effet les enfants et les époux des gouverneurs d'Amérique. Personne ne les vise plus à présent et ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles, dans leurs campus, leurs maisons, leurs berceaux. Y compris Bryant Hapscomb, qui avait été sauvé par le corps de son père qui lui avait servi de bouclier. La balle ne pouvant pas changer aussi vite de trajectoire. Des milliers de personnes assistèrent à son enterrement. Il était mort pour son fils, même si tout le monde pensait que c'était lui la cible. Personne ne put soupçonner qu'un enfant de treize ans était visé et que le gouverneur avait réussi à le sauver en se jetant sur lui à la seconde précise où Edward avait tiré.

Quelques jours après la fusillade du stade, j'étais assis dans le *Bluecut*, un bar élégant de la Table Ronde de New York, à siroter mon soda préféré et à attendre Mila. Le bar se situait devant Bryant Park, non loin du vacarme de Times Square. Une vraie beauté. Marbre du Connemara, chaises aux lignes fines, tabourets parfaitement assortis au bar. Boire un cocktail ici devenait un art. Un rapide coup d'œil autour de moi en cette fin de matinée et je sus que je me trouvais dans un refuge. Chaque personne au bar, chaque client autour des tables avait sa propre histoire. Du jazz doux, contribuait à la chaleur du lieu, joué par une Black aux cheveux d'un blond étonnant et aux doigts d'une délicatesse renversante. J'aimais beaucoup le *Bluecut*, mais l'attente me rendait nerveux. J'avais des choses à faire.

Je commandai un Glenfiddich pour Mila. Elle avait été retenue prisonnière dans une agence de location à côté du port et avait été retrouvée par un homme de ménage du Salvador. Howell l'avait interrogée. Les marques de brûlure sur ses plantes de pieds mettraient du temps à cicatriser.

August s'installa sur un tabouret à côté de moi. Il fit un signe de la tête vers le whisky de Mila.

— Je peux ?

— C'est pour une amie, mais je t'en prie.

— Si elle boit ça, elle est aussi mon amie.

Je préférai ne pas mentionner que c'était Mila qui lui avait tiré dessus à Amsterdam.

— Vas-y, mais il n'est que onze heures. Prends un Canada Dry, comme moi, c'est rafraîchissant.

— Mais le whisky, c'est pour célébrer.

— Je croyais que le whisky était pour les enterrements.

— Certains enterrements se doivent d'être célébrés, affirma August en entourant le verre de ses deux mains. La police t'a identifié, tu sais. Sur la vidéo de surveillance, on voit bien que ce n'est pas toi qui as tué Lucy.

— Je sais. Je n'ai pas été inquiété.

— La Compagnie a donné un petit coup de pouce. Il a fallu un peu d'huile de coude, des gros bras et accepter également de perdre la face. La police de New York n'aime pas que ses

officiers soient ridiculisés, surtout dans le contrôle des armes.

— Alors maintenant la Compagnie me couvre, m'amusai-je en buvant une gorgée.

— Ils… nous… oh, bref, lâcha-t-il. Personne n'est dupe. Pendant que je suffoquais sous le poids de l'élite de la police, tu étais en train d'exécuter Howell.

— En tout cas, ils ferment les yeux là-dessus. C'est la plus grosse honte pour la CIA depuis…

— Depuis Lucy. Tu peux le dire, déclara August.

— Officiellement, il n'y a aucune trace.

— Alors ce n'est jamais arrivé. Comme aurait dit Howell.

August s'éclaircit la voix, examina son verre et prit une belle lampée.

— La Compagnie m'a chargé de te proposer de te rendre ta place.

— Pourquoi toi ?

— Ils pensent que tu accepteras d'écouter un copain de beuverie.

— Je n'accepterai d'écouter que toi, August. Tu as prouvé que tu étais un vrai ami.

Je claquai ma bouteille verte contre son whisky.

— Mais il faut que je retrouve mon enfant. Et la Compagnie, à part toi, n'a pas hésité à me considérer comme un traître. Pas super comme preuve de confiance.

— Sam, tu dois comprendre…

— Je comprends. Mais je ne veux pas d'eux. Ils n'ont pas cru en moi.

August savoura quelques petites gorgées de son verre.

— C'est pour ça que j'avais besoin d'un peu d'alcool. Tu es une mauvaise fréquentation. J'espère seulement que tu trouveras un bon boulot.

— Je m'en moque. Ce que je veux, c'est retrouver mon fils.

— Comment ? Edward est mort, Howell est mort, Lucy pourrait bien ne jamais se réveiller.

Lucy était inconsciente, entre la vie et la mort, et je n'arrivais pas à savoir ce que cela me faisait. La dernière balle d'Edward l'avait laissée dans le coma. Les médecins à l'hôpital de la CIA ne m'avaient donné aucun espoir qu'elle en sortirait un jour. Pour le moment, elle était maintenue en vie. Elle constituait une source potentielle pour élucider le mystère de *Novem Soles*. En ce moment, elle gisait sur un lit, branchée à des machines, cassée. Peut-être qu'elle rêvait en boucle à tout l'argent qu'elle avait failli gagner. Peut-être qu'elle rêvait à moi et à notre fils.

— Je vais faire pression sur les bonnes personnes en Europe. Je finirai par le retrouver.

— La Compagnie ne te permettra pas aussi facilement de disparaître dans la nature, confia August tout bas. Ils vont garder un œil sur ton passeport. Ils te tomberont dessus au moment où tu t'y attends le moins. Toute cette histoire de Howell qui travaillait pour une organisation secrète les a ébranlés. Ils font comme si ce n'était pas aussi sérieux que ça. Ils veulent savoir ce que tu fais. Qui tu traques.

— Ils peuvent toujours essayer, du moment qu'ils ne me mettent pas de bâtons dans les roues. Tu restes avec eux ?

— Oui, il faut bien que je pense à ma retraite de semi-suspect, plaisanta August avec un regard de travers. Mais je suis sûr que nos routes se croiseront encore.

— Moi aussi.

Il se leva et fouilla dans son portefeuille.

— C'est pour moi. C'est le moins que je puisse faire.

— Allez, j'ai un boulot, moi.

— Non, vraiment, je t'invite. Merci, August.

— Tu trouveras ton fils, Sam. Je le sais.

— Moi aussi.

Je suivis August des yeux alors qu'il s'en allait et me demandai si j'étais surveillé. L'odeur qui montait de son verre me taquina les narines et je me laissai tenter.

Je commençais juste à déguster mon whisky quand Mila arriva.

103.

— Bonjour, Sam.

— Mila.

— J'avais promis qu'on trinquerait ensemble quand tout serait fini.

Ses hématomes s'estompaient, mais une tristesse avait remplacé la froideur d'acier dans ses yeux. Je fis signe au barman. Il lui servit son Glenffidich sans qu'on ait à le lui commander.

— Ça ne fait pas bon ménage avec les analgésiques, prévins-je.

— Les Américains ont une obsession pour les interactions médicamenteuses. Tellement frileux.

— Avec un endroit aussi agréable, pourquoi aller boire chez Ollie ?

— Je voudrais lui racheter son bar, comme il vous l'a dit. Il refuse de vendre.

— Deux bars dans une seule ville ?

— Brooklyn et Manhattan sont deux concepts différents, dit-elle en jetant un œil autour d'elle. Oh, oui, j'aime les bars. Le *Bluecut* est vraiment sensationnel.

— Moi aussi, j'aime les bars.

— Super. Il vous plairait celui-ci ?

J'ouvris de grands yeux.

— Il me plaît carrément.

— Vous m'avez mal comprise. Voudriez-vous en être le propriétaire ? Le *Bluecut* et tous les autres bars que nous avons ? L'*Adrenaline* à Londres, le *Rode Prins* à Amsterdam, la *Taverne Chevalier* à Bruxelles ? On en a encore beaucoup d'autres : à Las Vegas, Sydney, Miami, Paris, Moscou. Dans le monde entier. Je pense que ça doit faire trente en tout.

Elle devait plaisanter et donc j'éclatai de rire.

— Et comment ! Vous et moi, on peut aller prendre un verre dans chacun. Mais quand j'aurai récupéré mon fils.

— Sam, mes employeurs voudraient vous engager. Vous avez fait de réelles prouesses pour nous.

— Est-ce que Bahjat Zaid faisait partie de votre Table Ronde ? Un des membres riches et puissants ?

Son visage ne trahit aucune surprise quand je mentionnai la Table Ronde.

— Oui, en effet. Il nous a fournis par le passé.

— Ce n'était pas un type si charmant.

— C'était un homme désespéré qui essayait de sauver sa fille. Il a fait les mauvais choix.

Je faillis secouer la tête, mais Mila méritait mieux que du mépris.

— Je ne sais même pas qui vous êtes.

Et je me rappelai ce que j'avais dit à Londres aux bureaucrates, au sujet des réseaux qui ne se formaient que sur des missions ponctuelles, se scindaient et se reformaient sous de nouvelles formes. Certains étaient tellement puissants et avec une portée tellement large qu'ils avaient infiltré des gouvernements. J'avais ainsi présenté les réseaux criminels, peut-être que la Table Ronde était du même genre, mais une force du bien. *Novem Soles* était son opposé, la face sombre de sa lumière.

— Ensemble, nous avons stoppé Edward. Nous avons arrêté Howell. Vous savez que nous sommes du côté des anges.

— J'en ai assez des mystères. J'en ai eu ma dose. Je veux retrouver mon fils.

— Sam, vous avez confiance en moi ?

— Oui.

La décision n'était pas si difficile. Mila avait toute ma confiance. Elle était à moitié folle et complètement imprévisible, mais elle était profondément droite.

— Il existe une raison pour laquelle certaines personnes au sein de la Compagnie ne veulent pas que vous retrouviez votre enfant, dit-elle tout bas.

— Laquelle ?

Elle me glissa une feuille de papier. L'AGENT CAPRA NE PEUT ÊTRE CONTRÔLÉ QUE PAR SON DÉSIR DE RETROUVER SON FILS. TOUS LES DOSSIERS CONCERNANT CAPRA SONT CLASSÉS À CAUSE DE suivi de longues lignes noires d'écriture.

— Ça sort d'un fichier hautement confidentiel. Les autorités connaissent l'identité de celui ou celle qui détient votre fils.

— Je n'y crois pas, déclarai-je en la foudroyant du regard.

— Je pense que la Compagnie voudrait vous aider. Je n'accuse pas du tout la CIA. Mais il y a une cabale clandestine en son sein, liée à Howell. Peut-être qu'il n'était qu'un instrument. Ces gens vous attendront à chaque détour. Si vous essayez de les doubler, votre quête est vaine.

Elle prit une grande gorgée de son whisky.

— Désolée pour ces mauvaises nouvelles.

— Et pourquoi ?

Mais je repensai à mon travail à Londres. Les réseaux criminels liés à des gouvernements. C'était arrivé partout en Europe, maintenant cela touchait aussi les États-Unis.

— Parce que nous ne savons pas encore tout ce qu'ils cachent, Sam. Lucy, Howell. Peut-être même vous.

— Je ne cache rien.

— Parfois on ne sait pas… ce qu'on ne sait pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il faut qu'on retrouve votre fils. Nous aurons à faire appel à vos compétences, de temps en temps. Vous avez besoin d'une couverture. Alors voilà ce que je vous propose : officiellement, vous devenez propriétaire de nos bars. Tous. Vous les gérez, vous les maintenez rentables.

Elle sourit.

— Les bars vous offrent la justification pour vos déplacements, afin que vous puissiez retrouver votre fils et accomplir les missions que nous vous confierons. Une couverture que la Compagnie ne peut pas démonter. Après tout, vous avez de l'expérience comme barman et il faut bien que vous gagniez votre vie. Vous travaillerez pour nous, quand le besoin s'en fera sentir. Des missions qui demandent votre intelligence, votre perspicacité, votre sens de l'action.

Que de compliments !

— Ils vont se douter de quelque chose. Et en plus, vous me demandez de travailler contre la CIA.

— Non. Contre un individu ou plusieurs, tapis en son sein et qui n'ont aucune loyauté envers elle, votre gouvernement, ou même l'humanité. Vous ne vous êtes jamais demandé si Howell avait un maître ?

Seule Mila pouvait prononcer le mot *maître* avec une connotation aussi cruelle.

— Ce *Novem Soles*, Howell n'était que leur joujou. Même avec son rang élevé, il n'était rien pour eux, juste un accessoire qu'on paye. Le pire est à venir, selon moi.

Je fixai le fond de mon verre de whisky.

— Nous vous aiderons. Je vous le jure, Sam. S'il vous plaît, dites oui. Tenez…

Elle me tendit un DVD.

— Des vidéos de surveillance de la clinique où Lucy dit avoir accouché. Vous verrez une grande femme brune quitter la chambre de Lucy en emmenant votre fils, le lendemain de sa naissance.

Je ne respirais plus.

— Nous pouvons vous aider à identifier cette femme. À trouver une piste.

Trouver la ligne, me dis-je. Comme je l'avais fait lors de mon parkour ce matin-là à Londres, le dernier matin de ma vie. Trouver la ligne.

Pour retrouver une vie, je pouvais accepter cette existence en marge et ainsi récupérer mon fils. Je sentis l'adrénaline m'inonder les veines, couler le long de ma colonne vertébrale, m'envahir le cerveau.

Je me levai, pivotai vers le petit rassemblement de clients branchés dans le *Bluecut*. Je bondis sans vaciller sur le tabouret de bar en cuir et m'éclaircis la voix. L'élégante pianiste s'interrompit. Tous les yeux se tournèrent vers moi, intrigués.

J'affichai mon plus beau sourire et levai mon verre.

— Mesdames et messieurs, je viens de faire l'acquisition de ce bar. Tournée générale !

Remerciements

Un grand merci à toutes les personnes qui m'ont aidé, de différentes façons, pour la réalisation de ce livre :

David Shelley, Ursula Mackenzie, Thalia Proctor, Nathalie Morse, Kati Nicholl, Richard Collins, Sean Garrehy, Sarah Jones, Shirley Stewart, Peter Ginsberg, Nathan Bransford, Dave Barbor, Holly Frederick, Sarah LaPolla, Carolyn Nordstrom, Steve Basile, Kevin Casey, Dan Edwardes, James Whitaker, Georgina Tripp, Tracy Edmonson, Wesley Skow, Jurgen Snoeren, Marc van Biezen, Judith van Doorn, Johnny Zhao, Janice Gable Bashman, Sam Bashman, JT Ellison et, comme toujours, William, Charles et Leslie.